


GERALD
MESSADIÉ

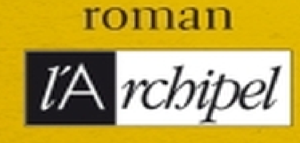


L'IMPÉRATRICE FATALE

La fille-orchidée



roman



GERALD MESSADIÉ

TSEU-HI
L'IMPÉRATRICE FATALE

LA FILLE-ORCHIDÉE *

l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

4 000 ans de mystifications historiques, L'Archipel, 2011.
Joséphine, l'obsession de Napoléon, L'Archipel, 2011.
Ramsès:

I*. Le Diable flamboyant*, L'Archipel, 2010.
II*. Le Roi des millions d'années*, L'Archipel, 2010.
III. *Taousert, celle qui s'empara du ciel*, L'Archipel, 2010.

Le Krach du sperme, avec le Dr Pierre Dutertre, L'Archipel, 2010. *Un espoir aussi fort:*

I. L*es Années de fer*, L'Archipel, 2009.
II. *Les Années d'argent*, L'Archipel, 2009.
III. *Les Années d'or*, L'Archipel, 2009.

Jurassic France, L'Archipel, 2009.
Saladin, chevalier de l'islam, L'Archipel, 2008.
Padre Pio, ou les Prodiges du mysticisme, Presses du Châtelet, 2008.
Le Secret de l'Auberge rouge, L'Archipel, 2007.
Jacob, l'homme qui se battit avec Dieu:

I. *Le Gué du Yabboq*, L'Archipel, 2007.
II. *Le Roi sans couronne*, L'Archipel, 2007.

Le tourisme va mal? Achevons-le!, Max Milo, 2007.
40 siècles d'ésotérisme, Presses du Châtelet, 2006.
Judas le bien-aimé, Lattès, 2006.
Marie-Antoinette, la rose écrasée, L'Archipel, 2006.
Saint-Germain, l'homme qui ne voulait pas mourir:

I. *Le Masque venu de nulle part*, L'Archipel, 2005.

II. *Les Puissances de l'invisible*, L'Archipel, 2005.

Cargo, la religion des humiliés du Pacifique, Calmann-Lévy, 2005.
Et si c'était lui?, L'Archipel, 2005.
Orages sur le Nil:

I. *L'Œil de Néfertiti*, L'Archipel, 2004.
II. *Les Masques de Toutankhamon*, L'Archipel, 2004.
III. *Le Triomphe de Seth*, L'Archipel, 2004.

Trois mille lunes, Laffont, 2003.
Jeanne de l'Estoille :

I. *La Rose et le Lys*, L'Archipel, 2003.
II. *Le Jugement des loups*, L'Archipel, 2003.
III. *La Fleur d'Amérique*, L'Archipel, 2003.

L'Affaire Marie-Madeleine, Lattès, 2002.
Mourir pour New York?, Max Milo, 2002.

www.editionsarchipel.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre, aux Éditions de l'Archipel, 34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada, à Édipresse Inc.,
945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

eISBN 978-2-8098-0812-4

Sommaire

À Lam, en hommage tardif.

AVANT-PROPOS

L’histoire que voici pourrait apparaître comme un roman. Mais celle de Tseu-hi, dernière impératrice de Chine, n’a pas besoin des reconstitutions ni des inventions de l’art du roman, surtout occidental: elle vérifie largement le principe que la réalité dépasse souvent la fiction. La vie de ce personnage hors mesure égale, voire dépasse en extravagance toutes les fictions inspirées de nos monstres antiques consacrés, les Mes-saline, Frédégonde et autres Caligula. Si le lecteur frissonne ou s’offusque à certains passages, ce ne sera pas par la faute de notre imagination perverse.

Pourquoi raconter cette histoire aujourd’hui ? La première raison en est qu’elle est mal connue et qu’elle est pourtant le chapitre ultime des convulsions d’un grand pays avant son entrée dans l’ère moderne, la Chine. Les nombreux ouvrages qui lui ont été consacrés au siècle dernier n’ont guère rendu justice à la dimension phénoménale du personnage.

De surcroît, souvent ces textes sont étonnamment contradictoires. Certains prennent la défense de Tseu-hi et accablent les puissances coloniales, notamment la France et l’Angleterre, de péchés supplémentaires, comme si elles n’en portaient déjà pas assez, et d’autres érigent Tseu-hi en personnage de la littérature d’épouvante, consœur romanesque de Dracula et sans doute sœur de *La Fille de Fu-Manchu*, antique roman policier de Sax Rohmer. D’autres extravaguent, comme les *Annals and Memoirs of the Court of Peking*, de ce faussaire mythomane que fut Edmund Backhouse, amant prétendu de Tseu-hi, qui flatta facilement

l’appétit victorien pour les descriptions de la corruption asiatique et ses perversités variées et pittoresques.

Il en est qui sont confus et méprennent ainsi Tseu-hi pour l’autre impératrice douairière, Tseu-an, sa cousine, avec laquelle elle régna de longues années sur l’Empire du Milieu. Il est vrai qu’il est assez difficile de concevoir qu’un pays ait pu être dirigé par deux impératrices en même temps, mais ce n’est que l’une des singularités de l’histoire de Tseu-hi. Et l’on peine à trouver deux récits d’un même épisode qui correspondent à peu près. Chaque auteur brosse son portrait du personnage selon les sources qu’il préfère, et c’est ainsi que des acteurs cruciaux de cette histoire peuvent être entièrement absents de certains ouvrages.

Et que dire d’un certain récit abrégé qui ressemble à un conte de fées pour adultes.

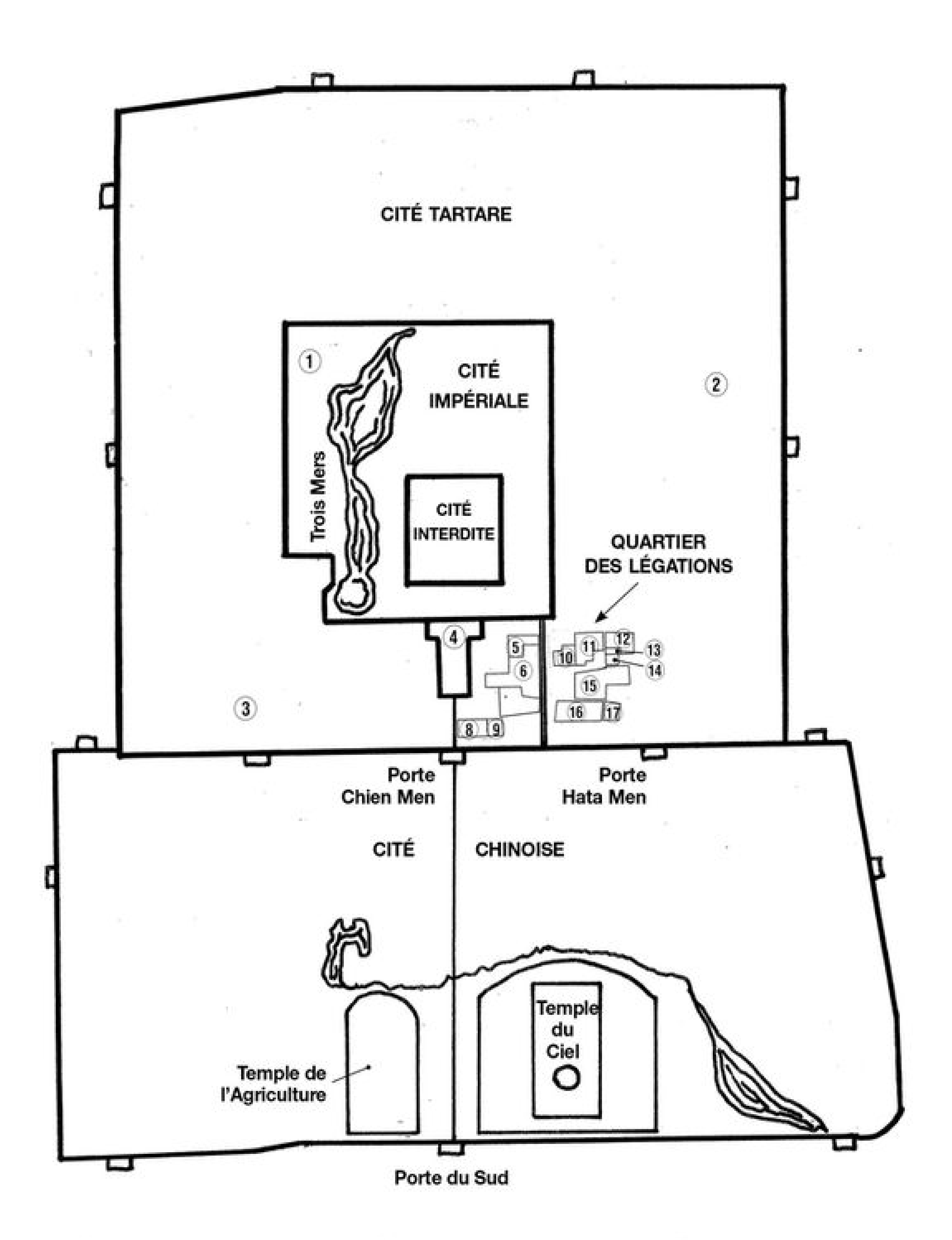
La seconde raison de ces pages est l’intérêt psychologique du personnage. Tseu-hi est un cas inouï : celui de la transformation d’une tendre jeune fille en un personnage parfois hallucinant de cynisme. Il illustre le dicton selon lequel tout pouvoir corrompt, mais que le pouvoir absolu corrompt absolument.

On peut y ajouter une troisième raison : dans une époque telle que la nôtre, hantée par le choc des cultures, Tseu-hi démontre de façon éclatante que toute personne prisonnière d’une culture est vouée aux erreurs, et parfois aux plus ignominieuses. Durant le demi-siècle où elle exerça son pouvoir, Tseu-hi, convaincue de la suprématie des Mandchous et de la sienne propre sur le reste des humains, ne recula devant aucun crime, individuel ou collectif, pour protéger le règne des Qing mandchous des intrusions du monde environnant. Aucun de ses prédécesseurs, dans une dynastie fondée en 1644 et à laquelle le monde moderne donna le coup fatal, ne peut rivaliser avec ses méfaits : pas ceux de son histoire personnelle, mais ceux de son influence sur la Chine.

Tseu-hi fit, en effet, dévier désastreusement le destin de son pays, l'une des plus grandes et des plus anciennes civilisations de la planète. Elle l'a exposée pantelante aux convulsions qui l'ont secouée tout au long du XXe siècle.

Impératrice, son histoire est donc tissée dans celle de la Chine, et elle eût été incompréhensible sans quelques rappels sur la révolte de T'ai-p'ing, la première guerre de l'Opium, la guerre sino-japonaise et quelques autres convulsions. Les pages que voici rafraîchiront donc les connaissances occidentales sur l'un des chapitres cruciaux d'un pays encore mystérieux pour beaucoup, et dont le soleil recommence à éclairer le monde.

Pékin au temps de Tseu-hi



1. Cathédrale du Nord
2. Cathédrale de l'Est
3. Cathédrale du Sud
4. Porte Tian'anmen
5. Académie Hanlin
6. Angleterre
7. Russie
8. États-Unis
9. Pays-Bas
10. Japon
11. Italie
12. Autriche-Hongrie
13. Poste impériale
14. Peking Club
15. France
16. Allemagne
17. Belgique

NOTE

La transcription des noms chinois en caractères latins pose des difficultés presque insurmontables, d'abord du fait que ces caractères ne peuvent indiquer la prononciation correcte en chinois, qui comporte un accent sur certaines lettres, ensuite du fait que cette prononciation a elle-même varié en chinois à la suite des réformes entreprises dès le début du XXe siècle, notamment celles qui ont tendu à remplacer l'antique mandarin littéraire par le *paihua* ou langage courant.

À titre d'exemple, il existe ainsi trois orthographes latines différentes pour le personnage éponyme de ce livre: Cixi, Tz'u Hsi et Tseu-hi. Nous avons choisi cette dernière parce que plus compatible avec les possibilités ordinaires de prononciation. Ceux qui sont soucieux d'exactitude pourront rendre le *h* sifflant.

Par ailleurs, les noms sont ici transcrits selon la phonétique en usage à l'époque, avant la Réforme de la langue qui commença en 1910. La capitale est donc appelée Pékin et non Beijing.

Nous voulons espérer que les puristes pardonneront d'éventuels accents manquants…

Principaux personnages du premier volume

ALUTE, *épouse de l’empereur Tong-zhi.*

AN DEHAI, *Premier Eunuque au service de Tseu-hi.*

BRUCE, James, lord Elgin, *chef de l’expédition militaire britannique dans la première guerre de l’Opium.*

BRUCE, Frederick, *son frère et successeur.*

BURGEVINE, Henry, *soldat de fortune, second de Frederick Ward, mercenaire américain dans la lutte contre les T’ai-p’ing.*

CHAO CHU-CHIAO, *membre de la faction des Chapeaux de fer.*

CHANG, *« duc » dans l’aristocratie mongole, père de l’impératrice Alute.*

CHANG CHIH-TUNG, *confucianiste éminent et conseiller de Tseu-hi pendant l’adolescence de l’empereur Kuang-hsu.*

CHENG, *prince, cousin de l’empereur Hsien-feng, membre de la Bande des Huit.*

CHENG CHOU, *beau-frère du prince Kung, membre présumé de la Bande des Huit.*

CHUN (prince), *frère de l'empereur Hsien-feng, époux de la sœur de Tseu-hi et père de l'empereur Kuang-hsu.*

GORDON, Charles, *célèbre mercenaire anglais, chef d'une armée qui combattit les T'ai-p'ing.*

GROS, Jean-Baptiste Louis, *baron, chef de l'expédition militaire française dans la première guerre de l'Opium.*

HART, Robert, *contrôleur général des douanes de l'Empire, anglais anobli par Tseu-hi au rang de mandarin, fin connaisseur de la Chine et autorité reconnue par les historiens.*

HONG HSIU-CHUAN, *« roi du Ciel » et « frère cadet de Jésus-Christ », autoproclamé « empereur » des T'ai-p'ing.*

HSIEN-FENG (1842-1861), *fils de Tao-kouang, empereur de 1851 à 1861, père de l'empereur Tong-zhi.*

I, *prince, membre de la Bande des Huit.*

JUNG LU (général), *amour de jeunesse puis amant de Tseu-hi, plus tard Premier ministre.*

KUANG-HSU, *empereur, fils du prince Chu et de la sœur de Tseu-hi.*

KUEI-HSIANG, *frère de Tseu-hi et père de l'impératrice Lung-ju.*

KUNG (prince), *frère de l'empereur Hsien-feng et ministre.*

LAY, Horatio Nelson, *interprète et négociateur anglais.*

LI, *Grand Conseiller de Hsien-feng, doyen des Chapeaux de fer.*

LI FEI, *concubine de l'empereur Hsien-feng, qui lui donna une fille.*

LI HUNG-CHANG (général), *vice-roi et personnage politique important.*

LI LIEN-YING, *Grand Eunuque de Tseu-hi, qui succéda à An Dehai.*

LUNG-JU, *épouse de l'empereur Kuang-hsu, fille du frère de Tseu-hi.*

PARKES, Harry, *interprète et négociateur anglais.*

SHENG-PAO (général), *allié de Kung, qui contribua à l'arrestation de la Bande des Huit.*

TSAI-CHENG (prince), *fils de Kung et complice de Tong-zhi pendant leur adolescence.*

TONG-ZHI (1856-1875), *fils de Hsien-feng et de Tseu-hi, empereur de 1873 à 1875.*

TSEU-AN, *épouse légitime de l'empereur Hsien-feng, l'une des deux impératrices douairières avec Tseu-hi.*

TUN (prince), *autre frère de l'empereur Hsien-feng et donc de Kung.*

TUN le Second, TUAN et LAN (princes), *fils du précédent et activistes nationalistes mandchous.*

WARD, Frederick Townsend, *soldat de fortune et mercenaire dans la guerre contre les T'ai-p'ing.*

WENG TUNG-HO, *tuteur de l'empereur Tong-zhi, membre du Conseil des censeurs.*

YEHENARA, *nom de jeunesse de Tseu-hi, remplacé par Lan Er avant Tseu-hi.*

YUAN CHIH-KAI, *subordonné et homme de main de Li Hung-chang.*

1

Celle qu'observa l'œil rouge du héron

Une fleur sur du fumier. Une pivoine blanche au cœur noir, dont les pétales, roses près des étamines, frémissaient dans le vent, génie turbulent et taquin qui fouillait méchamment dans les ordures et secouait les bannières de papier huilé indiquant les boutiques d'un apothicaire ou d'un prêteur sur gages, comme pour contester la vertu des remèdes de l'un et l'honnêteté de l'autre.

Les petits pieds en chaussons de soie brodée contournaient avec agilité les tas d'immondices jonchant la rue pour ne pas souiller le bas d'une robe de soie rose. Pas facile car elle était sans cesse bousculée par la foule et devait se faufiler entre les étals fumants de marchands de soupe, les fauteuils des barbiers de plein air et les tables des diseurs de bonne aventure, encombrées de bols d'eau, de chandelles, de baguettes de bambou…

Sa nourrice peinait à suivre cette fleur volante, bien qu'elle disposât de ses dix orteils en bon état de marche, à la différence des Chinoises Han qui les bandaient jusqu'à les réduire en moignons. Aux nattes impeccablement tressées qui pendaient sur leurs dos, on pouvait supposer sans grand risque d'erreur que la gardienne et sa pupille étaient des Mandchoues. Ces tribus du Nord, en effet, avaient introduit puis imposé aux deux sexes cette façon de disposer leur chevelure; les Han n'avaient qu'à contrecœur adopté cette coutume bizarre et leurs nattes étaient grossièrement tressées. Mais les Mandchous n'avaient pas réussi à prohiber dans la totalité du pays la pratique odieuse des pieds bandés ; ils se contentaient donc d'interdire à toute

femme ainsi maltraitée de pénétrer dans la Cité interdite, lieu exquis d'une immarcescible splendeur où résidait l'empereur.

Ses petites mains serraient un sac de cumin sur son estomac. Elle avait en effet obtenu de sa mère la permission d'accompagner sa nourrice au quartier des parfumeurs. Et elle s'était emparée de la précieuse épice. De temps à autre, cependant, elle libérait une main pour chasser les mouches. Ces omniprésentes créatures étaient dix fois, cent fois, mille fois plus nombreuses que les habitants de l'Empire du Milieu, quatre cents millions pourtant. Et sans autre loi que l'appât du lucre, un œil humide, une lèvre où subsistait un reste de nourriture, une goutte de miel perdue, un cadavre de rat…

Quand il détendit brusquement la jambe sous la douleur d'une coupure, le client d'un barbier de rue faillit envoyer la fillette bouler dans la foule, mais elle esquiva le choc et la bordée d'imprécations qui suivit. À un certain moment, les échoppes et les étals se clairsemèrent et la fillette se crut tirée d'affaire : la rue était presque déserte. Mais son visage d'ivoire se crispa lorsqu'une femme ouvrit soudain la porte de sa maison et déversa à la volée un seau d'ordures sur la chaussée. La fillette fit un bond pour éviter les détritus malodorants, où l'on distinguait une queue de rat, des cancrelats morts, des trognons de choux et bien pis. La nourrice poussa deux ou trois hoquets d'horreur.

Après leur passage, la femme rejeta à grands coups de balai les immondices traînant devant sa maison dans un caniveau gargouillant vers un terrain vague, en contrebas. L'avalanche inattendue de sanies déclencha les protestations d'un mendiant édenté qui somnolait près de là.

La fillette était déjà loin. Les yeux noirs, deux perles de jais serties sous les fentes des paupières, exprimèrent la fierté. Et la bouche, une cerise, s'étira dans un sourire malin : elle était presque rendue. Là-bas se dressait la maison de

famille. Ce n'était pas un palais mais une honnête maison de trois étages et, comme il convenait pour la demeure d'un militaire gradé, elle se trouvait dans le quartier mandchou, celui des gens de bien et d'influence.

La menotte gauche abattit la poignée de la porte et courut pour tendre à sa mère le sac de l'épice qu'elle était allée chercher, non conquérir, là-bas, dans le quartier des parfumeurs. La nourrice la suivit en haletant.

Sa mère n'écouta qu'à peine le récit de l'aventure – un chien qui avait aboyé après elle, une femme qui avait jeté des ordures sur son passage, et le jongleur, ah, le jongleur qui faisait des prouesses devant la boutique du marchand… Ses trois sœurs cadettes et ses deux frères ne lui prêtèrent même pas attention.

C'était en 1840, à Nankin, dans la province d'Anhui. La fillette s'appelait Yehenara ; Yehe, c'était le nom de la tribu de son père, et Nara, celui du clan; elle avait cinq ans. Plus tard, on l'appellerait Lan Er, ce qui, en mandchou, signifie la « Fille-Orchidée ». Car lors de sa naissance, un parfum de cette fleur régnait dans la chambre où elle était venue au monde.

Le destin se laisse-t-il attendrir par des créatures qui ressemblent à une pivoine et que l'on nomme pourtant Orchidée? C'est à croire. Mais ses desseins s'ourdissent avec la lenteur qui préside à la croissance d'un acacia: il avait déjà donné la joliesse à Yehenara ; il lui avait aussi consenti le privilège d'être une Mandchoue quand le trône impérial était occupé par une dynastie mandchoue, les Qing. Ceux-ci, en effet, régissaient l'Empire du Milieu depuis 1644.

Ce même destin lui en offrirait bien plus par la suite. Pour le moment, elle devait se contenter de son sort, celui de toutes les filles dans l'Empire du Milieu : une future étrangère. Dès qu'elle serait d'âge, on lui assignerait un parti et elle serait absorbée par sa nouvelle famille. Un

garçon, lui, restait dans la famille et prolongeait la lignée paternelle, il en était donc l'honneur incarné.

Elle alla s'asseoir dans le jardin et contempla un héron. Celui-ci l'observait aussi de son œil rouge, hautain, peut-être sarcastique. Mais sage.

2

Les discours d'un honorable clergyman

En cette année 1840, le capitaine Huei Cheng témoignait beaucoup d'humeur. Il n'avait jamais commandé aucune armée ni levé son sabre contre aucun ennemi de l'Empire, et son poste dans un bataillon de la Septième Bannière – le nom que l'on donnait à une armée de province – était purement honorifique; il n'avait d'ailleurs jamais bénéficié d'aucun avancement. On ne lui connaissait d'autres mérites que d'être mandchou et lettré. Le gouvernement impérial veillait, en effet, à ce que jamais un Chinois de souche, un Han, n'occupât un poste de responsabilité dans une province essentiellement han.

Le capitaine pestait donc contre les « Longs Nez ». Ses vitupérations et anathèmes n'étaient pas destinés aux membres de sa famille, mais aux notabilités qui, depuis quelque temps, se présentaient chez lui, le soir, dans l'espoir d'obtenir quelque information sur les événements qui dérangeaient la paix céleste de l'Empire depuis plusieurs années.

Yehenara n'y comprenait pas grand-chose, sinon que l'Empire – le seul nom qu'elle connaissait du pays où elle vivait – était menacé par une race détestable, les Longs Nez, parmi lesquels se distinguaient les Anglais et les Français, les Russes aussi à l'occasion.

Des Longs Nez, elle en avait aperçu quelques-uns à Nankin, à l'occasion de sorties en famille. C'était vrai qu'ils avaient de longs nez, et de grands pieds aussi. Les hommes avaient souvent le visage rouge et les femmes, des cheveux

jaunes. Des Barbares. « Des diables!», hurlait parfois son père. Mais elle ne saisissait pas les raisons de cette exécration. Elle la partageait, c'était tout. Haïr, c'est aussi une façon de s'affirmer.

*

À vrai dire, les Longs Nez en irritaient bien d'autres que le capitaine dans l'Empire du Milieu, et de plus longue date que l'année 1840.

C'était ce que le révérend Alastair Culbertson, chef de la Mission évangélique de Canton, s'efforçait d'expliquer au jeune Ian Bowerling, son adjoint et successeur désigné à la tête de la mission. Culbertson, à l'âge de soixante et un ans et après vingt-sept ans en Asie, aspirait à finir ses jours dans sa maison du Surrey, auprès de sa famille; Bowerling, trente-quatre ans, venait d'arriver de la banlieue de Londres, au terme d'un voyage de près de neuf semaines et s'étonnait du peu d'aménité de la population de Canton à son égard. Regards distants ou même méprisants, évitements manifestes de son contact dans la rue, que signifiait cela?

— Depuis les débuts de la révolution industrielle, déclara le révérend Culbertson à l'heure du thé, les grandes puissances coloniales, la Grande-Bretagne, la France et les Pays-Bas, s'exaspèrent que la Chine leur demeure un marché interdit. Avec ses quatre cents millions d'habitants, elle aurait pourtant grand besoin des machines à vapeur, des moissonneuses mécaniques, des pompes hydrauliques, des bateaux, voire des machines à coudre que fabriquent nos usines d'Occident. Mais l'empereur Tao-kouang n'en a rien voulu savoir ; il demeurait fidèle à l'exécration des Européens proclamée en 1805 par son père, Kia-k'ing : un

édit impérial de cette année-là déclarait que tous les chrétiens devaient être persécutés. Et ils le furent.

Le révérend poussa un soupir.

— Nous avions converti près de cinq cent mille païens, comme vous le savez sans doute. Nous l'avons fait sans contrainte ni récompenses matérielles. Leur religion leur offrait peu de consolations et guère d'espoir dans une autre vie. Plusieurs dizaines de milliers ont été massacrés, y compris bien de nos pasteurs. Les jésuites, en 1610, avaient construit plus de trois cents églises. Nous aussi en avions construit beaucoup, mais la plus grande part ont été détruites…

— Mais c'était un monstre ce…, s'indigna le révérend Bowerling, reposant sa tasse de *cha* – du thé de Chine, évidemment, qu'il n'appréciait d'ailleurs pas, le trouvant fade.

— Tao-kouang. Kia-k'ing, son père, n'avait guère laissé, lui non plus, une image flatteuse de ce qu'était un fils du Ciel. Inintelligent et brutal, ivrogne et flemmard, isolé dans ses coteries d'eunuques, il ne trouvait d'intérêt qu'aux jeunes garçons qui fréquentaient sa couche quand il s'était acquitté des devoirs de géniteur qui assureraient sa descendance et l'avenir de sa dynastie.

Le révérend Bowerling pinça les lèvres.

— Cette brute perverse, poursuivit son aîné, avait même suscité l'aversion de la secte de la Raison céleste, émanation d'une autre secte plus ancienne, le Lotus blanc. Le 13 juillet 1813, les comploteurs ont assiégé le palais impérial, bien décidés à s'emparer de son occupant et à l'assassiner. Ce fut son fils, Tao-kouang, qui le sauva : à la tête des fidèles de la Garde impériale, il parvint à repousser les insurgés.

Le révérend Bowerling contempla le paysage maritime qui s'offrait au regard depuis la terrasse du presbytère. Son visage s'assombrit. Sa fonction lui interdisait le port

d'armes, et pourtant, il aurait bien eu besoin d'un pistolet dans ce pays de sauvages.

— Sept ans plus tard, reprit Culbertson, Kia-k'ing, usé par ses excès, rendit le peu qui lui servait d'âme et son fils Tao-kouang monta sur le trône. Le personnage était moins haut – ou bas – en couleur que son père ; mais, soutenu par ses conseillers, il poursuivit sa politique xénophobe : les étrangers étaient des diables venus détruire l'Empire céleste. Ils avaient d'abord empoisonné les esprits, dès le XVII[e] siècle, par la diffusion de leur absurde religion et de leur prétendue science. La faute, avaient clamé les mandarins et l'ensemble des lettrés, en était à l'excessive indulgence de l'empereur K'ang-hsi et à son Édit de Tolérance de 1692, lequel avait encouragé la propagation des idées étrangères. Depuis le XVII[e] siècle, donc, les jésuites répandaient des idées séditieuses sur un Dieu qui ne correspondait guère aux notions ancestrales sur les puissances célestes…

— Les jésuites?

— Ils ont été les premiers dans ces terres inhospitalières. Et pourtant, au début, le pouvoir leur a fait un excellent accueil. Mais les temps ont changé. Les mandarins, dont le prestige était affaibli par les missionnaires, ont estimé que ceux-ci manquaient de la réserve que l'hospitalité chinoise eût dû leur inspirer. Les chrétiens se permettaient de critiquer les rites immémoriaux de l'Empire et notamment ceux qui étaient rendus aux ancêtres ! À leurs assauts sur l'enseignement de Confucius se joignirent bientôt ceux d'autres congrégations religieuses chrétiennes, les franciscains, les dominicains et les augustiniens venus des Philippines et d'Italie, puis les envoyés de la Société des missions étrangères de Paris… Et nous, bien sûr. Je vous raconterai le reste après manger, je crois que l'heure du souper a sonné.

Le discours du révérend Culbertson était sommaire, mais exact. Telles étaient, en effet, les vues des grands mandarins sur la pénétration occidentale en Chine.

En fonctionnaire zélé, et surtout en digne Mandchou, représentant dans sa province l'illustre dynastie des Qing, le père de Yehenara ne pouvait que faire écho à l'indignation des classes supérieures et surtout des augustes habitants de la Cité interdite, là-haut, à Pékin. Mais il ne connaissait lui-même qu'une modeste part de leurs raisons.

*

— Pendant près d'un siècle et demi, les Occidentaux avaient pu écouler leurs marchandises sans difficulté, reprit le révérend Culbertson.

Des lampes-tempête venues d'Angleterre se balançaient doucement, accrochées à la grande poutre de la terrasse, et les volutes de fumée des *cheroots* que fumaient les deux clergymen se mêlaient aux évolutions croisées des insectes de nuit, éphémères translucides ou gros papillons velus.

Une carafe de brandy scintillait doucement entre les deux hommes, sur le guéridon de bambou.

— Nos commerçants avaient libre accès aux ports, parce qu'ils achetaient beaucoup de marchandises aux Chinois. Surtout des soieries, des cotonnades et du thé, dont l'Occident devenait de plus en plus friand. En 1784, le premier navire des jeunes États-Unis d'Amérique avait même accosté à Canton pour acheter quelques-unes des précieuses denrées chinoises. Bien d'autres vinrent par la suite. Mais cette activité commerciale comportait ses dangers: l'abondance d'argent en circulation et l'absence de tarifs douaniers fixes tournèrent bien des têtes ; la corruption s'installa. Les fonctionnaires furent à la solde des commerçants étrangers. Indignée, alarmée, vengeresse,

l’administration impériale ferma tous les ports chinois aux navires occidentaux, à l’exception de Canton. Et elle déclara que tous les Occidentaux seraient soumis aux lois chinoises. Symboliquement, elle suspendit de fait la communication entre la Chine et l’extérieur: il fut interdit aux lettrés d’enseigner leur langue aux étrangers, que ce fût le mandarin, le cantonais ou le mandchou. Et l’empereur envoya promener toutes les missions diplomatiques, anglaises, françaises, hollandaises, portugaises ou autres, qui se rendirent à Pékin dans l’espoir de conclure des traités et d’établir des légations.

— Nous n’avons donc pas de consul? s’indigna Bowerling.

— Non, mais ne vous inquiétez pas trop: nous sommes sous la protection de lord Napier, qui est officiellement le « surintendant» des commerçants étrangers à Canton. Et les Chinois savent bien qu’il dispose d’une garnison fournie et d’armes et de munitions en abondance. Ils ne viendraient pas nous chercher noise à la légère. L’important est que le principe d’égalité entre les nations est inacceptable pour l’empereur Tao-kouang. Il est pour lui impensable que des rois inconnus puissent se considérer comme égaux du Céleste Monarque.

— Quelle arrogance !

— Certes. Il demeure que la Chine est fermée. Vous ne pourriez pas aller à l’intérieur des terres, comme il y a cinquante ans. Vous ne trouveriez pas un coolie pour vous accompagner.

*

Un fil, pour le moment invisible, reliait l’exposé du révérend Culbertson au destin de la petite fleur nommée Yehenara qui, à cette heure-là, dormait paisiblement dans son lit.

Près d'un quart de la planète était donc interdit à l'Occident. Tous les territoires allant du lac Balkhach, à l'ouest, à la Mongolie extérieure, au nord, et à la Corée entière incluse étaient donc inaccessibles aux Européens. Au sud et à l'est des Indes, la Birmanie, le Siam, le Laos, l'Annam, le Tonkin étaient vassaux de la Chine. Situation d'autant plus humiliante que les Européens et les Américains étaient pénétrés d'une conviction inébranlable : leur science et leurs techniques avaient fait d'eux virtuellement les maîtres du monde. Et cet empereur d'une autre époque leur claquait la porte au nez?

Les Occidentaux en conçurent une frustration grandissante. Pour Tao-kouang, néanmoins, les Portugais pouvaient s'accrocher à Macao, il n'était pas question que d'autres Longs Nez arrachent des enclaves à la Chine.

Telle était la volonté des maîtres de la dynastie Qing, qui régnait sur l'Empire du Milieu. Il n'en avait pas toujours été ainsi ; aux XVIIe et XVIIIe siècles, les empereurs K'ang-hsi et K'ien-long avaient accueilli les étrangers avec intérêt et générosité. Et les dynasties précédentes, à commencer par les antiques Han, puis les Sui, les T'ang, les Song et les Ming, n'avaient pas porté aux autres peuples d'animosité particulière, fussent-ils aussi bizarres pour eux que les Européens. Au contraire.

Mais les Mandchous, venus du Nord et minoritaires dans un pays conquis, étaient devenus xénophobes sur le tard. Leur fierté légendaire s'était lentement muée en mégalomanie. Ils en étaient venus à se considérer comme la race suprême sur la terre, convaincus que, si l'on s'adressait à eux, ce ne pouvait être qu'en inférieur. À la fin, ils ne voulaient pas entendre parler du reste du monde et même, ils l'exécraient.

Le manque d'intérêt pour le monde est un trait courant des peuples nombreux, et pas seulement de la Chine. Ils disposent chez eux de toutes les variétés d'humains,

d’animaux et de fruits; qu’auraient-ils besoin de découvrir de nouvelles sortes de crapules ou de cuistres ? Au contraire de ce qu’on suppose, cette indifférence au reste de la planète n’est pas blâmée par les sages. Lao-tseu, l’un des maîtres les plus révérés, a ainsi écrit il y a bien des siècles: « Sans franchir sa porte, on peut connaître le monde. Sans regarder par la fenêtre, on peut voir la voie du ciel. Plus on va loin, moins on apprend. Le sage ne marche pas et arrive, connaît sans regarder, accomplit sans agir. »

À quoi servait donc de frayer avec des gens ne parlant pas votre langue et ne connaissant pas vos manières ? Ainsi les étrangers, y compris les Japonais, surnommés à Pékin les « Nains », n’étaient-ils autorisés à accoster que dans un seul port, Canton, et les marchands venus d’ailleurs ne pouvaient-ils traiter qu’avec une seule classe de commerçants, les *co-hong*.

Cette aversion pour l’étranger était largement partagée dans la famille de Yehenara, mandchoue. Et la Fille-Orchidée s’en imprégnerait.

*

Les négociants occidentaux n’achetaient pas seulement: ils vendaient aussi. Et pas uniquement des produits manufacturés, mais de l’opium.

Jusqu’au XVIIIe siècle, ce narcotique n’était utilisé qu’en médecine. En Europe, on en vendait dans les pharmacies et quelques épiceries. Mais les Anglais, qui avaient développé la culture du pavot aux Indes, s’étaient avisés qu’outre ses vertus médicinales, cette drogue pouvait être « récréative», au même titre que le tabac. La reine Victoria elle-même n’en prenait-elle pas régulièrement, le soir, pour apaiser les tensions de sa charge et quelques douleurs occasionnelles?

Ce qui était bon pour la reine d'Angleterre l'était certainement assez pour les Chinois.

Ceux-ci en tout cas s'en montraient friands : ce fut bientôt par dizaines de tonnes que les navires anglais déchargèrent des caisses d'opium dans les ports chinois. La consommation ne s'en faisait pas en public ; elle exigeait, en effet, tout un rituel et l'absorption de la fumée était impossible ailleurs que dans un lieu clos et réservé. Aussi fumait-on chez soi le soir ou bien chez les fournisseurs eux-mêmes. Ceux-ci avaient créé des salons discrets et confortables ; le client s'y allongeait sur une couche et un serviteur lui présentait une pipe garnie d'une boulette de *chandoo*, de l'opium purifié, un stylet, une lampe et un coussin. La boulette, retirée du fourneau de la pipe au bout du stylet, était chauffée jusqu'à l'embrasement au-dessus de la lampe, puis versée dans le fourneau ; le client en aspirait alors la fumée, puis il posait sa tête sur le coussin. Il ne lui restait plus qu'à se laisser envahir par la douce narcose morphinique qui apaisait les orages de l'âme et les douleurs du corps. L'opération était renouvelée jusqu'à ce que la boulette fût entièrement consumée.

Dès les années 1800, les fumeries firent fureur. Elles proliféraient dans le Kouang-toung, la province de Canton, la plus au sud, puis dans les provinces voisines. Les nez délicats détectaient leur présence à l'odeur amère et délicatement fétide qui flottait dans leurs parages.

Les effets en furent rapidement visibles : la béatitude de l'opium entraînait d'abord l'indolence, puis la mollesse du corps. Les fumeurs devenaient paresseux et indifférents aux affaires de leur famille, de leur travail, du monde. Leurs corps s'émaciaient car ils éprouvaient la faim de moins en moins. Les plus atteints finissaient par ressembler à des cadavres arrachés au tombeau, squelettes garnis de peau flasque, crânes aux orbites creuses et hantées. Aucune classe sociale n'était épargnée et l'argent des ménages brûlait souvent dans les fumeries.

Les mandarins s’en alarmèrent: la force vive de l’Empire s’en allait dans les fumées de l’opium. Comment ferait-on jamais un vaillant guerrier, un fonctionnaire responsable, un commerçant prospère d’un fumeur d’opium? En 1838, ils adressèrent un placet à l’empereur, Tao-kouang :

> *Jamais depuis que l’Empire existe il n’a couru un tel danger. Ce poison débilite notre peuple et dessèche nos os. Ce ver ronge notre cœur et ruine nos familles. Que la contrebande de l’opium soit inscrite parmi les crimes punissables de mort.*

L’empereur s’en émut; il interdit l’usage de l’opium. Les fumeurs pris sur le fait étaient condamnés à avoir la lèvre supérieure coupée, afin de ne plus aspirer la fumée. En vain : les fonctionnaires, aussi bien mandchous que chinois, ne résistaient pas longtemps à l’appât des gains formidables qu’ils pouvaient tirer de la contrebande de la drogue. Tao-kouang savait bien que l’opium était introduit par les Anglais et quelques autres diables à long nez, Hollandais, Français, Portugais. L’année suivante, il décida de sévir. Le 28 mars 1839, le vice-roi de la province de Canton, Li Tseh-su, un Mandchou, à la tête de ses troupes, contraignit les négociants étrangers de la ville à lui remettre leurs stocks d’opium et à s’engager à abandonner leur commerce. À leur profonde consternation, il saisit vingt-deux mille deux cent quatre-vingt-onze caisses de drogue. Ces quelque mille cinq cents tonnes représentaient une année entière de consommation. Et il les fit jeter à la mer. Les Anglais et les Français s’indignèrent de cet acte arbitraire et demandèrent compensation; Li Tseh-su les envoya paître. Pis: il interdit tout commerce avec les Anglais.

Nul ne sait quel fut l'effet de cette quantité de drogue sur les poissons et autres habitants de la mer de Chine…

*

Son ignorance de l'Occident avait été, pour Li Tseh-su, de mauvais conseil: l'escadre britannique d'Extrême-Orient n'était pas loin. En novembre 1839, des troupes britanniques débarquèrent à Canton et infligèrent une première raclée aux troupes impériales. Puis, en juin 1840, des canonnières britanniques remontèrent le fleuve Peh et bombardèrent les troupes chinoises. Les boulets chinois rebondissaient contre les coques de fer, tandis que ceux des Anglais, lancés par des canons de plus longue portée, pulvérisaient les fortins d'où les artilleurs impériaux prétendaient les défier. Les villages et les villes tombaient les uns après les autres.

Comme quoi la sagesse de Lao-tseu ne convenait pas à toutes les époques.

À chaque victoire, les Anglais offraient d'ouvrir des pourparlers; en vain: des Mandchous n'allaient quand même pas prendre langue avec des Longs Nez ! Au cours des mois, les opérations s'étendirent aux ports du Tcho-kiang et les Anglais occupèrent Ning-po le 9 mars et Shanghai le 18 juin 1842. De là, ils remontèrent vers le nord et atteignirent Chinkiang, à l'intersection du fleuve Yang-tsé Kiang et du Grand Canal qui menait à Pékin. Le pouvoir impérial avait grandement sous-estimé la puissance navale britannique et l'armée chinoise fut battue à plates coutures. Quand les communications avec le Sud menacèrent d'être coupées, l'empereur s'alarma : encouragés par leurs succès, les Barbares auraient sans doute l'impudence de monter jusqu'à la capitale.

Sous la conduite du prince Kung, fils de l'empereur Tao-kouang et habile diplomate, les envoyés impériaux signèrent donc la paix à Nankin, le 18 août 1842. Elle fut coûteuse: les ports de Canton, d'Amoy, de Fou-tchéou, de Ning-po et de Shanghai étaient désormais ouverts au commerce avec l'Occident. Dans chacun de ces ports siégerait un consul britannique traitant d'égal à égal avec un fonctionnaire chinois et les résidences britanniques seraient garanties par l'extra-territorialité; ce qui n'empêcha paradoxalement pas que ces accords fussent qualifiés d'« inégaux ». Outre des dommages de guerre élevés, les Anglais, qui avaient obtenu le statut de la nation la plus favorisée, mirent aussi la main sur l'îlot de Hong Kong, qui commandait l'accès à Canton.

Les Américains et les Français, qui avaient secondé les Anglais, obtinrent aussi leur récompense: les traités de Whampoa, signés plus tard, en 1844, leur assuraient également des avantages commerciaux. Le plénipotentiaire français, M. de Lagrenée, emporta l'abolition de l'édit contre les chrétiens de 1842 : en 1846, un nouvel édit garantit leur liberté de culte.

Il en était grand temps : il ne restait que près de deux cent mille convertis qui commençaient à désespérer. Ils avaient été autrefois plus d'un demi-million et leurs églises étaient détruites les unes après les autres.

Guère en reste, la Russie s'adjugea deux millions et demi de kilomètres carrés dans le nord de l'Empire, que les Chinois n'habitaient d'ailleurs pas. Plus tard, les Belges et les Suédois vinrent aussi demander des concessions. Le prince Kung les leur accorda : ce jeune homme au visage maigre et fin n'en pensait pas moins; il laissait croire aux Occidentaux que la partie était gagnée pour eux, mais il savait bien qu'aucune partie ne l'est pour toujours. Un jour pas si lointain, l'Empire emporterait sa revanche.

Voilà en tout cas ce qu'avait coûté à la Chine le refus de laisser introduire une drogue qui, moins d'un siècle plus

tard, serait honnie par ceux-là mêmes qui la lui avaient imposée.

Mais on n’enseignait certes pas de telles choses à une petite fille, fût-elle aussi jolie qu’une pivoine au printemps. Yehenara n’apprendrait tous ces événements que bien plus tard, de façon d’ailleurs partielle et partiale. Pour elle, il suffisait de savoir que les Longs Nez étaient des diables. Et les diables, cela se chasse, par la ruse ou par la force et souvent par les deux ensemble.

Quitte à se transformer soi-même en diable rusé.

3

La haine des rats

La première guerre de l’Opium s’était achevée en 1846, lorsque le capitaine Huei Cheng fut muté à Wuhu, une ville de garnison sur le Yang-tsé Kiang, avant de rejoindre Canton.

Yehenara avait alors onze ans. Sa beauté s’épanouissait. Ses parents lui donnèrent son deuxième nom, Lan Er, qui ne serait certainement pas le dernier.

— Je vais vous montrer la mer, annonça un jour le capitaine.

Famille, familiers et domestiques furent rassemblés pour l’occasion. Un cortège de chaises à porteurs se dirigea vers la côte, non loin du port. Enfin, tout ce monde mit pied à terre près d’un bosquet et regarda cet espace dont le général avait assuré qu’il était plus de mille fois plus grand que le Yang-tsé Kiang. C’était vrai, mais il ne charma pas Lan Er. Il lui parut gris et hostile. Les jonques qui vacillaient à sa surface ressemblaient à des insectes imprudents. Les navires des Longs Nez, hérissés de mâts, de vergues et d’espars, ne l’impressionnèrent pas davantage; ils étaient agressifs et crochus. Et les cris des mouettes étaient discordants.

Il sembla évident à Lan Er que rien de bon ne pouvait venir de la mer, chemin emprunté par les Longs Nez que son père vitupérait à longueur de soirée.

Le ciel était gris, ce jour-là. Des nuages s’abattirent sur la côte. Ils touchèrent l’eau. Bientôt ils enveloppèrent la famille de Lan Er. Elle fut encoconnée dans un manteau de brume opaque et blanchâtre. Elle se retrouva seule, ne

voyant pas plus loin que le bout de ses doigts. Elle cria. Sa voix fut étouffée par le nuage. Elle s'affola et faillit pleurer. Enfin, un coup de vent chassa cet énorme fantôme et elle distingua, à cinq pas de là, le muret qui longeait la côte. Puis son frère émergea des vestiges de brume ; il riait, son autre frère aussi… Tout le monde riait.

Le capitaine annonça que l'on prendrait sur place le repas de midi. Les serviteurs tirèrent des vivres des paniers. Ils bâtirent un petit feu et chauffèrent les plats et l'eau pour le thé. La mère de Lan Er veilla à la distribution des bols et des baguettes.

Lan Er s'assit sur un tapis, le dos tourné à la mer, à l'abri du muret. Elle mangea peu.

— Le vent gâte le goût des boulettes de bœuf et la saveur du riz, expliqua-t-elle. Et l'odeur de la mer dénature l'arôme du thé.

Elle avait le goût délicat, on le savait.

Les mouettes s'approchèrent de trop près, les domestiques les chassèrent à coups de bâtons.

Ce fut avec soulagement qu'après ce pique-nique, Lan Er reprit place dans sa chaise à porteurs.

Non, elle n'aimait décidément pas la mer. Elle alla s'asseoir dans le jardin et retrouva le héron. Était-ce le même que jadis? Ou son fils? Peut-être un neveu? Qu'importe ! Dans un jardin digne de ce nom, il y a toujours un héron.

*

Comme toute grande ville, Canton comptait plusieurs théâtres. Le général y emmenait souvent sa famille, car il était grand amateur d'opéra, à l'instar de beaucoup de notabilités; il s'y régalait de drames où le courage parvenait toujours à défendre l'honneur, fût-ce au prix du sang.

Pour Lan Er, ce furent les premières représentations du monde extérieur à sa famille. Elle n’était pas lettrée. Aucune fille en Chine ne l’était, en tout cas pas à son âge – pour quoi faire ? Même si elle l’avait été, elle n’aurait guère eu d’autres lectures que de doctes et précieux livres classiques ou *jing*, qu’on n’eût certes pas laissés entre ses mains, comme *Les Explications quotidiennes* ou *Le Livre des odes*.

Ce point est nécessaire à la compréhension d’un personnage qui paraîtrait extravagant ou monstrueux au regard occidental et même asiatique contemporain : il n’y avait jamais eu de romantisme chinois, parce que l’individualisme est absent de la tradition et de la philosophie de ce pays. À l’époque où les jeunes filles anglaises, allemandes ou françaises lisaient Jane Austen, Schiller ou George Sand, les chinoises ne lisaient rien. Parfois, un ancien du cercle familial récitait et commentait pour les jeunes des préceptes de Confucius, de préférence tirés du *Livre de la piété filiale*. Parfois, pour les fêtes, des musiciens venaient chanter des airs antiques. Mais là s’arrêtait l’initiation à la culture des filles.

À quoi rêvaient donc les jeunes Chinoises du temps? On l’ignore sans doute autant que les rêves de leurs modernes descendantes, mais ce n’était certes pas à un jeune chevalier aux lèvres humides et aux yeux souriants : un Chinois était d’abord membre d’une famille, d’un clan, d’une classe et enfin d’une province. L’idée qu’un individu pût forger son destin selon ses désirs était aberrante. Les concepts occidentaux sur la liberté individuelle, qui avaient traversé tout un continent de secousses titanesques, ne pouvaient pénétrer un peuple imprégné de la sagesse de Confucius : l’être est tributaire du cosmos et ses besoins, comme ses désirs, sont des émanations du Grand Tout. N’avait-il pas écrit: « L’homme de qualité respecte trois choses, le décret du ciel, les grands hommes et les maximes des saints personnages » ?

Par un paradoxe qui piquait les Occidentaux, cette singularité ne contrariait aucunement le sens du profit personnel, fût-il subreptice, voire frauduleux. D’où la corruption. Comme la plupart des Asiates, les Chinois de toutes origines courtisaient beaucoup la chance – et la corruption n’est-elle pas une chance? –, ce qui expliquait la prolifération des maisons de jeu, des devins et autres chiromanciens, et quand l’occasion d’un bénéfice se présentait, ils savaient la saisir.

L’opéra était donc une distraction majeure pour tous les âges. Lan Er s’émut des discours de nobles vieillards à longues barbes blanches, en robes de soie écarlate, haranguant sur scène des jouvenceaux qui brandissaient des sabres de bois; elle s’attendrit aux mélodieuses complaintes de jouvencelles – en fait des jouvenceaux convenablement fardés – qui chantaient l’harmonie céleste régissant la floraison des pêchers et s’exalta à la félicité des héros qui avaient sacrifié leurs vies pour l’honneur du clan.

Les seules autres représentations qu’elle avait connues étaient les théâtres de marionnettes et les prouesses de souris apprivoisées, familières dans la plupart des maisons aisées – ces gracieuses bestioles, évidemment encagées, sautaient volontiers par-dessus de minuscules barrières dans l’espoir de se régaler de quelques graines de soja.

*

Cependant, le capitaine n’avait pas été nommé à Canton pour aller à l’opéra ou divertir sa famille, mais pour assurer l’ordre dans une région de plus en plus troublée. Peut-être ferait-il honneur à ce grade, qu’il n’avait certes pas conquis par la force des armes, mais parce qu’il était héréditaire.

L’Empire entier était troublé. Les victoires militaires occidentales avaient affaibli le prestige des Qing. Les fonctionnaires n’étaient plus respectés comme jadis, car

personne n’ignorait leur corruption. Les Occidentaux ayant quasiment imposé le libre commerce de l’opium, payé en taëls d’argent, les régions du Sud, le Kouang-toung et le Kouang-si, les plus affectées, commençaient à manquer de ce métal précieux. Par ailleurs, la famine était devenue presque chronique. En moins de deux siècles, la population de la Chine avait plus que triplé et les seigneurs locaux ne s’étaient souciés ni d’étendre les terres agricoles, ni de développer les manufactures et le commerce : ils se contentaient de percevoir les impôts et, même, les augmentaient. La pauvreté se répandait, comme la variole, le choléra et le paludisme.

Des révoltes éclataient, entretenant le désordre, coupant les communications entre les villes et donc le ravitaillement. On en avait déjà vu dans le pays, notamment celles qu’avait fomentées un demi-siècle auparavant la secte taoïste du Lotus blanc. Arrêtés, certains membres avaient avoué sous la torture que leur but était de renverser la dynastie mandchoue, inique et incapable. Ils n’eurent pas l’occasion de le répéter: ils furent promptement étranglés.

Un nouveau mouvement de rébellion était plus que singulier. D’abord, ses membres étaient presque tous des Hakkas, population venue du Nord des siècles plus tôt et installée dans le Kouang-toung et le Kouang-si. On les appela les T’ai-p’ing. La plupart d’entre eux étaient des chrétiens convertis qui croyaient avoir réalisé une synthèse entre le taoïsme et le christianisme.

— Le christianisme ! Encore une importation malfaisante de l’Occident! tonnait le capitaine. En voilà le résultat!

Le brigandage sévissait. Lan Er se vit interdire de sortir de la maison, de même que ses sœurs, sauf sous la garde de quatre hommes armés. Ses frères, eux, devaient être escortés de domestiques chaque fois qu’ils s’aventuraient dans la rue. Des militaires montèrent la garde devant la maison.

Mais des gardes ne sauraient déjouer le destin, et le brigandage commanderait un jour la fabuleuse destinée de Lan Er.

Entre autres péripéties du fabuleux Empire du Milieu. Comme le dit l'un des disciples de Lao-tseu, nul ne sait le lien qui unit le scintillement d'une étoile au chant du rossignol.

*

Les cuisines de la résidence du capitaine n'étaient guère un lieu fréquenté de son auguste famille. La digne maîtresse de la maisonnée, la bien nommée Leng, « Dragon», ne s'y aventurait que pour donner quelques ordres occasionnels au chef de ce service. Tel jour, elle souhaitait une soupe de crevettes et tel autre, des travers de porc en sauce. Son regard cursif sur le personnel ne servait qu'à témoigner de son autorité pendant ces brefs passages. Elle ignorait d'ailleurs les identités des employés chargés des repas et de l'entretien de la maison, les uns préposés à la réserve de charbon, à l'entretien du feu, au transport des achats, les autres saucier, mitron, plongeur, servant de table. Elle n'en savait même pas le nombre exact. Étaient-ils six? Huit? Douze? Ils recevaient parfois la visite de parents, parfois celle de mendiants, allez savoir.

Il arrivait que Lan Er accompagne sa mère dans ces brèves apparitions, afin de manifester elle aussi son existence et son autorité. En tant qu'aînée des filles du général, elle était vice-reine de la maison. Et dotée d'un œil de pie. Lors de la plus récente de ces visites, elle avait remarqué, au fond de l'office, un personnage qui détonnait avec le reste du personnel. Un paysan, à coup sûr, terreux, les jambes torses et l'œil hagard. Elle fut intriguée et prit une initiative inédite : elle fit convoquer le chef des cuisines, qu'elle reçut au jardin.

— Qui est ce paysan?

La question claqua comme un coup de bambou. Le chef des cuisines bredouilla.

— C’est mon neveu, articula-t-il enfin, presque désolé.

— Pourquoi paraît-il effrayé?

— Il a subi des épreuves, maîtresse.

— Lesquelles?

Le chef des cuisines parut inquiet.

— Je ne voudrais pas troubler la bienveillance de ma maîtresse et de notre auguste maître, s’il venait à apprendre les souffrances de ce garçon.

— Je suis déjà troublée par son état. Mon père n’en saura rien.

L’autre hocha la tête.

— Il habite près de Fokong-chow, sur le Peh, dans la famille de son père. Il s’en est enfui. Des brigands ont tenté de l’enrôler de force dans leur armée.

— Des brigands?

— Ma maîtresse, je l’espère, n’en a pas entendu parler: les T’ai-p’ing. Ils sont menés par des étrangers. Ce sont des ennemis de notre empereur.

— Fais-le venir.

Quelques moments plus tard, le garçon arriva, tremblant, et s’agenouilla devant Lan Er. Le héron s’envola.

— Pitié, maîtresse !

— Je ne te veux pas de mal. Relève-toi. Raconte-moi ce qui t’est advenu.

Il se tordit les mains et balbutia, presque incompréhensible:

— Ils m’ont battu, maîtresse! Ils allaient me tuer! J’ai couru, j’ai couru… J’ai pu sauter sur un bateau, je suis arrivé ici…

Son oncle releva la chemise du garçon: les traces des coups étaient visibles, noires sur la peau hâlée. Lan Er frémit.

— Tu es bien ici, dit-elle. Nourris-le, ajouta-t-elle à l’adresse du chef des cuisines.

Le garçon s’agenouilla de nouveau et s’inclina, front contre terre.

— Ici, personne ne te battra, lui dit Lan Er.

Quand elle se retrouva seule, elle demeura troublée. Elle partagea plus étroitement l’aversion de son père pour les Longs Nez. Ils soulevaient les populations contre l’Empire. Contre l’empereur ! L’impudence !

*

L’esprit de Lan Er s’aiguisait en même temps que sa beauté augmentait. Ses traits semblaient s’affiner autant qu’ils s’affirmaient. On eût peiné à dire ce qui, de l’ovale parfait de son visage et de son teint de pêche, mettait l’autre en valeur. La coiffe en éventail garnie de fleurs de cerisier en nacre lui faisait une auréole digne d’une divinité, Kwan-yin, déesse de la Miséricorde. Sa silhouette, à peine esquissée sous sa robe de soie brodée, répondait aux critères les plus exigeants. Mais c’était surtout la présence de son regard qui saisissait. À vrai dire, sa beauté n’était que l’écrin de ce regard.

Une fois de plus, le capitaine était soucieux. Et Lan Er voulut savoir pourquoi.

Quand il était à la maison, son père recevait parfois ses lieutenants et des fonctionnaires dans la grande salle du rez-de-chaussée; ils lui faisaient leurs rapports de manière sans doute plus libre qu’en présence de leurs collègues, là-bas, à la caserne de la Septième Bannière. De la pièce voisine, masquée par une lourde portière en tapisserie, elle résolut d’écouter les rapports et les conversations. Sa mère, qui pérorait avec d’autres matrones dans l’aile de la maison

réservée aux femmes, de l'autre côté du jardin intérieur, ne semblait se douter de rien.

Lan Er avait noté que depuis plusieurs semaines, son père se laissait aller, certains soirs, à fumer non pas une, mais deux pipes du détestable opium. Signe d'inquiétude.

Ce jour-là, vers le coucher du soleil, elle vit arriver deux lieutenants et un fonctionnaire du gouvernorat de la ville. Elle se faufila dans son repaire.

Après les salutations d'usage, quand les domestiques eurent déposé le plateau de thé et se furent retirés, elle reconnut la voix de son père :

— M'apportez-vous de nouvelles informations, ce soir?

— Ton Excellence a demandé quelles étaient les estimations les plus récentes du nombre des T'ai-p'ing. Elles avoisinent les deux cent mille hommes dans les deux provinces du Kouang-toung et du Kouang-si.

Un silence sans doute consterné suivit cette information.

— Est-ce l'estimation qui a été communiquée au gouverneur?

— Excellence, les chiffres présentés au gouverneur sont quelque peu supérieurs, afin de susciter sa vigilance et celle des conseillers de l'empereur, auxquels il communiquera le chiffre à son tour.

— Quel est le sens de cette appellation ridicule de T'ai-p'ing[1] ?

— Je me suis laissé dire, Excellence, qu'il serait inspiré par l'enseignement des missionnaires protestants, mais comme j'en ignore tout, je ne saurais évidemment en juger. L'un des chefs rebelles, Hong Hsiu-chuan, a été influencé par la lecture d'un livre donné par un missionnaire des Longs Nez. Il s'imaginerait, raconte-t-on, qu'il a été désigné par le dieu des étrangers pour détourner les Chinois de l'adoration des idoles et pour apporter la paix au monde. Son lieutenant, Feng You-chan, va prêcher dans les villages que leur condition misérable est causée par des croyances erronées.

Les grognements indistincts qui suivirent firent comprendre à Lan Er que ces détails avaient renouvelé la colère de son père. Elle apprit ainsi que ces rebelles, les T’ai-p’ing, avaient constitué un formidable corps de soldats qu’ils avaient appelé l’armée de la Paix.

— Mais de quelle origine est ce Hong?

— Paysan, fils de paysans, Excellence.

— Et quel âge a-t-il?

— Une quarantaine d’années, semble-t-il.

— Voilà ce que rapporte cette folie de vouloir apprendre à lire à tout le monde ! À quoi sert, je vous le demande, qu’un paysan sache lire?

— C’est l’idée introduite par les Longs Nez et qui avait fini par agréer à la Cour…

— Ces étrangers deviennent de plus en plus odieux! clama le général. Et ces gredins, comment sont-ils armés?

— Ils ont quelques fusils.

— Où les ont-ils trouvés ?

— Ils les ont achetés aux Longs Nez dans les ports, Excellence.

— Que les démons leur arrachent les intestins! Et les autres ?

— Ils sont très mal armés, capitaine. Des boucliers de paille tressée et des bâtons.

— Seulement? Comment se fait-il que nos soldats n’en aient pas déjà eu raison?

— Ces gredins sont nombreux, capitaine. Et violents.

— Eh bien, je veux que nos soldats soient aussi violents. Je vais demander des renforts.

— Oui, capitaine.

— Ces rats doivent être exterminés.

— Oui, capitaine.

— Tenez-moi au courant, jour par jour.

— Cela sera fait, capitaine.

— Le gouvernement n’est pas content, lâcha-t-il enfin.

C’était l’information que redoutaient les visiteurs: elle signifiait que les reproches adressés au capitaine par les ministres de la Cour finiraient par ricocher sur eux.

Dans sa cachette, Lan Er serra les mâchoires.

Voilà pourquoi son père était soucieux. Il avait été blâmé. À cause de ces rats de T’ai-p’ing ! Des rats pleins de haine au service des Longs Nez.

*

Elle rêva, les poings serrés, que les soldats de son père écraseraient cette vermine et jetteraient les cadavres dans le fleuve. C’était bien un rêve : les soldats des Huit Bannières étaient incapables de se battre. La paix régnait depuis deux siècles : contre qui se seraient-ils battus ? Ils avaient désappris l’art militaire. Les glorieux guerriers d’antan n’étaient plus et l’entraînement dans les casernes ressemblait à une farce : les recrues, généralement des garçons de familles aisées qui ne connaissaient pas de métier, payaient des jeunes gens du peuple pour se présenter à leur place à l’appel et suivre les cours de maniement du sabre et des rares armes à feu.

Les commandants des Bannières étaient incapables de mener une action concertée, chacun ayant son idée sur la stratégie. Les chefs des Bannières Vertes, chargées de défendre les villes, étaient encore plus indépendants : ils considéraient que la lutte contre les T’ai-p’ing n’était pas de leur ressort, mais de celui des Huit Bannières.

Il n’existait donc pas d’état-major digne de ce nom, et les ministres qui détenaient l’autorité sur les généraux ne possédaient aucune compétence militaire. D’ailleurs, s’il advenait qu’ils fussent présents aux combats contre les T’ai-p’ing, ils détalaient aux premiers engagements.

Enfin, beaucoup d’officiers des Bannières du Sud étaient des Chinois Han; ils partageaient secrètement le sentiment

que les Mandchous étaient des Barbares du Nord, des étrangers qui ne comprenaient rien à la Chine, et cela ne renforçait guère la discipline dans les armées impériales.

Telle était la raison pour laquelle les T'ai-p'ing remportaient des victoires répétées sur les troupes des Huit Bannières.

4

Le conseiller critique, l'imbécile et le destin

En 1850, après trente ans de règne, l'empereur Tao-kouang quitta son Empire terrestre pour rejoindre celui de ses ancêtres. Son quatrième fils, Hsien-feng, lui succéda. Il avait dix-neuf ans. Une lourde tâche l'attendait: déjà miné par les T'ai-p'ing, l'Empire subissait les pressions de l'Occident, qui avait introduit en Chine le chancre de l'opium.

En était-il conscient? Peu d'éléments l'indiquent. À son âge, il cédait plus volontiers aux charmes féminins dont abondait la Cité interdite qu'il n'affrontait les problèmes de son trop vaste Empire.

Le destin tricota alors une intrigue savante qui allait changer le devenir du jeune empereur, de Lan Er et, tant qu'à faire, du monde.

Il existait, sous le règne de la dynastie Qing, une classe de fonctionnaires unique dans l'Histoire : les conseillers critiques. Ces grands lettrés avaient le droit extraordinaire d'émettre et déposer devant le chef du gouvernement des critiques de quiconque leur paraissait en mériter, y compris l'empereur lui-même. Dans leur grande sagesse, les fondateurs de la dynastie, K'ang-hsi puis Yong-cheng, avaient créé ces fonctionnaires pour corriger les éventuels

écarts des détenteurs de pouvoirs que l'impunité risquait de griser.

En bon chinois, cela signifiait qu'ils étaient chargés de déceler la corruption, du moins celle qui passait les bornes, et de sévir.

Les conseillers critiques étaient peu nombreux – neuf pour tout l'Empire – et, s'ils veillaient prudemment à ce que leur comportement en toutes choses fût toujours mesuré, ils étaient sourcilleux sur le respect qui leur était dû.

On le vérifie depuis la nuit des temps : parmi les personnages de la comédie humaine, le destin inclut toujours un imbécile. Et l'un des officiers du capitaine père de Lan Er en était un.

Au printemps de l'année 1851, un conseiller critique vint à Canton pour contrôler l'état du port. Descendant le Grand Canal jusqu'à Hangchow, puis empruntant le Yang-tsé Kiang et le Peh, il était venu de Pékin sur son majestueux et opulent bateau avec son personnel : scribes, valets et cuisiniers.

Sur le point de repartir, il s'était vu retenir par un officier à la tête d'un petit détachement. L'imbécile, donc. Celui-ci, pour laisser le bateau larguer les amarres, réclamait la somme ou plutôt la rançon extravagante de trois mille taëls d'argent.

Rançonner un conseiller critique relevait de la bêtise profonde, mais aussi de l'impudence. Peut-être le conseiller n'était-il pas très avisé non plus: un émissaire qu'il aurait mandé auprès du gouverneur de Canton aurait réglé l'affaire en peu de temps et l'officier aurait été appréhendé, bastonné et chassé de l'armée après avoir restitué sa rançon. Le conseiller préféra s'en tenir à l'offense. Après avoir piqué une colère noire et payé la somme exigée, il regagna Pékin, où il soumit un rapport furibard à l'empereur. Celui-ci délégua des enquêteurs à Canton et leurs conclusions furent dévastatrices.

Sommé de restituer les trois mille taëls, l’imbécile s’en déclara incapable : il en avait remis, révéla-t-il, un tiers au capitaine Hui Cheng, père de Lan Er.

L’atmosphère dans la maisonnée du capitaine fut pesante. Les remontrances de ses supérieurs blessèrent son amour-propre et lui infligèrent cette épreuve cruelle dans le monde impérial: il perdait la face. De surcroît, il risquait de se faire retirer son poste. Il rassembla tous les biens dont il disposait – y compris ses terres et leurs fermes – pour les vendre et recourir au seul remède possible en pareil cas : soudoyer à son tour ses supérieurs. Parmi ces derniers figurait le gouverneur de la province d’Anhui, où se trouvait Canton. La corruption, de coutume, n’était coupable que dévoilée.

Le stratagème fonctionna. Le capitaine fut relevé de ses fonctions, mais évita la prison. Restait un espoir : que le gouverneur d’Anhui affectât le coupable à un autre poste. C’était l’accord tacite conclu entre les deux hommes et sanctionné par quelques gros sacs de taëls.

Le général ne recevait plus de visiteurs dans la soirée, mais il savait qu’ils retrouveraient le chemin de sa maison dès qu’il aurait occupé de nouvelles fonctions. L’infortune s’obstina : le gouverneur tomba malade et mourut. Les sacs de taëls n’avaient servi à rien.

Le capitaine en tomba malade. Un soir, il annonça à la maisonnée qu’il quittait Canton.

— Où allons-nous? gémit dame Leng.

— À Pékin, répondit le capitaine.

Leng savait qu’il y possédait encore une maison, comme bien des Mandchous, et qu’il lui restait des terres dans les parages.

Lan Er demeura stupéfaite.

*

Elle avait alors seize ans, l'âge où l'on songeait pour les filles au mariage. Elle n'aurait certes pas eu licence d'y penser pour elle-même : une fille ne se mariait pas, elle était mariée. Le capitaine avait parlé, avant le scandale, de deux brillants partis qui avaient figuré une ou deux fois parmi les visiteurs du soir; ils n'étaient évidemment pas revenus.

Elle n'osa pas évoquer le nom de Jung Lu, ce beau cousin avec lequel, parfois, elle avait batifolé : il n'était pas riche et, de surcroît, plus jeune que Lan Er. Il n'avait obtenu qu'une photo d'elle, en souvenir, celle que dame Leng avait fait réaliser par un photographe de Canton.

Si elle ne se mariait pas, il ne lui restait qu'une perspective: être désignée comme concubine et vivre dans la Cité interdite, vouée à une virginité sans doute éternelle. Tous les trois ans, les émissaires du palais requéraient des familles mandchoues aisées les noms de leurs filles, âgées de treize à dix-sept ans, afin de fournir le personnel des concubines. Elle savait donc que son nom figurait sur quelque rouleau, dans une administration impériale.

Elle n'eut pas le loisir de demander si on lui destinait un parti à Pékin: l'heure était aux préparatifs de départ. Les deux frères et quatre sœurs entassaient déjà dans des coffres les effets qu'ils emporteraient.

Bien avant l'aube, pour échapper aux regards ironiques sinon malveillants, le capitaine et sa famille quittèrent leur maison pour aller au port et refaire en sens inverse le voyage du conseiller critique. Point de chaises à porteurs, ils allèrent à pied, suivis par les domestiques chargés des coffres. L'aube pointait à peine quand ils trouvèrent le bateau loué la veille. Le capitaine s'engouffra tout de go dans la cabine centrale. L'embarcation n'était pas si grande qu'ils pussent emmener les domestiques avec eux. D'ailleurs, ils n'avaient plus les moyens d'entretenir pareille maisonnée.

Le petit paysan victime des T’ai-p’ing vint faire ses adieux à Lan Er. Avait-il les yeux mouillés? Elle n’eut pas le temps de le vérifier: dame Leng poussa ses enfants dans la cabine. Les deux hommes d’équipage hissèrent sur le pont les coffres que leur tendaient les domestiques.

Le bateau largua ses amarres, quitta le port et se faufila dans un embarras de jonques en se dandinant. Bientôt le vent poussa les voyageurs vers le nord.

Affalé sur un fauteuil bas, le capitaine semblait prostré. Son teint était gris et son œil plus noir que jamais. Il demanda du thé.

Le premier repas, un petit-déjeuner, fut servi sur le pont: du thé, donc, des galettes minuscules et un bol de riz. Le défilement du paysage compensa le silence général.

Les frères de Lan Er tirèrent d’un coffre un jeu d’échecs. Lan Er regardait les rizières. Le général était allongé sur sa couchette de fortune.

La nuit tomba. La femme du batelier, propriétaire du bateau, apporta une lampe à pétrole et chacun tenta de s’accommoder de son petit espace pour trouver un peu de repos. Lan Er demanda où étaient les lieux; la batelière lui indiqua, à bâbord, une planche percée derrière un rideau de modestie. Il fallait s’asseoir dessus. Périlleux exercice.

Le lendemain, une escale dans un petit port permit de se dégourdir les jambes pendant que la femme du propriétaire se ravitaillait en eau potable et en vivres.

Lan Er s’avisa que le bateau faisait escale à peu près tous les jours et demi. Du pont, elle observait l’animation nocturne ou diurne des ports fluviaux. Elle aperçut beaucoup de hérons, et le souvenir de celui du jardin la poignit soudain, sans qu’elle sût pourquoi.

Le capitaine ne bougeait guère de sa couchette, parlait peu, ne mangeait presque rien, buvait du thé.

À l’escale de Qinghe, ils accostèrent près d’un grand bateau autour duquel on notait beaucoup de mouvement. Des gens, à l’évidence des notabilités, vinrent s’entretenir

avec les passagers. Dame Leng s'enquit de ces voisins et Lan Er apprit ainsi qu'ils étaient les familiers d'un grand lettré, ami du maire de Qinghe, venus déposer son cercueil avant de s'en retourner chez eux. Peu après, elle regarda des hommes décharger ledit cercueil et l'emporter vers sa destination dernière. C'était un présage.

Au crépuscule, alors qu'elle sirotait du thé en suçotant un quartier de gingembre, Lan Er sursauta au cri de sa mère. Les frères s'élancèrent dans la cabine. Elle les suivit. Le capitaine Huei Cheng était froid et raide sur sa couchette.

Le destin, ces derniers temps, avait surchargé son bol d'amertume.

*

La nuit fut brève, mais le désarroi long.

On pleure un père ou un mari parce qu'il a été le symbole de l'unité familiale, le pourvoyeur des biens qui assurent votre existence, nourriture et sagesse.

La décence exige les larmes, le sentiment renouvelle parfois leur source. De toute façon, les morts emportent avec eux un fragment de votre vie. Pour dame Leng, il emportait sa raison d'être. Une veuve, dans la Chine impériale, comme dans le reste du monde en bien des cas, n'est plus que la survivante d'un groupe familial dont le chef incarnait la raison d'être.

Pour ses fils, il avait été leur référence. Ils étaient les duplicatas virtuels et lieutenants d'un homme estimé et estimable. Ils n'existaient que par les miettes de sa renommée rejaillissant sur eux. Avant d'avoir un nom, ils étaient les enfants du capitaine.

Pour ses filles, il avait obscurément été le modèle du mari futur. Ses baisers avaient été si rares qu'elles n'en conservaient plus le souvenir, mais la décence exigeait la lamentation. Elles l'offrirent donc.

Enfin, pour l’aînée, le capitaine avait été le défenseur de ce territoire familial qu’on désigne en Occident du terme vague, au contenu assez différent, de « foyer». Selon la coutume, ses frères eussent été les héritiers du rôle martial du disparu. Mais à seize ans, Lan Er avait le regard assez clair pour juger qu’ils n’étaient que des clampins. Ils passaient le plus clair de leur temps dans les tripots, en compagnie de la pègre et des dévoyés ordinaires de ces lieux, et elle ne doutait pas qu’ils étaient contents de quitter la ville en douce, échappant ainsi à des créanciers.

Elle était le seul homme de sa famille.

Le désarroi s’alourdissait du fait que les siens se trouvaient en charge d’un cadavre et qu’ils n’avaient même pas de quoi payer un cercueil au défunt. Dame Leng avait fouillé les poches de son époux et n’avait trouvé que vingt et un taëls d’argent. Elle-même en détenait sept et les fils n’en avaient que neuf. Trente-sept taëls ne suffisaient pas, et encore moins pour le voyage jusqu’à Pékin.

Dame Leng avait annoncé à la femme du propriétaire du bateau que la location et les frais seraient acquittés à l’arrivée à Pékin: cela avait été convenu avec le capitaine. Mais maintenant, elle n’avait pas la moindre idée de la façon dont elle trouverait l’argent. Elle ignorait si la maison avait été vendue.

Et ce cadavre à bord.

À l’aube, les fils sautèrent sur le quai et revinrent avec des bâtonnets d’encens pour les brûler aux pieds du défunt. Peu après, le grand bateau venu déposer la dépouille du mandarin quitta le quai et s’en alla vers le sud.

— Quand voudrez-vous enterrer le noble disparu? vint demander la batelière.

La question était sensée : il n’était imaginable de convoyer ce cadavre en l’état jusqu’à Pékin. Mais elle jeta dame Leng dans un émoi profond. Elle fondit en larmes.

— Nous vous le dirons avant ce soir, répondit Lan Er, pour gagner du temps.

L’autre hocha la tête. Les fils agitèrent un moment le projet de tenter leur chance dans un tripot et de mettre à profit leurs talents de tricheurs. Lan Er leur répondit que, dans ce cas, ils pouvaient aussi bien faire leurs adieux.

*

À midi, le destin, car ce ne pouvait être que lui, décida d’avancer l’action.

Un groupe de quatre hommes, des fonctionnaires à en juger par leur mise, avança vers le bateau, franchit la passerelle et s’inclina cérémonieusement devant la famille, interdite. Leur chef demanda où se trouvait le défunt ; on le conduisit à la cabine. Il s’inclina de nouveau devant le cadavre et prononça des paroles indistinctes.

Puis il se tourna vers dame Leng et lui remit un sac de la part de son maître.

— Quel est son nom? s’enquit Lan Er.

— Wu Tang, le maire de Qinghe, répondit-il.

Un moment plus tard, les visiteurs s’étaient fondus dans la foule du port.

Dans le sac, dame Leng compta trois cents taëls d’argent. Elle ouvrit ensuite la bouche et éprouva visiblement de la difficulté à la refermer. Le voyage coûtait cent vingt taëls. Un cercueil, cinquante. Les héritiers du général étaient tirés d’affaire jusqu’à Pékin.

Lan Er flaira l’explication du miracle : le don de Wu Tang était destiné aux occupants du bateau voisin, partis le matin. La prudence conseillait de quitter les lieux avant que le maire s’avisât de l’erreur de ses émissaires.

— Nous avons décidé que mon père serait enterré à Toung-ping, annonça-t-elle de sa propre initiative à la batelière, car elle savait que c’était l’escale suivante. Le plus tôt nous partirons, le mieux ce sera.

Peu après, le bateau dériva donc vers le milieu du fleuve. Le lendemain, dans l'après-midi, il atteignit Toung-ping. Les frères allèrent acheter un cercueil et y déposèrent leur père dans les vêtements qu'il avait portés jusqu'à son dernier souffle; il était hors de question de se soucier de la robe de lin réglementaire qu'il eût fallu coudre sur lui. Puis un petit cortège se forma pour l'accompagner au cimetière des Mandchous. Les prières furent dites, les bougies et les bâtonnets d'encens allumés, les offrandes déposées sur la terre fraîchement remuée.

De retour à bord, la famille soupa à l'arrière du bateau, comme de coutume.

— Qu'avait prévu mon père pour moi? demanda Lan Er.

— Tes partis ne sont pas revenus. Il m'avait confié qu'il te présenterait au service de la Cité interdite. L'une de tes cousines n'a-t-elle pas été choisie comme épouse du prince héritier?

— Mais si elle a été choisie, la place est prise.

— Elle est morte. Peut-être lui succéderas-tu.

— Et sinon?

— Sinon tu seras Concubine impériale.

Autant dire servante. Une fois, les frères de Lan Er avaient mentionné à mi-voix, en gloussant d'un air lubrique, les mots *tong zhu*, « maîtresse», et *ksieh*, « concubine», mais elle ne savait ni ce qu'ils désignaient ni les différences entre eux. Et ce ne serait certainement pas ses frères qu'elle interrogerait là-dessus, ces vantards qui se targuaient de connaissances qu'ils n'avaient pas. Elle les soupçonnait même d'avoir tâté en cachette de l'opium et n'avait pas grande estime pour eux.

Le seul garçon en qui elle avait confiance était son cousin, Jung Lu. Il était grand, beau, ils avaient jadis ri et joué ensemble et il lui avait offert deux souris apprivoisées. Elle revit son regard énamouré. Elle caressa le souvenir de ses mains sur sa jeune poitrine. Que ne l'avait-il demandée en mariage?

Mais il était loin, maintenant. Regardait-il encore sa photo?

5

Jasmin, chansons et leçons : la préparation aux Mystères du Congrès

Le service de la Cité interdite comportait plusieurs possibilités. Les jeunes filles sélectionnées par le Conseil des clans – car elles ne pouvaient être que mandchoues et donc appartenir à des clans – étaient d'abord examinées par des fonctionnaires et des eunuques. Certaines voyaient leurs noms biffés à tout jamais – trop maigres, trop grasses ou affligées d'un mauvais horoscope –, les autres, les chanceuses, étaient envoyées à la Cité interdite. Là, une partie d'entre elles étaient affectées au service des princes, et quelques privilégiées devenaient ainsi concubines princières. Les autres étaient désignées comme demoiselles d'honneur impériales et, là encore, quelques privilégiées étaient désignées comme concubines impériales, mais peu d'entre elles décrochaient l'honneur suprême de connaître la couche de l'empereur.

De tout cela, Lan Er ne savait encore rien.

Une fois dans l'enceinte de la Cité interdite, la plupart des jeunes filles devaient s'attendre à passer des années dans la plus totale abstinence, car elles ne disposaient évidemment pas de la possibilité d'aventures clandestines, ce qui les aurait exposées aux plus graves sévices. Quand elles parvenaient à l'âge de vingt-cinq ans, exclues de la liste des concubines et de la Cité interdite, elles étaient renvoyées dans leurs familles ou bien offertes au mariage avec des fonctionnaires ou des gens de la capitale. Elles ne manquaient d'ailleurs pas de partis, même si elles n'étaient plus vierges, car ces longues années passées dans la

proximité du pouvoir suprême leur conféraient un prestige appréciable.

Lan Er n'avait pas le choix.

Après l'installation dans la maison de famille retrouvée à Pékin, dame Leng veilla à ce que la volonté de son défunt époux fût promptement réalisée : une semaine plus tard, les deux frères accompagnèrent Lan Er à l'administration du Conseil des clans. Son nom figurait bien sur les listes. Jolie et bien née, elle fut retenue. Elle fit ses adieux à ses frères et une carriole attelée l'emmena avec une cohorte d'autres vierges pépiantes vers ce territoire fabuleux de douze hectares qu'on nommait la Cité du Dedans, parce qu'il se trouvait au cœur de la capitale.

Quand la carriole eut franchi les hauts murs d'enceinte, Lan Er fut d'emblée éblouie par le décor. Tout le long du trajet vers le bâtiment où s'effectuerait la seconde sélection, elle ne vit que des pavillons aux façades garnies de carreaux de couleur, surtout du jaune, des statues immenses, des escaliers de marbre blanc, des parterres fleuris, des bosquets. Elle et les autres filles furent escortées sur l'un des cinq ponts qui franchissaient la rivière d'Or, et passèrent la porte de la Conduite correcte. Elles traversèrent alors l'immense Terrasse du Dragon et longèrent la grande salle de l'Harmonie suprême. Tout au bout, à gauche, elles pénétrèrent dans un grand bâtiment, le *Nei Wu Fu* ou Département de la Maison impériale. Lan Er ne connaissait pas encore les noms des palais, Pavillon où le Cœur est nourri ou Palais de la Pureté céleste, mais quand elle les apprendrait, ils prolongeraient son enchantement.

Elle se trouvait dans la Cité interdite, l'enclave réservée à l'intérieur de Pékin, fondée douze siècles auparavant par la dynastie T'ang. Là, en plus de la famille impériale, vivaient les hauts fonctionnaires de la Cour. La Cité ne comptait que six mille habitants outre les mouches et les rats. Lan Er ignorait encore que sur ce nombre, seul un être sur six était

un mâle adulte – trois autres étaient des eunuques, et les deux restants, des femmes.

Peu d'élus avaient le privilège de conserver leurs organes dans les parages du fils du Ciel.

Mais Lan Er découvrirait vite ce qu'il en était.

*

Au *Nei Wu Fu*, une fois de plus, des fonctionnaires et des eunuques, reconnaissables à leurs visages étrangement lisses quand ils étaient jeunes ou finement ridés quand ils ne l'étaient plus, examinèrent les arrivantes.

Le cœur de Lan Er battit fort. Celles-ci puis celles-là, puis celles-là encore furent commises au service des princes.

Elle les dévisagea, pour tenter de deviner quels traits distinguaient les élues. Ce faisant, elle s'avisa que l'une d'elles la dévisageait aussi. Mais elle la connaissait ! Sakota, sa cousine! Elles s'élancèrent l'une vers l'autre et s'étreignirent.

— C'est bien toi!

Elles ne s'étaient pas revues depuis une réunion de leurs clans, les Sahenara et les Niuhuru, trois ans plus tôt, à Wuhu.

— Tu es belle comme le jour!

— Et toi comme le printemps !

— C'est ta tribu qui t'envoie?

— Non, la volonté de feu mon père. Mais mon nom était sur la liste de la tribu. Et toi?

— Mon nom était aussi sur la liste. Mais le clan a insisté. Pour remplacer ma sœur défunte. Elle n'a pas été longtemps mariée. Sept mois.

— Que lui est-il arrivé?

— Une maladie des poumons.

Un eunuque s’approcha d’elles pour s’informer de l’objet de leur conversation. Sans doute avait-elle été trop animée. Elles se quittèrent sur la promesse de se revoir.

*

Le doigt osseux zigzaguant sur les feuilles jaunies de tableaux de référence, étalés sur son pupitre, un autre eunuque au visage d’ivoire fendillé étudia l’horoscope de la candidate. Il hocha plusieurs fois la tête d’un air sagace. Il avait détecté les cinq signes de bon augure indispensables pour toute concubine. Et Lan Er fut désignée pour le service impérial.

Une idée parasite bourdonna dans sa tête : l’empereur n’avait-il pas son mot à dire dans ces choix? Apparemment pas. Aurait-il épié la sélection? Mais d’où? Et comment?

— On t’accompagnera au Grand Jardin de la Splendeur circulaire, lui annonça un eunuque.

Elles n’avaient été que cinq gratifiées de cet honneur. Le cœur de Lan Er battit encore plus fort. Devancerait-elle Sakota dans la faveur impériale?

Cinq palanquins transportèrent les élues à leur destination, le *Yuan Ming Yuan*, Jardin de la Clarté parfaite. C’était, au nord-ouest de la capitale, un territoire de collines boisées et fleuries, sillonné de sentiers capricieux, semé de petits lacs et de rivières artificielles et piqué d’une multitude de palais et pavillons aussi somptueux que ceux de la Cité interdite. On l’appelait aussi palais d’Été, parce que les empereurs et leurs cours s’y réfugiaient durant les touffeurs de la saison chaude. Lan Er ignorait alors qu’ils y séjournaient près de huit mois l’an, ne consentant à regagner la Cité interdite que pendant les quatre mois les plus froids, quand les mouches et autres insectes hibernaient et que la neige rendait les sentiers du Grand Jardin décidément trop glissants.

Des paons paradaient sur les pelouses, des carpes dorées filaient dans les pièces d'eau comme des lingots vivants et des cardinaux rouges semblaient des fruits écarlates dans les branches des arbres. Au détour d'un chemin, elle aperçut un animal étrange. Était-ce une vache? Un âne? Un chameau? Un cerf?

— Je n'ai jamais vu cette bête, dit-elle à l'eunuque assis près d'elle et jusqu'alors muet.

— C'est un *su-pu-hsiang*[2], expliqua-t-il.

Ces lieux étaient décidément fabuleux.

*

Un pavillon rouge sommé de tuiles faîtières en forme de dragons comportait cinq salles indépendantes, ouvrant sur des terrasses; c'était le Palais des Pivoines. Des jardins entouraient ce lieu de félicité, magnoliers embaumant l'air, tulipiers semant leurs fleurs écarlates sur les pelouses. Une escouade de servantes se tenait au garde-à-vous devant les portes. Trois d'entre elles accueillirent Lan Er et lui firent l'honneur des lieux, lui indiquèrent les coffres de sa garde-robe. Les commodités se concentraient dans une chaise percée, et les ablutions étaient faites dans des bassins de bronze.

Quand elles l'eurent lavée et séchée, elles lui présentèrent une robe de soie brodée écarlate dont Lan Er n'avait jamais vu la pareille, et des mules de soie brodées de perles de mer. Elles l'assirent devant une table et lui tendirent un miroir garni de nacre; l'une d'entre elles entreprit de lui refaire sa tresse et l'autre de la maquiller, tandis que la troisième lui présentait un bol de thé.

Un coup de gong annonça le souper.

Dix-neuf demoiselles se retrouvèrent dans une vaste salle au fond de laquelle trois musiciens égrenaient des notes

acidulées et légères. D’abord intimidées, elles se dévisagèrent avec courtoisie, ne s’autorisant qu’un sourire mesuré. Puis elles s’assirent, et les délices préparées par les cuisiniers du Palais des Pivoines furent déposés sur la table. Lan Er s’avisa que beaucoup de regards convergeaient vers elle. Elle en fut évidemment flattée, mais la réserve tempéra le plaisir : l’admiration se doublerait d’envie, et cela pouvait être dangereux. Elle cultiva donc sa modestie. Elle apprendrait bientôt qu’on la jugeait hautaine.

Un spectacle de marionnettes suivit le repas. Quelques anciennes – dix-huit ou vingt ans! – l’avaient déjà vu, on le devinait à leurs rires convenus.

Puis l’heure du coucher vint, et l’une des servantes aida Lan Er à se défaire de sa toilette et à enfiler sa robe de nuit. La couche était parfumée. Était-ce au jasmin? Au gardénia? Lan Er n’eut pas le loisir de le deviner. La journée avait été chargée, le sommeil la délivra promptement de sa vigilance comme une bienveillante divinité qui débarrasse un soldat de ses armes.

*

Transportée dans ces lieux de délices, n’importe quelle jeune fille de l’Empire céleste en eût eu le cœur également transporté. Les premiers jours, Lan Er ne fit pas exception. Les souvenirs du pénible voyage commencé à Canton avaient pâli jusqu’à devenir indistincts, et la planche percée de la jonque sur laquelle il fallait s’asseoir à califourchon pour satisfaire ses besoins naturels finit par ressembler à l’invention ridicule d’un esprit égaré. Ici, des servantes étaient commises à satisfaire son moindre désir.

— Je veux un bol de thé et du gingembre confit, disait-elle.

Et quelques moments plus tard elle était servie.

— Quel est ce parfum dont on m’enduit les cheveux?

— Du cédrat.

— J’en voudrais un flacon.

Et dans l’heure, elle était exaucée.

Elle usa abondamment des parfums, sachant son odeur naturelle forte. Elle les mélangeait selon une recette personnelle, à base de jasmin et de musc.

— Tu sens le renard ! lui avait un jour dédaigneusement lancé l’un de ses frères.

Insulte ambiguë, car la femelle du renard passait pour une diablesse séductrice.

Trois jours après son installation au Palais des Pivoines, Lan Er reçut la visite d’une femme au visage hautain qui se présenta comme l’Enseignante des Voluptés suprêmes. Elle avait apporté avec elle une statue d’ivoire enveloppée dans un étui de soie; celle-ci représentait un homme nu. Un homme nu ? Quelle incongruité ! songea Lan Er. Elle se retint d’en rire. Ce fut avec l’aide de cet objet pédagogique que l’enseignante expliqua à son élève les Mystères du Congrès, unique objet de l’existence des concubines. Ces mystères s’accomplissaient dans la plénitude et l’extase, à la condition qu’ils fussent célébrés dans la soumission parfaite de la bienheureuse et son hommage sans défaut, spirituel et physique, à son illustrissime amant.

L’Enseignante des Voluptés suprêmes tendit alors à son élève un livre illustré qui s’intitulait *L’Art de la chambre à coucher*.

Lan Er en fut époustouflée : ses vagabondages mentaux les plus effrénés ne l’avaient même pas menée à la lisière des débordements décrits et illustrés dans l’ouvrage. Elle n’avait appris sur le sujet que les notions les plus fuligineuses, extraites des caresses qu’avait parfois demandées Jung Lu.

Le lendemain, l’enseignante reprit l’ouvrage et lui en tendit un autre, *Les Préceptes essentiels de la Chambre de Jade*. Lan Er en conçut de l’émoi. Certaines images lui firent regretter ce qu’elle n’avait pas connu avec Jung Lu. Ah, ces

précisions sur le nombre de poussées requises pour la pénétration… C’est-à-dire le Grand Congrès. Quant à la Chambre de Jade, ce n’était ni plus ni moins que le sexe.

Le jour suivant, *Les Analyses secrètes de l’art de conserver sa santé* achevèrent de l’ébaubir. Puis une surprise couronna ces découvertes : ce n’était donc que cela? Tous les soins prodigués à la sélection des concubines, tout l’apparat dont on entourait leurs vies, tout le mystère où baignait leur raison d’être, ce n’était que pour cela?

Elle ne retint en fin de compte que la mention de la petite douleur qui préluderait à la Félicité indicible, quand l’appendice représenté sur la statue déchirerait l’hymen.

Cinq leçons furent nécessaires pour circonscrire le sujet. Les plus surprenantes portèrent sur les galanteries qu’il était requis de prodiguer aux parties et au corps du céleste amant. Elles approfondirent la perplexité de l’élève : vraiment, l’empereur attachait-il tant d’importance à cette affaire qu’il lui fallût dix-neuf impétrantes?

Elle en rit deux ou trois fois avec Sakota, quand elles jouaient aux cartes avant le souper. Elle trouvait, pour sa part, bien plus d’attrait pour les soins que les servantes dispensaient à sa personne. Elle s’arma donc de patience pour attendre le moment prodigieux du Congrès.

Quelques divertissements de substitution pallièrent l’attente. Ils lui furent offerts par des compagnes d’antichambre qui passèrent la nuit avec elle. Cela ne menaçait guère sa précieuse virginité. Presque toutes les demoiselles, d’ailleurs, s’adonnaient à ces jeux et de tendres amitiés se nouèrent de la sorte. Mais deux ou trois expériences détournèrent Lan Er de ces trompe-la-faim. Elle y apprit seulement que les jeux du sexe exigent des ongles bien limés. Et elle prit soin de n’en pas souffler mot à Sakota. Ces choses-là ne regardaient pas la famille.

*

La félicité devient ordinaire avec le temps, et les fards dont elle a un moment recouvert la réalité s'estompent. Lan Er se dégrisa. Elle eut conscience qu'elle était une esclave – choyée, mais une esclave quand même – des désirs éventuels d'un potentat fantomatique dont elle ne connaissait même pas le visage. Sa vie pourrait s'écouler dans le Grand Jardin sans qu'elle le vît jamais. Et même si elle le voyait, ou plutôt s'il daignait la voir, que s'ensuivrait-il? Il se servirait d'elle, une nuit, pour son plaisir, puis la rejetterait dans ce tombereau de délices, parfums et soieries, où elle végéterait jusqu'au prochain caprice. Puis, à vingt-cinq ans, elle serait exclue des listes.

L'amant extraordinaire dont elle était la créature semblait régner dans les nuées, aussi insaisissable que le destin. Ses collègues s'y étaient résignées ; elle ne s'en estimait pas capable. L'ennui, l'impatience et le penchant au défi la poussèrent à sa première initiative. Un matin, elle alla demander à la régente du pavillon à apprendre à lire et écrire. Celle-ci parut s'émerveiller d'un tel désir : la plupart de ses pensionnaires étaient illettrées et ne s'en souciaient guère. Qu'auraient-elles lu ? L'univers se résumait à leurs petites personnes et elles ne souhaitaient pas en savoir davantage.

Lan Er, elle, avait dérobé quelques aperçus du grand monde extérieur quand elle écoutait en catimini les conversations de son père. Elle savait que les Barbares aux Longs Nez menaçaient l'Empire, où ils avaient introduit l'horrible opium. Elle savait aussi que leurs enseignements aberrants avaient inspiré les T'ai-p'ing. Et ceux-là, avaient-ils enfin été écrasés? Elle ignorait ce qui s'était ensuivi. Depuis son arrivée dans la Cité interdite, elle était isolée de tout, même de sa famille. Elle n'était autorisée qu'à leur envoyer, une fois par semaine, de petits cadeaux et un message assurant qu'elle se portait à ravir. Elle n'aurait pu en apprendre davantage sur la guerre contre les Affreux que

si elle avait été admise dans les cercles des conseillers impériaux. Or, c’était impossible.

Mais si l’occasion s’en présentait un jour, il faudrait qu’elle sût lire.

La maîtresse du pavillon en référa à quelque mystérieuse autorité du secrétariat impérial et, trois jours plus tard, un homme vêtu d’une robe de soie rouge se présenta à elle, portant des feuilles de papier, un bol de pinceaux et un flacon d’encre. Il s’inclina, lui déclara qu’il se nommait Chou Li et qu’il était délégué par l’Académie impériale Hanlin. Il lui demanda où elle souhaiterait prendre sa première leçon; elle décida que ce serait sur sa terrasse.

Une table et deux sièges furent disposés à l’endroit indiqué. Le professeur était un personnage long et maigre dont l’expression oscillait entre une patience désenchantée et une ironie espiègle. Il posa ses accessoires sur la table, versa un peu d’encre dans un godet et y trempa la pointe d’un des pinceaux qu’il avait apportés.

— Un mot écrit est une création vivante, dit-il en traçant trois signes ressemblant à deux angles opposés. Ceci, par exemple, est le mot *chih*. J’y ajoute un trait, poursuivit-il en ajoutant une barre pareille à un toit plat, et c’est le mot *cheng*[3].

Lan Er fut d’emblée séduite.

Chou Li commença par définir les six catégories de mots répertoriées et en donna des exemples sur le papier. Elle admira la dextérité avec laquelle la main, sèche et nerveuse, traçait les caractères. Il la pria de les recopier, indiqua la position recommandée de la main et la quantité souhaitable d’encre à la pointe du pinceau, puis il initia son

élève à l’art des pleins et des déliés. Au bout d’une heure, il se déclara satisfait.

— Le désir d’apprendre est la graine du talent, dit-il avec un imperceptible sourire.

Le lendemain, il commença l’enseignement des caractères.

— Il y faudra bien quatre saisons, annonça-t-il.

Au bout d’une semaine, Lan Er se prit de passion pour ses leçons ; elles lui apparurent comme le véritable accomplissement de sa personne et le fard suprême qui devait la rendre incomparable.

Les pensionnaires passaient parfois devant la terrasse pour observer le spectacle singulier de l’une des leurs penchée sur le papier, pinceau en main: elle apprenait à écrire.

— N’est-elle pas assez jolie comme cela? disaient-elles entre elles. Croit-elle que c’est avec un pinceau qu’elle séduira l’empereur?

*

Séduire l’empereur : autant apprendre à voler.

D’abord, il n’habitait pas en permanence au Grand Jardin de la Splendeur circulaire, mais seulement les mois d’été ou quand il n’était pas à la chasse, dans le nord. Surtout, les chances de l’y croiser étaient infimes. Ensuite, l’éternelle question ressurgissait : même s’il y remarquait une concubine et la convoquait pour une nuit ou une heure de délices supposées, que s’ensuivrait-il? Probablement rien, à moins qu’elle ne tombât enceinte, et encore fallait-il que ce fût d’un garçon. Car l’empereur n’avait pas de fils.

Aussi les récits de nuits sans suite inlassablement ressassés alimentaient-ils bien des conversations. Telle donzelle, convoquée une fois, n’avait pas revu le Dragon

impérial depuis des mois. Et elle se lamentait: ce n’était pas l’un de ses jours fertiles !

Un matin, sept mois après son arrivée au Grand Jardin, Lan Er eut une surprise : Sakota n’était pas là. Elle s’en inquiéta.

— La concubine Sakota a été distinguée par notre empereur, lui répondit la maîtresse du palais.

Qu’était-ce à dire? Elle n’en put apprendre davantage, du moins pas tout de suite.

Neuf jours plus tard, le Grand Eunuque lui-même, attaché à la maison impériale, vint annoncer une grande nouvelle: les vingt-sept mois réglementaires depuis le deuil de la précédente épouse de l’empereur étant écoulés, le bon gré suprême du céleste Hsien-feng avait désigné la concubine Sakota comme épouse. Il énuméra les réjouissances qui s’ensuivraient.

Les caquetages emplirent les salles du palais.

Lan Er subit la nouvelle comme une brûlure. Le fils du Ciel ne l’avait jamais vue, mais il lui avait préféré Sakota. Aussi le clan des Niuhuru était-il plus puissant que celui des Yehenara.

Et sans doute Sakota mettrait-elle bientôt au monde un enfant. Un garçon. Et elle, Lan Er, ne serait plus jamais qu’une concubine.

La partie était perdue, mais elle devait masquer sa déception. Elle se fit même le masque du contentement. Ce soir-là, elle dormit mal. Le lendemain, elle s’agita un peu moins dans son lit. Quelques jours plus tard, l’amertume s’était presque dissipée.

Le destin cependant reprit son métier et se remit à tisser celui de la Fille-Orchidée.

6

Massacres dans les campagnes et calligraphie dans les jardins enchantés

L’Empire vivait des années tourmentées. Depuis 1850, les T’ai-p’ing infligeaient défaite sur défaite aux armées impériales. Ils s’étaient emparés de la ville de Yung-an, dans la province de Fujian, et jugeant que le nom était de bon augure, puisqu’il signifiait « sécurité durable », ils en avaient fait leur capitale. Dans leur folle impudence, ils prétendaient fonder un nouveau royaume, celui du Ciel serein. Leur meneur, Hong, s’en était proclamé Roi céleste. Et il avait conféré des titres de rois à ses subordonnés, les chefs de ses armées. Celles-ci comportaient des rois de l’Est, de l’Ouest, du Nord et du Sud, ainsi qu’un roi de l’Astuce, un roi Hirondelle, un roi du Vent…

On devait, dans le nouveau royaume, tout partager : nourriture, argent, vêtements. Tout butin devait être remis au Trésor céleste afin que chacun pût y puiser selon ses besoins. Ces principes avaient remporté un grand succès parmi les paysans et les miséreux, aussi les T’ai-p’ing disposaient-ils d’armées enthousiastes. Ceux qui ne faisaient pas la guerre vivaient en communes, instituées par Hong, en groupes de vingt-cinq familles.

Les nattes de style mandchou étaient prohibées. Les T’ai-p’ing se laissaient pousser les cheveux en crinières, et les gens du gouvernement impérial les appelaient donc les Longs Cheveux.

En mars de cette année 1852, alors que Lan Er s'apprêtait à célébrer sa première année de séjour dans la Cité interdite, des corps d'armée impériaux avaient tenté, bien plus au sud, d'encercler Yung-an, mais les T'ai-p'ing avaient forcé le siège et se dirigeaient vers Guilin, la capitale de la province de Guangxi.

L'empereur avait expédié d'autres armées pour tenter d'enrayer l'avance des rebelles vers le nord, mais leur peu de succès lui ôta le sommeil. En décembre, les armées de la Paix céleste s'étaient partagées en deux corps, l'un se déplaçant par voie de terre, l'autre sur les rivières, où il captura plusieurs bateaux du gouvernement. Leur plan d'action était évident : s'emparer des trois grandes villes de la province du Wuhan, Wuchang, Hunyan et Hankow, qui commandaient la moitié du parcours du Yang-tsé Kiang. Elles y parvinrent. Elles semblaient irrésistibles.

L'empereur ordonna de dresser des lignes de défense pour bloquer la montée évidente des T'ai-p'ing vers Pékin. Mais rien n'y faisait.

Catastrophe majeure, le 18 mars de l'année suivante, les armées de la Paix occupèrent Nankin ainsi que plusieurs autres villes. Lan Er en perçut un écho dans une conversation chuchotée entre deux servantes, dont l'une semblait éplorée : son père, un militaire, était tombé dans la bataille de Nankin. Cette victoire n'était nullement prodigieuse. Non seulement les soldats impériaux étaient médiocres, mais ils étaient par-dessus le marché trop peu nombreux : la garnison de Nankin ne comptait que cinq mille hommes alors qu'il en aurait fallu au moins quatre ou cinq fois autant. Les T'ai-p'ing avaient occupé la ville sans grande bravoure.

Lan Er n'apprendrait ces choses que bien plus tard. Demeurait un fait à sa portée : elle ne connaissait qu'à peine la géographie de son pays, mais elle savait où était Nankin, car elle y avait passé son enfance; et elle savait aussi que cette ville était à peu près à mi-chemin entre

Canton et Pékin. Si l’on s’y battait, ce ne pouvait être que contre les T’ai-p’ing exécrés. Elle prit soudain conscience de la fragilité et du factice de la Cité interdite, opulente et souriante.

De nouveau, elle éprouva le besoin de savoir.

Le lendemain, lors de sa leçon de calligraphie, elle traça sans que son professeur le lui eût demandé le mot *p’ing*. Chou Li fut surpris, et plus encore quand elle fit précéder ce signe du mot *t’ai*.

— Qu’est cela? demanda-t-il.

— L’objet de mon souci.

L’étonnement releva ses sourcils. Puis il demeura silencieux un moment, le regard baissé.

— Comment cela peut-il être un souci pour mon élève?

— Mon père les haïssait. C’était il y a trois ans. Ils menacent toujours l’Empire.

— La puissance et la sagesse de l’empereur nous protègent.

Leurs regards s’affrontèrent.

— L’empereur ne peut-il se tromper?

— Le céleste génie de sa dynastie veille à ce que jamais les faiblesses des autres créatures de ce monde ne le touchent. Les Mandchous sont délégués par les puissances célestes et l’empereur est le Mandchou suprême.

Il n’en dirait pas davantage. Peut-être n’en savait-il pas grand-chose. Mais il se leva, alla prendre un bougeoir dans la chambre et brûla la feuille sur laquelle Lan Er avait écrit les caractères fatidiques. Puis il souffla sur les cendres.

Il ne resterait aucune trace matérielle de leur bref et cryptique échange. Et le geste du professeur signifiait bien que Lan Er ne devrait pas revenir sur le sujet, car il était grave.

Mais la notion demeura gravée dans l’esprit de Lan Er : les Mandchous étaient les humains suprêmes.

*

Les mois s’écoulèrent, pareils aux précédents : rires et parfums, chansons et marionnettes. Quatre ans étaient passés depuis l’arrivée de la Fille-Orchidée dans le Grand Jardin. La jouvencelle avait alors vingt ans.

Maîtrisant déjà le mandchou, elle avait appris le mandarin et, maintenant, se faisait enseigner le han. L’eunuque avait d’abord répugné à enseigner cette langue que seules les femmes aux pieds bandés parlaient à sa précieuse élève. Mais l’insistance de Lan Er avait prévalu.

Un jour d’été qu’elle prenait sa leçon avec Chou Li, une brindille de flamboyant était tombée sur sa feuille. Lan Er l’avait alors copiée de quelques touches de pinceau rapides. Le professeur examina le dessin et l’apprécia.

— Complète-le, suggéra-t-il.

Elle s’exécuta, dessinant la branche, puis les rameaux.

— Et les fleurs? feignit-il de s’étonner.

— Je n’ai que du noir.

— C’est la couleur de l’esprit. Les autres sont celles des sens.

Chou Li, lui-même artiste, prêcha d’exemple. Au bout de la tige déjà tracée, il dessina une fleur de flamboyant, détaillant les pétales aux bords ourlés et les étamines qui jaillissaient de leur cœur avec pétulance. Il tourna la feuille vers l’élève. Elle considéra l’œuvre du maître et s’appliqua à dessiner d’autres fleurs pour former une grappe, pareille à celles qui se balançaient au-dessus d’eux.

— Avec la couleur, ce serait mieux, dit-elle.

— Et plus facile, ajouta-t-il avec une pointe de malice. Le lendemain, il apporta des godets de couleurs, du bleu, du jaune, du vert, du rouge.

Les leçons s’allongèrent.

Les autres demoiselles s’avisèrent du talent de Lan Er. Plusieurs d’entre elles avaient tâté de l’aquarelle, mais la

maigreur de leurs dons les avait fait y renoncer. Rien n'échappait à leurs regards curieux. L'une d'elles la pria de lui offrir une de ses œuvres. Quand elle l'eut obtenue, elle alla fixer la feuille au mur de sa chambre : elle représentait une pivoine autour de laquelle voletait une libellule. Bientôt, toutes les chambres des concubines furent ornées d'une aquarelle de Lan Er. Même Chou Li en demanda une : elle représentait un papillon noir sur une rose blanche. Il la contempla longuement et remercia son élève.

— Le doute se posant sur l'innocence, dit-il en regardant l'aquarelle avant de la rouler.

Peu de jours après, il apporta à son élève une brochure sur un papier satiné ; elle n'était guère épaisse : une trentaine de feuilles ornées de poèmes. Ils n'étaient pas de nature à troubler l'âme d'une vierge. Le premier sur lequel elle tomba en ouvrant le recueil semblait limpide :

La lune dans le ciel
Et l'étang sur la terre,
Deux miroirs se faisant face,
L'un pour l'esprit
Et l'autre, le corps.
Entre les deux
Se trouve le spectateur comblé.
Est-il étang,
Est-il lune,
Il ne le saura qu'à la nuit noire.

Elle récita le poème à voix haute.

— Il faudrait le chanter, dit-elle, enthousiasmée.

— Essaie, dit Chou Li.

Elle improvisa. Sa voix était pure, mais elle n'avait pas de mélodie à suivre.

Ce fut ainsi que Lan Er ajouta des leçons de chant à celles de dessin. Elle eut pour cela un autre professeur.

Elle chanta bientôt si bien que plusieurs autres demoiselles suivirent son exemple.

Elle chanta même pour l’impératrice, qui la convoquait parfois, soit au Grand Jardin soit à la Cité interdite, et lui faisait à chaque visite un cadeau. Elles jouaient ensuite aux dés. Puis un palanquin ramenait la concubine dans son appartement.

Chaque fois, Lan Er surveillait discrètement le ventre de Sakota: aussi plat que le premier jour. Mais cela pouvait changer: moissonneur paresseux et terre asséchée ne font pas de récolte. Vienne la vigueur et vienne la pluie, les épis surgiront.

Parfois, aussi, elle songeait avec une rage froide qu’elle faisait de l’aquarelle et chantait alors que l’Empire saignait.

Ah, si c’était elle qui le tenait!

*

Pendant tous ces mois, pas un mot sur la situation extérieure qui s’aggravait. Les T’ai-p’ing poursuivaient leur avance vers le nord, bien décidés à renverser la dynastie Qing. Ils avaient enfoncé les lignes défensives impériales et pénétré la province du Hunan. Cependant, ils ne purent s’emparer de la capitale, Kai-feng; ils la contournèrent donc, par voies terrestre et fluviale, et s’apprêtèrent à conquérir Baoding. Ils ne seraient alors plus qu’à quelques journées de marche de Pékin.

Lan Er n’en pouvait rien savoir, mais elle détecta un peu moins d’enjouement dans les expressions des privilégiés du Grand Jardin, voire des signes de crispation. Et pour cause, la tension était extrême au palais impérial. Les T’ai-p’ing avaient atteint Tien-tsin, l’une des clés de l’accès à la région

de la capitale, le Chihli. L'empereur rassembla toutes les forces dont il disposait, cent cinquante mille hommes, et s'apprêta à livrer le combat suprême pour défendre le trône que ses ancêtres mandchous avaient conquis plus de deux siècles auparavant.

Le maire de Tien-tsin était un lettré madré. Se voyant assiégé et craignant des combats de rues sans fin, il fit ouvrir une des vannes des digues qui contenaient le Grand Canal. C'était en automne de l'année 1855. Il faisait froid, dans le Nord. Les T'ai-p'ing, en majorité des Han du Sud qui ne connaissaient pas les froids rigoureux de l'Empire céleste, se trouvèrent inondés par un déluge d'eau glacée. Ils pataugèrent, parfois se noyèrent, et tentèrent de gagner des hauteurs; mais là, ils étaient isolés et leur ravitaillement devenait impossible. L'offensive des armées du Ciel fut stoppée. Ils prétendirent reprendre le combat: leur poudre était le plus souvent mouillée et ils ne pouvaient plus se servir de leurs fusils. Alors la cavalerie mongole déferla sur eux, sabres au clair. Mieux valait se battre contre un démon sorti du royaume des morts que contre un Mongol à cheval, un de ces petits chevaux bruns animés d'une force invincible. Les moulinets des sabres coupaient les têtes et les bras d'un coup ; ils fracassaient les bâtons. Des milliers de T'ai-p'ing, souvent dépecés, engraissèrent les terres détrempées sur lesquelles ils avaient espéré faire flotter la bannière d'un christianisme passablement dénaturé.

Un matin, le professeur Chou Li traça d'entrée de leçon les caractères interdits sur la feuille qu'il venait d'étendre devant lui: *t'ai p'ing*. Lan Er écarquilla les yeux. Chou Li saisit alors un pinceau plat et large, le trempa dans un bol d'eau et balaya les caractères de grands coups horizontaux. Ils disparurent, ne laissant qu'un fantôme à peine déchiffrable sur le papier. Sur quoi il leva un regard souriant sur son élève, sans mot dire.

— Maître ! s'écria-t-elle troublée, presque bouleversée.

Il continuait de sourire, toujours muet.

Elle comprit. Les T’ai-p’ing avaient été vaincus.

— Tous? demanda-t-elle, anxieuse.

Il ne répondit pas ; cela signifiait : non. Mais enfin, elle tenait sa vengeance.

Elle la dégusta comme un sorbet à la grenade.

Le destin ne l’avait pas abandonnée. La veille, lors d’une visite à l’impératrice, elle l’avait trouvée affligée, abattue, incapable même de sourire.

— Quel vent mauvais t’attriste, impératrice?

— Les médecins sont venus ce matin. Je n’aurai jamais d’enfants.

Et Sakota fondit en larmes. Lan Er la soutint.

Les eunuques observaient la scène avec cette expression désolée qu’ont les marionnettes.

L’impératrice demanda à être seule avec sa cousine. Ils sortirent.

— L’empereur ne viendra donc plus. Il s’est résigné.

Lan Er était désolée pour cette femme, qui l’avait pourtant supplantée. Elle n’osa lui rappeler un article du protocole selon lequel l’empereur devait au moins une fois par mois honorer l’impératrice. C’eût été déplacé.

Lan Er se demanda incidemment si l’empereur n’honorait ses concubines que dans l’espoir d’une descendance. N’y trouvait-il donc pas de plaisir? Autre question déplacée.

Elle ne pouvait se désoler pour son compte propre. Il est indécent de se réjouir du malheur des autres. Il est ingrat de dédaigner sa chance.

*

Chou Li décida d’approfondir l’éducation de Lan Er.

Il lui enseigna d’abord que le but de tout être humain est de communier avec l’essence du monde.

— Parce que nous pouvons tendre la main vers le bol de thé et marcher dans la direction que nous choisissons, nous pouvons être séduits par l’illusion que nous sommes indépendants du reste du monde. Mais un rapport secret nous unit à la branche de pêcher proche et à l’étoile lointaine.

— Je suis donc liée à toi aussi?

— Oui, concéda-t-il en souriant, mais tu l’es encore bien plus à cette terre que tu foules de tes pieds.

— Je suis liée à l’Empire?

— Tu l’es.

— Est-il lié à moi?

— Comme il l’est à nous tous. Quand nous sommes paisibles, il l’est aussi.

Elle médita ces paroles et y trouva une impression comparable à un encouragement.

— En toutes choses, reprit-il, garde-toi cependant de penser que ton raisonnement suffira à te faire comprendre le monde. Le raisonnement est utile, mais il est variable. La vraie lampe fixe de l’être humain est son intuition. Elle te donne, elle, la connaissance intuitive que les mots ne peuvent changer.

Le nom de cette connaissance était *leang tche*. Lan Er adopta d’emblée cette notion.

— Et elle me dit ce qu’il faut faire?

— Oui. Songe à la parole du sage Wang Yang-ming : « Dans le cœur de tout homme habite un Confucius. »

C’était la devise la plus lumineuse qu’elle eût jamais entendue; elle signifiait que si l’on regarde assez profondément en soi, on trouve la sagesse. Chou Li le pressentit au regard de son élève : elle était contente.

7

Duperies et contre-duperies : les classes de perfidie de la native du Cochon

Les T'ai-p'ing étaient cependant loin d'avoir dit leur dernier mot. Et celui-là serait tracé en lettres de sang, à la pointe d'un sabre.

La contre-offensive impériale leur apprit que la guerre n'était pas une promenade évangélique et que les dieux sont aussi capricieux que des femmes coquettes. Lors de la formidable dérouillée subie devant Tien-tsin, le leur avait ainsi laissé tuer leur Général du Printemps, puis encercler leur Général céleste sur un monticule. Le Roi céleste avait bien tenté, en vain, de le tirer de ce mauvais pas, et le Général céleste avait été, lui aussi, passé au fil du sabre. Le Général terrestre, qui se trouvait sur le monticule avec lui, avait réussi à s'enfuir avec deux mille hommes, mais patatras, il était tombé dans une embuscade et avait été pareillement mis à mort par les impériaux. Le coup avait été rude pour le Roi céleste : il ne disposait plus que de quarante mille hommes, pas assez pour affronter les cent cinquante mille soldats impériaux et s'emparer de Pékin.

Il se résolut à combattre dans la région du Yang-tsé Kiang, où les concentrations de troupes impériales étaient bien moindres.

*

À Pékin, la menace croissante que ces quatre années avaient fait peser sur l'impérial fils du Ciel avait éprouvé ses nerfs. Il dormait peu et mal. Il était agité. À vingt-cinq ans, Hsien-feng eût dû jouir de la vigueur rayonnante de la jeunesse. Mais sa santé était délicate et, comme le plus souvent en pareil cas, il était émotif. Le risque de perdre son trône hantait ses nuits bien plus que les songes d'amour. Les concubines qu'il faisait parfois convoquer les dissipaient plus qu'elles ne les matérialisaient. Il ne les connaissait d'ailleurs pas toutes, mais elles se ressemblaient sans doute. Leur soumission obséquieuse lui donnait l'impression de jouer à des jeux coupables, ou trop sages, avec des poupées.

Les conditions dans lesquelles l'honneur de partager l'intimité physique du céleste amant leur était offert ne disposaient pas, il s'en faut, à l'espièglerie. D'abord, elles n'étaient pas choisies pour leurs qualités personnelles, mais par hasard. Cela commençait ainsi : quand l'empereur voulait de la compagnie dans son lit, il convoquait l'eunuque chargé des tablettes. Celui-ci accourait en tenant au-dessus de sa tête un plateau sur lequel celles-ci étaient disposées, chacune portant le nom d'une concubine. Il s'agenouillait devant son maître, l'Amant Parfait retournait une tablette et lisait le nom inscrit. Il en retournait parfois deux.

Ensuite, l'eunuque se rendait au palais des concubines quérir la donzelle désignée ; il la déshabillait intégralement, l'emballait dans une couverture de soie rouge brodée de dragons et de phénix et l'emportait comme un ballot à la chambre de son maître. De la sorte, il s'était assuré que la donzelle ne porterait sur elle ni arme ni poison.

Enfin, ce commissionnaire d'une espèce spéciale déballait son fardeau et le déposait au pied du lit impérial. La malheureuse devait alors ramper à genoux vers le céleste Amant.

Un Occidental eût convenu sans peine qu'un tel rituel pouvait refroidir plus d'une ardente libido, mais l'empereur

était mandchou et un protocole est un protocole. De toute façon, les concubines n’étaient en principe destinées qu’à permettre à l’empereur de faire ses classes dans l’art de la reproduction.

Le matin, deux eunuques venaient remporter la concubine, l’enveloppaient dans la même couverture et la déposaient enfin sur son lit. Ils allaient ensuite au greffe du secrétariat personnel de l’empereur faire enregistrer la date de la sublime union et le nom de sa bénéficiaire, pour le cas où elle tomberait enceinte.

À ce jour, cela n’était advenu qu’à une seule de ces filles, Li Fei. Hélas, le produit en avait été une fille et non le garçon destiné à prolonger la dynastie.

Pis, les nombreux exercices nocturnes de l’empereur semblaient dévorer ses forces. Stimulée quelques heures par des aphrodisiaques divers, mouches cantharides, ginseng ou mandragore, son énergie retombait encore plus bas qu’auparavant.

Fille de ministre, élevée dans un milieu d’hommes politiques et de lettrés du clan des Niuhuru, Sakota, désormais appelée Tseu-an, était une femme sage et instruite. Elle s’avisa de l’évidence : l’exaltation provisoire de sa virilité ne suffisait pas à rasséréner le maître de l’Empire. Et l’état de Hsien-feng était périlleux pour cet Empire lui-même. Les salles du palais vibraient d’inquiétude, les couloirs en bourdonnaient encore plus : cette tension contrariait la sérénité nécessaire au fils du Ciel. Tseu-an conseilla à son mari d’aller se reposer quelque temps au Grand Jardin de la Splendeur circulaire.

Il suivit le conseil.

Il s’installa au Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur. L’impératrice l’accompagna et occupa, elle, le palais Kun Ming.

*

Le remue-ménage suscité par l’arrivée de l’empereur et de son personnel ne pouvait évidemment échapper aux concubines. Et particulièrement Lan Er.

C’était pour elle l’occasion rêvée de se distinguer. Captive du Grand Jardin depuis près de cinq ans, elle en serait exclue dans cinq autres si elle ne réussissait pas à retenir l’attention de l’empereur. Mais le strict protocole qui régissait l’étiquette du monde impérial lui interdisait quasiment toute initiative. Un faux pas, un geste déplacé et c’en serait fini de ses espoirs.

Cochon dans l’astrologie asiatique, Lan Er possédait l’obstination qu’on prête aux natives de ce signe. Scorpion dans l’astrologie occidentale, elle témoignait d’un talent marqué pour la ruse (et d’un penchant prononcé pour l’exploration sexuelle).

Elle commença par observer ce qu’elle pouvait.

Elle nota que chaque matin, vers la dixième heure, l’empereur se rendait avec un conseiller au pavillon de la Fontaine des Perles, suivi d’une petite escorte d’eunuques. Il y demeurait une heure, parfois plus, puis regagnait son palais.

Elle identifia l’itinéraire et les parages. Près de l’allée qu’empruntait le petit cortège se dressait un kiosque fleuri de liserons bleus.

Le lendemain, elle y fut à la dixième heure. Un long moment plus tard, elle crut distinguer un léger bruit de voix dans l’allée. La main sur la balustrade, elle commença alors à chanter un air mis au point avec ses professeurs, une déclaration d’amour de l’hirondelle au soleil. En réalité, elle fredonnait l’imploration au destin.

Elle avait d’abord susurré, mais sa voix ne tarda pas à monter. Une longue vocalise se déroula dans l’air parfumé, les paroles de l’oiseau à l’astre s’égrenèrent, le bref refrain suivit, puis l’appel, tendre et passionné, se prolongea dans une autre vocalise. Elle n’avait jamais chanté avec autant de passion.

L’empereur avait suspendu son pas.

Il chercha du regard l’origine de ce chant.

— Par là, indiqua le conseiller.

Le petit cortège parvint devant le kiosque. Lan Er suspendit son chant. L’empereur avança vers le kiosque. Il aperçut une silhouette dans une robe de soie pivoine ; une concubine donc. Elle s’agenouilla et posa le front contre le sol. Il lui tendit la main et l’aida à se relever. Ils se regardèrent. L’émotion avait teinté les joues duvetées d’un incarnat léger; cette fille ressemblait à une pêche. L’enchantement peignait un sourire sur les traits de l’empereur.

Comment avait-il manqué cette concubine-là ? Elle était la plus séduisante qu’il eût vue.

— Comment te nommes-tu?

— Lan Er, Seigneur.

Il hocha la tête.

*

L’eunuque vint à la nuit tombée.

Elle se défit de sa robe et de ses mules.

Il la regarda d’un œil expérimenté. En avait-il vu de ces beautés dont il n’aurait jamais l’usage ! Les petits seins, pareils à deux moitiés d’une pomme d’ivoire, le ventre poli, imperceptiblement rebondi, le nombril exquisément ouvragé, le petit ventre soigneusement épilé au-dessus de l’antre des félicités, la Porte de Jade, comme on l’appelait, les cuisses fuselées, les mollets dodus, les pieds menus aux orteils droits et rangés…

Et le visage qui semblait le défier. Surtout le visage. Elle n’était pas une poupée, celle-là.

Un mouvement de la lèvre inférieure et un hochement de tête, tous deux imperceptibles, signifièrent que l’eunuque approuvait le choix de son maître. Tout cela n’avait duré

qu'un instant. La rituelle couverture de soie rouge aux dragons et aux phénix brodés enveloppa Lan Er de la tête aux pieds.

Parvenue à destination, elle eût dû ramper jusqu'à son maître ; il la releva d'emblée avant qu'elle eût entrepris cette pantomime. Il était nu, lui aussi. Et déjà ému. Il était svelte, presque frêle, on devinait ses côtes sous la peau du torse. Et ces sourcils haut placés, qui lui prêtaient une expression perpétuellement étonnée… Une fraction d'instant, elle jugea le menton faible et trop en retrait.

Elle n'eut pas le temps de poursuivre son examen. Ni même le programme des préparatifs de la volupté qu'on lui avait enseignés, les baisers sur les pieds, la dégustation du membre… C'était lui qui, dans la caverne du grand lit d'ébène sculptée, assumait les préparatifs, suçant les seins et visitant de ses doigts l'antre des voluptés. Elle se retrouva à plat dos sur le lit, promptement possédée, et la douleur annoncée lui arracha un han étranglé.

La conscience de jouer son destin fulgura dans l'esprit de Lan Er. Elle voulut offrir au conquérant l'orgueil de se croire bienvenu. Mais à son insu, sa feinte fut véridique : elle était tellement émue d'être enfin serrée par les bras de l'empereur qu'elle en frémit de plaisir. Tout son corps participa à sa félicité et l'extase s'ensuivit. La sensation était inconnue et plus précieuse que tous les plaisirs du monde. Et lorsque l'amant céleste posa sa bouche sur la sienne, elle l'enlaça avec passion et le reçut comme le protocole exigeait qu'il le fût: avec abandon et délices. Elle imagina l'origine de la chaleur qui pointa dans son ventre, comme un sang nouveau.

Quand l'amant se retira d'elle, la lueur des lampes révéla à Lan Er un sourire touchant, presque enfantin, sur le visage impérial. Le reflet qu'elle lui en rendit ranima la tendresse de son maître. Il l'embrassa de nouveau. L'expérience qu'elle venait de vivre l'avait dévastée ; sa plénitude était

infinie. Elle s’endormit. Elle rêva. Elle était reine. Elle avait enfin compris les Mystères du Congrès.

Combien de temps dormit-elle? Sans doute des heures, car lorsqu’elle rouvrit les yeux, l’aube avait blanchi les carreaux des fenêtres, mais ce n’était pas la lumière qui l’avait réveillée. Le corps de l’empereur était à nouveau plaqué contre le sien. Il la pénétrait de nouveau et elle étreignit ses épaules d’ivoire. Cette fois, elle ne ressentit pas de douleur et comprit qu’elle n’en aurait plus jamais. Seul le plaisir l’emplissait. Le dénouement se précipita. Elle cria.

Quand ce fut fini, il lui caressa le visage. Elle baisa la main. Il baisa la bouche.

Elle aperçut une tache de sang sur la couche et s’alarma.

— C’est le sang de la blessure causée par ma flèche, dit-il, taquin.

Puis il agita une clochette. L’instant d’après, l’eunuque entra, la couverture sur les bras. Une fois de plus, elle fut enveloppée de la tête aux pieds et, un moment plus tard, se retrouva dans sa chambre du Palais des Pivoines.

*

Les eunuques vaquaient à la toilette de Lan Er. Leurs airs précieux, leurs minauderies et les soins particuliers qu’ils apportèrent à leur tâche ce matin-là furent révélateurs. Et plus encore les regards qui convergèrent sur la privilégiée dès qu’elle apparut dans la grande salle du Palais des Pivoines.

Personne n’ignorait qu’elle avait passé la nuit avec l’empereur. On s’empressa autour d’elle, prodiguant les sourires fins et les battements de cils.

Elle fut ainsi arrachée à l’aura de félicité qui l’avait enrobée jusqu’à son retour dans sa chambre. L’envie des

autres n’est pas toujours flatteuse; elle présage trop souvent la malveillance.

Elle prit sa leçon de vocabulaire puis d’aquarelle, comme à l’accoutumée. Mais elle percevait un changement, éprouvait un sentiment nouveau qu’elle n’eût su nommer. Gratitude? Déjà nostalgie?

Il fut bref. Le soir même, alors qu’elle s’apprêtait à se coucher et rêver de son amant, le même eunuque revint, la couverture sur les bras. Elle se dévêtit et se laissa envelopper dans ce faux manteau d’anonymat. Maintes paires d’yeux, elle le soupçonnait, suivaient la lanterne de l’eunuque emportant sa proie pour la déposer au céleste repaire.

Une fois de plus, elle s’agenouilla et entreprit de ramper vers son amant, mais ce fut lui qui avança vers elle et s’offrit à ses caresses. Quelques instants plus tard, il les lui rendait avec une fièvre croissante.

— Allonge-toi sur le lit, ordonna-t-il.

Il se changea en rapace de velours et de soie, la main prédatrice, la bouche goulue. Elle haleta.

— Je te veux comme hier, murmura-t-il. Éperdue.

Elle l’était déjà et, quand il la prit, elle l’emprisonna de ses jambes. Une fois de plus, ses gémissements atteignirent le registre du cri. Il la regardait, satisfait de sa victoire. Puis il rugit. L’instant suivant, il mordillait le pied sur son épaule. Elle gloussa.

Il s’allongea près d’elle. Sa respiration se fit sonore et profonde. Elle s’endormit sur son rythme.

Mais il ne la reprit pas à l’aube. Quand il s’éveilla, il parut impatient et sonna la cloche. L’eunuque apparut, l’amant se leva et saisit un objet sur une table, puis le tendit à sa maîtresse: c’était un bracelet de jade sculpté et orné de rubis. Et il redevint l’empereur.

*

Maintes et maintes nuits de braise suivirent. Hsien-feng ne se lassait pas de son orchidée.

À la troisième, Lan Er s’était avisée que son statut avait changé. Le lendemain, la maîtresse du Palais des Pivoines était apparue, l’air solennel, et avait annoncé la visite de l’eunuque An Dehai, premier scribe de la Chambre impériale. C’était un ravissant jeune homme au visage doux. Il avait déroulé une feuille marquée d’un sceau et avait déclaré :

— Concubine Lan Er, par la volonté de mon maître, tu es nommée Concubine impériale.

Il s’était incliné cérémonieusement et était ressorti.

La maîtresse du palais s’était également inclinée et avait présenté à l’ancienne Lan Er un compliment savamment troussé. Lan Er avait souri et répondu par des remerciements délibérément modestes.

Le soir, l’eunuque revint avec sa couverture.

L’empereur se consolait des déboires que les T’ai-p’ing continuaient de lui causer. Il se levait tard, par la faute de cette concubine dont il s’était entiché, murmuraient certains ministres qui s’en étaient même ouverts à l’impératrice Tseu-an.

Mais le monde n’en finissait pas de changer. À la neuvième semaine, Lan Er requit de la maîtresse du palais la visite d’un médecin. Elle s’inquiétait d’un retard de sa période. Le médecin vint le lendemain matin. Son examen fut bref: une palpation experte du ventre. D’un ton docte, après un silence chargé de componction, il annonça à la jeune femme qu’elle portait une vie en elle.

Dans l’après-midi, un remue-ménage agita le palais des Pivoines : l’impératrice Tseu-an avait convoqué la Concubine impériale. Lan Er se rendit donc au palais du lac Kun Ming et, introduite devant Tseu-an, s’inclina selon le cérémonial qui s’imposait en public. Elle remarqua que sa cousine s’était garni les ongles d’étuis d’argent démesurés, ciselés et rehaussés de perles de rivière, preuve publique que

l’impératrice exaltée ne faisait rien de ses dix doigts, comme il convenait à une personne de son rang. Puis elle leva les yeux sur le visage. Surprise: Tseu-an la dévisagea sévèrement.

— L’empereur se lève tard depuis des semaines, dit-elle. Depuis qu’il t’a fait venir dans sa couche. Tu outrepasses ta charge.

Comment pouvait-on outrepasser sa charge de maîtresse? se demanda Lan Er, confondue par le changement d’attitude de cette cousine avec laquelle elle avait entretenu une si tendre amitié. Mais le protocole interdisait de discuter avec l’empereur ou l’impératrice.

— L’impératrice a raison, convint Lan Er, ainsi qu’elle y était contrainte par l’étiquette. Mais comment pourrais-je refuser d’être convoquée par l’empereur?

— Tu es nuisible aux soins de l’Empire, reprit l’impératrice. Tu dois être punie !

Lan Er, stupéfaite, frémit en voyant s’avancer deux eunuques, dont l’un brandissait un fouet.

— Déshabillez-la, ordonna l’impératrice.

L’un des eunuques s’apprêta à saisir Lan Er et à la dévêtir devant la maîtresse du palais, horrifiée, lorsqu’un ordre retentit à distance :

— Arrêtez!

L’impératrice se retourna : c’était son époux.

— J’ai donné un ordre, s’écria-t-elle, indignée.

— Il ne sera pas obéi, impératrice. La concubine Lan Er est enceinte.

Le ton était sans réplique. Le visage de l’impératrice Tseu-an se crispa. Non seulement l’un de ses ordres était annulé par la volonté de son époux, mais elle venait d’entendre publiquement une nouvelle capitale pour la dynastie.

Comment Sakota avait-elle pu infliger pareil tourment à celle qui l’avait consolée le jour où cette mégère avait appris qu’elle ne pourrait jamais avoir d’enfant?

L’empereur fit, d’un geste de la main, reculer les serviteurs. L’air outré, l’impératrice se retira, suivie par sa Cour.

Lan Er s’assit, tremblante.

L’empereur s’inclina vers elle et la rassura. Quand elle leva les yeux vers lui, ils étaient emplis de larmes. Aucun doute ne pouvait subsister : Tseu-an la savait enceinte et avait voulu la faire avorter par le fouet. Leur amitié n’avait été que feinte et la jalousie avait triomphé.

Elle ravala ses larmes et la haine s’empara d’elle. Elle se jura de ne jamais oublier cette épreuve.

8

Expéditions punitives dans l'Empire des murmures

Qui donc avait prévenu l'impératrice de la grossesse de Lan Er? Question cruciale que celle-ci ne pouvait partager avec personne. Peut-être était-ce la maîtresse du Palais des Pivoines, ou le médecin lui-même, ou bien encore une concubine qui aurait épié le médecin à sa sortie des appartements de Lan Er. Le soupçon s'installa. Il ne partirait plus jamais.

Un fait certain: l'impératrice était une ennemie.

Lan Er comprit qu'à la Cité interdite, il fallait avoir des réseaux de complicités.

Elle sortit sur la terrasse et s'y assit, tentant de retrouver un peu de sérénité. Elle était enceinte et se souvint des propos de sa mère sur l'importance des humeurs pendant ces mois-là. Quand elle voyait un inconnu, elle disait parfois : — Celui-là est un enfant de la colère.

Ou bien encore :

— Voilà un enfant du rire.

La maîtresse du palais apparut alors, tenant à la main un billet garni du sceau impérial.

« Tu ne verras plus nuitamment l'empereur jusqu'à la naissance de ton enfant, le médecin l'a ordonné. »

La détresse poignit le cœur de Lan Er. Elle se trouva proche des larmes. L'autre s'inquiéta : — Le chagrin n'est pas bon pour toi. C'est dans l'intérêt de l'enfant que tes nuits seront solitaires.

— Ne viendra-t-il même pas me rendre visite?

— Il est dit ici qu'il viendra chaque jour. Sache que c'est un événement dans la vie du palais.

— Qu'est-ce qui est un événement?

— Ta grossesse.

Lan Er fut surprise par l'emphase du ton.

— Mais les concubines?…

— Seule une, Li Fei, tu le sais bien, lui a porté un enfant. Ton avenir dépend cependant du sexe de ton enfant. Si c'est une fille, rien ne changera beaucoup pour toi. Mais si c'est un garçon, ton statut sera plus exalté que tu ne peux l'imaginer.

Lan Er mesura à la fois sa nouvelle importance et la jalousie de l'impératrice: en tant que seconde mère fécondée, elle devenait l'un des personnages les plus importants de la Cour. Un moment plus tard, l'eunuque An Dehai se présenta, porteur d'un autre billet impérial. Par ordre de son maître, il était désormais au service de la Concubine impériale. Elle fut touchée par la faveur qui lui était ainsi témoignée. Non, elle n'était pas abandonnée.

— Tu peux me demander ce que tu désires à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Ce sera pour moi une faveur que de t'obéir.

Elle scruta le visage. Serait-il un espion? Sans doute pas au service de l'impératrice. Elle savait l'influence et le rôle des eunuques à la Cour. Étant donné qu'ils étaient des hommes neutralisés, incapables de brouiller les lignes dynastiques, ils jouissaient de la confiance des puissants, à commencer par l'empereur. Ils étaient des centaines, des milliers dans la Cité interdite, suivant leurs maîtres et maîtresses du lever au coucher – et parfois, chuchotait-on, entre les deux. Ils veillaient à la satisfaction de leurs moindres désirs, ils étaient leurs confidents, leurs messagers, leurs secrétaires, leurs exécuteurs de basses œuvres. Ils étaient liés entre eux par une complicité que garantissait leur infirmité: l'absence de ces génitoires qu'ils conservaient tous dans un bocal et qui attestait de leur état,

lors de contrôles à vrai dire capricieux. À certains, l'on avait retranché la totalité de leurs organes reproducteurs, à d'autres, les testicules seulement – ce qui leur prêtait, avaient assuré des concubines en gloussant, des capacités extraordinaires.

Lan Er n'avait trop cure de ces racontars. Elle appréciait An Dehai.

— Assieds-toi, lui dit-elle. Je vais demander du thé.

À peine avait-elle achevé ces mots qu'il s'était levé pour transmettre l'ordre. Elle s'en émerveilla.

— Quel serait l'usage d'un serviteur s'il ne servait? répondit-il.

Elle rit. Soudain, elle songea qu'il était le premier être de la Cité interdite avec lequel cela lui advenait.

— Mais il est de surcroît plaisant de servir la beauté.

— Les autres concubines sont belles aussi.

— Je n'ai été le serviteur d'aucune. Et je partage le jugement que mon maître m'a confié. Il dit que tu es plus que belle. C'est pourquoi il m'a détaché de son service pour le tien.

— Je vais donc avoir beaucoup d'ennemis.

— La vie est une partie d'échecs.

Quand le thé fut servi, il tendit rapidement la main vers le bol de sa nouvelle maîtresse et goûta le breuvage.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je remplis l'une de mes fonctions.

Elle demeura songeuse.

— Serais-je menacée?

— Je n'en sais rien, mais en tâtant le premier de tes plats et breuvages, je serai certain que tu ne l'es pas.

C'était la première fois depuis longtemps qu'elle pouvait parler librement. An Dehai était vif et plaisant. En tant qu'eunuque favori de l'empereur, il devait aussi savoir bien des choses.

— Cependant, reprit-il d'un ton énigmatique, je suis prié de te conseiller d'aller dans une demi-heure au bosquet des

Résédas. Il est à vingt pas devant la terrasse. Je te suivrai, car le protocole interdit que tu sois seule. Puis je m'écarterai.

— Qu'irais-je y faire?

— Une personne bienveillante veut t'y confier un secret.

— Que ne vient-elle ici?

— Sa démarche est secrète.

*

Lan Er était intriguée, soupçonneuse, et surtout curieuse.

Elle sortit d'un pas faussement nonchalant, escortée par An Dehai. Parvenue au bosquet des Résédas, elle suspendit son pas : elle avait distingué une silhouette dans les buissons. Une silhouette féminine.

Elle avança.

Sakota ! Tseu-an ! Lan Er vibra de fureur et de peur.

— N'aie crainte, murmura l'impératrice.

An Dehai se tenait à l'écart.

— J'espère que tu n'as pas été dupe de la comédie de ce matin.

Lan Er en resta sans voix.

— Une comédie?

— Je ne t'aurais jamais fait battre, tu le sais bien.

— Mais alors?…

— Il fallait repousser les rumeurs selon lesquelles toi et moi nous serions alliées pour affaiblir l'empereur par la dissipation.

Lan Er n'en revenait toujours pas.

— Je ne connaissais pas ces rumeurs. Qui les répand?

— Une faction de conseillers de la Cour, ceux-là mêmes qui entraînent l'empereur dans la débauche.

— Mais qui sont-ils?

— Sushun et son frère le prince Duan Hua. Maintenant que tu es enceinte, tu es disculpée, puisque tu n'auras plus de commerce nocturne avec Hsien-feng pendant cent jours, et moi, j'aurai donné l'exemple de la rigueur.

Lan Er ne put résister à l'envie de rire.

— Mais tout cela est incroyable !

— Non, c'est la vérité de la perfidie. Tu apprendras à la reconnaître partout à la Cour.

— Je te remercie de me prévenir.

— Je veux que tu saches que mon affection pour toi est intacte. Restaure-moi dans la tienne.

— C'est fait, impératrice.

Tseu-an posa la main sur la joue de Lan Er.

— Va, maintenant. Il ne faut pas que ton absence attire l'attention.

Lan Er secouait encore la tête d'incrédulité quand elle rejoignit An Dehai.

— Tu étais au courant de la comédie? lui demanda-t-elle sans autre précision.

— L'empereur m'avait confié que toi et Tseu-an étiez très amies. Je ne pouvais croire qu'elle te fasse battre publiquement.

— Et lui, il l'a cru?

— Je ne crois pas non plus, répondit-il avec un sourire malin.

Elle, seule des trois, avait donc été dupe !

Elle faisait ses classes.

*

— Qu'en est-il de la guerre contre les T'ai-p'ing ?

Un long regard interrogateur fut la première réponse d'An Dehai. Lettré, instruit, il s'étonnait de l'intérêt de la Grande Concubine pour une histoire exclusivement politique. Elle ne

savait probablement rien de l’histoire de l’Empire, elle connaissait tout juste le nom de la dynastie régnante, et encore, c’était à vérifier. Elle ne savait certainement pas que c’était la sixième depuis la lointaine époque des Royaumes combattants, et voilà qu’elle s’intéressait à une insurrection qui, pour le moment du moins, ne la concernait aucunement.

— Les fleurs ne se soucient pas des combats des serpents, finit-il par répondre.

— Si tu es mon serviteur, tu dis ce que tu sais.

— Le *Livre des ancêtres* n’indique pas que les femmes puissent se mêler de politique. Même l’impératrice ne pose pas de telles questions.

— Peut-être ne saurait-elle les poser parce qu’elle ne s’en soucie pas.

Cette impertinence le fit sourire.

— Le savoir est destiné à être utile. Ni l’impératrice ni les concubines n’ont jamais donné d’ordres aux généraux. Elles ne les voient jamais.

— Les Longs Nez ont inspiré les T’ai-p’ing, et les T’ai-p’ing sont les ennemis de l’autorité impériale. Et cette autorité est chère à mon cœur.

Une fois de plus, il parut surpris.

— Tu as vingt ans. Tu serais la première concubine à t’intéresser à ce sujet.

Elle répéta ce qu’elle avait dit à Chou Li:

— Mon père m’a appris à détester les T’ai-p’ing et les Longs Nez qui ont répandu la peste de l’opium et de la sédition dans l’Empire.

Il parut encore plus surpris.

— Ce que je te dirai, tu ne le répéteras pas?

— Non.

— La sagesse de l’empereur est grande. Il a compris que la force des T’ai-p’ing est la solidarité. Ils appartiennent tous au clan des Han. Il a donc décidé que la force qui s’opposerait à eux serait composée de soldats han.

— Les Mandchous ne sont-ils pas solidaires?

— Si. Mais ils sont du Nord et les Han du Sud. Les Mandchous qui sont descendus dans le Sud comme gouverneurs et commandants militaires étaient isolés. Ils étaient étrangers et ne possédaient donc pas les moyens de faire respecter leur autorité. L'empereur a désigné un homme han de sa Cour comme nouveau responsable des armées. Il se nomme Tseng Kuo-fan. C'est un homme de bonne naissance et, à la différence de beaucoup d'officiers, un authentique lettré. Ses parents sont de grands propriétaires terriens. La qualité principale que l'empereur apprécie en lui est qu'il ne se donne jamais de l'importance.

An Dehai regarnit le bol de sa maîtresse, puis le sien. Mais c'étaient ses mots que buvait Lan Er. Lui au moins la traitait comme un être sensé et non pas comme un oiseau en forme d'être humain. Il était informé et il acceptait de partager son savoir avec elle.

— Tseng a tout réorganisé. Il a remplacé les officiers mandchous illettrés par des Han lettrés. Car figure-toi que certains officiers de l'ancienne armée étaient incapables de lire les ordres adressés par l'empereur : ils les faisaient déchiffrer par leurs secrétaires. En développant la solidarité han, Tseng a restauré la discipline dans l'armée. Il a appelé ses troupes l'armée Tchiang. C'est le nom de la province han du Hunan.

— Et il a gagné?

— Attends. Quand leur offensive vers Pékin a échoué, les T'ai-p'ing se sont repliés vers la région du grand fleuve Yang-tsé Kiang. Ils dominaient une grande partie de l'Empire. Il a repris la ville de Wuchang. Puis il s'est trouvé à l'improviste en face des troupes principales des T'ai-p'ing. Celles-ci occupaient Nankin.

Elle ignorait la géographie de l'Empire et tenta, au jugé, de déchiffrer la signification des événements.

— Il les a vaincues?

— La chance lui est venue en aide. Deux généraux des rebelles avaient été tués au combat. Leurs victoires ont tourné les têtes des trois survivants, le roi de l'Est, le roi du Nord et le roi des Ailes – ce sont les titres absurdes que leur a donnés leur chef, Hong. Le roi du Nord, le roi des Ailes et Hong lui-même ont pris en grippe le roi de l'Est, qui détenait trop d'importance à leur gré. Hong et le roi du Nord l'ont attaqué et l'ont tué. Le massacre a été effroyable. Ils ont exécuté sa garde, sa famille, ses amis… Vingt mille morts ! s'écria An Dehai.

— Quand était-ce ?

— Il y a quelques semaines.

Lan Er frémit. La boucherie que venait d'évoquer An Dehai ne lui rappelait que trop la fragilité et la violence du petit monde dans lequel elle vivait. Si les T'ai-p'ing avaient atteint Pékin, ils auraient pareillement massacré tout le monde de la Cour. Ces porcs étaient les ennemis de tout ce qu'il y avait de beau et d'élevé dans l'Empire. Ils étaient ses ennemis personnels. Comme elle avait raison de les exécrer!

Pour la première fois, elle prit conscience que l'armée impériale la défendait, elle aussi, l'ancienne Fille-Orchidée…

— Abrège, je te prie. Qu'en est-il à présent?

— Quatre chefs T'ai-p'ing ont été tués et un cinquième, le roi des Ailes, est en fuite. Ils sont très affaiblis.

— Mais ils existent toujours?

— Oui. Il y aura d'autres combats.

Lan Er serra les dents.

— Ne dis pas devant l'empereur que l'opium est une peste, ajouta An Dehai à voix basse. Il en fume régulièrement. Il s'est fait pour cela confectionner des pipes en or.

Lan Er fit la moue. La peste s'était donc répandue jusqu'à l'échelon suprême de l'Empire.

*

Des ennemis à l'intérieur, des ennemis à l'extérieur, et pas une once de véritable pouvoir : l'insouciance déserta Lan Er.

Au troisième mois après sa première nuit avec l'empereur, le palais lui annonça qu'elle résiderait jusqu'à la naissance de l'enfant dans un nouveau pavillon, sur l'île du Phénix, au milieu du lac Kun Ming. Ainsi l'exigeait le protocole. Le nom du pavillon était Palais de l'Étoile sereine.

La phalange des médecins, les eunuques et, bien sûr, An Dehai la suivirent à sa nouvelle demeure, un palais proche de celui de l'impératrice.

L'empereur regagna la Cité interdite et ses visites, qui s'étaient espacées, s'interrompirent donc tout à fait. Il avait d'autres soucis et certainement d'autres plaisirs. L'eunuque An Dehai n'en savait rien, puisqu'il n'était plus au service de Hsien-feng. Et même s'il avait su quelque chose de la vie privée de leur maître, il n'en aurait sans doute pas soufflé mot.

Lan Er avait oublié que son premier véritable amant, l'homme qui l'avait fécondée, était empereur avant d'être homme. Elle aurait espéré quelques gouttes du miel de sa tendresse, à défaut d'attentions plus intimes; c'était exclu. Elle attendit donc sa délivrance sans illusions excessives, et même stoïquement. La Cour lui apparaissait comme une gigantesque machine dotée de sa vie propre et sur laquelle l'empereur lui-même n'exerçait qu'une influence limitée. Et que dire de l'Empire?

Si elle donnait naissance à une fille, le bref intérêt qu'elle avait suscité parmi les habitants du Grand Jardin, et peut-être de la Cité interdite, se dissiperait rapidement. Si c'était un garçon, elle bénéficierait d'un rang supérieur, mais n'aurait sans doute pas grand contrôle sur son éducation. La nuée de princes, conseillers et courtisans qui bourdonnait

autour de l’empereur, sans parler de l’impératrice, ne ferait pas longtemps cas d’une concubine chanceuse.

La prudence, en tout cas, conseillait de ne pas se distinguer aux yeux de tous ces gens : ils auraient vite fait de l’anéantir, comme elle avait failli l’être par le fouet du domestique de l’impératrice.

Telle était peut-être la raison profonde pour laquelle les manuels de sagesse confucéenne conseillent aux personnes bien nées de ne jamais se départir d’un comportement modeste.

*

Lan Er se soumit donc docilement au protocole impérial qui commandait la vie d’une femme enceinte. Elle écouta la lecture des ouvrages qui entreprenaient l’éducation de l’enfant dans le ventre de sa mère. Elle ne se déplaçait qu’en chaise à porteurs et regardait placidement les servantes arranger les coussins du siège et du lit chaque fois qu’elle s’asseyait ou s’allongeait. Quand vint l’hiver, elles s’affairaient nuit et jour à entretenir le charbon dans les braseros disposés aux quatre coins de sa chambre, à renouveler les herbes odorantes et les feuilles d’eucalyptus qui dégageaient leurs parfums en se consumant, sans compter les cendres de chrysanthème qui épouvantaient les mouches, les moustiques et la plupart des insectes.

Elle aurait voulu voir sa mère, ses sœurs, ses frères, pour réchauffer son cœur. À la suggestion d’An Dehai, elle fit adresser une requête au ministre du Protocole; la demande fut agréée. Trois palanquins furent donc envoyés à Pékin pour ramener les parents de la concubine. Cinq heures plus tard, l’eunuque en charge du protocole dévolu à Lan Er annonça les visiteurs. Passablement transis par un voyage à travers les plaines enneigées et à peine réchauffés par un

bol de thé, ils avaient été dûment chapitrés : aucun contact physique n'était autorisé avec la concubine. Aucun cadeau alimentaire n'était permis non plus. Des sièges furent disposés en demi-cercle autour du fauteuil de Lan Er, à la distance réglementaire: cinq pas. Aucune confidence possible. Cependant, la joie des retrouvailles éclairait les visages. Dame Leng et ses enfants étaient aussi émerveillés par la splendeur du Grand Jardin et le luxe dans lequel vivait désormais l'ancienne Yehenara. Ah, l'on était bien loin de cet effroyable voyage en bateau au cours duquel leur époux et père avait péri !

— Même la neige semble plus belle ici, gloussa sa sœur cadette.

— Peut-être pourrais-tu obtenir que l'une de tes sœurs demeure avec toi et que l'un de tes frères soit nommé à la Cour? suggéra dame Leng.

— Quand cela sera possible, j'y songerai.

Un repas leur fut servi, présidé par Lan Er, dont le menu était cependant différent. Puis ils furent accompagnés aux habitations prévues pour leur visite : un jour et une nuit.

Cela n'avait pas été vraiment intime, mais c'était mieux que rien. Ils pourraient revenir une fois tous les vingt et un jours.

*

Un matin, l'empereur, rentré depuis plusieurs jours de la Cité interdite, lui rendit visite. Pendant les compliments fleuris qu'ils échangèrent, elle le trouva amaigri. Son visage était pareil à un vieux coing et il semblait flotter dans sa robe de brocart et sa cape de fourrure. Quand il fut reparti, Lan Er convoqua An Dehai.

— J'ai trouvé que l'empereur avait mauvaise mine.

— En effet, convint-il en baissant les yeux.

— En sais-tu la cause?

Il baissa de nouveau les yeux.

— Il y a des femmes han dans le Grand Jardin. L’empereur va les voir la nuit.

— Des femmes han? Mais elles sont interdites au Grand Jardin comme dans la Cité interdite?

— Elles sont pourtant là.

— Tu les as vues?

— Oui. Elles sont jolies.

— Où habitent-elles ?

— Dans quelques pavillons habituellement déserts.

— Mais qui les a fait entrer?

— Des favoris de l’empereur. Le prince Duan Hua et son frère Sushun.

Les deux noms que Tseu-an avait déjà mentionnés. Elle ignorait ce que savait An Dehai et jugea inutile de partager ses informations.

— Les dix-huit concubines ne suffisent-elles pas à l’empereur?

— Il n’aimait que toi. Les autres l’ennuient. Elles sont trop sages. Il s’amuse plus avec les femmes han.

— Qu’ont-elles de plus que les concubines?

— Elles sont plus délurées.

Délurées. Cela signifiait sans doute qu’elles se comportaient comme des traînées. Ces débauches nocturnes devaient prendre fin tout de suite, décida naïvement Lan Er. Qu’adviendrait-il si l’empereur tombait vraiment malade? L’Empire serait pareil à un navire à la dérive. Une idée germa dans sa cervelle. Mais elle ne la confia pas à l’eunuque.

L’après-midi même, escortée de deux suivantes, elle se rendit au palais Kun Ming où elle avait failli être fouettée, et demanda à voir l’impératrice. Elle fut admise sur-le-champ. Enceinte, elle était dispensée des trois révérences et de l’agenouillement protocolaires. Tseu-an l’accueillit avec un visage faussement sévère, en raison de tous les eunuques présents.

— Qu’est-ce qui t’amène, concubine?

— Impératrice, je m’inquiète pour la santé de l’empereur.

— Il a mauvaise mine, en effet. En sais-tu la cause?

— La nuit, des femmes han hantent le Grand Jardin de la splendeur circulaire.

— Des femmes han? Mais c’est interdit !

— Des complices les ont sans doute aidées à y entrer. Et toi seule, impératrice, possèdes le pouvoir de faire appliquer les règles des ancêtres et de les en chasser.

Le visage de Tseu-an se changea en un masque de colère.

— Tu as bien fait de me prévenir. Demain matin, nous irons débarrasser le Grand Jardin de ces ordures ! Tu viendras avec moi.

Et elle commanda une escouade de trente eunuques pour cette expédition punitive.

Lan Er s’en retourna satisfaite. D’une pierre deux coups. Elle protégeait l’empereur de la débauche et justifiait son alliance secrète avec celle qui s’était faussement déclarée comme ennemie.

*

Le lendemain matin, emmitouflée dans une vaste cape de fourrure, Lan Er se fit de nouveau porter au palais Kun Ming. Les trente serviteurs, pour la plupart gros et gras, requis pour chasser les impudentes Han battaient la semelle à la porte, brandissant fouets et bâtons. L’équipage se mit en route, l’impératrice en tête, par les sentiers blancs de neige.

Piquant parallèle : tandis que les armées impériales poursuivaient leurs opérations punitives contre les T’ai-p’ing à l’est, la Concubine impériale Lan Er en avait suscité une autre contre des ennemies d’une espèce différente.

On fouilla les pavillons. Personne. Les eunuques ne trouvèrent qu’un pot de fard par-ci, un flacon de parfum vide ou un peigne par-là. Et des draps souillés sur les lits

déserts, traces évidentes de la véracité des soupçons de Lan Er.

— Mais comment ont-elles pu s’enfuir si vite avec leurs pieds bandés? tonna l’impératrice.

— Regardez! s’écria Lan Er. Sur ce sentier, la neige est presque liquide tant elle a été foulée. Elles sont parties en chaises à porteurs.

— Et toutes les traces se dirigent vers la porte du Sud, nota un eunuque.

La déduction en était que leurs protecteurs avaient été prévenus. Des espions dans la maison de l’impératrice en étaient certainement coupables. Allez les identifier! Autant chercher dans un essaim la mouche qui s’est posée tout à l’heure sur votre nez! Dans l’Empire du Milieu, les murmures étaient aussi efficaces que les discours officiels. Tseu-an promena un regard pointu sur ses eunuques et ses demoiselles de Cour, puis elle invita Lan Er à prendre un bol de thé au palais.

— L’essentiel, dit celle-ci en sirotant sa décoction, est que ces créatures soient parties.

Les eunuques écoutaient. Combien faudrait-il donc en acheter pour qu’ils tinssent leurs langues? Elle était contente de ne pas avoir informé An Dehai de son projet: elle était sûre que celui-là au moins ne l’avait pas trahie.

Elle ignorait cependant qu’elle en apprendrait encore de belles sur l’empereur. Seuls les Anciens le savent: aucune guerre n’a jamais été gagnée, de même que la paix n’est qu’une guerre masquée.

9

L’avènement du Grand Enjeu et les rébellions des chèvres dans la Maison des Brigands

Les neiges fondirent. Les fleuves grossirent. Les cerisiers fleurirent.

Et les premières mouches s’énervèrent.

Au Grand Jardin de la Splendeur circulaire, Lan Er ne quittait plus sa chambre, si ce n’était pour la terrasse. Le 27 avril 1856, les premières douleurs la firent gémir, puis crier. L’équipe de médecins et sages-femmes qui se tenait prête pour cet événement, devenu bien rare dans l’histoire impériale, accourut dans la chambre.

Une heure plus tard, l’enfant était né et, dans les brumes où la souffrance l’avait plongée, Lan Er entendit le médecin annoncer triomphalement que c’était un garçon. On lui demanda quel nom elle souhaitait lui donner :

— Tsai-chun, répondit-elle.

C’était le nom déjà dicté par l’empereur. Après qu’il eut été lavé et langé, puis confié à une nourrice pour sa première tétée, le bébé fut couché dans un berceau à balancelle garni de dragons dorés, chargés sans doute de veiller sur son âme.

An Dehai apparut pour réciter un bref poème, où il était dit que le nouveau-né était le plus beau fruit de ce printemps.

Escorté de fonctionnaires qui s’étaient fait des mines radieuses, Hsien-feng vint lui rendre visite dans l’après-midi. Il prit l’enfant dans ses bras, l’admira, puis présenta ses

félicitations officielles à la mère. Celle-ci le remercia puis retint sa langue : elle trouvait que l’empereur avait toujours mauvaise mine. Sans doute usait-il sa santé avec ces maudites femmes han.

Elle considéra un moment ce jeune homme maigrichon et désormais malsain. Les images de leurs nuits d’amour voltigèrent dans sa tête. L’avait-il aimée? Peut-être. Mais le sentiment est précaire lorsqu’il se réduit aux sensations, comme c’était le cas pour Hsien-feng.

Un homme qu’elle n’avait jamais vu se tenait près de l’empereur. Son visage en lame de couteau lui prêtait une certaine ressemblance avec Hsien-feng. Il s’avança aussi pour féliciter l’accouchée.

— Voici mon frère Kung, dit l’empereur.

Derrière lui se tenaient d’autres princes, qui admirèrent le nouveau-né. Lan Er découvrait ainsi la galaxie impériale. Mais elle ignorait encore le rôle que le premier tiendrait dans sa propre existence.

L’impératrice vint aussi, la bouche chargée de compliments. Ses suivantes défilèrent, les bras chargés de cadeaux.

Le lendemain, arborant des mines confites de satisfaction, les ministres de l’Étiquette de l’Est et de l’Ouest – ils allaient par paires, l’un mandchou, l’autre han, chacun administrant en principe une moitié du pays – vinrent lire l’édit impérial par lequel la concubine Lan Er était promue au rang de Concubine de la Vertu féminine, *I Kuei Fei* qui, dans l’étiquette impériale, équivalait à celui de Seconde Épouse de l’empereur: elle ne céderait en préséance qu’à l’impératrice. À ce titre, elle était dotée d’une cassette privée de vingt-cinq mille taëls d’argent. L’un et l’autre privilèges l’enchantèrent: avec ce rang et l’argent, elle aurait l’autorité pour acheter des informations et des complicités.

De surcroît, elle se voyait attribuer un bâtiment pour elle seule, le Palais de l’Élégance immuable, avec sa propre

domesticité : eunuques, servantes, cuisiniers, tous à sa solde propre. Tant mieux, il y aurait moins de gens pour l'espionner. Car, elle le savait désormais, au Grand Jardin comme à la Cité interdite, l'espionnage était un accessoire de la vie quotidienne.

Enfin, le médecin qui avait présidé à sa délivrance réapparut pour signifier à l'accouchée que le protocole lui interdisait formellement d'avoir aucun rapport avec l'empereur pendant les cent nuits et les cent jours prochains.

— Le sait-il?

— L'empereur connaît chaque mot du *Livre des ancêtres.*

Cent jours, ce serait bien long. L'empereur, lui, ne manquerait certes pas de distractions pendant tout ce temps. Mais une question demeurait dans l'esprit de Lan Er : partagerait-elle de nouveau des nuits d'extase avec son premier amant?

An Dehai et la maîtresse du Palais des Pivoines vinrent à leur tour l'informer que le peuple avait accueilli la nouvelle de la naissance comme un heureux présage pour la dynastie Qing et qu'il le célébrerait dès ce soir-là.

Elle retint l'eunuque.

— Qu'en est-il de notre guerre contre la rébellion?

— Les généraux rebelles se battent entre eux. Depuis que leur chef, Hong, celui qui se dit roi du Ciel, a fait décapiter le roi du Nord et a envoyé sa tête au roi des Ailes, celui-ci a quitté Nankin, leur capitale, avec ses troupes, et il a disparu vers l'ouest. La discorde règne dans leurs camps.

— Mais ils sont toujours présents?

— Les armées de l'empereur leur ont repris plusieurs villes, Huchang, Hanyang, Jiujiang, et elles s'apprêtent à reconquérir Nankin.

Lan Er n'était pas satisfaite. En dépit de leur caractère réconfortant, ces informations prouvaient qu'on se battait toujours dans le sud. Cela durait depuis des années. Les combats tournaient tantôt à l'avantage de l'un, tantôt à

celui de l'autre, mais le dernier mot n'était jamais dit. L'armée impériale avait beau avoir été réorganisée, les T'ai-p'ing existaient toujours. Ils ressemblaient à ces vipères qu'on croit avoir tuées et qui soudain se redressent d'un bond et vous mordent. Elle était la mère du seul héritier de la dynastie ; elle avait le droit de s'en inquiéter.

Mais le *Livre des ancêtres* interdisait aux femmes de s'occuper de politique. Une femme n'était pas l'égale d'un homme, une évidence.

*

Faute de mieux, Lan Er s'occupa de ses propres affaires.

Il en était une à laquelle elle songeait parfois et qu'elle se trouvait enfin en mesure de régler : celle des trois cents taëls d'argent détournés de leurs véritables bénéficiaires après la mort de son père. Ils avaient été envoyés par Wu Tang, le maire de Qinghe.

Elle chargea d'abord An Dehai de faire rechercher si Wu Tang existait encore. L'enquête nécessita bien des courriers entre le Grand Jardin et la Cité interdite, mais enfin, il fut avéré que l'excellent mandarin de premier rang Wu Tang était toujours en poste à Qinghe. Plus de cinq ans s'étaient écoulés depuis l'escale de la famille de Lan Er dans ce petit port fluvial, et le bonhomme avait sans doute oublié que son noble cadeau était providentiellement tombé dans d'autres mains que celles des destinataires. Mais Lan Er devait sa carrière à cette bévue des émissaires.

Elle s'enquit des possibilités d'élever ce mandarin à un poste supérieur. De telles requêtes n'étaient pas inhabituelles de la part de concubines, mais elles devaient être préalablement soumises à l'empereur.

— Qu'a fait cet homme pour mériter une promotion? demanda Hsien-feng lors de l'une de ses visites à la Grande Concubine.

— Il m’a permis d’arriver jusqu’à toi, empereur.

— Comment cela?

Elle lui raconta l’incident. Hsien-feng en fut amusé.

— Il a donc été l’instrument du destin, observa-t-il.

— L’empereur jugerait-il au-dessous de sa magnanimité de récompenser un messager des puissances?

— Cela est joliment tourné, dit-il.

Il décida alors que le maire serait nommé gouverneur adjoint de la province d’Anhui. Mais Lan Er voulait conserver un caractère mystérieux à son intervention. Elle rédigea donc un texte poétique qui devrait accompagner l’annonce de sa promotion à Wu Tang :

Au crépuscule, jadis,
Trois cents taëls d’argent s’envolèrent
Des mains de leurs messagers.
La main de Kwan-yin les changea en pluie d’or
Et le vent la fit retomber sur le lettré bienveillant.

Lan Er exigea que ce billet lui fût remis avec les trois cents taëls dans un coffret de laque rouge.

Le récit de la promotion fut délectable. Recevant ses deux cadeaux, le mandarin Wu Tang se prosterna, tête contre le sol, et déclara :

— Nul ne me détrompera : je reconnais là tous les signes de la puissance céleste dont l’empereur est investi.

La deuxième affaire dont s’occupa Lan Er fut de faire admettre son frère aîné, Kuei-hsiang, dans l’administration impériale. Le jeune homme n’avait aucune compétence. Il savait à peine lire et écrire, en dépit des soins prodigués par son père pour son éducation, et montrait plus de dispositions pour la fête que pour un travail suivi.

Mais il était mandchou et frère de la Grande Concubine Lan Er. Il fut donc commis comme fonctionnaire de première classe dans l'administration militaire du palais du prince Kung. Il ne restait qu'à espérer qu'il s'amenderait et ne se distinguerait pas de façon fâcheuse.

— C'est l'honneur de notre famille qui est en jeu, le prévint Lan Er.

Subir l'autorité d'une femme était déjà pénible, mais de surcroît celle de sa propre sœur !

Quant à celle-ci, elle ruminait un autre projet qui servirait sa sœur puînée.

*

Parfois pareil à une vieille tricoteuse, le destin n'avait pas perdu le fil de la Fille-Orchidée parmi les milliers d'autres qu'il nouait sans relâche. Il mit l'une des grandes failles de l'Empire au service de l'Épouse consort: la débauche obstinée de l'empereur.

Lan Er la découvrit en mettant à profit sa cassette personnelle, quand elle se fut installée dans la Cité interdite, au Palais de l'Élégance immuable. Elle acheta des informations auprès d'un eunuque de la Maison impériale indiqué par An Dehai et en apprit de belles : qu'il séjournât au Grand Jardin ou à la Cité interdite, Hsien-feng s'accordait rarement une nuit entière de sommeil. Il convoquait le plus souvent une femme han avec laquelle il s'amusait jusqu'à une heure avancée. En raison de quoi il se levait le plus souvent bien après l'heure requise pour vaquer aux affaires de l'Empire.

Pis, il allait parfois se promener incognito dans les rues et venelles de Pékin, déguisé en citoyen ordinaire, souvent accompagné de son frère Kung, d'un eunuque et de gardes du corps. Et son obsession sexuelle l'avait porté à des

comportements détestables. Ayant, au cours de l'une de ces virées, avisé une jolie femme qui se tenait à la porte de la boutique de son mari, il recourut à une séduction de mauvais aloi. Il dépêcha le lendemain au boutiquier un émissaire dont les domestiques portaient un gros coffre et un coffret.

— Les domestiques, raconta l'eunuque, ont déposé le gros coffre par terre et le coffret sur le comptoir, et l'inconnu a déclaré au boutiquier: « L'empereur désire ta femme. Si tu refuses de le satisfaire, mieux vaudra boire le vin empoisonné dans ce coffret. Si tu l'acceptes, tu pourras garder le coffre que voilà, qui est rempli de pièces d'or, et l'empereur te nommera fonctionnaire. » Dans les deux cas, le boutiquier perdait sa femme. Il a évidemment préféré se soumettre et en tirer profit.

— Et la femme? demanda Lan Er.

— Elle est allée rejoindre les femmes han dans l'une de leurs maisons.

— Et qui était cet émissaire?

— L'un des deux favoris de l'empereur, le prince Duan Hua et son frère Sushun. C'était Sushun.

Encore ceux-là qui avaient introduit les femmes han au Grand Jardin. Ils ne perdaient rien pour attendre. Dans sa candeur, elle avait cru qu'il suffirait de chasser les femmes han du Grand Jardin pour régler la question !

— Et sais-tu qui a prévenu ces maquereaux de notre expédition dans les pavillons du Grand Jardin?

— C'est moi, avoua l'eunuque, qui avait frémi à l'insulte proférée contre ces deux éminents personnages.

Elle n'allait tout de même pas le faire bâtonner, puisqu'il venait de lui céder des informations. Elle était même tenue de le payer. Sans doute mangeait-il à plusieurs râteliers. Elle lui fit remettre vingt taëls.

Elle venait de comprendre pourquoi l'empereur se montrait si rétif au travail.

*

Hsien-feng venait fréquemment au Palais de l’Élégance immuable pour admirer son fils et jouer avec lui. Il lui apportait chaque fois des hochets précieux, dont le plus apprécié fut une boule de cuivre rouge emplie de cailloux et pendue au bout d’un bâtonnet; elle faisait un bruit de crécelle quand on l’agitait. Le petit Tsai-chun en raffolait.

« Il doit être malade, songea Lan Er en observant l’empereur. Je ne lui vois plus jamais une mine saine. Ses joues sont anormalement rouges et ses orbites se creusent. » Mais elle n’en dit rien.

Lors de ses visites, Hsien-feng portait souvent à la main ou sous le bras une liasse de feuilles qui semblait l’importuner et qu’il posait parfois n’importe où, y compris dans le berceau du petit prince.

— Qu’est cela? lui demanda Lan Er.

— Ce sont les dépêches des généraux qui se battent contre les satanés T’ai-p’ing ! Il me faut les lire. Cela prend des heures. Et il me faut ensuite dicter les réponses.

— Veux-tu que je les lise pour toi?

Il la dévisagea, stupéfait.

— Mais c’est vrai que tu sais lire! s’écria-t-il, hilare. Et écrire ! Et tu sais le mandchou ?

— Bien sûr, empereur, ne suis-je pas une Mandchoue?

— Et le mandarin?

— Et le mandarin.

— Et le han?

— Et le han. Tu le savais.

Il réfléchit un moment.

— Je l’avais oublié. Mais je ne peux pas te laisser dicter les réponses. Le *Livre des ancêtres*… Et tu ne saurais d’ailleurs pas… Mais écoute, tu peux les lire et me les résumer. Je dicterai ensuite les réponses aux scribes du ministère militaire.

— Je peux commencer tout de suite avec quelques-unes.

Il lui tendit la liasse et la regarda lire la première feuille. Comme elle lisait vite ! Presque plus vite que lui !

— Écoute, dit-elle au bout de quelques instants. Ce message est celui du commandant de la ville de Jiujiang. Il dit que les troupes rebelles se dirigent vers la ville. Il dit aussi qu'il va donner l'offensive.

Hsien-feng hocha la tête.

— Il demande donc des renforts.

Lan Er, elle, secoua la tête.

— Non, dis-lui de ne pas bouger de la ville. C'est évident: s'il sort de son antre, d'autres armées rebelles vont se jeter sur la ville.

Hsien-feng était de plus en plus désemparé. Un mouvement incontrôlé agita sa main droite.

— Mais qu'est-ce que tu sais de l'art militaire? Même moi je ne lui donnerais pas un ordre pareil !

— Le bon sens, empereur, est le Grand Savoir.

— Contente-toi de me lire les autres messages, dit-il avec une moue d'impatience.

Elle s'exécuta. Le document suivant était un rapport sur les premiers stades de la réorganisation des camps du Nord et du Sud des armées impériales, dans la région du Yang-tsé Kiang.

Lan Er observa par-devers elle qu'aucun de ces messages ne mentionnait de projet de reprise de Nankin, mais elle n'en dit mot. L'Empire était déchiré, on se battait pratiquement partout, pourtant, la vie continuait comme si de rien n'était.

À quelques jours de là, l'empereur revint et déclara à Lan Er, sur un ton à la fois amusé et pointu, qu'elle eût dû être un militaire, car le général qui tenait Jiujiang avait, en effet, failli perdre la ville quand il était parti à l'offensive contre les rebelles.

— Je ne pense qu'à ta gloire et ta prospérité, empereur, lui répondit-elle, car elle avait aussi appris à manier la flatterie.

Toujours fut-il que Hsien-feng lui confia plus souvent les messages qu'il recevait et qu'il lui demandait souvent son avis. Ces entretiens duraient le temps d'un grand sablier et le ton d'abord crispé de l'empereur cédait vite à l'enjouement. Lan Er était devenue sa conseillère secrète, enfin l'un de ses conseillers.

Mais de galanteries nocturnes, il ne fut plus question. Bien plus de cent jours s'étaient écoulés depuis l'accouchement. Elle le rappela une fois à Hsien-feng au cours d'un entretien; il ne lui répondit que par un regard indifférent. Elle comprit qu'elle était bien moins amusante que les femmes han.

Cependant, la nouvelle conseillère n'était point si secrète que deux personnages éminents n'en fussent informés et n'en prissent ombrage : le prince Duan Hua et son frère Sushun.

Cultivant son instinct, son *leang tche*, en confucéenne convaincue, Lan Er flaira l'intrigue à divers signes. Ces deux sbires tentaient de rabaisser subtilement son prestige en dépit du fait qu'elle était la mère de l'héritier du trône. Ainsi, en 1856, pour le deuxième Grand Anniversaire de l'impératrice, celui qu'on ne célébrait que tous les dix ans, ils convainquirent l'empereur d'organiser des festivités géantes, comme pour son propre anniversaire. Des feux d'artifice étoilèrent le ciel trois nuits durant et même les allées du Grand Jardin retentirent de pétards. Lan Er, elle, avait vingt et un ans révolus et ne pouvait espérer d'hommage public avant neuf ans. Puis ils firent pareillement célébrer le deuxième anniversaire de la fille de Li Fei, Jung An, petite princesse sans aucune importance dynastique.

Ces deux frères gouvernaient les plaisirs secrets de l'empereur; leur pouvoir était donc considérable.

Lan Er avait aperçu Sushun une ou deux fois en compagnie de l'empereur : une face de vieux singe glabre, durcie au feu de l'ambition. Au premier échange de regards,

elle avait deviné son mépris et son aversion. Elle lui réserva, au tréfonds d'elle-même, un pot de son venin le plus noir.

Au bout de quelques semaines, An Dehai la prévint :

— Sushun sait que l'empereur te communique certains messages de ses armées. Mais l'empereur ne sait pas que Suchun contrôle d'abord ces messages et ne laisse passer que ceux qu'il choisit.

— Pourquoi?

— Parce qu'il veut que personne ne s'immisce dans ses décisions. Sushun est un homme puissant, méfie-toi de lui. Il exerce une forte influence sur l'empereur, et pas seulement parce qu'il organise ses soirées de plaisirs. Il a seize ans de plus que lui et est considéré comme un homme d'expérience. Il est protégé par son demi-frère, le prince Cheng, qui est aussi un homme puissant. Sushun entend diriger la politique de l'Empire selon son gré. C'est lui le vrai ministre militaire.

— L'empereur ne saurait donc rien de la situation dans le pays?

— Le moins possible.

— Mais il faut l'alerter!

— Il ne te croira pas. Surtout, ne t'avise pas de le prévenir: il pensera que tu es jalouse. Le seul homme qui devine la situation est Kung, son frère.

— Pourquoi ne fait-il rien?

— Parce qu'il croit qu'il succédera à l'empereur quand celui-ci disparaîtra. Il aura alors besoin de Duan Hua et de Sushun.

*

An Dehai avait dit vrai en ce qui touchait à l'ascendant de Sushun sur l'empereur; Lan Er le vérifia peu de jours plus tard quand celui-ci vint lui annoncer que leur fils serait désormais confié à la garde de la femme de Sushun.

— Lui ai-je fait défaut, mon Maître?

— Là n’est pas la question. Il faut qu’il soit élevé selon les principes de la dynastie régnante, que tu ne peux connaître.

Le masque de Lan Er se durcit. Il devint pareil à de la porcelaine. Sushun voulait lui enlever son fils pour s’assurer qu’il garderait la haute main sur l’avenir de la dynastie. Sans doute comptait-il être nommé tuteur du garçon et même régent si Hsien-feng venait à disparaître prématurément. Mais elle ne pouvait discuter une décision de l’empereur.

À peine Hsien-feng était-il sorti qu’elle alla raconter l’affaire à sa cousine Sakota. Celle-ci s’indigna.

— Mais ce serait un désastre ! Autant offrir le trône tout de suite à ce forban de Sushun!

Elle arpenta la pièce pendant un moment.

— Il s’imagine qu’il peut faire ce qu’il veut parce qu’il est empereur, grommela-t-elle. Mais même lui est astreint au protocole!

— Que vas-tu faire? demanda Lan Er, inquiète.

Elle n’avait vu l’impératrice qu’une seule fois dans cet état, celle où elle avait menacé de la faire fouetter. Elle se demanda si cette colère-ci était vraie ou feinte.

— Je vais le prévenir que je vais en référer au Conseil des censeurs.

Lan Er ne connaissait pas cette instance.

— Et alors?

— Le *Livre des ancêtres* interdit qu’on altère ou détourne les liens du sang impériaux. Et plusieurs des censeurs sont alertés des visées de Sushun et de sa bande. Je ne doute pas de leur décision. Ni de celle de Kung.

— Mais tu vas le mettre en fureur…

— Et lui, ne nous met-il pas en fureur avec sa dépravation et ses intrigues? Tout cela, ce sont des histoires d’hommes qui tiennent les femmes pour des chèvres !

Lan Er regagna ses appartements troublée : elle venait de découvrir l’animosité qui régnait entre l’impératrice et son

époux. Elle avait cru jusqu'alors que seule l'indifférence les avait séparés; tel n'était pas le cas. Pis, la véritable raison de la colère de Sakota n'était pas sa compassion à l'égard d'une mère à qui l'on enlève son enfant, mais une raison politique.

Elle n'avait pas mis au monde un garçon mais un enjeu. Et quel enjeu ! Elle ne pouvait qu'attendre.

Dans l'après-midi, une nourrice escortée de gardes du palais et d'eunuques vint emporter le petit Tsai-chun. Lan Er pleura. An Dehai essaya de la consoler, en vain.

Tout cela était ignoble. Pour elle, l'Empire ressemblait à une maison de brigands. Les maîtres se comportaient comme des brutes et des voleurs de grand chemin, les domestiques en faisaient à leur guise, s'emplissant honteusement les poches, et les fondations pourrissaient.

Elle ne dormit presque pas et songea qu'il ne lui restait qu'à mourir.

Dans l'après-midi, alors qu'elle somnolait dans l'accablement, elle sursauta: le Grand Eunuque An Dehai annonça l'arrivée de l'impératrice. Elle écarquilla les yeux: sa visiteuse se tenait dans l'embrasure de la porte, l'air solennel et terrible. Derrière elle apparut une femme portant un enfant dans les bras. La même nourrice qui l'avait enlevé la veille. L'enfant était Tsai-chun.

Lan Er se leva d'un bond et courut vers elle. Tandis que la nourrice lui rendait l'héritier, Lan Er aperçut une escorte de gardes.

— Le Conseil des censeurs a décidé que tu es la seule gardienne de ton fils, déclara l'impératrice d'une voix forte.

— Oh, bienveillante Majesté…, balbutia Lan Er.

L'impératrice avait déjà tourné les talons.

Lan Er demeura confondue. Seuls les pleurs de l'enfant la rappelèrent à la réalité.

Le soir, elle retrouva un peu d'appétit. Elle n'avait quasiment pas mangé depuis la veille. Mais, bizarrement, elle perçut dans la bouche un goût amer. Elle se jura de ne

plus jamais se trouver désarmée, bien qu’elle n’eût aucune idée de la façon dont elle s’y prendrait.

*

Cette péripétie entraîna d’autres conséquences.

La première fut évidemment une violente colère de Hsien-feng. Lan Er ne l’apprit qu’indirectement.

— Il s’est indigné qu’une simple concubine ait eu le front de résister à la volonté impériale parce qu’elle avait eu l’honneur de faire fructifier sa semence, rapporta An Dehai à qui les eunuques avaient évidemment tout raconté. Il a menacé de démettre le Conseil des censeurs, puis Kung, et aussi de supprimer vos cassettes à toi et à l’impératrice. Il était déchaîné.

Lan Er imagina le langage ordurier qui avait été employé dans ces débordements.

— Et s’est-il calmé?

— Sa propre dépense nerveuse l’a épuisé. Si j’en juge par l’expérience que j’ai de ses colères, il ne donnera pas suite à ses projets. Il a trop peur de Kung.

Les jours passèrent et, en effet, Hsien-feng ne se manifesta pas. Il vint juste deux fois au Palais de l’Élégance immuable pour voir son fils, ou peut-être pour s’assurer que le bambin n’avait pas été enlevé. Il se montra froid, aux limites de la courtoisie, mais il était venu. Lan Er supposa qu’il s’était ravisé de son emportement et qu’il serait peut-être opportun de rétablir avec lui des rapports moins orageux. Comme la Cité interdite préparait le troisième Grand Anniversaire de l’empereur, elle lui adressa un billet demandant à y assister. La réponse fut brève et sèche : non. Lan Er apprit peu après que l’impératrice, elle, avait été sommée d’être présente aux festivités. À l’évidence pour maintenir aux yeux de la Cour l’image du couple impérial.

C’était donc bien à elle, Lan Er, que Duan Hua et Sushun avaient déclaré la guerre. Elle se demanda pourquoi elle était l’objet de tant d’animosité et questionna An Dehai.

— En tant que mère de l’héritier, tu ne peux être qu’un obstacle à leurs projets. En refusant de te laisser enlever Tsai-chun, tu as aggravé leur hostilité.

— Leurs projets?

— Je te l’ai dit : s’emparer du trône quand l’empereur sera parti.

Elle n’avait jamais imaginé que la vie à la Cour pût être aussi sinistre.

Quant à Duan Hua et Sushun, songea-t-elle, ils apprendraient tôt ou tard qu’on ne cueille pas d’abricots dans les quatre saisons.

*

Elle n’était pas la seule à nourrir un sentiment de rébellion.

Un scandale symbolique en témoigna cette année 1856. Comme tous les trois ans, l’administration des Affaires du clan procéda à la sélection des jeunes filles de treize à dix-sept ans qui assurerait le renouvellement des concubines. La semaine précédente, ayant atteint l’âge fatidique de vingt-cinq ans, ses anciennes collègues étaient venues faire leurs adieux à la Grande Concubine de la Vertu féminine avant de retourner dans leurs familles ou de se marier.

Seulement, cette fois, l’empereur voulut procéder lui-même à la sélection dans ce cheptel du plaisir. Les candidates furent rassemblées dans la salle d’audiences. Elles venaient de toutes les provinces de l’Empire dont des régions où l’on s’était battu et se battait encore, certaines étaient fatiguées du voyage, d’autres avaient faim ou soif, voire souhaitaient soulager leurs vessies. Elles étaient

tenues de rester debout en cercle, la bouche en cœur, sous l’œil impassible des eunuques, dans l’attente du bon plaisir du monarque.

Une heure s’était écoulée depuis qu’on les avait réunies lorsqu’une voix s’éleva.

— Nous sommes en guerre et l’empereur s’occupe de choisir des concubines !

Un frisson d’horreur parcourut les rangs des eunuques. Si l’empereur venait à apprendre cette réflexion, cette fille serait décapitée sur-le-champ. Le Grand Eunuque lui lança :

— Tais-toi ! Si tu te plains encore, tu seras battue !

Mais la donzelle était une obstinée :

— Je n’ai peur ni d’être battue ni de la mort!

Horreur d’entre les horreurs, l’empereur venait d’apparaître. Il avait entendu les derniers mots de l’effrontée. Les filles s’agenouillèrent et mirent le front contre le sol. Le Grand Eunuque s’apprêta à souffleter l’impudente, toujours debout.

— Laisse-la parler, dit l’empereur.

À la fille:

— Dis ce que tu as à dire, je ne m’en formaliserai pas.

— On se bat dans les provinces du Sud, empereur, déclara-t-elle. Des centaines et des centaines de gens meurent tous les jours. Il y a des inondations épouvantables du fleuve Jaune et d’autres centaines de gens ont perdu leurs maisons et tout ce qu’ils avaient. L’empereur devrait consacrer ses heures précieuses à d’autres choses que la sélection de filles.

L’épouvante glaça les assistants, filles et eunuques. Le monarque allait certainement ordonner qu’elle fût immédiatement décapitée ou vouée à la cangue, l’atroce supplice dans lequel le condamné était exposé aux yeux de tous, tête et mains enserrées dans une planche de bois, incapable de manger ni de boire, jusqu’à ce que mort s’ensuive. Mais Hsien-feng ne paraissait pas en colère.

— Je te pardonne, dit-il.

Et au Grand Eunuque :

— Que toutes ces filles soient renvoyées chez elles sans tarder.

Puis il s’en fut.

An Dehai rapporta l’incident à Lan Er. Il l’avait appris des eunuques témoins. Aucun commentaire n’était nécessaire : les chèvres s’étaient révoltées dans l’étable des brigands.

Dans les jours suivants, il y eut beaucoup de commentaires, tous flattant la clémence impériale. En réalité, Hsien-feng s’était lassé des concubines, bien qu’il les eût peu fréquentées. Il préférait les gourgandines et les gitons de la cité chinoise. Sakota avait raison : il considérait les femmes comme des animaux seulement utiles au plaisir et à mettre bas.

10

Un délectable cadeau impérial et un somptueux cadeau du destin

Un soir d'été, An Dehai et la Grande Concubine jouaient aux cartes, comme souvent après le souper. Le Grand Eunuque et les nourrices étaient venus, comme chaque soir, lui présenter l'impérial héritier, avant de le placer dans son berceau aux dragons d'or. Le marmot ne pouvait dormir dans la même chambre que sa mère; il disposait de ses appartements, de son personnel, de ses médecins et de sa garde. Elle l'avait embrassé et remis dans les bras de la Première nourrice. Bien qu'il lui eût été rendu, elle le savait désormais, son fils n'était pas considéré comme le sien: il était celui de l'Empire. Elle n'était qu'une figurante dans l'immense mélodrame du théâtre impérial, à cette différence près qu'elle était une vraie femme et non un jouvenceau fardé, harcelé par les attouchements de dignitaires libidineux.

Elle se contempla dans le miroir d'argent et de corail sur un guéridon proche ; non, elle n'avait pas déchu. La maternité ne l'avait pas défigurée. Elle était toujours aussi jolie. Elle jeta un long regard sur les bosquets dont les derniers feux du couchant piquaient les cimes de pointes d'or et soupira.

Elle venait pourtant de gagner la partie, ou peut-être, en courtisan accompli, An Dehai s'était-il efforcé de perdre. Il en parut affligé.

— Ma maîtresse se sent-elle bien? Souhaiterait-elle un godet d'alcool de riz?

Elle secoua la tête. Il attendait une explication.

Les servantes murmuraient dans la pièce voisine, car Lan Er avait exigé qu’elles ne fussent pas en permanence dans sa chambre, l’épiant sans relâche et fabriquant sans doute des ragots insensés parce qu’elle se prenait parfois à somnoler ou bien parce qu’elle lisait le *Chin Hun Yuan*, considéré comme un roman subversif.

Une certaine intimité régnait donc entre eux.

— La rivière est vive et claire, murmura-t-elle, mais le pêcheur préfère aller à l’étang, écouter le chant des crapauds.

Il rangea les cartes, les paupières baissées. Il comprenait: une jolie femme, non, une jolie fille esseulée. Comme de nombreux eunuques, il avait entendu bien des propos semblables. Contrairement au protocole, qui exigeait une nuit conjugale tous les trente jours avec la mère d’un enfant, l’empereur ne l’avait pas convoquée une seule fois après la naissance de l’unique héritier de la dynastie. Cela faisait près de deux cents jours et autant de nuits. Désormais, outré qu’elle eût défié sa volonté et triomphé, il ne viendrait plus.

— La cithare abandonnée peut jouer seule, dit-il.

Elle lui lança un regard étonné.

Les traits empreints de l’ombre d’un sourire, il plongea la main dans sa poche et en sortit un objet d’ivoire poli qu’il exposa dans la paume de sa main.

— Un faux-semblant, laissa-t-elle tomber au bout d’un moment. C’est bon pour les femmes han.

Il gloussa. Elle reprit:

— Non, l’étreinte, l’alliance des souffles, les deux joueurs recherchant la même harmonie, cela est irremplaçable.

Un silence passa.

— Si la Grande Concubine daigne abaisser son regard sur moi, je peux être l’autre joueur, dit-il enfin.

Il lui aurait déclaré qu’il était le Dragon de l’Est que l’effet n’en aurait pas été différent.

— Toi?

Il ne répondit pas.

— Toi? répéta-t-elle en riant. Mais tu n’as ni les cordes de la cithare ni le tuyau de la flûte. Ton visage est charmant, ta voix est douce et ta compagnie un réconfort. Mais tu ne pourrais.

Il se leva, alla fermer la porte de la chambre des servantes, défit les agrafes de sa robe brodée, ouvrit la fente de ses braies et montra son entrejambe. Il était intact. Elle béa.

— Mais ce n’est pas possible, murmura-t-elle. Tu es un eunuque…

— J’ai acheté ce titre fort cher, répondit-il en refermant sa robe. Dix mille taëls.

Elle était trop saisie pour trouver une répartie. Il restaura sa mise, rouvrit la porte et revint s’asseoir.

— Vous êtes nombreux… comme toi?

— Quelques-uns.

Elle comprit : ceux-là avaient acheté le privilège qui assurait l’accès à la confiance des princes. Des questions incongrues affluèrent dans sa tête.

— Mais… les examens?

Il éclata d’un rire enfantin :

— Les accessoires? Cela s’achète aussi. Ou cela se prête. Il suffit de les montrer.

Un autre des grands voiles qui masquaient la vie à la Cour se déchira pour Lan Er. Des questions apparurent, fugaces comme des papillons de nuit: pourquoi An Dehai, faux eunuque, avait-il été le favori de Hsien-feng? Et pourquoi l’empereur le lui avait-il cédé ? Était-ce comme substitut de sa personne?

La Première servante vint demander à la Grande Concubine quels étaient ses souhaits pour la nuit. La carafe d’eau, le plateau de fruits, les mouchoirs, le pot de chambre, tout était là. L’autre offrit ses vœux de beaux rêves et s’en fut en fermant la porte derrière elle. An Dehai la suivit.

Un moment plus tard, il revint.

— À la réflexion, dit Lan Er, je boirais bien un godet d'alcool de riz.

Elle buvait peu, à peine deux ou trois gorgées d'alcool certains soirs. An Dehai se leva, mais n'alla pas loin: jusqu'au cabinet de laque où elle serrait ses pinceaux, le papier et les godets nécessaires à ses aquarelles. Il en tira un flacon de porcelaine blanc et bleu.

— Tu l'avais déjà apporté?

— Mon devoir n'est-il pas de prévoir tous les désirs possibles de ma maîtresse? répondit-il avec un sourire enjôleur.

Elle sourit aussi. Aucun article du protocole n'enjoint de refuser au corps le plaisir qu'il demande. Le corps n'est-il pas la cire dont jaillit la flamme? Comment la mèche produirait-elle la lumière de l'esprit si la cire du plaisir lui est retirée ? Elle était délaissée : on ne lui reprocherait donc pas de trahison.

En fait de trahison, d'ailleurs, elle avait appris que Hsien-feng rendait souvent visite à Li Fei, la concubine qui ne lui avait donné qu'une fille. Et de nouveau se posa la question sur le cadeau d'An Dehai. L'empereur ne pouvait ignorer ce qu'il faisait quand il avait offert ce faux eunuque. Là, Lan Er chassa le soupçon sur l'usage que Hsien-feng lui-même avait fait d'An Dehai. Elle avait appris de concubines mieux informées que le père de Hsien-feng n'appréciait vraiment que les jeunes gens. Elle en fut confondue : comment appliquait-il donc les règles du Grand Congrès? Non, elle ne voulait pas y penser. Pas maintenant. Quand elle est trop ardente, la flamme de la pensée peut devenir incendiaire.

L'alcool prolongea bientôt son sourire. Elle caressa le visage d'An Dehai.

— Pose la main sur ma poitrine, ordonna-t-elle en dégrafant sa robe.

La paume chaude du jeune homme flatta un sein et ses doigts déployèrent leurs talents sur le téton.

— L’autre aussi, murmura-t-elle.

Elle entrouvrit les lèvres.

— Déshabille-moi. Et déshabille-toi.

Ils se lovèrent dans cette caverne de bois sculpté qu’était le grand lit aux phénix de nacre.

Il caressa les seins, le ventre, les jambes. Elle fut dans ses mains pareille à une cithare. Et lui, à une flûte. Il avait un grand talent; elle aussi. Ils s’envolèrent. Le monde était enfin repeuplé, les phénix battirent des ailes.

Quand elle s’éveilla, elle était seule. Elle sourit encore. Il se devait d’être dans sa chambre à l’heure de la visite matinale du Grand Eunuque.

*

C’était un délectable cadeau que l’empereur lui avait fait en la personne d’An Dehai. Il eut pourtant une conséquence inattendue : il libéra un ressort dans l’armoire à secrets qu’est tout cœur d’humain. Jusqu’à cette nuit-là, Lan Er en avait bloqué les tiroirs, sauf celui qui était réservé à l’empereur. Mais en la libérant de la contrainte tacite de la fidélité et en lui concédant la liberté de son corps, en lui offrant même l’un des instruments de son plaisir, le ravissant, voluptueux et docile An Dehai, l’empereur avait aussi tiré la chevillette qui condamnait les autres tiroirs.

An Dehai était un objet vivant, à la différence de la contrefaçon d’ivoire qu’il avait tirée de sa poche. Mais il n’était que cela, un objet. Elle ne l’avait pas conquis, mais reçu. Que serait l’amour sans conquête? L’esprit de Lan Er s’envola donc vers le premier garçon qui l’eût troublée, le premier qui avait caressé ses seins et ses cuisses, le premier qui… Elle devint grave un instant en songeant au soin délicat avec lequel il avait respecté sa virginité. Il avait su dompter sa nature animale.

Jung Lu.

Son nom était pareil à un demi-roucoulement.

Qu’était-il devenu?

Elle interrogea son frère: aux dernières nouvelles, son cousin était lieutenant dans l’armée du général Sheng-pao, spécialement chargé de protéger la capitale. Elle songea que le seul homme auprès duquel elle pourrait intervenir pour demander une promotion serait le frère de l’empereur, le prince Chun, qu’elle avait souvent rencontré dans les fêtes et cérémonies impériales. Tout prince qu’il fût, il ressemblait plutôt à un rustre mal dégrossi, avec un front bas, mais c’était un gradé dans l’armée du Nord, la Première Bannière.

Hsien-feng s’étant apparemment radouci, Lan Er était de nouveau admise aux fêtes du palais; il daignait même l’y saluer et lui témoigner quelques égards, sans se départir toutefois de sa froideur. Sans doute les Grands Conseillers l’avaient-ils rappelé au respect des convenances. Peu de jours plus tard, à l’occasion d’une de ces fêtes, la célébration d’un anniversaire comme le plus souvent, Lan Er entreprit le prince Chun à propos de Jung Lu.

— Que lui vaut ta bienveillante attention, Grande Concubine?

— C’est un vaillant cousin, prince.

Chun hocha la tête : un Mandchou donc, du clan des Yehenara.

— Mon père, reprit-elle, disait qu’il est toujours utile, dans les temps de prospérité, de fortifier ses alliés. Plus ils sont nombreux, mieux on repousse les ennemis qui pullulent dans l’adversité.

Son père n’avait jamais rien dit de tel, mais le prince hocha la tête avec force, pour exprimer son approbation. Il était, comme Lan Er, conscient des factions qui se formaient à la Cour et si, de surcroît, le lieutenant Jung Lu était cousin de la Grande Concubine, il était donc apparenté à l’héritier.

Quelques jours plus tard, la visite du lieutenant Jung Lu fut annoncée au Palais de l’Élégance immuable. Quand il entra, le cœur de Lan Er palpita : le jeune homme était encore plus grand, plus beau, plus radieux que le garçon l’avait jamais été.

— Quand je suis allé remercier le prince Chun de sa bienveillance, il m’a confié qu’elle devrait s’étendre à la Grande Concubine, et qui vois-je? s’écria-t-il. Yehenara! Et plus belle que jamais !

Son sourire emplit l’âme de Lan Er.

— Il est doux de penser que la vaillance est récompensée et que j’y ai contribué.

Il s’agenouilla et lui prit les mains pour les serrer dans les siennes.

— Ton image ne m’a jamais quitté.

— Le pinceau qui l’a tracée m’a aussi offert la tienne.

Ils demeurèrent un moment, se regardant sans mot dire, comme pour fixer leurs retrouvailles dans toute son intensité.

— Où demeures-tu ici?

— Je ne demeure pas : je repars tout à l’heure pour Pékin. Je ne suis venu que pour t’exprimer ma gratitude.

Elle réfléchit un moment.

— Envoie un messager à ton supérieur pour le prévenir que le prince Chun t’a retenu pour la nuit.

Elle se débrouillerait pour obtenir un billet de Chun.

— Un eunuque te conduira au palais des visiteurs. On t’y offrira un lit et des serviteurs pour tes ablutions et on t’y servira un souper. Plus tard, à la onzième heure, viens. Rappelle-toi le chemin, car la nuit est sans lune.

Il sembla saisi. Puis il baisa les mains de celle qui avait été Yehenara. Elle lui caressa l’oreille. Ils rirent. Elle eut quinze ans de nouveau. Et elle appela l’eunuque pour conduire le capitaine Jung Lu au Palais des Oiseaux bienvenus.

*

Après la onzième heure, elle se félicita cependant d'avoir acquis plus d'expérience qu'elle n'en avait lors de ses premières caresses avec Jung Lu.

— Le ciel, ce soir, compte deux lunes, murmura-t-il en lui caressant les seins.

— Et ton souffle est doux comme le vent dans les pins. Elle était alors trop éperdue de volupté du corps et de l'esprit pour se rappeler une maxime de Lao-tseu, qui l'avait d'abord intriguée et qu'elle avait relue maintes fois pour en pénétrer le sens :

La vertu suprême ignore la vertu; c'est pourquoi elle est la vertu.

La vertu secondaire cultive la vertu; c'est pourquoi elle n'est pas la vertu.

La vertu suprême n'agit pas et n'a pas de raison d'agir.

Elle se dit alors qu'elle ne cultivait pas la vertu, parce qu'elle l'était. Elle se justifiait du seul fait d'exister, désormais maîtresse de son corps. Maîtresse d'elle-même. C'était un sentiment nouveau, enivrant. Le destin lui avait fait un cadeau somptueux ; il lui en révélerait bientôt la valeur.

11

Le protocole ou la mort!

Selon les principes inspirés de Confucius, aucune des pestilences du monde extérieur ne devait atteindre l'Épouse Suprême. Or, les étrangers étaient suspects de charrier en permanence les miasmes de la corruption. Telle fut la raison pour laquelle la Fille-Orchidée de jadis, Yehenara, appelée ensuite Lan Er, ne verrait le premier étranger de sa vie – exception faite des Longs Nez aperçus dans son enfance cantonaise – que dans les circonstances les plus incongrues, et bien des années plus tard.

Illusoire protection : toute créature est soumise à la volonté des forces de l'univers, comme le postule la sagesse confucéenne et le prouve l'astrologie. Et que dire des événements qui se produisent dans l'environnement immédiat! Un incident causé d'une part par la folie d'un fonctionnaire sourcilleux et borné, de l'autre par la crapulerie mercantile des Longs Nez, allait modifier le caractère et le destin de Lan Er. Il allait aussi mettre en branle quelques-unes des puissances du monde de l'époque, dont la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis.

Le 8 octobre 1856, quelques semaines après la scandaleuse sortie d'une donzelle de province à la face du fils du Ciel Hsien-feng, un fonctionnaire des douanes chinoises à Canton envoya quatre officiers et soixante marins saisir un bateau sous pavillon britannique, l'*Arrow*, alors ancré dans la rivière des Perles. L'équipage chinois fut arrêté.

« Bateau » était un bien grand mot pour cette barcasse gréée en jonque, manœuvrée par un équipage disparate, Chinois, Annamites, Malais et autres, sous le commandement d'un Irlandais qui dégrisait rarement. Ce rafiot ne devait son pavillon britannique qu'au laxisme de sir John Bowring, gouverneur de Hong Kong, nouvelle colonie de la Couronne. L'Anglais estimait en effet de son devoir de développer l'activité de Hong Kong, et concédait la licence d'un pavillon britannique à tous ceux qui se donnaient la peine de la demander. Y compris des trafiquants d'opium et des pirates. L'*Arrow*, qui devait jouer un rôle historique, était une de ces embarcations que les Chinois appelaient dédaigneusement des « dragons furtifs».

Le fonctionnaire avait bien eu un motif pour sa descente : il recherchait un pirate reconnaissable à son turban rouge et à ses incisives manquantes, et le forban avait justement été signalé ce matin-là à bord de l'*Arrow*. De surcroît, la licence britannique de la jonque était périmée. Et surtout, ce fonctionnaire avait une dent contre ces Longs Nez qui trafiquaient de l'opium et ruinaient la santé de ses compatriotes. Mais il avait été pour le moins téméraire en s'attaquant à un navire sous pavillon britannique. Les Anglais, en effet, étaient particulièrement ombrageux quand on touchait à leurs symboles nationaux, autant dire leurs intérêts.

Le pseudo-consul britannique à Canton – qui n'était en fait qu'un interprète agissant comme consul par intérim –, Harry Parkes, était un arrogant vétilleux: il se mit en tête que les Chinois avaient violé la souveraineté britannique et tenta d'aller délivrer l'équipage. Les policiers chinois lui rirent au nez. Il alla protester chez le commissaire du port et demanda des excuses. Le gouverneur, Yeh Ming-chen, vaste pouffiat ignorant des civilités diplomatiques et ne connaissant que la force, fit libérer les marins mais ne présenta pas d'excuses. Sa vanité gonflée comme un poisson-lune, Parkes rallia à sa cause le gouverneur

britannique de Hong Kong et tous les Anglais de la colonie jugèrent que « le drapeau anglais avait été insulté».

Cette querelle de quatre sous prit soudain des proportions extravagantes. Les canonnières britanniques sous le commandement de sir Michael Seymour bombardèrent Canton pendant six jours et ne s’arrêtèrent que le dimanche, parce que les Anglais étaient évidemment des chrétiens. Les Américains, qui n’avaient rien à voir avec cette affaire, prirent le parti des Anglais et bombardèrent aussi Canton. Les Chinois répliquèrent et l’un de leurs boulets tua un matelot américain. Le commodore Armstrong décida alors de montrer à ces Jaunes de quel bois il se chauffait : il s’empara des fortins qui commandaient le port et les fit sauter.

Londres fut informée des événements. Le Premier ministre Palmerston fut d’abord blâmé pour avoir défendu le comportement arrogant de ses lointains fonctionnaires; il démissionna. L’opinion publique, indignée, le ramena promptement dans son fauteuil et Palmerston envoya une escadre en expédition punitive en Chine, sous le commandement de lord Elgin.

La France, qui n’avait à voir non plus dans l’affaire, mais que la récente guerre de Crimée avait rendue solidaire de l’Angleterre, sauta sur l’occasion. Prétextant du meurtre d’un missionnaire français, le père Chapdelaine, assassiné en février alors qu’il œuvrait en territoire chinois en contravention avec l’interdiction impériale, elle expédia aussi une mission militaire, sous le commandement du baron Jean-Baptiste Louis Gros.

Les Américains dépêchèrent plusieurs navires de guerre et un observateur. Les Russes, enfin, intéressés par l’affaiblissement probable du pouvoir mandchou dans le Nord, envoyèrent des navires et des observateurs sous la direction de l’amiral comte Vassilievich Poutiatine, chargé d’une mission de médiation, supposait-on.

L’Occident était donc monté sur ses grands chevaux. Mais la Grande Concubine n’en savait rien. Peut-être l’empereur non plus. Sans doute Sushun, qui contrôlait le courrier, jugeait-il inopportun de le contrarier avec un rapport sur ce qui n’était après tout qu’un problème portuaire mineur.

En réalité, c’était le commencement d’une tragédie qui bouleverserait le destin de la Chine et porterait l’ancienne Fille-Orchidée sur le chemin du pouvoir.

*

L’incident même de l’*Arrow* n’avait duré que quelques jours. De protestations en atermoiements, les négociations entre les Occidentaux et les Chinois traînèrent plus d’un an.

Quand lord Elgin – le fils de celui qui avait fait scier les sculptures du Parthénon pour ses collections privées – arriva à Canton, sa première visite fut à lord Napier, le « surintendant » du commerce anglais, en fait le chargé de pouvoirs de Victoria, reine d’Angleterre et d’Irlande – elle ne deviendrait impératrice qu’en 1876.

Par les fenêtres du bureau de Napier, on voyait au large les navires de guerre britanniques sur le ciel crépusculaire. « Cela ferait un beau tableau de marine », songea lord Elgin.

— J’espère que la vue de la flotte ramènera ces gens à la raison, dit-il en sirotant une tasse de *cha* de Chine.

La décoction était sensiblement plus claire que celle des thés de l’Inde, et le parfum plus subtil. Lord Elgin se lécha les lèvres. En dépit de ses titres ronflants et du caractère belliqueux de sa mission, ce petit homme rondouillard, en pot à tabac, était aussi peu martial que possible.

— Je crains que la tâche soit ardue, répliqua lord Napier. J’ai appris à connaître les Chinois depuis que je suis ici. La stratégie et la tactique de ces gens sont de faire traîner les

choses jusqu'à la mort des interlocuteurs. Après, leurs successeurs peuvent les reprendre jusqu'à ce qu'ils aillent eux aussi au tombeau. Ils nous mènent en bateau depuis des années, en fait depuis la fin de la guerre de l'Opium, il y a douze ans. Ils n'ont respecté aucune des clauses du traité de Nankin qu'ils ont pourtant signé.

— Oui, j'ai vu les dossiers, admit lord Elgin. Mais je veux quand même espérer que la présence de ces cuirassés les fera changer d'attitude. Ils savent bien qu'une seule bordée de nos canons réduirait la moitié de la ville en ruines. Et la flotte française est en route.

— Et les Américains aussi.

— Ne nous faisons pas trop d'illusions sur leur engagement: ils n'interviendront qu'en dernier recours. Et les Russes, sans doute, n'interviendront pas du tout. Mais il faut, une fois pour toutes, faire appliquer les conventions du traité de Nankin: la Chine doit ouvrir ses portes. Je rencontrerai cet empereur quoi qu'il lui en coûte.

Après s'être resservi de *cha*, lord Elgin demanda :

— Ai-je bien lu que le pouvoir impérial est en butte à une guerre civile?

— En effet. L'empereur Hsien-feng a perdu plusieurs villes du Sud et des dizaines de milliers d'hommes dans une guerre qui dure depuis la fin de la guerre de l'Opium. Il a également perdu plusieurs grandes villes. Nankin est aux mains des rebelles depuis quatre ans.

— Que veulent ces rebelles?

— Ce sont des disciples égarés de nos missionnaires, expliqua lord Napier d'un ton légèrement embarrassé. Mais je ne dirais certainement pas que ce sont des chrétiens. Ils disent qu'ils veulent la justice céleste. En fait, ils ne veulent plus de la féodalité des Mandchous.

Lord Elgin soupira. Le royaume n'avait-il pas assez des mutineries qui venaient d'éclater en Inde? Fallait-il que le destin jetât sur ses épaules la responsabilité d'une guerre

possible avec la Chine ? Et tout ça pour quoi? Pour une sombre querelle au sujet d'une barcasse nommée *Arrow*.

Le gong sonna : Son Excellence le baron Gros venait d'arriver pour le dîner auquel il avait été convié.

*

Le 12 décembre 1857, les représentants des grandes puissances se réunirent à bord du navire amiral *Blenheim*. Ils adressèrent au gouverneur de Canton, le malgracieux Yeh Ming-chen, la mise en exécution des traités de 1844, le droit d'entrer dans le port de Canton et des dommages pour les pertes subies lors de l'incident de l'*Arrow*. C'était un ultimatum: le gouverneur avait un délai de dix jours pour obtempérer.

Il répondit par un refus.

Les canons tonnèrent.

Deux jours avant Noël 1857, Canton tomba. Les troupes britanniques et françaises débarquèrent. Un gouvernement d'occupation fut établi, dirigé par le pseudo-consul Parkes qui avait enflammé ce baril de poudre. Yeh Ming-chen fut appréhendé et déporté en Inde. Personne ne le regretta : c'était une brute sanguinaire qui, prétextant des exigences de la lutte contre les T'ai-p'ing, avait décimé des campagnes entières, effaçant des villages de la carte sous le prétexte que les paysans étaient toujours opposés au pouvoir.

Les chefs des expéditions militaires européennes décidèrent alors de monter jusqu'à Pékin pour traiter directement avec l'empereur Hsien-feng et obtenir enfin le droit d'accéder aux grands ports maritimes et fluviaux, ainsi que d'avoir des représentants permanents à la Cour impériale.

À Pékin, nul ne comprenait rien à la situation.

Le jour même où les Anglais, les Français et des observateurs américains et russes étaient arrivés à Shanghai, Sushun déclara à son maître :

— Des émissaires de la Grande-Bretagne et de la France sont en route pour venir te voir, empereur.

— Qu’est-ce qu’ils veulent?

— Certainement te demander des privilèges et des faveurs, empereur.

— Comment ont-ils pu pénétrer dans le pays?

— Ils ont une escorte militaire. Et ils ont traversé des territoires occupés par les T’ai-p’ing. Ils auront intimidé les gouverneurs locaux.

Cela n’avait rien à voir avec la réalité : les escadres occidentales avaient longé les côtes avec leurs troupes à bord. Hsien-feng haussa les épaules.

— Délègue-leur des mandarins qui leur feront perdre du temps. S’il le faut, organise des fêtes. Ils les adorent.

— Et je leur envoie aussi des femmes han?

L’empereur gloussa.

— Pourquoi pas !

An Dehai entretenait évidemment des intelligences jusque dans les équipes des eunuques du palais, et notamment de ceux qui rangeaient les messages destinés au ministre militaire. L’un d’eux avait déchiffré le message informant l’empereur que Canton était occupé par des troupes occidentales et que les escadres des Longs Nez avaient appareillé pour le Nord. Il en fit part à An Dehai. Celui-ci prévint Lan Er, lui expliquant que si les escadres avaient atteint Shanghai, elles ne tarderaient pas à arriver à Tien-tsin, l’un des trois ports qui commandaient l’accès de Pékin.

— Ce que les T’ai-p’ing n’ont pas réussi, les Barbares de l’Ouest peuvent le faire.

Lan Er alerta l’empereur. Il venait enfin d’être informé de la situation par son frère, le prince Kung, chef des six ministères de l’Empire; il ne semblait cependant pas ému outre mesure.

— Kung estime que les T'ai-p'ing sont un souci plus justifié que ces Barbares, laissa-t-il tomber. Avec ceux-ci, on peut toujours discuter.

Voire.

Lan Er en dormit mal. De quel Empire son fils hériterait-il donc? Les T'ai-p'ing au Sud, les Barbares à l'Est! Ces rats auraient bientôt dévoré l'immémorial royaume.

*

En mai 1858, les escadres britannique et française, et des navires transportant les observateurs américains et russes, jetèrent l'ancre devant les forts de Taku, quatre tours trapues à l'estuaire de la rivière Bai-he; elles commandaient le canal menant à Tien-tsin, clé de la route vers Pékin. Les Chinois tirèrent des salves. Quelques coups des canons des cuirassés occidentaux les réduisirent au silence.

À la stupeur générale, toute résistance s'effondra. Elgin et Gros entendirent tirer parti de ce coup de semonce: ils poursuivirent leur avance et occupèrent Tien-tsin. Trêve de manœuvres dilatoires, ils n'étaient pas venus jusque-là pour faire des courbettes !

Cette fois, les nouvelles, rapportées par des bateliers, déferlèrent à la Cité interdite comme dans le reste de Pékin. La consternation le disputa à la peur: les Occidentaux auraient-ils l'audace de pousser jusqu'à la capitale? Une crainte plus secrète, mais non moins aiguë, torturait les dignitaires de la Cour. Ces diables de Longs Nez prétendaient obtenir une entrevue avec l'empereur; or, l'avaient-ils assez répété, ils refusaient obstinément de mettre front à terre devant le monarque, l'incarnation vivante de la suprématie mandchoue sur le reste de l'univers. C'était la plus grave infraction au protocole des ancêtres; c'était inconcevable, impensable, inimaginable. Si

quiconque se présentait devant l’empereur sans avoir effectué le *kau tau* – « frapper la tête » – et donc touché le sol de son front, le dogme de l’omnipotence impériale serait lésé. Il risquerait même de s’effondrer, entraînant dans sa chute toutes les structures de la société mandchoue.

Lan Er harangua Hsien-feng. Il devait impérativement mobiliser toutes les forces de l’Empire pour repousser ces créatures ordurières et impétueuses.

Il hocha la tête. Pas question qu’il les reçût, qu’il les autorisât à installer des ambassadeurs à Pékin ou leur donnât le droit de naviguer à leur gré sur les fleuves. Il leur déléguerait des émissaires qui les entortilleraient dans leurs finasseries, comme d’habitude. Comme à Nankin. Il suivit le conseil de son frère Kung. Pour temporiser, il envoya deux émissaires chevronnés, les mandarins de haut rang Kuei Liang et Hua Sha-na.

La pompe entourant leur cortège était époustouflante : trois cents hommes, eunuques et gardes du corps en tenues chamarrées. Ils comptaient bien ébaubir les Barbares occidentaux. Or, ceux-ci s’étaient équipés d’une arme secrète, à laquelle les Mandchous ne s’attendaient pas : un interprète expérimenté, Horatio Lay, qui parlait le mandarin aussi bien que sa langue maternelle et pouvait renseigner sur-le-champ Anglais et Français sur ce que mijotaient les mandarins.

Les émissaires ergotèrent; le pouvoir impérial considérait deux requêtes occidentales comme non négociables : le droit pour des ambassadeurs de s’installer à Pékin et le droit pour les Occidentaux de naviguer sur les grands fleuves. Au bout de plusieurs jours de phraséologie tortueuse et de simagrées, Elgin s’impatienta : ou bien il obtenait la capitulation totale, ou bien les troupes anglo-françaises marcheraient sur Pékin. Les mandarins fondirent en larmes et révélèrent alors des documents inattendus : leurs arrêts de mort s’ils cédaient aux Occidentaux. Ils brandirent même les lacets de soie avec lesquels ils seraient étranglés.

Stupéfait, peut-être ému, le baron Gros tenta d'intercéder en leur faveur, mais lord Elgin avait compris la mentalité de ses adversaires :

— Ça ne fera que deux morts de plus, répondit-il.

Les deux mandarins rentrèrent donc à Pékin se faire étrangler.

Le 26 juin, lord Elgin fit savoir à ses interlocuteurs que, s'ils n'acceptaient pas immédiatement toutes les conditions des Occidentaux, les troupes marcheraient sur Pékin et y installeraient les ambassadeurs de Grande-Bretagne et de France par la force des canons.

Lan Er tempêta. Un clan de jusqu'au-boutistes s'était constitué à la Cour et elle en était le chef incontesté.

L'empereur voulait cependant éviter l'épreuve de force. Déjà déchiré au sud par les menées des T'ai-p'ing, le pays ne serait pas en état de résister à l'agression militaire de puissances formidablement équipées. Sur le conseil de son frère Kung, il envoya un négociateur de premier rang en mission de conciliation : le mandarin Ki-ying, celui qui avait négocié ce traité de Canton demeuré creux.

Mais Ki-ying avait beaucoup vieilli et était maintenant à moitié aveugle. Il recommença ses plaidoiries : il ne voulait, assurait-il, que parvenir à un accord favorable aux deux parties. Ses bavardages diserts épuisèrent les dernières bribes de patience des Occidentaux. L'interprète Horatio Lay lui coupa les effets en exhibant un document saisi au gouvernorat de Canton: un message à l'empereur du même Ki-ying dans lequel il assurait qu'il duperait et materait les Barbares par des flatteries.

Un passage de ce message devait d'ailleurs passer à la postérité comme preuve de l'insondable mépris des Chinois pour les Européens :

Les Barbares anglais ayant été amadoués, les Barbares français et américains sont aussi venus cette année. Je les ai également traités de façon à les mettre en belle humeur. Nés et élevés dans des pays étrangers, ces Barbares sont incapables de comprendre les choses de l'Empire du Milieu. Je leur ai fait l'honneur de leur donner des repas et j'ai ensuite été invité par eux dans leurs résidences. Tous se sont disputés à qui m'offrirait à manger et à boire. Ces Barbares ont une grande affection pour leurs femmes. C'est au point que le Barbare américain Parker et le Barbare français Lagrenée ont amené les leurs. Quand j'allais chez eux pour traiter d'affaires, soudain ces femmes parurent pour me saluer. Je fus très mal à l'aise, tandis qu'elles étaient charmées. On voit par là qu'il est impossible d'exiger quoi que ce soit de ces Barbares en fait de cérémonial et qu'il est inutile d'éclairer leur stupidité.

Le vieillard fondit en larmes tout comme ses prédécesseurs mandarins et quitta la salle des négociations. Il fut ramené enchaîné à Pékin, puis contraint de mettre lui-même fin à ses jours en avalant du poison.

Les habituelles ruses des négociateurs avaient échoué. Il faudrait, admit Hsien-feng, signer le traité demandé par les Barbares.

Lan Er était hors d'elle. Elle le fit savoir. Telle une braise qui ranime le feu dans une fournée de bois sec, sa colère gagna la hiérarchie militaire, d'ailleurs prompte à s'enflammer. L'honneur mandchou interdisait qu'on laissât la porte ouverte à ces Occidentaux, impatients d'imposer leur pouvoir à un pays millénaire. Une résolution nouvelle

gagna les rangs des armées : ils devaient être repoussés coûte que coûte.

Alors commença l’un des chapitres de la Grande Histoire de l’Infamie.

12

Les grimaces de la trahison et les folies de l’arrogance

Le 25 juin 1858, les cinquante-six articles du traité de Tien-tsin furent portés aux nouveaux négociateurs chinois par Horatio Lay. Les termes en étaient draconiens : ouverture de dix ports fluviaux aux Occidentaux, liberté de circulation dans le pays, liberté de mouvement pour les missionnaires protestants et catholiques, limitation des tarifs douaniers sur les importations à 2,5 %, liberté du commerce de l’opium et paiement de six millions de taëls d’argent[4] en indemnités à la Grande-Bretagne et à la France.

« Aucun mot n’en peut être changé, écrivirent les émissaires à l’empereur. Les canonnières sont toutes proches. »

Un accord de principe fut trouvé : la ratification officielle du traité par les deux parties aurait lieu un an plus tard.

Un an, cela laissait du temps pour réagir. L’empereur n’essaya plus de négocier. L’essentiel pour lui était de se débarrasser de la présence des escadres occidentales si près de Pékin.

Aiguillonné par les factions des Mandchous qui n’entendaient rien concéder aux Barbares, de même que par Lan Er, Hsien-feng reconstitua ses forces militaires. Il donna l’ordre au général mongol Tseng-kuo Lin-chin de réparer et renforcer les forts de Taku. Et il réorganisa l’armée du Nord.

À la Cité interdite, on exulta. Douze mois de répit! Que ne pouvait-on faire dans ce délai ! Les Barbares étaient vraiment stupides. Ils croyaient que leur traité pouvait changer le monde et l'immémoriale dynastie Qing. La félicité pour Lan Er se répandit sur ses nuits. Elle avait imaginé de nouveaux jeux amoureux avec An Dehai. Ils s'y servaient, avec un bel esprit d'invention, de l'objet d'ivoire que le faux eunuque lui avait montré le soir de leurs premiers ébats.

Ces plaisirs nocturnes fouettaient en elle l'énergie animale nécessaire à ses journées. Les enseignements de Chou Li lui revenaient en mémoire : l'être humain est un élément du cosmos, il en extrait sa vigueur. Telle une prêtresse absorbant la force des éléments, elle fortifiait ses batteries contre les deux factions qui dominaient la Cour et même l'empereur, ces hommes stupides qui visaient à la rabaisser au rang d'une simple concubine, fût-elle privilégiée, et à l'écarter des cercles du pouvoir.

Elle? La mère du prince héritier? Ces gens l'avait sous-estimée. Elle savait leur dédain pour les femmes, instillé dès leur plus jeune âge par la récitation du *Livre des odes* de Confucius :

L'homme intelligent construit une cité,
La femme intelligente le fait se coucher,
Car le désordre ne provient pas du ciel,
Mais il est causé par les femmes.

Ah ! Comme si le fait de se coucher ne rétablissait pas l'ordre dans l'âme des amoureux! Et que serait un homme sans une femme ? Un eunuque virtuel!

Mais là, elle s'interdit de pousser sa révolte jusqu'à s'interroger sur la vraie nature du Sage. N'aurait-il pas

préféré les moinillons?…

*

Les deux factions, qui n’en faisaient en réalité qu’une, étaient celles des Chapeaux de fer et la Bande des Huit. Les premiers étaient des aristocrates mandchous, tous farouchement hostiles à l’Occident et pénétrés de la conviction qu’ils gouverneraient le monde jusqu’à la fin des temps, selon les principes de leurs ancêtres. Pour eux, les femmes n’existaient que comme génitrices et objets de plaisir.

Quatre d’entre eux, le prince Cheng, son demi-frère le dangereux Sushun, le prince I et Ching-chou, tous généraux, comptaient quatre Grands Conseillers de l’empereur parmi leurs âmes damnées; ils formaient ainsi la Bande des Huit. Sushun en était le meneur.

En principe, Lan Er défendait la même cause qu’eux, et aucune raison de désaccord ne les opposait. Mais elle défendait aussi sa propre cause et c’était là que le bât blessait.

Elle tissait une toile fine, presque invisible, autour de Sushun. Des complicités subtiles, prudemment monnayées et donc changées en fidélités, de préférence parmi les nombreux ennemis que Sushun s’était attirés par son arrogance brutale. Ainsi des conseillers de rangs inférieurs qui hantaient le Palais des Brumes de Fraîcheur, demeure de l’empereur. Les fils s’épaissiraient avec le temps, elle en était certaine, jusqu’à ce que la face principale du monstre à huit têtes fût prisonnière de la toile. Car tous les contes de l’Empire céleste l’assurent : chez ces bêtes-là, il y a toujours une tête qui commande aux autres.

Seul devait triompher le Grand Dragon.

*

Un an plus tard, les escadres anglaise et française revinrent, l'une dirigée par le frère cadet de lord Elgin, Frederick Bruce, l'autre par l'émissaire de Napoléon III, M. de Bourbulon. Les délégués américains et russes faisaient une fois de plus partie du voyage.

Présent aux interminables négociations préliminaires du traité, Bruce gardait en mémoire les pièges et les atermoiements chinois. Moins débonnaire que son frère, il était d'autant plus mal disposé à l'égard des Chinois que ceux-ci, toujours désireux d'éviter la présence européenne dans Pékin, avaient entre-temps demandé aux émissaires que la ratification eût lieu à Shanghai. Flairant un nouveau subterfuge, Bruce avait refusé.

Les Mandchous n'étaient évidemment pas mieux disposés: l'intransigeance et la brutalité des exigences occidentales les confortaient dans le sentiment qu'ils avaient affaire à des Barbares que ce fussent les *Ying-gui-ren* (les Anglais) ou les *Fa-guo-ren* (les Français). Et ces derniers ignoraient encore le souverain mépris des Chinois, Mandchous ou Han, à leur égard.

Au début, cependant, tout se passa à peu près correctement. Le général Tseng-kuo Lin-chin informa les émissaires occidentaux que l'empereur souhaitait que les escadres ne jettent pas l'ancre devant les forts de Taku, mais plus au nord, à Peitang. Ces derniers en convinrent. De Peitang, ils se rendraient donc à Pékin par voie de terre.

Au premier regard, la demande n'était pas exorbitante. Le délégué américain John Ward s'y plia le premier sans trop rechigner. Mais il déchanta rapidement. Les Mandchous les transportèrent, lui et son équipe, dans des chariots ordinaires, c'est-à-dire affreusement brinquebalants, sur quelque deux cent soixante-quinze kilomètres, pour montrer aux Pékinois le peu de cas qu'ils faisaient des Longs Nez.

Quand, à Pékin, les Américains demandèrent à voir l'empereur, leurs interlocuteurs y mirent une condition : introduits en son auguste présence, ils se prosterneraient fronts contre terre. Les Américains n'avaient pas déclenché la guerre d'Indépendance pour se mettre la face par terre devant un monarque. Ils refusèrent, indignés, et s'en retournèrent vers leurs navires Gros-Jean comme devant et furieux.

Sur quoi des émissaires impériaux annoncèrent aux Occidentaux que le traité ne pourrait être ratifié en l'état et qu'il appelait plusieurs amendements.

Les Anglais s'offusquèrent des exigences et des nouvelles tergiversations mandchoues. Ils jetèrent quand même l'ancre devant les forts de Taku. Les Mandchous ouvrirent le feu : quatre navires anglais sombrèrent et un cinquième subit de lourdes pertes. Un des navires américains riposta.

Le camouflet inattendu infligé aux Barbares déclencha une vague de joie et de fierté à Pékin. Des feux d'artifice illuminèrent le ciel pendant trois nuits.

La Grande Concubine, rayonnante, donna un festin pour l'occasion.

Les neuf mois de silence occidental qui s'écoulèrent ensuite offrirent à Hsien-feng et aux siens l'illusion que cette fois, les Barbares avaient compris la leçon et se le tenaient pour dit.

Erreur. Les Occidentaux avaient d'abord été sonnés par leur défaite, mais apprenant les nouvelles, Londres et Paris explosèrent de fureur et crièrent vengeance. Lord Elgin et le baron Gros reprirent du service à la tête de deux expéditions militaires. Les Alliés étaient déterminés à montrer à ces Mandchous qui était le plus fort. *Nolens volens*, par tous les diables de l'enfer, le traité de Tien-tsin serait signé, en présence de l'empereur lui-même, sans salamalecs ni chinoiseries. Et cette fois, les dommages seraient de seize millions de taëls !

À l'aube du 12 juillet 1860, les Anglais et les Français débarquèrent en force à cinq kilomètres au nord des forts de Taku, après un déluge de feu de deux heures et demie. Instruits par l'expérience, ils avaient choisi le point faible des positions chinoises. Au bout de trois heures de combats, les deux forts tombèrent. Les drapeaux anglais et français furent hissés. Peu après, une formidable explosion secoua la côte : la poudrière voisine ravitaillant les deux forts avait sauté. Quand les Occidentaux en explorèrent les ruines, un spectacle atroce les attendait: quelque mille cinq cents cadavres déchiquetés y gisaient. Le commandant avait interdit qu'aucun soldat s'échappât.

La nouvelle arriva bientôt à Pékin. La panique se répandit. On apprit aussi que la garnison de Peitang avait déserté cette ville proche des forts. Des habitants commencèrent à fuir la capitale. Le bruit courut que l'empereur était malade et voulait quitter la ville…

La vérité était pire : Anglais et Français avaient entamé leur marche vers Pékin. Ils s'apprêtaient à occuper la citadelle de Tungchow, à moins de vingt kilomètres de la capitale, mais ils n'avaient pas encore donné l'assaut.

Hsien-feng envisagea de quitter Pékin pour la résidence de Jehol, au-delà de la Grande Muraille. Là, parmi son peuple, il se sentirait en sécurité.

— Les Barbares n'entreront jamais à Pékin, empereur, lui déclara Lan Er. Ils sont impuissants. Je t'adjure de rester. Le temps est une de tes armes les plus précieuses. Envoie-leur des émissaires pour discuter. Tu gagneras ainsi un nouveau délai pour reformer tes armées. Songe, empereur: un demi-million de guerriers ! Ils ne feront qu'une bouchée de ces Barbares !

Il la considéra d'un regard terne, du fond de ses orbites de plus en plus sombres. Tenant un mouchoir de soie écarlate

devant sa bouche, il semblait respirer avec peine. Mais enfin, il hocha la tête.

Le lendemain matin, un émissaire – un de plus –, Chi Ying, l'un des conseillers impériaux, partit pour Tungchow. Il devait persuader les Alliés de se retirer, rien de moins. Dialogue de sourds. Il rentra à Pékin avouer son échec. Sushun lui fit remettre une cordelette de soie.

Trois mandarins lui succédèrent sans plus d'effet. Mais, sans qu'on sût pourquoi, ils échappèrent au funeste cadeau des cordelettes de soie.

Un édit impérial fut affiché en ville :

> *L'an dernier, les Barbares ont tenté de forcer l'entrée du fleuve Bai-he, mais en un clin d'œil, leurs navires ont été coulés et des milliers de cadavres flottaient sur la mer jusqu'à une lieue du rivage. Je pensais que cette leçon les aurait rendus plus prudents. Mais un an après leur défaite, ils sont revenus plus nombreux et plus insolents qu'auparavant... Ma colère va sévir et les exterminer sans merci. J'ordonne à tous mes sujets, Chinois et Mandchous, de les pourchasser comme des bêtes sauvages. Que les villages soient abandonnés quand cette vermine en approche. Que toutes les provisions sur lesquelles ils pourraient mettre la main soient détruites. Ainsi leur race maudite périra de faim, comme des poissons dans un étang asséché.*

Sur le conseil de quelques-uns de ses alliés, Lan Er avait en effet fait valoir que les Barbares affronteraient très bientôt des problèmes de ravitaillement.

Et quand elle rencontrait l'empereur, elle clamait:

— Le peuple décuplera le nombre de tes soldats, empereur! Quand ses masses, même désarmées, se jetteront sur les Barbares, elles les engloutiront comme les flots d'un fleuve !

À vingt-cinq ans, elle s'était muée en chef de guerre.

*

Hsien-feng s'efforça de conserver l'espoir. En fait, il s'efforçait de conserver la vie. Le lendemain, un nouvel édit tenta d'enflammer les populations : il offrait cent taëls d'argent pour la tête d'un Barbare blanc et cinquante pour celle d'un Barbare noir (une partie des troupes anglaises était composée de Sikhs). Il avait été promulgué sur l'ordre de Lan Er.

Un message adressé aux Alliés les somma de se repentir et rejeta les dommages additionnels de dix millions de taëls qu'ils exigeaient. La vérité était que le gouvernement interprétait la patience des Alliés comme un signe de pusillanimité et qu'il multipliait les rodomontades.

Ce qui n'empêchait que des coffres remplis de trésors de toutes sortes, jades, mobilier précieux, soieries, pierreries et pièces d'or et d'argent, étaient chargés tous les jours sur des charrettes prenant la direction du nord.

Trois autres mandarins se rendirent au camp allié, devant Tungchow. Les négociateurs d'Elgin, sir Harry Parkes et Thomas Wade, n'eurent pas grand mal à leur faire avouer qu'ils n'étaient nantis d'aucun pouvoir et qu'ils étaient simplement venus pour ergoter, c'est-à-dire gagner du temps. Les Alliés virent rouge : Elgin donna à son armée l'ordre de reprendre l'avance sur Pékin.

Certaines que leur autorité demeurait suprême, mais affolées par la promptitude avec laquelle les militaires alliés avançaient, les sommités de la Cour résolurent d'envoyer

encore des émissaires, mais ceux-là de haut rang : le prince I, cousin de l'empereur, et Mu Yin, président du Conseil de guerre. Ils étaient soumis aux consignes de Lan Er: ne rien céder aux Occidentaux.

Profitant du déclin physique de l'empereur, Lan Er était devenue son porte-parole :

— Ne leur faites aucune concession, avait-elle ordonné. Souvenez-vous à chaque minute que notre armée représente un demi-million d'hommes résolus. Ces Barbares ne sont qu'un nuage de guêpes. Ils doivent être déjà affamés. Au premier assaut de notre cavalerie, ils seront anéantis !

I et Mu Yin adressèrent donc un nouveau message aux Alliés, les assurant qu'il serait possible d'établir un accord à la satisfaction des deux parties. Les Alliés en avaient déjà assez entendu : Elgin donna l'ordre de s'emparer de Tungchow. Nouvelle panique à Pékin. I et Mu Yin reçurent l'ordre d'accéder enfin à toutes les demandes des Alliés. Mais ils y mirent une condition: qu'Elgin et Gros ne pénètrent dans la capitale qu'avec une petite escorte d'honneur. Elgin l'accepta.

Dans sa candeur d'Occidental, il annonça qu'il remettrait en mains propres à l'empereur une lettre de la reine Victoria. Pour lui, cela représentait un grand hommage. I et Mu Yin eurent de la peine à dissimuler leur effroi : comment, recevoir d'une reine inconnue un message prétendant traiter l'empereur d'égal à égal? Mais c'était un affront inimaginable! Leur devoir était d'empêcher cela à tout prix.

L'entrevue avait eu lieu dans un village proche de Chungtow, Chang Chia-wan. Ce fut de là que, le 18 septembre 1860, une délégation alliée partit pour Chungtow, afin de régler avec I et Mu Yin les détails de la visite de lord Elgin et du baron Gros à la Cité interdite.

Quand les délégués occidentaux mentionnèrent la remise de la lettre de la reine Victoria, I et Mu Yin piquèrent une rage fulminante.

— C’est inadmissible ! Il ne peut pas y avoir de paix ! C’est la guerre ! crièrent-ils.

Les masques étaient tombés. Fini les simagrées papelardes.

Les pourparlers étant rompus, la délégation européenne quitta Chungtow estomaquée.

*

En retournant vers leur base pour rendre compte de la rupture des négociations à leurs chefs, les délégués subirent un autre choc. Leur attention fut attirée par des hennissements de chevaux à brève distance ; ils allèrent y voir et découvrirent des rangs de cavaliers en armes: les Mandchous avaient déployé une formidable masse de troupes sur les terrains où les Alliés devaient installer leurs camps. Des batteries de canons, des régiments de cavalerie et d’infanterie faisant flotter leurs bannières au vent…

Les Mandchous avaient donc tendu un piège aux Alliés : ils avaient projeté d’attaquer leurs armées pendant que les chefs de celles-ci, Elgin et Gros, seraient à Pékin.

Alarmé par ce spectacle, sir Henry Parkes décida d’ouvrir un entretien avec le chef de cette armée ; c’était le général mongol Tseng-kuo Lin-chin, celui qui avait fait réparer les forts de Taku et que les Anglais avaient surnommé, d’après les consonances de son nom, « Sam Collinson ». Un mouchoir blanc attaché à la baïonnette d’un soldat sikh, signalant, selon toutes les conventions de l’époque, que ses intentions étaient pacifiques, il prit la tête d’un petit groupe de cavaliers et se dirigea vers les rangs des soldats.

À peine Tseng-kuo Lin-chin aperçut-il les Longs Nez qu’il leur cracha un torrent d’injures au visage, puis il les fit saisir par ses hommes et jeter à bas de leurs chevaux. Tous les délégués, vingt-six Anglais et treize Français, furent liés à la

mode chinoise – poignets derrière le dos, chevilles attachées aux poignets – et jetés dans des charrettes à destination de Pékin.

L'esprit de traîtrise avait empoisonné l'héroïsme. Tseng-kuo venait de commettre une forfaiture.

L'arrogance mandchoue avait pris ombrage de ce qu'elle prenait pour l'arrogance occidentale et s'était ainsi lancée dans une aventure fatale. À la Cité interdite, la nouvelle de la capture des délégués européens sema l'effroi. L'empereur n'en avait jamais donné l'ordre. Il ignorait que c'était Lan Er qui avait fait monter l'exaspération des Chapeaux de fer en les persuadant de la nécessité du conflit et de l'impossibilité de laisser les Alliés avancer sur Pékin. Il en allait de la sauvegarde de l'Empire.

Mais la détermination de la Fille-Orchidée de jadis, nouvelle déesse de la guerre, ne pouvait suppléer à sa parfaite ignorance des différences entre les armements impériaux et ceux des Occidentaux.

Indignés par la capture traîtresse de leurs délégués, les Alliés n'avaient plus aucune raison de surseoir à leur offensive sur Pékin. Sans aucun égard pour les quelque cinquante mille hommes, cavaliers et fantassins commandés par l'infâme Tseng-kuo Lin-chin, ils foncèrent.

Le premier choc eut lieu au Palikao, pont qui enjambait le Grand Canal menant de Tungchow à Pékin. Il fut effroyable. Tseng-kuo fit donner la cavalerie tartare. Elle fonça en rangs serrés. L'artillerie alliée ouvrit de vastes trouées. Les Tartares fonçaient toujours, comme défiant les obus explosifs Armstrong, les nouveaux fusils Enfield et les nouvelles balles Minié qui perçaient leurs armures comme du fer-blanc. Un de leurs généraux tomba. En mesure de rétorsion, les Mandchous tirèrent deux prisonniers de leur cellule, l'abbé de Luc et le capitaine Brabazon, et les décapitèrent.

Mais au bout de sept heures, les restes de l'armée de Tseng-kuo battirent en retraite et décampèrent vers Pékin et

le nord. Les Mandchous avaient perdu plus de mille hommes, les Alliés seulement vingt. Le 21 septembre, le Palikao était libre. Tandis que les Anglais pourchassaient les vestiges des Mandchous et des Tartares, les Français allaient de l'avant. Parvenus à la porte Chi Hua de Pékin, ils y battirent les troupes qui prétendaient défendre l'accès de la cité impériale.

Il y eut peut-être autant de soldats qui périrent écrasés que de victimes des armes françaises.

*

Une panique folle régnait déjà dans la Cité interdite et se propageait dans les palais du Grand Jardin de la Splendeur circulaire, où l'empereur et les siens s'étaient retirés. La Cour faisait ses bagages dans la précipitation. Mais il fallait laisser presque tout sur place : les grands lits en bois de fer, les tables d'apparat, les sièges, les tentures…

Une guerre sourde faisait rage. La Bande des Huit voulait que l'empereur partît et se réfugiât à Jehol. La Grande Concubine s'y refusait farouchement. Princes et ministres avaient défilé dans ses appartements pour la prier de convaincre l'empereur de se réfugier à Jehol. En vain.

Mais quand les nouvelles de combats à la porte Chi Hua, à l'est de Pékin, furent connues, l'empereur prit sa décision: il partirait. Ordre fut donné de préparer le chariot impérial et d'aller à l'avant déblayer la route de ses cailloux pour éviter des cahots au véhicule.

Lan Er avait perdu la première manche de son combat contre la Bande des Huit.

13

L’incendie du paradis et les derniers mots du Phénix

Le 22 septembre à l’aube, un interminable convoi s’ébranla par la porte du Nord du Grand Jardin de la Splendeur circulaire, lui-même au nord-ouest de la capitale. Il mesurerait quinze *li* de long, près de sept kilomètres, et se dirigeait vers la résidence de Jehol, en Mongolie, à quelque cent cinquante kilomètres au nord de Pékin.

Précédé par la garde impériale, le chariot couvert de l’empereur apparut d’abord, sommé d’oriflammes, tiré par des mules, suivi par ceux de l’impératrice Tseu-an, de la Grande Concubine, des autres concubines, des princes de la famille impériale – dont I –, des dignitaires, du Grand Eunuque et de trois mille eunuques. Un nombre incalculable de chariots transportant des biens précieux fermait le convoi dont le chef n’était autre que l’amour de jeunesse de Lan Er, son soupirant de jadis, Jung Lu.

À toutes les raisons de chagrin, d’humiliation et de désarroi s’ajoutait une tragédie mineure. Dans l’urgence de l’exode, l’eunuque en chef de son palais avait sacrifié ses chiens pékinois chéris qui ne pouvaient être emmenés à Jehol et qui seraient, assurait l’eunuque, mangés par les Barbares.

Au moment de monter dans son chariot, l’affolement s’était, pour Lan Er, ajouté à la panique. Le prince impérial ! Où était le prince? Le prince Tsai-chun! Son seul bien, sa seule arme… Elle trembla : Sushun se serait-il emparé de lui? Dans ce cas, c’en était fait d’elle…

Des eunuques avaient été dépêchés dans toutes les directions. Au bout d’un long moment, deux d’entre eux revinrent : le prince héritier avait pris place dans la litière de l’impératrice Tseu-an.

Lan Er poussa un soupir de soulagement. Elle jeta, par une fente entre les portières de soie, un dernier regard sur le paradis qui avait été sa résidence depuis quatre ans.

Hsien-feng n’avait laissé comme représentant du pouvoir à Pékin que le prince Kung et quelques collaborateurs.

*

Après avoir dispersé les derniers vestiges de l’armée mongole, lord Elgin arriva enfin sur les traces des Français, devant les murailles qui enserraient la capitale. Ils étaient partis plus loin au nord ; il examina les murailles de Pékin et décida qu’il valait mieux ne pas tenter le siège de la ville sans l’artillerie qui était demeurée à Tungchow. Il donna l’ordre de faire venir les canons par le Grand Canal. Cela prendrait une semaine. S’il avait poussé jusqu’à la porte du Nord, il aurait intercepté le convoi impérial et forcé enfin Hsien-feng à signer en personne le traité de Tien-tsin et, ô indignité du vaincu, à prendre en main la lettre de la reine Victoria. Il ignorait que l’oiseau s’était échappé de la cage.

Mais où étaient donc les Français?

Le 6 octobre au soir, pourchassant, eux aussi, l’armée ennemie, ils étaient parvenus devant les hauts murs d’un lieu inconnu, à l’évidence une cité. Par-dessus les murailles, ils distinguèrent les sommets de pagodes puis les ombres de Chinois qui, équipés d’échelles, escaladaient ces remparts. Intrigués, ils décidèrent d’en faire autant.

Les lieux paraissaient paisibles. Les seules lanternes dont les éclaireurs étaient munis leur permirent à peine de deviner la splendeur des parages qu’ils exploraient et qui

semblaient désertés. Une bande de fantômes en tuniques de soie se jeta sur eux en agitant des bâtons et en poussant des cris. Ils furent dûment rossés par les hommes de la brigade Collineau, la première arrivée sur les lieux. Deux ou trois d’entre eux se trouvèrent piteusement déshabillés dans l’algarade, et les Français constatèrent que ces gens n’avaient rien entre les jambes ; ils s’en gaussèrent. C’étaient les eunuques laissés à l’arrière pour protéger la place.

L’aube enfin révéla aux Français l’ampleur de leur découverte : le Grand Jardin de la Splendeur circulaire, abandonné par la Cour. Demeurés avec les eunuques, les paons, eux, déployaient leurs plumages sur les parterres fleuris, poussant de temps à autre leurs cris discordants comme des lamentations.

Les Français demeurèrent un moment confondus par la beauté et l’opulence alentour. Leur premier émerveillement s’enfla rapidement jusqu’au délire ; cherchant des vivres, ils s’avisèrent que ce paradis n’était pas vraiment désert: les Chinois qu’ils avaient vus escalader les murs se livraient à un pillage consciencieux des palais abandonnés. Et il y avait de quoi piller. Les soldats foncèrent donc sur les bâtiments et mirent les voleurs en fuite à la pointe des baïonnettes. Ce ne fut que pour faire encore mieux.

Statuettes, vases et brimborions divers en or, en ivoire, en laque, en écaille, pendules et pendulettes, porcelaines, tapis, tentures, fourrures, petits meubles précieux, ils décrochèrent tout ce qu’ils pouvaient, s’emplissant les poches et les sacs du butin. Ils avaient même déniché des taëls d’or et d’argent. Sacrilège: ils firent main basse sur les objets d’usage quotidien de l’empereur, son service à thé, ses pipes à opium aux fourneaux en or ou en argent et aux tuyaux incrustés de pierres précieuses, ses chapelets de cérémonie aux perles grosses comme des noisettes…

Le général Cousin de Montauban, qui dirigeait le détachement, interdit à ses hommes de pénétrer dans les

palais. Peine perdue.

Le 7 octobre, les Anglais arrivèrent et pincèrent d'abord les lèvres : le pillage n'avait-il pas été interdit? Mais tandis que les paons criaient, sans doute scandalisés, les dragons anglais, gallois, irlandais, écossais, ne purent résister à la tentation.

Il y avait tant d'or, raconterait l'un d'eux, qu'ils prirent certains objets pour du toc et les rejetèrent.

Visitant les palais, lord Elgin fut consterné par le saccage. « La guerre, écrirait-il, est une détestable affaire. »

*

Les dix jours que prit le voyage vers Jehol furent pour Lan Er une descente en enfer. À chacune des étapes pour la nuit, où la Cour se reconstituait tant bien que mal, elle mesurait son échec aux mines distantes des courtisans. Elle n'avait pas réussi à convaincre l'empereur de tenir tête aux Barbares. Pis, après l'installation de l'empereur au Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur, les premiers messagers venus de Pékin à bride abattue, le 8 octobre, confirmèrent que l'empereur avait bien fait de quitter la capitale : les troupes alliées s'apprêtaient à y entrer et avaient saccagé le Grand Jardin. Désormais, l'avis de la Grande Concubine ne vaudrait pas plus que l'un de ses torche-pinceaux.

Par décision de Sushun, elle n'avait plus accès à l'empereur qu'en public et voyait bien qu'il était entièrement sous l'emprise de la Bande des Huit, que menait le même Sushun. La concubine Li Fei, celle qui lui avait donné une fille, semblait avoir pris sur lui un nouvel ascendant.

Il déclinait, elle le voyait, mais elle ne pouvait rien faire pour lui. S'il mourait maintenant, elle serait en grand

danger. Sa vie serait menacée. Tseu-an était à peine mieux lotie.

Un matin, An Dehai vint dans la chambre de Tseu-hi après qu'elle eut été habillée. Il semblait avoir quelque chose à lui dire. Elle pria les servantes de sortir.

— Hier soir, dit-il à mi-voix, devant la porte qui ouvrait sur la terrasse et les montagnes, tandis que l'empereur reposait dans ses appartements, les eunuques ont entendu du bruit dans la salle du trône. Ils y ont trouvé Sushun assis sur le siège impérial. Il y prenait son repas, mangeant avec des baguettes d'or dans le service de l'empereur, servi par son eunuque.

Elle frémit. Ce crime patent de lèse-majesté révélait de manière éclatante l'ambition de l'intrigant: s'emparer du trône. Peut-être n'aurait-il pas la patience d'attendre que l'empereur décédât naturellement. Peut-être l'empoisonnerait-il. La maison impériale serait dévastée.

— D'autres le savent-ils?

— Je l'ignore. Peut-être, en effet, les eunuques l'ont-ils révélé à leurs maîtres.

Elle le remercia. Quelques jours plus tôt, on lui avait rapporté que Sushun avait forcé le coffret dans lequel les empereurs Qing, à la fin de leurs vies, déposaient traditionnellement le nom du successeur qu'ils désignaient. Et il l'avait trouvé vide. Il préparait donc sa prise du pouvoir.

Il devenait urgent d'agir. Mais comment?

Elle s'assit. Elle n'avait plus de larmes. Les T'ai-p'ing. L'invasion des Barbares. Et maintenant les menées de Sushun et de la Bande des Huit. Comment le trône et l'Empire résisteraient-ils à tant d'assauts ? Tout était possible. S'il voulait devenir empereur, Sushun ne s'accommoderait sans doute pas longtemps de la présence d'un héritier légitime. Il pourrait le faire assassiner. Par la même occasion, il ferait assassiner Tseu-hi sous un prétexte quelconque. L'empereur n'aurait jamais dû quitter la

capitale. S’il y était resté, ces menaces ne seraient pas apparues.

Elle ne croyait plus à rien, pas même aux signes célestes, comme cette comète qui, le 2 juillet, avait illuminé le ciel et que certains à la Cour s’étaient empressés de considérer comme un heureux présage.

Non, le temps n’était plus aux larmes. Elle n’avait qu’une arme. Son intelligence.

Entre-temps, les armes des Barbares lui ouvraient le chemin.

*

Le sac du Grand Jardin n’avait été pour lord Elgin et le baron Gros qu’un intermède négligeable. Il leur fallait maintenant obtenir la ratification du traité de Tien-tsin.

Ayant appris que le représentant de l’empereur à Pékin était le prince Kung, ils lui adressèrent un ultimatum: ou bien il relâchait dans les trois jours les trente-neuf prisonniers capturés près de Chungtow, ou bien ils s’empareraient de Pékin par la force.

En bon Mandchou, Kung commença par ergoter; il demanda réparations pour les dommages commis au Grand Jardin. Mauvaise pioche : les Alliés mirent le corps des sapeurs et l’artillerie devant la porte Anting, dans le nord de la capitale. Kung comprit, et les grands battants de la porte furent ouverts.

Les troupes alliées défilèrent sur l’avenue devant eux.

Des messagers partirent pour Jehol prévenir l’empereur. Ils en rapportèrent l’ordre de signer le fichu traité. Peut-être les Diables Étrangers, enfin satisfaits, s’en contenteraient-ils et finiraient-ils par déguerpir. Et tout rentrerait dans l’ordre ancien.

Dans l’intervalle, les Alliés, ainsi que les observateurs américains et russes qui les suivaient toujours, découvrirent la Cité interdite.

Ce même 8 octobre, Kung fit libérer ceux des prisonniers qui restaient en vie, dont l’interprète Henry Parkes et le secrétaire de lord Elgin, Henry Loch. Le général Tseng-kuo, « Sam Collinson », avait mis à mort les coolies chinois des délégués de la façon la plus atroce : il les avait fait enterrer vivants, jusqu’au cou, laissant des chiens leur dévorer la tête. Les Européens avaient été à peine mieux traités. Exposés le jour au soleil et la nuit au froid, ils avaient fait l’objet d’une torture particulière : les cordes qui enserraient leurs chevilles et leurs poignets étaient arrosées d’eau et, ainsi, rétrécissaient, entrant dans leur chair. Quand ils demandaient à manger, on leur fourrait de la terre dans la bouche, entre autres gracieusetés. Plusieurs prisonniers européens, dont Thomas Bowlby, le correspondant du *Times*, moururent de pareils traitements.

Les survivants l’avaient échappé belle. Un quart d’heure après leur libération, un ordre frappé du sceau impérial arriva de Jehol : il ordonnait leur mise à mort. L’inspirateur en était évidemment Sushun.

Les cercueils des victimes furent remis aux Alliés. Quand ils furent ouverts pour l’identification des corps, celle-ci se révéla impossible, les cadavres ayant été couverts de chaux vive.

Sans grande surprise, Parkes, écumant de fureur, demanda à lord Elgin une vengeance cuisante contre ses geôliers.

Déjà convaincus de sa nécessité, les Alliés en débattirent ardemment. Les Russes suggéraient de mettre à mort les tortionnaires et d’élever un monument aux victimes dans le centre de Pékin. Pour Elgin, c’étaient ceux qui avaient donné l’ordre des tortures qui devaient être punis, et il y avait peu de chance qu’on leur remît le général Tseng-kuo. Non, le châtiment qui s’imposait devrait être une humiliation

spectaculaire; elle seule signifierait aux Mandchous que leur pouvoir prétendument illimité avait pris fin, et cela devrait être proclamé devant tout le peuple.

Le 13 octobre, les Alliés convinrent que le plus terrible camouflet qu'on pouvait infliger aux Mandchous serait la destruction du palais d'Été, le Grand Jardin de la Splendeur circulaire, chéri de l'empereur Hsien-feng et de ses prédécesseurs. Les corps des sapeurs anglais et français s'y attelèrent avec rage. Les quelque deux cents bâtiments de ces lieux paradisiaques furent détruits par des charges explosives puis incendiés. La colonne de fumée noire en était visible de Pékin.

Les habitants atterrés regardaient sans y croire ce nuage sinistre qui s'étalait dans le ciel d'hiver, comme s'il voulait le recouvrir.

Les Mandchous ne l'oublieraient jamais.

Seul subsista le pavillon des Précieux Nuages, l'un de ceux qui s'élevaient au milieu du lac Kun Ming. Sans doute les sapeurs l'avaient-ils oublié. Le temple de Bronze, le pont de l'Eau d'or à dix-sept arches et le pont de la Guirlande de jade avaient aussi survécu. Mais le cerf du père David périt dans les flammes. Ou peut-être fut-il mangé.

Kung protesta, pour la forme. Inutile de demander des réparations. Les Barbares avaient gagné. En plus du traité de Tien-tsin, il signa la Convention de Pékin qui reconnaissait la traîtrise de la capture de la délégation alliée.

Sur quoi les Alliés plièrent bagage et s'en retournèrent vers leurs bateaux.

*

La consternation se répandit à Jehol. Ni l'empereur ni sa Cour ne jouiraient plus de cette retraite enchantée qu'avait

été le Grand Jardin, symbole de la félicité réservée aux empereurs mandchous. L’Empire avait été humilié. Les Barbares étaient les plus forts.

À vrai dire, il apparaissait de plus en plus douteux que Hsien-feng eût eu des chances de retourner au palais d’Été, même si celui-ci n’avait pas été détruit. Il quittait à peine sa couche. Apprenant les nouvelles en provenance de Pékin, il s’était écroulé et les eunuques l’avaient porté jusqu’à son lit. Depuis lors, il évoquait une chandelle dont la flamme est proche de la bobèche et qu’un souffle suffirait à moucher. La Bande des Huit déployait toutes les ruses du protocole pour empêcher la Cour de s’en apercevoir, mais les eunuques nécessaires à son service le voyaient bien. Et l’information se répandait.

Il n’en avait plus que pour peu de jours, sinon d’heures.

An Dehai le confia à sa maîtresse.

— Il supporte à peine les massages de son eunuque préféré.

— Qui est celui-là?

— Li Lien-ying.

— Tu le connais bien?

— Depuis des années.

— Que ferait-il pour mille taëls d’argent?

An Dehai fit des yeux ronds.

— Tout, sauf le meurtre, répondit-il enfin.

Lan Er hocha la tête.

Trois jours plus tard, l’agitation déborda de la résidence impériale, le Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur, et se répandit dans les pavillons voisins : Sushun était sorti de la chambre de Hsien-feng avec un édit signé de l’empereur. Lui, les princes I et Cheng et plusieurs Grands Conseillers, bref la Bande des Huit, étaient nommés régents de l’Empire pendant la minorité de l’héritier du trône.

— L’empereur est mort? s’écrièrent plusieurs dignitaires. Une telle annonce ne peut avoir été faite qu’après la mort de l’empereur !

Lan Er en fut prévenue. Elle blêmit. Elle dépêcha An Dehai aux nouvelles ; il revint dubitatif. Non, la nouvelle officielle de la mort n'avait pas été promulguée, mais il semblait que l'empereur n'était pas loin de sa fin. Elle courut au pavillon où son fils Tsai-chun séjournait avec ses tuteurs, le prit par la main à la surprise générale et gagna le Palais des Brumes et des Vagues de fraîcheur. Les gardes stupéfaits esquissèrent des signes de résistance, car ils avaient ordre de ne pas la laisser passer; mais ils ne pouvaient interdire au prince héritier l'accès à son père. Or, le prince tenait la main de sa mère.

Elle entra dans la chambre de l'empereur. Les membres de la Bande des Huit étaient présents autour du lit, mais également les princes Tun et Chun, frères cadets de l'empereur, le chef du ministère du Protocole et de Grands Conseillers. Ils écarquillèrent les yeux. Personne ne pouvait évidemment élever la voix.

— Que doit-on faire pour ta succession, empereur? demanda-t-elle d'une voix claire et haute.

Les grimaces de la crispation transformèrent plusieurs visages en masques infernaux.

Hsien-feng ne répondit pas. Le silence était intégral. Personne ne voulait perdre une syllabe qui sortirait de la bouche du mourant.

— Voici ton fils, dit-elle.

— Bien sûr, dit-il, relevant un peu la tête. Il me succédera sur le trône. Ses mères seront ses régentes.

La tête retomba. Le médecin s'élança. L'empereur était mort.

Le Phénix s'était éteint.

*

Les palais de Jehol devinrent pareils à des ruches en folie.

D’abord, il fallait préparer les funérailles de l’empereur et son retour en grande pompe à Pékin. Ensuite, assurer sa succession.

Trop de témoins avaient entendu les derniers mots de Hsien-feng : Tseu-an et Lan Er étaient désignées comme les impératrices douairières. Sushun clamait un peu trop haut que cela ne leur déléguait pas pour autant le pouvoir politique, et que l’édit impérial qui les désignait comme régents, lui et la Bande des Huit, conservait toute sa force. On n’avait jamais, dans l’histoire de l’Empire, vu des femmes exercer le pouvoir, expliquait-il. Ce n’était pas tout à fait vrai. Il en oubliait quelques-unes, dont l’impératrice Wu. Mais qui aurait osé le contredire? De toute façon, quiconque se voulait bon confucéen ne pouvait que souscrire à l’impossibilité pour des femmes de détenir le pouvoir.

Dans le pavillon de Lan Er, les allées et venues se multipliaient. Elle mesura alors la valeur et la puissance des réseaux qu’elle avait installés en sous-main depuis des années, profitant des querelles incessantes entre les factions de la Cour. L’un des scribes du prince Tun vint la prévenir que son maître avait adressé un message à son frère Kung, à Pékin, pour le prévenir de la tentative de mainmise sur le pouvoir de Sushun et de la Bande des Huit.

— Le prince Chun aussi est très irrité.

— Tun et Chun sont donc en désaccord avec les princes I et Cheng, qui avaient été nommés régents ?

— Oui. De toute façon, ils ont fait valoir à Kung que l’édit en question porte bien la signature de l’empereur, mais pas le sceau impérial.

Sans l’empreinte rouge vermillon de ce sceau de jade blanc, dont l’idéogramme signifiait « Autorité transmise légitime», Lan Er le savait, aucun édit ne pouvait être mis à exécution.

— Sushun ne sait-il donc pas que cet édit ne peut être validé que par le sceau impérial? demanda-t-elle.

— Si, la preuve en est qu'il l'a fait chercher partout, mais en vain.

Lan Er prévenait tous les jours l'impératrice Tseu-an, à déjeuner, des nouvelles de la soirée précédente et de la matinée. Cette dernière écoutait sans trop intervenir, car elle ignorait quasiment tout de l'administration, des factions et des jeux de pouvoirs. Apparemment, elle ne se considérait que comme une femme, c'est-à-dire presque rien dans ces circonstances. Et la terreur que lui inspirait Sushun ne stimulait pas son intellect. Lui avait-on assez rebattu les oreilles de la terrible vengeance des princes contre l'impératrice Wei, qui avait détenu un trop grand pouvoir !

Ce jour-là, les deux femmes venaient de finir leur repas et se rinçaient les doigts dans les bols d'argent que leur tendaient les eunuques servants de table quand une délégation demanda à être reçue. Elles agréèrent.

Dix-sept dignitaires, dont les princes Chun et Tun, des Grands Conseillers étrangers à la Bande des Huit et le ministre du Protocole supplièrent les deux femmes de faire valoir leurs titres et pouvoirs aux yeux de tous. Si elles ne le faisaient, catastrophe impensable, la dynastie risquait de disparaître sous les coups d'une cabale.

Nul doute que la légion d'eunuques qui attendait à la porte écoutait tout : plusieurs d'entre eux rapporteraient l'entretien à Sushun.

Dans l'après-midi, un édit fut publié. Il annonçait que, conformément aux dernières volontés de l'empereur et au protocole, le jeune empereur Tsai-chun avait ordonné à Tseu-an et à Tseu-hi de gouverner l'Empire en leurs qualités d'impératrices douairières, seules détentrices du pouvoir jusqu'à sa majorité. L'édit fut déroulé et montré à la petite foule assemblée pour la circonstance.

Détail crucial, indiqué par le doigt du secrétaire de Lan Er qui lut le document, celui-ci portait le sceau impérial. Dans

ce monde régi par un protocole de fer, le symbole revêtait la force d’un décret divin.

14

Le voyage aventureux et instructif d’un catafalque impérial dans les plaines de Mongolie

L’apparition du sceau impérial sur l’édit des impératrices douairières jeta Sushun dans une rage qui faisait craindre pour son équilibre mental.

— Il a cassé un vase et tempêté pendant une heure, rapporta peu après An Dehai, qui le tenait d’un eunuque témoin. Puis il a clamé que tu avais volé le sceau et qu’il viendrait t’arrêter, mais ses partisans l’en ont dissuadé.

Lan Er et le faux eunuque échangèrent des regards complices. Ils savaient bien comment les sceaux, car il y en avait en fait deux, étaient parvenus en possession des impératrices. L’eunuque Li Lien-ying avait bien mérité ses mille taëls.

Ce jour-là, Sushun releva le défi qui lui avait été jeté: il publia à son tour un édit qui le nommait chef régent, avec des pouvoirs absolus. En bref, il s’attribuait tous les pouvoirs exécutifs, les deux impératrices douairières n’étant que des potiches incompétentes.

La faction qui lui était hostile s’indigna de ce défi au sceau impérial. Elle dépêcha sur-le-champ des messages alarmés à Pékin pour prévenir Kung que la situation s’envenimait et qu’on était en droit de craindre le pire.

Lan Er ne s’étonna pas. Impassible, la main blanche et calme sur l’accoudoir de laque rouge de son fauteuil, dans sa chambre du pavillon du Pin et du Héron, elle ne laissa tomber qu’une seule réflexion sur la surenchère de Sushun :

— Il est plus facile de chevaucher un tigre que d'en descendre.

Elle ne confia ses appréhensions à personne. Elle savait que les événements allaient s'accélérer et, connaissant Sushun, prévoyait que tous ses efforts tendraient désormais à l'empêcher d'entrer à Pékin dans le cortège funèbre, puisque sa seule présence suffirait à la légitimer aux yeux du peuple.

Sushun tenterait de l'assassiner dans les heures ou les jours prochains. Elle ne dormit plus qu'avec, à portée de main, une dague à la lame empoisonnée que lui avait préparée son médecin et allié.

Elle en fit également préparer une pour An Dehai, car il ne savait que trop le sort qui lui serait réservé si Sushun mettait ses projets à exécution.

Elle ne pouvait laisser plus longtemps à ce dernier l'illusion qu'il était le vainqueur final. Cela le rendrait trop audacieux. La veille, il avait convaincu Tseu-an de collaborer avec la Bande des Huit et d'apposer le sceau impérial sur les édits qui lui seraient soumis. Tseu-an, éplorée, égarée, affectée par la mort de son époux et par les événements dramatiques qui la dépassaient, avait accepté le principe… mais elle n'avait pas le sceau. Lan Er alla donc affronter Sushun.

*

Cheveux serrés dans un mouchoir blanc, sans aucun fard ni ornement, elle portait une robe de chanvre blanc. Telle était la tenue du grand deuil dictée par le protocole. Grands conseillers, mandarins, fonctionnaires du premier et du deuxième rang, l'assistance réunie dans la grande salle de son pavillon fut saisie.

— Je demande, déclara-t-elle publiquement à son ennemi, que tu fasses ce qui a été décidé par l'empereur : que tu

publies un édit me reconnaissant comme impératrice douairière.

L'aplomb de cette femme prit le reître de court. Elle osait venir le défier publiquement ! Lui, le grand Sushun !

— L'impératrice Tseu-an a déjà été désignée comme impératrice douairière, répondit-il dédaigneusement. Et elle a accepté de collaborer avec le Grand Conseil. Elle n'a pas estimé que ton rang justifiait la nomination d'une autre impératrice douairière.

Lan Er savait que cela était faux.

— Je suis venue ici en tant que mère de l'empereur et non comme concubine. Tout propos désobligeant à mon égard témoignera d'un manque d'humilité et devra être considéré comme une insulte à l'empereur.

Les mots claquèrent comme un coup de fouet. Une insulte à l'empereur était passible de punitions allant jusqu'à la peine de mort. Or Lan Er connaissait la grande crainte de Sushun : une faute contre le protocole le déconsidérerait, révélerait son ignorance et donc son incapacité aux fonctions officielles. De plus, pour l'apostropher avec cette insolence, elle devait avoir un atout dans sa manche. Cette fois, il ne répliqua pas.

— J'attends cet édit dans les prochaines heures, répéta-t-elle avant de quitter la salle.

Elle lui donnait des ordres. En dépit de sa fureur, il ne pouvait que s'incliner. Trop de dignitaires avaient été témoins des derniers mots de l'empereur. L'édit fut publié dans la soirée. Il reconnaissait l'existence des deux douairières, Tseu-an, impératrice de l'Est, et Tseu-hi, impératrice de l'Ouest.

C'était la première fois que Lan Er portait publiquement ce nom, qui lui resterait jusqu'à son dernier jour.

Mais Sushun ne renoncerait jamais au pouvoir. Il serait donc plus résolu que jamais à se défaire physiquement de cet obstacle ridicule qu'était une concubine impérieuse. Et vite.

Quelques moments plus tard, Lan Er se rendit chez sa cousine.

— Reste sur tes gardes, Sakota. Sushun a essayé de nous opposer l'une à l'autre et il essaiera encore.

— Je l'ai compris, gémit l'autre.

— Notre sort à toi et moi et celui de mon fils sont liés. Seule notre mort peut délivrer Sushun du poids du protocole et des héritiers de Hsien-feng.

Tseu-an, effarée, poussa un petit cri :

— Tu crois que…?

— J'en suis sûre.

Tseu-an roulait des yeux d'épouvante. Bien. Lan Er avait donc assuré ses arrières.

Contrariété supplémentaire pour Sushun et sa bande, une information se répandit le lendemain à la Cour de Jehol: le général Sheng-pao, chef de l'armée chargée de maintenir l'ordre à Pékin, adressa aux deux impératrices douairières un message reconnaissant leur autorité, sans aucune mention de la Bande des Huit. Il ne pouvait l'avoir fait sans l'assentiment de Kung.

Celui-ci semblait avoir enfin compris la situation. Il fit adresser à Jehol des mémoires des deux Grands Secrétaires et du Censeur, redoutables autorités de l'administration, pour le transfert immédiat des pouvoirs des régents de la Bande des Huit aux impératrices douairières.

Sushun, hors de lui, tenta de publier un édit blâmant ceux qui avaient prétendu remplacer les régents par des femmes. Qu'elles fussent impératrices douairières, soit, mais régentes, non. Il l'envoya à ces dernières pour qu'elles y apposent leurs sceaux; elles refusèrent, cette fois d'un commun accord.

Tous ces camouflets ne pouvaient que durcir la détermination de Sushun à se défaire de celle qui représentait pour lui le cœur de la résistance, et peut-être aussi de Tseu-an et de Tsai-chun. La confrontation était imminente.

La riposte de Sushun fut de bloquer les cassettes impériales et de couper toute nourriture aux douairières obstinées. Il les traitait comme des prisonnières de guerre. Elles en furent réduites à quelques bols de riz qu'An Dehai réussit à subtiliser aux eunuques de la Bande des Huit. Au bout d'une semaine de famine, elles firent mine de céder, mais c'était pour gagner du temps : Sushun ne perdrait rien pour attendre. Elles lui feraient bientôt manger ses édits.

Lan Er, désormais Tseu-hi, calcula calmement les occasions qui se présenteraient.

Et elle avertit les siens, sans oublier le fidèle Jung Lu.

*

Le 30 octobre, coup de théâtre : le prince Kung arriva de Pékin pour rendre un dernier hommage à la dépouille de son frère. L'hostilité du prince à l'égard de Sushun et de la Bande des Huit ne faisait plus aucun doute. Mais celui qui se considérait comme le Grand Régent ne pouvait enfreindre le protocole et refuser à Kung de voir le cadavre impérial de son frère. Pour cela, la famille devait être présente.

Tseu-hi, Tseu-an, le petit empereur Tsai-chun, les princes Tun et Shun furent donc convoqués dans la salle où gisait celui qui avait été le maître de l'Empire.

Kung entra, en grand deuil blanc. Il fit quelques pas vers le lit d'apparat et tomba à genoux, secoué de sanglots. On le devina d'emblée : ce n'était pas un chagrin de convenance. Le prince Kung pleurait à chaudes larmes. Son secrétaire l'aida à se relever. Il prononça la prière cérémonielle attendue et planta des bâtonnets d'encens dans le grand bol où s'en consumaient déjà des forêts miniature.

Puis il échangea des propos formels, passablement froids, avec tous les membres de l'assistance et eut des entretiens également cérémonieux, mais peut-être un peu moins

glaciaux, avec les deux impératrices. Il était lui aussi convaincu de l’urgence. Sur quoi, il remonta dans sa voiture attelée de mules et repartit pour Pékin.

Apparemment, sa visite avait été purement inspirée par le chagrin fraternel. Apparemment.

*

Pendant ce temps, les prêtres procédaient aux rites funéraires et les artisans s’affairaient à construire le catafalque dans lequel l’empereur devait être ramené à Pékin: un pavillon de rideaux de satin jaune brodés d’or, tendus sur quatre poteaux laqués d’or et d’écarlate. Cet édifice, mobile haut de quatre mètres et long de sept, serait conduit sur les épaules de cent soixante porteurs tout le long des quelque cent cinquante kilomètres de Jehol à Pékin. Et cela selon le protocole funèbre impérial : ils avanceraient de trois pas, puis s’arrêteraient sur un coup de gong. Encore trois pas, un coup de gong et un arrêt. Jusqu’à Pékin. Jour et nuit.

À cette allure, le catafalque n’entrerait dans la Cité interdite qu’au bout de dix jours. De là, il serait conduit à la nécropole impériale de l’Est, lieu d’inhumation du monarque. Mais le protocole exigeait que la famille du défunt le précédât tout le long du parcours, afin d’être présente à son arrivée. Leur cortège de palanquins irait donc à son train normal, c’est-à-dire plus vite.

L’heure du départ sonna. C’était le 27 octobre 1861.

Vêtus de noir, couleur du deuil secondaire, de la tête aux pieds, Tseu-hi, Tseu-an et Tsai-chun montèrent dans leurs palanquins. Derrière eux, le catafalque fut hissé et posé sur les épaules des porteurs. Le cortège funèbre s’ébranla.

Le ciel s’était mis à l’unisson : il était noir lui aussi.

Au départ, sinistre présage, le cortège des douairières et du jeune empereur était gardé par deux cavaliers et leur escorte militaire : les princes I et Cheng, deux âmes damnées de Sushun.

Jung Lu avait été commis à la garde du catafalque, c'est-à-dire qu'il resterait loin à l'arrière.

Informée par ses eunuques, Tseu-hi serra les lèvres : elle, Tseu-an et le petit empereur étaient à la merci des épées des sbires de Sushun. Elle tâta la dague empoisonnée à son flanc. Elle défendrait chèrement sa vie.

Le destin veillait encore sur elle.

Trois heures après le départ de Jehol, un orage effroyable éclata. Les porteurs des palanquins pataugèrent sur une piste détrempée. Le moment était critique : ce serait peut-être celui que choisiraient les spadassins de Sushun. Tseu-hi entendit des cris. Écartant prudemment la portière de son véhicule, elle aperçut un corps de cavaliers ruisselants et comprit quelques mots à travers les hennissements et le crépitement de la pluie :

— … mais nous sommes déjà chargés de la garde des douairières…

— … ordre des impératrices…

— … les régents…

— Ordre des impératrices, j'ai dit!

Dans le palanquin de Tseu-an, le petit empereur demanda ce qui se passait. Elle n'aurait su le lui expliquer, ignorant elle-même qui commandait ce corps de cavaliers venu de nulle part. La gorge sèche d'angoisse, elle avait vidé sa gourde de voyage et tentait de la remplir d'eau de pluie en la tendant à travers les portières de soie jaune détrempées. Tseu-hi n'en savait pas davantage. Une fois de plus, elle hasarda la tête à travers les rideaux dégoulinants. Un cavalier arrivait à sa hauteur. Jung Lu!

— Impératrice, à tes ordres! cria-t-il. Avec deux cents cavaliers de la Première Bannière !

— Sois le bienvenu, capitaine !

Il avait compris le danger que couraient les deux impératrices et le petit empereur. Elle laissa retomber sa tête sur les coussins, soulagée. Puis elle craignit une algarade entre Jung Lu et les deux princes.

— Approche, ordonna-t-elle.

Il s’exécuta et mit pied à terre.

— Évite tout incident jusqu’à l’entrée à Pékin, comprends-tu?

Il hocha la tête.

Elle ne dormit que d’un œil pendant l’étape de nuit, bien que Jung Lu eût posté vingt hommes à la porte de son pavillon et vingt autres devant celui de Tseu-an.

Le lendemain, nouvelle émotion: un corps d’armée vint à la rencontre du cortège, qui s’arrêta donc. La pluie avait cessé. Tseu-hi tira le rideau. Un militaire chamarré à la tête de six officiers demanda où se trouvaient les palanquins impériaux.

— Ici, cria Tseu-hi.

— Impératrice, général Sheng-pao, mandé par le ministre Kung pour veiller à la sécurité de l’empereur et des impératrices douairières. Trois cents cavaliers à vos ordres !

— Toi et le capitaine Jung Lu, relevez la garde commise par les régents, ordonna-t-elle. Mais surtout, empêchez-la de retourner vers l’arrière.

— À tes ordres, impératrice !

— Général, je te prie, évite toute querelle jusqu’à l’entrée dans Pékin. Il faut que Sushun, qui suit le cortège du catafalque, entre aussi dans la capitale.

— Je vois, dit-il.

Il était pour elle impératif que Sushun ne se doutât de rien et surtout qu’il ne prît pas le catafalque en otage. Elle suivit du regard l’exécution de ses ordres. Jung Lu avait rejoint le général Sheng-pao. Ils s’entretinrent un moment, puis se dirigèrent vers les princes I et Cheng. Ceux-ci ne disposaient que de cent hommes, alors que les secours venus à la rescousse des douairières en représentaient cinq cents. La

résistance serait vaine. Ils tentèrent d'ergoter. Tseu-hi vit bien, de loin, que Sheng-pao n'était pas homme à s'en laisser conter. Les deux princes furent conduits à l'avant du cortège, aussi loin que possible de leur maître.

Sheng-pao revint vers Tseu-hi :

— Les deux princes sont entourés par cent de mes hommes. Ils ne pourront pas s'enfuir.

— Garde l'œil sur eux nuit en jour. Interdis à aucun des leurs de quitter le cortège et de retourner à l'arrière. Ce pourrait être un messager.

— Il en sera ainsi, impératrice.

Le 1er novembre 1861 au matin, le cortège impérial passa la Grande Muraille, fit son entrée à Pékin et gagna la Cité interdite. Les impératrices et l'empereur y furent accueillis par le prince Kung, de noir vêtu, le Grand Secrétaire Kuei Liang, le Grand Conseiller Wei Tsiang et plusieurs autres hauts fonctionnaires demeurés à Pékin lors de la fuite de la Cour à Jehol.

Après les formules d'usage sur le deuil, Kung présenta des hommages au représentant de la dynastie et loua la sagesse des douairières, prenant soin de les désigner comme impératrices douairières régentes.

Plus aucun doute ne pouvait demeurer sur le parti qu'il avait pris.

Tseu-hi ordonna alors de rédiger immédiatement un édit démettant tous les membres de la Bande des Huit des pouvoirs qu'ils s'étaient arrogés et ordonnant leur arrestation. Un autre édit les accuserait de tentative de subversion de l'État, et l'édit qui leur accordait les pouvoirs de régents fut qualifié de faux, bien qu'il eût été signé de feu Hsien-feng : la preuve en était qu'il ne portait pas le sceau impérial.

Kung s'empressa de mettre les ordres à exécution. Les princes I et Cheng, ceux-là mêmes qui avaient sans doute été chargés par Sushun d'abréger les vies des douairières et

du petit empereur, furent enfermés au pavillon des Neuf Sources, appellation désignant pudiquement la mort, en fait une prison sinistre, réservée aux condamnés.

Une enquête impériale établirait plus tard leur culpabilité.

*

Le 4 novembre, le cortège funèbre accompagnant le catafalque venait de franchir la Grande Muraille, peu avant Pékin. Là, un détachement de cavalerie envoyé par Kung et commandé par Sheng-pao entoura soudain les palanquins de Sushun et des autres membres de la Bande des Huit. Le prince Chun, frère de l'empereur, fut personnellement chargé d'arrêter l'intrigant. Celui-ci poussa des cris véhéments. Comment osait-on? Il tira son épée. Chun recula et dix épées se dardèrent vers le reître.

— Tes complices ont avoué, lui cracha Chun. Tu avais ordonné de faire égorger les deux impératrices à la passe de Kou Pei Kou[5].

Le détail était trop précis pour être inventé. Sushun se laissa lier les mains derrière le dos.

Les palanquins furent fouillés et les trésors de la cassette impériale sur laquelle Sushun avait fait main basse, près d'un million de taëls, furent saisis.

Ce fut alors le prince Tun qui prit la tête du cortège funèbre allant vers les impératrices douairières et le jeune empereur, dans la Cité interdite. Les rites funèbres pouvaient commencer.

Des messagers étaient accourus discrètement pour informer les douairières que tous les membres de la Bande des Huit avaient été neutralisés. Tseu-hi échangea un bref regard avec le prince Kung, plus impassible qu'une statue. Elle était dans un état comparable à une transe. Elle ne voyait plus rien et n'entendait plus rien, comme si elle

s’était désertée. Un seul être au monde conservait une réalité à ses yeux, son fils, immobile dans son costume d’apparat funèbre, la robe noire brodée du dragon d’or.

*

Elle sortait à peine de son état quand, après les hommages rendus au défunt par la Cour et les prêtres, le cortège prit le chemin de la nécropole de l’Est où l’empereur Hsien-feng reposerait en la compagnie de ses ancêtres dans un tumulus nommé Cité des Joyaux.

Maintes fois elle crut défaillir, mais il fallait qu’elle tînt jusqu’à la porte de la Cité des Joyaux, suivie à trois pas par Tseu-an, pourtant veuve officielle de l’empereur. Nul n’aurait songé à le contester: si la dynastie était sortie indemne de cette épreuve, c’était grâce à sa volonté à elle. Elle domina son épuisement grâce à un sac de friandises au gingembre qu’An Dehai s’était débrouillé pour obtenir. Elle le dissimula dans sa manche. De temps à autre, subrepticement, elle y plongeait la main. Elle en donna aussi à Tsai-chun, qui se traînait littéralement et qui serait sans doute tombé s’il n’avait été soutenu par son tuteur.

Après six heures de trajets, cérémonies, prières, invocations, sacrifices, elle regagna enfin la Cité interdite. Là, elle s’installa au Palais de la Pureté terrestre traditionnellement réservé aux impératrices en deuil.

Elle s’allongea mais était trop lasse pour s’assoupir. Les événements brutaux qui ne cessaient de s’enchaîner depuis des mois avaient plus d’une fois ébranlé sa maîtrise d’elle-même. Elle avait perdu l’empereur, elle avait failli être assassinée, elle se retrouvait sur un trône dont elle ignorait encore la solidité…

Abjurant l’une de ses convictions les plus farouches, elle demanda vers minuit une pipe d’opium. Elle ignorait tout du

cérémonial. Ce fut An Dehai qui s’en chargea.

Elle passa enfin quelques heures paisibles mais fut, à son accoutumée, debout avant l’aube. Les servantes et les eunuques procédèrent à sa toilette. Ce jour-là, elle le savait, un édit vengeur serait publié, dénonçant tous les crimes et méfaits de Sushun: falsification de documents, désobéissance, subversion de l’État. Des crieurs le liraient sur les places et dans tous les quartiers de la ville tartare et de la ville chinoise.

— Il a osé impudemment s’asseoir sur le trône impérial. Il est allé jusqu’à se servir des meubles et de la porcelaine personnelle de l’empereur. Il a tenté de semer la discorde entre les deux impératrices…

L’indignation fut ainsi disséminée dans le peuple à l’égard de la Bande des Huit et de son meneur. Tseu-an et Tseu-hi donnaient libre cours à leur instinct de vengeance contre l’homme qui était allé jusqu’à les affamer, là-bas à Jehol. Kung, lui, détruisait dans l’opinion toute velléité de compassion à l’égard d’un vaincu : il condamnait celui qui avait joué un rôle si odieux dans la vie de son frère, ruinant physiquement un organisme déjà débilité par la maladie, entretenant la débauche et l’alcoolisme et finalement menaçant l’avenir de la dynastie.

La condamnation à mort était inévitable. Le mode d’exécution du condamné fut débattu au Tribunal des Clans en présence des deux impératrices. Tseu-hi opta un temps pour la mort par mille blessures, consistant à infliger, comme son nom l’indiquait, d’innombrables blessures au scélérat et à le laisser ainsi se vider de son sang avant de le démembrer. Kung finit par imposer son choix, qu’il jugeait plus digne d’une sentence contre un membre partiel de la famille impériale: Sushun serait décapité. Mais il le serait de façon humiliante, publiquement, dans la rue des Maraîchers, le marché aux légumes.

On le sortit donc du pavillon des Neuf Sources pour le conduire sur la place du marché de la cité tartare. Là, ses

gardes écartèrent la foule et le firent agenouiller. Le dernier regard du condamné balaya des spectateurs écarquillant les yeux. D’un geste ample et ferme, un bourreau lui trancha le cou. Sa tête roula entre les paniers de choux. Les mouches firent un bref festin du sang qui poissait ses épaisses moustaches blanches et dégouttait de son cou tranché, avant qu’on jetât sa tête dans un sac pour la brûler avec le corps.

Pour les bordels de Pékin, dont il avait été le protecteur et un client éminent, ce fut un jour de deuil. Mais les crieurs s’étaient abstenus de mentionner le rôle de Sushun et de son frère dans la corruption du défunt empereur.

L’homme était haï du peuple et de bien des gens qui avaient eu maille à partir avec lui : quand il avait été responsable des finances de l’Empire, ses prévarications avaient causé une dévaluation brutale de la monnaie. Nul n’avait oublié qu’il avait tenté de dissimuler ses malversations en incendiant le Conseil des revenus. Un jour qu’il passait en palanquin dans les rues de Pékin, on l’avait conspué et lui avait jeté au visage des billets de banque qui ne valaient presque plus rien. Sa brutalité avait été légendaire, même avec ses proches.

En qualité de membres de la famille impériale, les princes I et Cheng, eux, eurent le privilège de se voir offrir chacun une cordelette de soie. Ils se pendirent.

Par décision du Conseil des revenus, que Sushun avait brièvement et désastreusement présidé, les fortunes des conjurés, terres, palais, cassettes, furent saisis au bénéfice de la famille impériale, les plus grosses parts revenant aux deux impératrices, les plus éminentes victimes du complot de la Bande des Huit. Tseu-hi l’apprit deux jours après l’exécution des conjurés.

Elle observait la leçon de calligraphie que l’un de ses tuteurs donnait au petit empereur quand un émissaire de Kung fut introduit et lui donna lecture de l’édit du Conseil des revenus. Elle fut abasourdie : elle se trouvait soudain

propriétaire de six millions et demi de taëls et de l'un des plus beaux palais de la cité tartare, sans compter d'autres propriétés dans l'Empire.

Elle souhaita détailler ce phénoménal bonus avec Kung. Elle le fit donc convoquer. Elle avait aussi d'autres questions à débattre avec lui.

*

À la surprise des deux impératrices, un membre de la Bande fut épargné et même promu : Cheng Chou.

— Est-ce parce qu'il est ton beau-frère? demanda Tseu-hi à Kung.

— Non, impératrice. Il feignait seulement de participer à la conspiration de Sushun. Il était ainsi mon informateur.

— Tu étais donc tout le temps au courant des menées de Sushun?

— Je l'étais.

— Tu n'as rien fait pour sauver l'empereur ton frère?

— Quand la conspiration s'est formée, il était déjà perdu. Et Sushun avait déjà acquis beaucoup de pouvoir. Si je l'avais dénoncé, un autre aurait pris sa place, par exemple I ou Cheng. Ce qu'il convenait de détruire, c'était l'esprit même d'une conspiration contre le trône. En les laissant révéler leur projet, je les ai écrasés beaucoup plus sûrement. Mais, grâce à Cheng Chou, j'ai appris que les princes I et Cheng projetaient de vous assassiner, toi et l'autre impératrice, pendant votre voyage vers Pékin. Je vous ai donc envoyé Sheng-pao et ses cavaliers.

Tseu-hi resta interdite. Ses premières pensées furent que le véritable cerveau de la réaction avait donc été Kung. Elle n'avait été, elle, que l'une des cibles de la Bande des Huit. Et Kung lui avait sauvé la vie. L'admiration et la crainte pour ce personnage se le disputèrent en elle. Elle l'examina.

Mince comme une lame, apparemment imprévisible et sûrement impérieux, cependant maître de ses réactions et joueur d'échecs accompli.

Il était le véritable gardien de la dynastie. Elle devait le conserver comme allié, et sans doute le savait-il.

Mais les idées et les sentiments poussent comme les lianes sur les façades, et leurs parcours sont parfois imprévisibles. Celles de Tseu-hi pourraient changer un jour.

« La course du soleil est immuable, dit le proverbe, mais le sentiment est comme le vent. »

15

La comédie de Shanghai ou comment un aventurier américain devint un mandarin

Quand les tempêtes des ambitions furieuses de la Bande des Huit se furent enfuies à l’horizon, comme des démons vaincus, quand les encens des funérailles impériales se furent dissipés et que les larmes eurent été séchées, la réalité apparut aux yeux de Tseu-hi. Ou du moins celle de son monde.

Les Occidentaux avaient gagné, imposant enfin des ministres à Pékin. Frederick Bruce, qui avait fait ses preuves dans l’opération militaire contre les armées impériales, était le représentant de Sa Majesté la reine Victoria, M. de Bourbulon, celui de Sa Majesté Napoléon III, et M. Anson Burlingame, celui de la République des États-Unis. Ils avaient acquis des palais dans le sud de la cité tartare, dont celui de la Cité interdite, non loin de la porte de Tian’anmen[6], et y avaient installé leurs légations. D’autres ministres suivraient bientôt, celui des États-Unis d’Amérique, de Russie, du Japon, de Suède…

Ni Tseu-hi ni Tseu-an, et encore moins le petit empereur, ne les virent : c’était à Kung, à la fois chef du gouvernement et du *Tsungli Yamen*, c’est-à-dire ministre des Affaires étrangères, qu’ils présentaient leurs lettres de créance. Les deux impératrices étaient recluses dans la Cité interdite, encore épargnée par les formidables séismes historiques des dernières années.

Seule Tseu-hi s'informait encore de la situation politique, par le relais de ses réseaux, de plus en plus étendus, et par ce que lui en disait évidemment Kung. Dès qu'elle eut aménagé à son goût ses appartements dans le Palais de la Pureté terrestre, elle le convoqua pour lui demander un rapport sur l'état de l'Empire.

— Celui sur lequel règnent les deux impératrices s'est considérablement rétréci, impératrice.

Tseu-hi s'était résignée au discours rude, presque abrasif, de Kung. Elle attendit la suite.

— Pratiquement tout le sud du pays est aux mains des T'ai-p'ing. Les contours de leurs territoires varient, mais notre autorité n'est plus que fictive au sud de Nankin. Et depuis plus de quinze ans que dure leur rébellion, le nombre de sujets des deux impératrices a sensiblement diminué. Cette guerre, car c'en est une, a causé vingt-cinq millions de morts.

Tseu-hi trouva dans ce chiffre une raison nouvelle à sa vieille haine contre ces gens.

— Mais nos armées? reprit-elle. Ce général que le défunt empereur avait désigné pour les annihiler, Tseng Kuo-fan, où sont donc ses talents?

— C'est moi qui avais conseillé à notre empereur de le mettre à la tête de nos armées, et je crois savoir, impératrice, que tu avais convoqué Tseng et approuvé ce choix, observa Kung. Ma confiance en lui n'a pas varié. C'est un militaire valeureux. Mais c'était dans les derniers mois de l'existence de notre bien-aimé empereur. Les quatre années d'attaques des Occidentaux ont détourné les efforts de nos armées.

— Les T'ai-p'ing sont-ils complices des Barbares? On me dit qu'ils ont le même dieu…

— Les Occidentaux sont des commerçants et les T'ai-p'ing désorganisent gravement la circulation des marchandises. Ils prétendent que toute marchandise appartient à leur roi du Ciel. Ils la saisissent donc. Ils sont d'ailleurs alliés de

toutes les bandes de pirates du Sud, ou du moins les pirates se prétendent leurs alliés. Ils volent tout ce qui passe à leur portée. Ils ont causé une panique parmi les Occidentaux comme parmi les Chinois quand leurs troupes ont avancé vers Shanghai, il y a dix jours. Les T’ai-p’ing ne peuvent être que des ennemis des Occidentaux.

— Roi du Ciel, as-tu dit? répéta Tseu-hi d’un ton hargneux, en refermant son éventail d’un geste sec. Qu’est-ce que c’est que ça?

— C’est le surnom de leur chef, le dénommé Hong.

— Il se prend pour le roi du Ciel?

Kung haussa les épaules.

— C’est un fou. Mais il a fait de Nankin sa capitale. Il y règne avec un faste copié sur celui du trône du Dragon, et nous ne parvenons pas à la lui reprendre.

— Mais c’est inadmissible ! C’est la capitale impériale du Sud ! Que fait Tseng?

— Il vieillit, impératrice. Et son action a été gravement compromise par l’ignoble Sushun.

— Comment ça?

— Pour payer ses troupes, il a demandé à lever des impôts. Sushun a refusé, sans doute parce que Tseng n’était pas bien vu par les Chapeaux de fer et la Bande des Huit.

Tseu-hi émit un grognement quasiment viril.

— De surcroît, les T’ai-p’ing ont d’excellents généraux. Il en est dont le mérite est comparable à celui de Tseng, comme Li Hsiu-cheng.

— Prince, s’écria Tseu-hi, le visage tendu vers lui, l’extrémité du torse incliné en avant, es-tu en train de me dire que l’Empire est perdu?

Kung la considéra un moment, froid, résolu, presque cinglant.

— Non, impératrice, je suis en train de te dire que les combats pourraient durer longtemps et coûter encore beaucoup d’argent au Trésor. À moins que…

— À moins que quoi?

— À moins que nous ne combattions un mal par un autre.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Que nous pourrions enrôler les Occidentaux contre les T'ai-p'ing.

Elle se radossa à son fauteuil.

— Ce sont de bons guerriers. Leurs armements sont supérieurs. Et c'est dans leur intérêt, ils le savent.

— Les as-tu pressentis?

— Ils ne livreront pas officiellement la guerre aux T'ai-p'ing, mais ils nous enverront des mercenaires.

Tseu-hi hocha la tête.

— Le plus tôt sera le mieux, conclut-elle.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce que seraient les mercenaires et encore moins de la façon dont ils pourraient mettre en échec les damnés T'ai-p'ing.

La séance était levée. Kung se releva. Il allait sortir, quand Tseu-hi le retint:

— Une dernière question, prince: qu'en est-il de Li Fei?

Au nom de la concubine qu'avait favorisée l'empereur dans les derniers mois de son existence, une lueur d'ironie s'alluma dans l'œil de Kung.

— Elle a disparu. Avec sa fille.

— Bien. Elle a donc devancé son destin.

*

Le soir, le capitaine Jung Lu rendit une de ses visites clandestines à sa maîtresse. La tradition exigeait l'abstinence absolue d'une veuve impériale jusqu'à la fin de sa vie. Autant exiger d'un tigre qu'il broute de l'herbe, surtout en ce qui concernait Tseu-hi. La sexualité faisait pour elle partie des apanages du pouvoir et il n'y avait aucune raison pour qu'une impératrice ne disposât pas du même choix de partenaires qu'un empereur.

Quant au veuvage, il était pour elle une notion étrangère. Elle avait été veuve dès après ses quelques nuits de copulation furieuse avec l'empereur. Hsien-feng, dont elle avait un moment espéré le cœur, s'était réduit à un personnage de son théâtre intérieur. Sa disparition ne pouvait pas plus interrompre la pièce que celle d'une marionnette dans une pantomime pour théâtre d'ombres.

Et elle se repaissait de voir un mâle en liberté, et non pas compassé dans son costume d'apparat et s'exprimant devant un rideau, comme tous les hommes de la Cour.

Les amants partagèrent un carafon d'alcool de riz. Elle lui rendit compte de la conversation avec Kung. Une lueur d'ironie brilla dans le regard du jeune homme.

— Kung ne t'a pas dit que Shanghai ne courait pas de risques imminents du fait des T'ai-p'ing?

— Non… Que veux-tu dire?

— La ville leur sert de centre de ravitaillement en armes. Ses habitants font de gros bénéfices sur celles qu'ils vendent aux rebelles. Telle est la raison pour laquelle il y a cent fois plus de Chinois là-bas qu'il y a dix ans.

— Tu en es sûr?

— Tout le monde le sait.

— Mais c'est de la haute trahison!

— Telle est aussi la raison pour laquelle il faut que l'armée s'empare vraiment de Shanghai.

— Pourquoi le général Tseng ne le fait-il pas?

— Parce qu'il a laissé le commandement des armées à Li Hung-chang.

— Qui est-ce?

— Un brillant général.

— Et pourquoi ce Li ne prend-il pas Shanghai?

— Parce qu'il ne rêve que d'un coup d'éclat qui le rendrait célèbre et plus riche encore. Il veut libérer Nankin. Et s'il prenait Shanghai par les armes, impératrice, il lui faudrait toute une vie pour y mettre de l'ordre.

— Que veux-tu dire?

— Les divinités bienveillantes t'ont épargné la connaissance des turpitudes du monde. Si tu connaissais Shanghai, tu n'en dormirais plus. J'y suis allé pour trois jours et j'en ai eu la nausée. C'est la capitale de la corruption et du vice, de la traîtrise et de l'inhumanité. L'existence même de cette ville est une insulte au trône du Dragon. Mieux vaut, en effet, que Li prenne Nankin.

Tseu-hi était confondue. Kung lui avait-il dissimulé une partie de ce qu'il savait? Ou bien ignorait-il la réalité des situations ?

Ni les vagues de la volupté, où ce soir-là nagèrent les corps, ni les vapeurs de l'alcool qui flottaient dans les esprits n'éteignirent la chandelle du soupçon dans la tête de Tseu-hi. La vérité était pareille à un travesti de théâtre qui changeait sans cesse de costume… et plus bizarre encore que l'aurait jamais imaginé Tseu-hi.

*

Un jour de mai 1861, peu après les funérailles de Hsien-feng à Pékin, deux Occidentaux débarquèrent à Shanghai d'une canonnière battant pavillon mandchou et nommée *Confucius*. L'un était de petite taille et sa chevelure retombait sur ses épaules de façon passablement hirsute – on l'aurait presque pris pour un T'ai-p'ing travesti en Européen –, l'autre, coiffé de manière plus convenable, portait des vêtements défraîchis. Tous deux dégageaient un air d'autorité. Ils étaient accompagnés d'un Chinois en veston occidental court, mais avec la natte traditionnelle dans le dos ; l'évidence suggérait qu'il était leur interprète. Celui-ci échangea sur le quai quelques mots en cantonais avec l'un des contremaîtres, puis les trois hommes se dirigèrent vers un vaste bâtiment à proximité du port. C'était celui de l'une des plus grosses firmes de

commerçants de Shanghai. Ils en sortirent deux heures plus tard, l'air encore plus impérieux, et se rendirent à un autre bâtiment. Ils en sortirent encore plus fiers.

Les deux Occidentaux étaient des Américains : Frederick Ward, vingt-neuf ans, natif de Salem, Massachusetts, et Henry Burgevine, trente et un ans, natif de Caroline du Nord. En dépit de son apparence militaire, le *Confucius* était un navire de transport clandestin spécialisé dans la traite des coolies entre la Chine et le Mexique, et nonobstant son pavillon mandchou, il était commandé par un Américain, le pseudo-amiral Gough. Les deux hommes auxquels ils avaient rendu visite étaient les personnages les plus puissants de Shanghai, Wu Hsu et Takee. Si puissants que le gouverneur de la province, Hsueh Huan, était quasiment leur subordonné.

Dire que les deux Américains avaient mis les pieds dans un guêpier serait une image idyllique : ils s'étaient aventurés en enfer.

Hsueh avait été désigné pour combattre les T'ai-p'ing; son choix en disait long sur l'ignorance de l'administration militaire. L'homme, en effet, n'aspirait qu'à l'argent et au plaisir. Aussi s'était-il établi à Shanghai et n'en serait parti pour rien au monde. Il y avait amassé une fortune colossale, vivait dans un palais et disposait à toute heure des plus jolies prostituées des innombrables bordels de la ville.

Le Shanghai de l'époque était un gigantesque lupanar où les fumeries d'opium alternaient avec les salles de jeu et les bordels. Pourvu que ses poches fussent garnies, un homme pouvait y passer sa vie à rêvasser dans l'euphorie de l'opium, le claquement des plaques de mah-jong et les gloussements des filles de joie sautillant sur leurs pieds bandés en balançant leurs trains arrière (cette démarche de gallinacés surprit beaucoup les Occidentaux de l'époque, qui s'étonnèrent de son attrait pour les Chinois et même les Mandchous). Courtiser les faveurs du *ma tsang*, « l'Oiseau aux cent intelligences », ou lutiner une malheureuse nue,

ligotée et pendue à une poutre, n'était cependant permis qu'au tintement constant des taëls d'argent. Aussi des fortunes circulaient-elles en permanence dans cette Babylone. Et la province dont elle était la capitale, le Kiangsu, était l'une des plus riches de l'Empire.

La vertu et la probité des quelques poignées d'Occidentaux qui séjournaient dans la ville, armateurs, négociants, banquiers, furent mises à rude épreuve.

Pour justifier de sa mission militaire sans s'exiler de ces plaisirs, Hsueh avait créé une prétendue armée de soldats chargés de lutter contre les T'ai-p'ing. Le Trésor lui versait donc le montant de leurs soldes. En réalité, c'était un ramassis de gueux et de voleurs dont il prétendait qu'ils étaient volontaires, ce qui lui permettait de mettre leurs soldes dans ses sacs de taëls. Pour subsister, cette racaille volait et rançonnait à loisir, et si quelque victime s'en plaignait, elle était assassinée. Ces bandes de forbans fournissaient aussi clandestinement les T'ai-p'ing des régions avoisinantes en armes et munitions.

Les seigneurs Wu Hsu et Takee s'accommodaient mal des rapines et forfaits des sbires de Hsueh, car leurs propres commerces en étaient parfois victimes. De plus, ils aspiraient à se débarrasser des T'ai-p'ing, décidément trop proches de Shanghai. Ils savaient que les rebelles avaient de plus en plus besoin d'un port maritime et qu'ils finiraient tôt ou tard par donner l'assaut à Shanghai.

Aussi firent-ils un excellent accueil à Ward et à son second Burgevine quand les Américains proposèrent de créer des milices contre les T'ai-p'ing. Ils leur avancèrent les sommes nécessaires à l'achat d'armes et de munitions et au paiement des soldes.

Ils ignoraient cependant que les sympathies secrètes des deux aventuriers allaient aux T'ai-p'ing, dont la révolte évoquait pour eux les luttes des colonies d'Amérique pour l'indépendance. Ces T'ai-p'ing qui professaient un christianisme revu et corrigé à la sauce asiatique n'étaient-

ils pas des patriotes en lutte contre une féodalité étrangère, celle des Mandchous?

Cependant, l’appât du lucre et l’ambition triomphèrent chez Ward et Burgevine de leurs sympathies et convictions philosophiques.

*

Le premier engagement de sa milice contre les T’ai-p’ing fut un désastre pour Ward. Il était parti pour la conquête d’une place forte proche de Shanghai, Sung-kiang. Or, grisées par leurs premiers taëls de soldes, ses quelques milliers de recrues – des forbans d’origines diverses, Vietnamiens, Cambodgiens, Philippins et, bien sûr, Chinois – s’étaient ivrognées la veille des combats. Ils furent battus à plates coutures par les T’ai-p’ing. Ceux qui survécurent rentrèrent à Shanghai et désertèrent.

Guère homme à se décourager, Ward prétendit que son armée n’avait pas été assez nombreuse et parvint à en lever une autre. Il l’habilla d’uniformes copiés sur ceux des zouaves français, mais avec des turbans verts. Il recommença l’assaut sur Sung-kiang et, cette fois, l’emporta. Fort de son triomphe, il se lança sur une autre place forte T’ai-p’ing, Tsingpu. Il y perdit tout – artillerie, provisions, canonnières – et fut gravement blessé à la bouche, au flanc et à une jambe.

Son armée fut démantelée et il disparut. Huit mois plus tard, il revint et tenta d’enrôler dans une nouvelle milice des marins de la Royal Navy. L’amiral sir John Hope, furieux, le fit arrêter et enfermer dans une cabine du cuirassé *Chesapeake*. Ward parvint à s’échapper la nuit même par un hublot. Un sampan appartenant à ses amis le ramena à Shanghai. Là, ce diable d’homme négocia avec Hope et obtint un accord : s’il s’abstenait d’enrôler des Anglais et si

son armée était commandée par des Européens, les Britanniques lui fourniraient discrètement leur assistance.

Ward mit alors sur pied une armée de cinq mille hommes et enleva la place forte T'ai-p'ing de Kao-chiao.

Son entrée à Shanghai fut triomphale. Les uniformes de zouaves à turbans verts connurent un immense succès : tous les gamins de la ville se garnirent le crâne de chiffons de la même couleur. La manière de Ward de commander ses troupes devint légendaire : vêtu d'une redingote et *cheroot* aux lèvres, il les menait avec une canne de bambou comme seule arme.

*

Chacun de son côté, Kung et Jung Lu rapportèrent les récits des aventures de Ward à Tseu-hi. Elle en fit part à Tseu-an.

L'idée de Kung avait été brillante : combattre un mal par un autre. Les deux impératrices s'enthousiasmèrent. Elles décidèrent de récompenser le vaillant guerrier barbare. Par décret impérial, Frederick Ward, natif de Salem, fut nommé mandarin à bouton de troisième classe et colonel de l'armée impériale. Sa milice fut nommée « Armée toujours victorieuse ».

Sa plus grande récompense fut cependant la main d'une fille de son commanditaire Takee. Il était devenu un demi-Chinois, *ban Chungkuo-ren.*

Un homme avait assisté à l'entrée triomphale de Ward à Shanghai: le bras droit – un peu invalide – du général Tseng, Li Hung-chang. C'était un grand bonhomme au visage maigre, dont une moustache tombante masquait commodément la bouche. En vrai mandarin, donc confucéen, il exécrait la vanité et les forfanteries des gens

que favorise la chance ; il les considérait comme signes d’une basse naissance.

Or, Li avait été nommé gouverneur du Kiangsu à la place de cette outre de Hsueh Huan. Il y fit une entrée discrète, à la tête de deux mille cinq cents hommes décidément bien ternes auprès des soldats de Ward. Il observa son mode d’action, ses armements, son organisation, et se rapprocha de lui. En 1862, les deux armées combattirent les T’ai-p’ing côte à côte.

Mais les deux hommes étaient trop différents pour que leur alliance fût durable. Alors que Li était tout en finesses et courtoisies feutrées, Ward était impérieux, grossier, et maltraitait souvent ses hommes, qui insultaient régulièrement les Chinois. Il advint que Li tarda à remettre à Ward les trois cent cinquante mille taëls représentant les soldes de l’Armée toujours victorieuse; Ward multiplia les éclats de protestation. *Bad manners!*

Mais son prestige ne cessait de grandir dans la province et à la Cour; trop, au gré de certains. Le 19 septembre 1862, il organisa l’assaut de la ville de Ts’u ch’i, au sud de Shanghai, tenue par les T’ai-p’ing. Le 20, il lança ses troupes. Il commandait ses officiers de l’arrière quand une balle le transperça de part en part. Il mourut le lendemain.

La balle ne pouvait avoir été tirée par les assiégés.

*

Pendant tous ces mois, Li se rendait souvent à Pékin. Il y fut convoqué par Tseu-hi. Ils eurent de longs entretiens, témoignant de l’intérêt que l’impératrice portait à la guerre contre les abominables T’ai-p’ing.

Elle veillait aussi au prestige de l’Empire.

C’était bien de faire faire la guerre aux T’ai-p’ing par les Barbares, encore fallait-il que leurs soudards n’y prissent

pas trop d'ascendant. Ce Ward était décidément un trublion. Bon débarras.

La suite était prévisible.

Li maintint l'Armée toujours victorieuse en service, mais il lui assigna comme chef le second de Ward, Burgevine, guère plus malléable que son prédécesseur. Quand le trésorier du gouverneur tarda, une fois de plus, à lui remettre les soldes de ses hommes, Burgevine fit irruption chez lui en compagnie d'un détachement de tirailleurs et lui administra une raclée si brutale que le malheureux en cracha du sang. Burgevine vida le coffre qui contenait quarante mille dollars, un mois de soldes. Or, le trésorier, Yang Fang, était un mandarin, donc intouchable. C'en fut trop pour Li : il fendit l'oreille du trop impétueux général Burgevine.

Ce limogeage apparut aux ministres anglais, français et américain comme un acte arbitraire du gouverneur Li. Ils protestèrent auprès de Kung pour que Burgevine fût rétabli dans son commandement. Ils connaissaient mal leur homme : à court d'argent, il rallia les T'ai-p'ing. La fortune lui avait décidément tourné le dos : il fut capturé par les soldats de Li lors de la prise d'une place forte de la rébellion… et se noya « accidentellement» alors qu'on l'emmenait en captivité.

Telle était la Chine impériale à la fin du XIXe siècle : un vaste théâtre où le faste fou côtoyait la misère la plus sordide, et la sagesse millénaire, la folie débridée.

Aucun Far West n'eût rivalisé avec ce Far East.

Et dans son firmament trônait une femme.

*

À Pékin, Tseu-hi n'en perdait pas le sens dynastique pour autant. Le prince Chun, l'un des frères de l'empereur, traînait un veuvage précoce et trop pesant pour ses dix-neuf

ans. Elle n’avait pas oublié que lui et son frère Tun avaient été ses alliés dans le combat contre la Bande des Huit. C’était d’ailleurs à lui qu’elle avait fait déléguer l’honneur d’arrêter l’infâme Sushun; depuis, des liens de confiance s’étaient tissés entre l’impératrice et son beau-frère. Elle le fit convoquer et l’évalua.

C’était un médiocre exalté, un de ces hommes qui imaginent compenser leur banalité par la jactance, aussi dissemblable de son frère Kung qu’un âne d’un coursier. Les rapports clandestins le décrivaient comme sujet à des accès de colère brutale. Néanmoins, il appartenait au clan impérial, et ce pouvait être pour elle comme pour lui un avantage.

— Prince, lui dit-elle après lui avoir fait servir le thé et l’avoir autorisé à s’asseoir – ce qui était un honneur –, la solitude mène à la facilité, et la facilité à la dilapidation.

— Je suis bien placé pour savoir que la sagesse a toujours inspiré l’impératrice.

Il supposa qu’elle l’avait fait espionner. Il traînait volontiers le soir, escorté de deux eunuques, dans ces établissements où l’on croit tuer le temps.

— Une épouse dévouée est un trésor. Une épouse d’un clan illustre aussi. Une épouse dévouée d’un clan illustre est un don du destin.

— L’impératrice en connaît-elle une?

— Ma sœur Aicheng. Elle a dix-huit ans.

Il hocha la tête.

Tseu-hi donna un ordre au Grand Eunuque. L’instant d’après, Aicheng était introduite dans la pièce. Mince et le maintien empreint de la fausse timidité prisée à la Cour, elle évoquait sa sœur du temps où elle avait été concubine au Grand Jardin, mais sans l’imperceptible expression de défi de celle-ci.

— Ma sœur, je veux que tu connaisses le prince Chun. Aicheng récita une formule de courtoisie d’une voix claire. Puis elle s’inclina, remercia sa sœur et ressortit.

L’évidence indiquait que l’entrevue avait été soigneusement préparée et Chun comprit qu’il était mis en demeure de convoler avec la jeune fille.

— Je vois que la beauté a comblé la famille de l’impératrice. Mais il reste dix-sept mois de veuvage officiel, dit-il, faisant allusion aux vingt-sept mois traditionnels entre le décès d’une épouse et les noces suivantes. Mon frère Kung est attaché aux coutumes.

— La patience est le propre des bons jardiniers. Ai-je donc entendu ton assentiment?

— L’impératrice a l’ouïe fine.

— Tu me le rediras par écrit.

La séance était levée. Chun remercia Tseu-hi pour sa bonté et quitta la pièce.

Tseu-hi eût voulu avoir le cœur léger. Il est toujours plaisant de faire le bonheur des autres. Mais elle espérait seulement que le mariage apaiserait les esprits turbulents de sa sœur.

16

La seconde Dernière Cène, le suicide du « frère cadet de Jésus-Christ » et autres sanglantes extravagances

— Il est évident pour tous, impératrice, que c'est toi et toi seule que la victoire finale contre les T'ai-p'ing couvrira de gloire.

Tseu-hi reposa le godet qu'elle venait de vider. Un mystère résidait en son fond : il révélait une scène érotique quand il était rempli d'alcool, celui-ci faisant office de loupe grossissante. Aussi Jung Lu s'empressa-t-il de le regarnir et le reposa-t-il sur le guéridon où gisaient les dix ongles d'argent que l'impératrice portait en public et retirait dans l'intimité. Elle n'avait pas sacrifié à la mode de laisser ses propres ongles pousser à l'infini, comme tant de douairières de la Cour. D'abord, ils devenaient crochus et friables, ensuite, ils trahissaient l'âge. Enfin, ils se prêtaient mal à certaines pratiques intimes.

Tseu-hi suivit chacun des gestes du jeune homme, chaque tension des muscles ainsi mis en jeu, des orteils à l'épaule. En effet, il était intégralement nu. Elle ne l'autorisait à s'asseoir près d'elle, même dans l'intimité, que lorsqu'il avait dépouillé tous ses vêtements. Cette servitude eût pu s'expliquer par la prudence et le besoin de s'assurer que le jeune militaire ne portait sur lui aucune arme ni fiole. Mais à la vérité, cette condition était la symétrique du protocole masculin, selon lequel la concubine livrée par les eunuques au pied du lit impérial devait, elle aussi, être nue.

Son regard se délectait de ce corps mince et vigoureux, lisse comme l'ivoire, et sommé de ce visage qui l'avait captivée quand elle avait quinze ans.

— Et Tseu-an? dit-elle, après un bref coup d'œil sur la scène galante que l'alcool de riz avait révélée dans le godet.

— Il ne fait mystère pour personne à la Cour ni dans l'armée qu'elle est de plus en plus semblable à ton ombre. N'est-il pas vrai que l'Ouest et l'Est ne peuvent resplendir ensemble?

Elle sourit. C'était joliment dit. Et probablement sincère. De tous ses proches, Jung Lu était le seul dont elle avait vérifié la fidélité sans faille. Elle en devinait la raison: premier à l'avoir courtisée, il se considérait comme le seul amant légitime. L'ayant fait espionner, elle avait toutes les raisons de croire qu'il n'entretenait aucune liaison parallèle. Tel n'était pas le cas d'An Dehai, songea-t-elle fugacement.

Tous les amants scrutent inlassablement le visage de l'autre. Ils y guettent des signes qui ne figureront jamais dans aucun alphabet, un affaiblissement dans l'éclat du regard, un sourire qui se fane, une moue sceptique, une commissure des lèvres qui se fait amère. « Est-ce bien lui que j'ai aimé? M'aime-t-il encore? », et autres références à un lexique aussi changeant que les nuages. Celle qui avait été Yehenara n'y faisait pas exception. Elle s'avisa que sa confiance en Jung Lu dépassait de loin sa gratitude immédiate, quand il avait abandonné son poste, là-bas, dans la gorge de Kou Pei Kou, pour courir à son secours et à celui du petit empereur. La voix du jeune homme interrompit ses réflexions :

— Il sera prudent, impératrice, de veiller à ce que des poisons ne fermentent pas dans l'ombre où l'impératrice de l'Est est recluse.

Elle apprécia la subtilité du garçon.

— Pareillement, il sera prudent de veiller à ce que la victoire proche sur les T'ai-p'ing apparaisse comme ton fait à toi seule. Tous les autres n'auront été que tes instruments.

— Je le savais. Tu penses à Kung ?

— L'orgueil d'un homme est comme un cheval fou. C'est au cavalier de le brider. Le cavalier, c'est toi. Peut-être te faudra-t-il un autre homme pour cette tâche. Je proposerais volontiers mes services, mais je préférerais un homme expérimenté et dont la réputation est établie.

— Qui?

— Li. Li Hung-chang. Tu l'as déjà vu à propos de cet Anglais, Gordon. Garde-le dans ton regard.

Il en avait assez dit : elle devait surveiller sa cousine Tseu-an et Kung. L'une avait été l'épouse légitime de l'empereur, l'autre était son frère, et tous estimaient sans doute que l'ancienne Grande Concubine les avait privés de leur prestige.

— Il n'est pas de rivière si pure qu'on n'y trouve au fond de la boue.

Elle accueillit ces mots avec un petit rire.

— Tu as vingt-cinq ans, dit-elle, et j'ai parfois l'impression d'écouter un vieux mandarin.

— C'est à ton service que j'ai acquis ma science.

— Et toi aussi, tu as de la boue en toi?

— Comme toi, impératrice. Mais je ne t'offre que mon eau la plus pure.

Elle hocha la tête.

Elle tendit le pied et, du bout du chausson, taquina le membre du jeune homme. L'effet en fut pareil au déclenchement d'un ressort secret.

Elle se leva pour signifier qu'il devait maintenant déshabiller sa maîtresse.

Il ne maîtrisait pas aussi bien qu'An Dehai les subtilités des manœuvres qui mènent au grand émoi. Elle avait même dû lui en enseigner plusieurs. Mais, pour l'estime qu'une impératrice se porte à elle-même, il est plus satisfaisant de chevaucher un guerrier qu'un faux eunuque.

De toute façon, elle retrouverait celui-ci le lendemain. Car il ne convient pas d'être prisonnière d'un seul corps.

*

Le poste de général de l’Armée toujours victorieuse ne pouvait rester vacant. Il y fallait un étranger. Ce fut alors que la légation de Grande-Bretagne présenta à Li Hung-chang la candidature du lieutenant Charles Gordon, des Royal Engineers.

Quand Li le reçut, il fut frappé par le contraste apparent entre cet Anglais de trente et un ans et les deux Américains qui l’avaient précédé, débordant d’humeurs tempétueuses alors que le Britannique n’exprimait que flegme. Son regard gris pâle devint glacial quand Li l’emmena visiter le camp de ses futures troupes.

— Je ne vois pas qu’on puisse rien faire de bon avec ces gens, laissa-t-il tomber.

Une fois en poste, il imposa aux soldats un entraînement rigoureux, interdit l’alcool au camp et, en campagne, punit le pillage de la peine de mort. De plus, il enrôla dans ses troupes d’anciens T’ai-p’ing détenus comme prisonniers; c’était audacieux, mais il avait assimilé la capacité asiatique de changer de loyauté selon les circonstances.

Certains Mandchous, intrigués par le personnage, flairèrent qu’il avait aussi opté pour des habitudes qu’ils supposaient chinoises : il vivait, en effet, avec six *boys* qu’il disait avoir adoptés.

Sa discipline draconienne rebuta ses soldats. Pas d’alcool, pas de pillage, des exercices tous les matins: près de mille sept cents d’entre eux, sur les trois mille neuf cents du total, désertèrent. Qu’à cela ne tînt: il les remplaça par des T’ai-p’ing. Solution trop expéditive, comme il s’en avisa dans un moment critique. Sa première offensive visa Suchow, une grande et ravissante ville au sud-est de Nankin que les Occidentaux avaient qualifiée de « Venise de l’Orient». Le siège en fut laborieux, car les recrues T’ai-p’ing

hésitaient à tirer sur d'anciens frères de combat avec les redoutables armes anglaises.

Mais les T'ai-p'ing assiégés, sentant le vent du boulet, commençaient à perdre leur belle énergie. L'un de leurs chefs, celui qu'on avait surnommé le Prince loyal, avait déjà fui Suchow avec dix mille hommes et s'était réfugié à Nankin. De surcroît, plusieurs autres chefs, qui s'étaient attribués des titres de « princes», savaient qu'à l'instar des Américains, Gordon admirait leur génie militaire autant que leur opiniâtreté ; ils envoyèrent des émissaires à l'ennemi pour négocier leur reddition. Le gradé ennemi qui les reçut n'en était pas tout à fait un : c'était le colonel Cheng Kuo-k'uei, lui-même un ancien T'ai-p'ing qui avait tourné casaque. Il mit à leur reddition une condition imposée par Gordon : la tête d'un chef redouté des impériaux, Mu Wang, un forcené réputé pour sa brutalité. Les « princes » acceptèrent, alléchés par la promesse d'un enrôlement dans l'Armée toujours victorieuse que Gordon leur avait fait miroiter. Ils firent donc assassiner Mu Wang et ouvrirent les portes de la ville. Puis ils se rendirent. Ils étaient six.

Gordon étant absent ce jour-là, ils furent reçus – crânes rasés, en signe de soumission – par son supérieur de fait, le général Li Hung-chang… Il les convia à souper après un entretien préliminaire, mais ils demeurèrent à jeun pour l'éternité : leur hôte les fit décapiter. Ce n'est pas parce qu'on est sournois qu'on n'est pas brutal.

De retour au camp et informé du sort des T'ai-p'ing auxquels il avait garanti la vie sauve, Gordon piqua une rage auprès de laquelle les incartades des Américains n'étaient que vétilles. Il clama que son honneur avait été bafoué et demanda au ministre Kung l'arrestation immédiate de Li pour crimes de guerre, sans quoi il démissionnerait et passerait au service des T'ai-p'ing. Il parcourait le camp comme un forcené, en brandissant son revolver et jurant qu'il abattrait Li de ses mains.

Comble d'excentricité, il conservait sous son lit la tête décapitée de l'un des T'ai-p'ing et la montrait à qui voulait ou ne voulait pas, jurant qu'il la vengerait.

L'occasion ne se présenta pas, et Li conclut que les Barbares étaient tous des agités.

Cependant, pour Kung et les deux impératrices, Gordon était un héros. Le ministre lui fit adresser un don de dix mille taëls. Cela ne fit qu'accroître la fureur de l'Anglais. Il déclara alors qu'il n'accepterait qu'une seule récompense : la Veste impériale jaune de cavalier. C'était la plus haute récompense militaire mandchoue, désignant à la vénération publique le cavalier qui défilait dans les parades militaires. Elle n'était concédée qu'au général en chef de toutes les armées mandchoues. Gordon espérait ainsi faire pièce à Li, dont il estimait toujours qu'il l'avait trahi.

Tseu-hi s'amusa de l'exigence démesurée de celui qu'on désignait alors sous le sobriquet de *Chinese Gordon*.

— Il n'ira pas très loin avec cette casaque, observa dédaigneusement Jung Lu.

Tseu-hi obtint l'assentiment de sa cousine et toutes deux signèrent le décret qui attribuait la Veste Jaune à M. Gordon. Celui-ci s'empressa de se faire portraiturer en pied, portant la fameuse veste aux boutons de rubis.

Quand le sang-froid revint à Gordon, il flaira que cette palinodie était risquée et qu'il était moins chinois qu'il le pensait. Il plia bagage et se retira à Guizan avec ses *boys*.

*

La querelle de Gordon avec Li avait piqué la curiosité de Tseu-hi et de Kung. Les ministres occidentaux désapprouvant tous l'exécution des six « princes» T'ai-p'ing qui avait, disaient-ils, déshonoré Gordon, l'impératrice et le ministre convoquèrent le général à Pékin.

Sa comparution se déroula selon le protocole. Les deux impératrices étaient assises derrière le grand rideau de soie jaune qui devaient les protéger des regards inférieurs; seul le petit empereur, Tong-zhi, douze ans, siégeait à découvert. Kung, lui, était réglementairement à genoux, de même que le général Li, quand ce dernier eut été admis dans la salle d'audiences.

Interrogé par une voix qu'il reconnut comme étant celle de Tseu-hi, Li répondit en ces termes :

— Si l'empereur, si les impératrices, si le prince, avaient vu l'état de la population de Suchow quand nous y sommes entrés, ils auraient jugé que la mort était une peine trop douce pour les forfaits des six hommes que j'ai exécutés. Les T'ai-p'ing avaient massacré un tiers de la population et les survivants tremblaient au souvenir de leurs souffrances. Mais telle ne fut cependant pas la raison de ma décision. Quand ces hommes se sont présentés à moi, ils ont prétendu négocier en position de force. Ils ont d'emblée demandé des garanties pour leur sécurité et les postes qu'ils occuperaient dans l'armée de Leurs Majestés. Leur soumission n'était que feinte ; leur arrogance, elle, ne l'était pas. Ils étaient en position de force et avaient, en effet, encore cent mille hommes sous leurs ordres dans la ville. Si je n'accédais pas sur-le-champ à leurs demandes, ils retournaient à Suchow et notre victoire n'aurait été que de courte durée. En mettant à mort ces six hommes, j'ai évité de sacrifier des centaines, des milliers de vies.

Tseu-hi approuva le général. Kung ne pouvait en faire moins.

— L'essentiel, déclara Tseu-hi, est d'en finir au plus vite avec les maudits T'ai-p'ing. Cette situation n'a que trop duré.

— Le jugement de l'impératrice est ma conviction la plus profonde, déclara Li avec force. Ces années de rébellion ont dévasté le pays de la façon la plus atroce. Des provinces aussi riches que le Kiangsu ont été transformées en déserts.

On y voyait un village tous les tiers de *li* et une ville tous les trois *li*. Cela n'est plus. Les seuls êtres qu'on y voit errer sont des misérables affamés qui ne subsistent qu'en mangeant l'herbe des prés.

— C'est pour cela que ce Gordon nous a été utile, intervint Tseu-hi. Évite d'envenimer le conflit avec lui.

— S'il le faut, impératrice, je reconnaîtrai que je me suis laissé emporter par la colère.

— Nous ferons expliquer tes vrais motifs à Gordon, conclut Kung.

L'empereur, que toutes ces considérations ennuyaient, déclara que la séance était levée. Kung et Li purent se relever.

*

Gordon regretta son emportement, puisque ce fut sans son concours que l'Armée toujours victorieuse emporta, le 19 juillet 1864, le principal bastion des T'ai-p'ing : Nankin, siège de l'empereur Hong, pseudo-roi du Ciel et frère de Jésus-Christ. Hangchow était tombée quelques mois plus tôt et les troupes impériales tenaient désormais le Grand Canal, artère vitale pour le ravitaillement des T'ai-p'ing.

À vrai dire, la chute du moral des rebelles avait précédé cette défaite de peu : l'illuminé Hong, qui entretenait depuis quelque vingt ans une guerre civile délirante, était mort le mois précédent.

Quand il s'était enfui de Suchow pour se réfugier à Nankin, le Prince loyal, de son nom ordinaire Li Hsiu-cheng, avait requis un conseil de guerre pour décider de la stratégie à suivre après les récents revers militaires. Mais le « frère cadet de Jésus-Christ », Hong Hsiu-chuan, avait décrété que l'heure n'était plus à la stratégie, le Très-Haut

Son Père et Jésus-Christ son Frère aîné ayant décrété qu'il devait être sacré roi de toutes les nations.

— J'ai sous mes ordres un million d'anges. Qu'aurais-je à craindre si cent mille hommes des troupes impériales entraient dans la ville? s'écria-t-il.

Les troupes mandchoues encerclaient Nankin depuis des années, mais le siège venait de prendre un tour décisif. Le bombardement de la ville était devenu effroyablement intense et il était douteux qu'elle résistât longtemps. Hong l'avait compris. L'évidence, qui eût dû flamboyer depuis le début du mouvement, s'imposa enfin au Prince loyal comme au reste de ses lieutenants assiégés : leur chef avait perdu la raison. Le Prince loyal fondit en larmes et quitta la salle du Conseil.

Le vingtième jour de la cinquième lune, c'est-à-dire le 12 mai 1864, au cours d'un banquet final sans doute inspiré de la Dernière Cène, le roi du Ciel versa donc du poison dans son vin et levant sa coupe, qu'il confondait avec un calice, il s'écria:

— Ce n'est pas Dieu le Père qui m'a trompé, mais moi qui ai désobéi à Dieu le Père!

Il but son vin d'un trait.

Dans sa théâtrale mégalomanie, il avait espéré une prompte sortie de scène. Hélas, le poison était lent et Hong agonisa jusqu'à minuit. Ses fidèles craignirent l'effet de sa mort sur les assiégés. Ils l'inhumèrent donc en catimini dans les jardins de son palais et tinrent secrète sa disparition.

Seize jours plus tard, la nouvelle de sa mort transpira. Contrairement à ce que l'on avait craint, elle galvanisa les assiégés. Le matin du 22 juillet, les sapeurs impériaux firent exploser une mine sous les murailles de la ville ; ils ouvrirent ainsi une brèche de trente mètres de large par laquelle déferlèrent les soldats du général Li et de son supérieur, Tseng.

Le carnage commença.

*

Les T'ai-p'ing firent à leur tour exploser une poudrière, causant d'innombrables morts chez les impériaux. Puis ils engagèrent les combats. La ville ne fut plus qu'incendies et fumées. Plusieurs centaines de concubines et servantes du palais de Hong se pendirent dans les jardins, plutôt que de subir les violences de la soldatesque.

— En trois jours, nous avons tué plus de cent mille hommes, se vanta le général Tseng Kuo-chuan, frère du traîtreux général Tseng.

Dans leur désespoir, entretenu par l'opiomanie endémique, quelque deux mille assiégés se noyèrent dans les canaux. Les autres refusèrent de se rendre et plusieurs, à l'instar du fils du roi du Ciel, se firent enterrer vivants. Les impériaux en capturèrent quand même quelques-uns vivants, dont le Prince loyal, blessé, et les deux frères aînés du roi du Ciel, fous de fièvre.

— Ces deux-là ne cessaient de répéter « Dieu le Père! Dieu le Père!», raconta Li à Tseu-hi. Comme leurs cas étaient de toute façon désespérés, je les ai fait décapiter.

Fouillant le palais pseudo-royal, Li finit par découvrir la tombe du roi du Ciel.

— Il était enveloppé de la tête aux pieds dans des soieries brodées de dragons, témoins de sa folie des grandeurs, raconta-t-il. Nous l'avons examiné, le général Tseng et moi : un homme chauve à la barbe grisonnante. Tseng a fait détacher sa tête et ordonné de brûler le reste du corps. Puis il a fixé la tête au sommet d'une pique et l'a fait promener dans toutes les provinces gouvernées par les T'ai-p'ing depuis des années, pour que chacun voie ce qu'il était advenu du rebelle.

Li ne rapporta cependant pas qu'il s'était personnellement emparé de la cassette personnelle de Hong, qui représentait plusieurs millions de taëls.

Ces récits excitaient Tseu-hi au plus haut point. Les délires religieux de Hong et de ses frères lui inspirèrent des discours véhéments où, comme dans son enfance, elle identifiait les Barbares et les T'ai-p'ing à des démons lancés à l'assaut de l'ordre céleste incarné par les Mandchous.

— Il n'est qu'à voir avec quelle facilité leurs ineptes croyances religieuses ont proliféré chez les rebelles ! clama-t-elle. Ces gens ne savent que propager le mensonge !

Kung, le matin, et Jung Lu, le soir, écoutaient ces propos et bien d'autres sans oser élever d'objections. Un fait pour eux était patent : les Barbares avaient gagné et les T'ai-p'ing étaient en train de perdre. Et Kung connaissait les opinions de plusieurs militaires qui avaient traité avec les Occidentaux, dont le général Li : en dépit de son conflit avec Gordon, ce général jugeait que les Barbares se comportaient de façon honorable et sans intention de tromper.

Dans l'un de ses accès de fureur, Tseu-hi donna l'ordre au général Tseng de ramener le Prince loyal à Pékin dans une cage, afin de l'exposer à l'indignité populaire avant de le faire décapiter. Tseng déconseilla cette exhibition théâtrale et provocatrice qui risquait de ranimer l'animosité des provinces contre les Mandchous. Le prince Loyal avait été immensément populaire dans les masses du Sud, et son avilissement pouvait susciter un mouvement spontané pour sa délivrance. Pour éviter des combats superflus à l'armée impériale, il prit l'initiative de désobéir aux ordres et fit promptement décapiter le Prince loyal. À la requête de Tseng, ce dernier avait cependant rédigé en huit jours un mémoire de cinquante-cinq mille mots qui demeura comme le plus important document sur la révolte des T'ai-p'ing.

Ce fut à cette époque que Tseu-hi choisit le nom impérial de son fils Tsai-chun : Tong-zhi, *Retour à l'ordre*. Car elle y était bien décidée : quand son fils régnerait, ce serait sur un Empire définitivement pacifié, purgé de toutes les ingérences extérieures.

Dans un mémoire adressé à l’impératrice, Tseng fit part du conseil que lui avait donné le Prince loyal: ne pas sévir trop durement contre les populations des provinces de Canton et du Guanxi pour ne pas provoquer de nouveaux soulèvements.

— Il me semble, commenta Tseng, qu’il y a beaucoup de bon sens dans ce conseil.

C’était le même Tseng qui avait commis la fatale forfaiture consistant à kidnapper la délégation alliée devant Chungtow et à en torturer plusieurs membres. Il était donc permis de douter que des sentiments d’humanité l’eussent soudain baigné de leurs rosées.

Mais il est vrai que, chez bien des humains, l’humanité, comme d’autres sentiments louables, n’est parfois qu’une stratégie avantageuse.

17

La fracassante disgrâce d’un prince

Les derniers bastions de résistance furent occupés en peu de mois.

Après vingt-cinq millions de morts, le chapitre de la rébellion T’ai-p’ing était pratiquement clos. Six cents villes fortes avaient été occupées, puis libérées dans des effusions de sang, et cinq provinces ravagées.

Des centaines de squelettes humains jonchaient encore des campagnes immenses d’où toute trace de vie humaine était absente.

Le prestige du trône du Dragon était lourdement endommagé. Mais derrière le rideau de soie jaune qui, paradoxalement, les masquait lors de leurs apparitions publiques, Tseu-hi et plus encore Tseu-an l’ignoraient. Les mots des rapports militaires ne sont qu’un reflet de la réalité et les signes calligraphiés en noir ne pouvaient rendre compte des flots de sang et de souffrance qui avaient déferlé pendant des années sur l’Empire du Milieu. La coquille dorée de la Cité interdite avait protégé la Cour de l’une des pires horreurs des Temps modernes.

La plus grande expérience du danger qu’eussent connue les deux impératrices avait consisté dans ces moments orageux au retour de Jehol, quand elles avaient failli être égorgées. C’était peu.

Après un dîner à la légation de France, le ministre M. de Bourbulon convia le ministre des Pays-Bas, M. Van Kerkhoven, et l’attaché militaire au fumoir tandis que leurs épouses passaient au salon.

Bourbulon attendit patiemment que le serviteur chinois, en pantalon et jaquette, eût disposé les cigares et *cheroots*, le cognac et autres liqueurs ainsi que les verres sur un guéridon. Le serviteur y passait décidément beaucoup de temps.

— Je ferai le service moi-même, Chang, merci, dit le ministre.

Il ferma la porte derrière le valet.

— Tous des espions, grommela-t-il. Ma femme a surpris celui-là essayant de forcer mon secrétaire sous prétexte d’en astiquer les cuivres.

Quand il eut servi ses hôtes et se fut assis, il reprit:

— Ce que j’ai à vous dire n’est pas fait pour les oreilles de M. Kung. La situation dans ce pays est devenue très instable depuis la fin de la rébellion des T’ai-p’ing. Ces années de guerre civile ont été désastreuses pour le trône du Dragon. Un monarque est censé faire régner l’ordre et ni le dernier empereur ni les deux douairières n’y sont parvenus en plus de quinze ans. Tout ce qu’ils ont su faire est d’envoyer des troupes pour guerroyer avec les rebelles de cet illuminé de Hong. Des millions de gens y ont perdu la vie, parfois dans des circonstances atroces. Nous ne sommes pas les seuls à en être conscients. Deux hommes, que je crois ambitieux, le sont aussi. L’un est Kung, le propre frère de l’empereur défunt, que j’ai rencontré plusieurs fois et qui me paraît être un véritable sac à malices. Il était le conseiller de l’empereur, il doit songer que le temps est venu pour lui de se montrer sur le devant de la scène. Le deuxième et le troisième sont des militaires, le général Tseng et son subalterne présumé, le général Li Hung-chang. Ils jouissent d’un prestige immense, me dit-on, parce que, en dépit de la renommée de M. Gordon, tout le monde sait que ce sont

eux qui ont mis les T'ai-p'ing hors d'état de nuire. Ces trois hommes sont maintenant les vrais maîtres du pays.

Le ministre se leva pour ouvrir la porte. Il trouva le valet Chang qui s'affairait à balayer devant la porte.

— Vous pouvez prendre votre nuit, Chang. À demain, déclara-t-il d'un ton excédé.

Puis il referma la porte et revint s'asseoir.

— Incorrigible ! dit-il. Mais c'est inutile de le renvoyer, son successeur ferait exactement la même chose.

— Vous croyez que Kung, Tseng et Li vont s'emparer du pouvoir? demanda le ministre hollandais.

— Je crois que nous devons rester conscients de la tentation qu'ils en ont. S'ils passaient à l'action, nous aurions, nous Européens, une carte à jouer.

Bourbulon écrasa son *cheroot* dans un bol de porcelaine décorée.

— Quel que soit le calme apparent actuel, ne nous laissons pas duper: nous sommes tolérés parce que nous nous sommes imposés par la force des armes, mais ni les Mandchous ni les Han ne voient d'autre avantage à notre présence dans le pays que la licence de nous acheter des canons, des fusils et des munitions. L'impératrice Tseu-hi, elle, nous exècre.

— Les Anglais sont-ils solidaires de nous?

— Notre talent consistera à les persuader que c'est dans leur intérêt de l'être.

— Si Kung, Tseng et Li entreprennent de renverser les deux douairières, observa l'attaché militaire, ils vont se manger le nez, parce que je ne les vois guère se partageant le pouvoir. Pour ma part, je préférerais que ce soit le général Li qui l'emporte, car je crois que c'est le seul qui reconnaisse sincèrement nos mérites. Il sait tout ce que son pays aurait à gagner d'une collaboration avec nous.

Les trois hommes vidèrent leurs verres et Bourbulon décida qu'il ne fallait pas faire languir ces dames. Quand il ouvrit la porte du fumoir, il crut entendre des bruits

précipités de l’autre côté. Il soupira, mais n’eut pas l’indiscrétion d’ouvrir le placard proche, où il soupçonnait que Chang s’était précipitamment caché.

*

Les intuitions de M. de Bourbulon n’étaient pas le fruit d’une connaissance ancienne de la Chine, mais celui des entretiens discrets avec un mandarin qui témoignait de sentiments amicaux et apparemment sincères à l’égard de la France. Sa famille avait noué des liens avec les derniers jésuites autorisés en Chine. Mandarin de deuxième classe, il se nommait Chu Chi-kai.

— Nous échangions jadis nos savoirs avec générosité et courtoisie, avait-il expliqué, par le truchement d’un interprète, français celui-là, lors de sa première rencontre fortuite avec le ministre français chez un marchand de porcelaines de prix dont Mme de Bourbulon était friande.

Il avait évoqué les temps heureux où les jésuites les plus éminents se voyaient attribuer par le palais le rang de mandarins, et s’était longuement répandu sur les mérites de l’un d’eux :

— Il était, croirez-vous, président du « Tribunal des mathématiques » ! clama-t-il d’une voix tremblante.

L’idée d’un pareil tribunal aurait fait rire plus d’un profane, mais il se trouvait que le ministre français s’était documenté sur cette époque heureuse et qu’il reconnut même le nom du jésuite, le père Verbiest, devenu en chinois Fer-pist. Quant au « tribunal», cela avait été une académie. Sur quoi le mandarin avait cité un dicton confucéen :

— Si les chevaux pouvaient échanger leur savoir avec les tigres, nous pourrions utiliser les tigres comme montures et les chevaux comme chasseurs.

Le ministre avait été séduit par la faconde et l’ouverture du mandarin. Le Chinois, pour sa part, avait été honoré par

l’attention qu’il recevait d’un chef étranger. Il en résulta que Chu reçut plus d’une visite d’un émissaire de la légation de France, loin des oreilles indiscrètes du personnel chinois, et que, toute peine méritant salaire, il y trouva son bénéfice.

Un incident survenu en mars 1865, quelque neuf mois après la chute de Nankin, sembla donner raison à M. de Bourbulon. Le détail n’en échappa de la Cité interdite que par bribes : lors d’un de ses entretiens réguliers avec les deux impératrices douairières, en présence du jeune empereur, Kung se serait relevé avant que la séance eût été officiellement terminée. Peut-être avait-il cru à tort que l’audience avait pris fin, peut-être avait-il souffert d’une crampe, peut-être avait-il été distrait, peut-être encore avait-il supposé que ses années au service du trône justifiaient quelques privilèges. Toujours fut-il que Tseu-hi, derrière le rideau jaune, éclata en protestations, dénonça une trahison et appela les gardes pour qu’on emmenât le prince hors de la salle.

L’information du ministre français était incomplète. Les vraies raisons de la fracassante disgrâce de Kung étaient bien plus sérieuses. Et révélatrices.

Des conseillers et des membres du puissant organisme des censeurs étaient intervenus auprès de Kung pour qu’il prît en main l’éducation de Tong-zhi, qui offrait l’image déplorable d’un jouvenceau ignorant, efféminé et folâtre. Kung restait le ministre le plus puissant du gouvernement et Tseu-hi l’écoutait toujours. Il déclina l’offre.

— J’ai tenté de faire ce que vous me demandez. J’ai conseillé aux maîtres Weng et Wo Jen de changer de méthode d’instruction et de s’inspirer de celles des Occidentaux. Celles-ci encouragent les élèves à poser des questions et non à écouter en silence, pendant des heures, des lectures de textes anciens. Il m’a été objecté que l’efficacité de ces méthodes ancestrales avait été vérifiée par les siècles. J’ai conseillé à l’empereur de se prendre lui-même en main et de considérer son apprentissage comme

le produit de sa propre volonté et non de celle des autres. Il m'a répliqué que les impératrices lui avaient ordonné de ne pas s'écarter de la tradition, en quelque domaine que ce fût. Mon autorité s'est donc heurtée à celle des impératrices et de ses tuteurs, sans parler de celle de ses vrais maîtres, les eunuques.

Conseillers et censeurs s'étaient récriés. On ne pouvait laisser dériver de la sorte l'éducation de celui qui serait le maître de l'Empire.

— Quand il sera adulte, peut-être l'exemple des hommes de son âge l'instruira-t-il enfin.

Certains s'étaient demandé si Kung ne nourrissait pas des pensées secrètes sur l'accession de Tong-zhi à l'âge de régner. Ils évoquèrent ce jour-là. Il leva la main comme pour désigner l'infini.

— Je serai alors bien plus âgé! Les impératrices ont fixé l'année de l'accession au trône à 1873.

Lors de l'audience fatale, Kung avait mentionné l'échec de l'éducation de Tong-zhi avec ce ton tranchant qui était parfois, sinon trop souvent, le sien. Et c'était alors que Tseu-hi avait crié au crime de lèse-majesté.

*

Quelques jours plus tard, le 2 avril 1865, un décret impérial retirait à Kung tous ses titres et privilèges, y compris ceux de chef du Grand Conseil et de prince Conseiller de l'empereur. Il ne serait plus que chef du *Tsungli Yamen*, ministère de fait des Affaires étrangères. Le décret l'accusait d'avoir tenté d'usurper l'autorité du Trône. Publié au nom du jeune empereur, il n'était visiblement pas de son pinceau. Le jouvenceau y déclarait, en effet, ceci :

> […] *Sachant qu'il avait le pouvoir de contrôler le gouvernement, le prince Kung,* […] *exploitant souvent ma jeunesse,* […] *essayait de me dominer. Il essayait aussi de créer des différends* […] *entre les impératrices douairières et moi. De plus, durant les audiences quotidiennes, le Prince était toujours hautain et se comportait de manière insincère. Si ces faits ne sont pas révélés publiquement, ils compromettront certainement mon règne, surtout quand je serai d'âge et que je reprendrai le pouvoir des mains des impératrices douairières. C'est une affaire sérieuse.* [Kung] *a pris un ton dictatorial et il a tenté de semer la discorde dans la famille impériale, un chef d'accusation sur lequel nous ne pouvons enquêter à présent.*

La stupeur figea le palais, la Cour, puis les légations et le peuple. Le prince avait été le plus fidèle gardien de l'autorité impériale ; il avait vaillamment défendu Tseu-hi et Tseu-an contre la Bande des Huit. Que s'était-il donc passé?

Les légations occidentales s'étaient évidemment interrogées sur ce drame de palais, mais elles n'avaient pas d'interlocuteurs capables de les renseigner directement ; à supposer que quelqu'un en eût détenu, aucun des six mille habitants de la Cité interdite n'aurait eu l'imprudence de livrer des informations aux Longs Nez. Les canaux par lesquels celles-ci circulaient étaient ceux qu'alimentaient les eunuques, moyennant finance. Elles arrivèrent, comme le plus souvent, chez le mandarin Chu Chi-kai.

Et ce fut ainsi que M. de Bourbulon bénéficia de la version complète de l'épisode.

*

Tant qu’avaient duré la guerre contre les T’ai-p’ing et les assauts de l’Occident, les forces vives du gouvernement s’étaient ralliées à la protection du trône. Bien que minées par la corruption et l’ambition, l’armée et l’administration avaient, tant bien que mal, défendu la tradition et le pouvoir impérial. Mais la paix avait révélé la situation dans sa vérité, comme le soleil de l’aube éclaire un champ de ruines. La dynastie menaçait de n’être plus qu’un symbole délabré, pareil à une enseigne de papier déchirée par le vent. L’impéritie de l’armée avait laissé traîner plus de quinze ans une guerre qui avait saigné le pays en forces vives, habitants et richesses.

Tseu-hi avait enfin compris le danger. Le véritable pouvoir reposait désormais entre les mains de Kung, de Tseng et de Li. Elle était leur captive. Une fois que son fils Tong-zhi aurait atteint l’âge de régner, il serait leur jouet et elle n’aurait plus de pouvoir. Elle n’aurait plus rien que des souvenirs et le décor de sa splendeur ternie, de son pouvoir, de son argent, de ses plaisirs d’antan.

Pas question.

L’avertissement de Jung Lu avait été judicieux: « L’orgueil d’un homme est comme un cheval fou. C’est au cavalier de le brider. Le cavalier, c’est toi. » Elle guettait depuis quelque temps la première incartade qui lui permettrait de signifier haut et fort que c’était elle la maîtresse de l’Empire. L’infraction au protocole lui avait offert l’occasion rêvée. La disgrâce de Kung servirait de semonce aux généraux Tseng et Li.

Il n’empêchait que tout cela était la faute des abominables Barbares, de leurs mœurs dépravées, de leurs idées stupides et de leur brutalité.

Les suppliques abondèrent dès le lendemain, dont celles des princes Chun et Tun, frères de Kung. Ils arguèrent que la

sévérité de l’exclusion risquait de mettre tous les princes impériaux sur la défensive. L’intervention la plus influente fut celle de Jung Lu, qui conseilla de ne pas trop affaiblir Kung, ce qui renforcerait les positions de Tseng et de Li. Un deuxième édit fut publié le 4 avril, qui ne reprochait plus à Kung qu’un manquement à l’étiquette, le fameux changement de position.

Afin de manifester une fois de plus son pouvoir et de signifier qu’elle pouvait à son gré défaire ce qu’elle avait fait, un mois plus tard, Tseu-hi restaura Kung dans ses seules fonctions de ministre des Affaires extérieures. Mais elle lui fit chèrement payer le prix de sa mansuétude. Le compte rendu de la première audience actant le retour en grâce de Kung constitua une humiliation supplémentaire :

> […] *Il s’est prosterné humblement et a versé des larmes amères, en preuve de son infinie indignité…* […] *Le prince semblait plein de remords pour son inconduite, qu’il avait reconnue de son plein gré.* […] *Pour notre part, nous n’avions aucun préjugé dans cette affaire et n’étions inspirées que par la stricte impartialité. Il était inconcevable que nous eussions désiré sévir contre un Conseiller aux capacités aussi patentes et que nous eussions désiré nous priver de la précieuse assistance du prince.*

Suivait une admonestation :

> *Prince Kung, veille à ne pas oublier la honte et le remords qui t’ont submergé! Efforce-toi de mériter*

notre bonté et montre plus de maîtrise de toi dans l’accomplissement de tes devoirs!

Chacun savait les manières souvent abruptes de Kung, mais tout de même, un tel théâtre parce qu’il s’était levé avant la fin de l’audience, cela frisait les bornes. Officiellement, c’étaient les deux impératrices qui avaient puni le prince, mais personne n’était dupe: la seule responsable de cette affaire était Tseu-hi.

Chun et Tun ne furent pas satisfaits : ils intervinrent une fois de plus auprès des impératrices. Kung retrouva le titre de chef du Grand Conseil, mais pas celui de conseiller de l’empereur : le gamin ne voulait plus entendre parler de son oncle. Il ne voulait pas d’une véritable autorité commandant son éducation.

Un point demeurait obscur dans cette micro-tragédie : qui donc avait informé l’impératrice que Kung s’était levé, puisque Tseu-hi n’avait pu le voir à travers le rideau?

En tout état de cause, il était certain que Tseu-hi et le petit empereur s’étaient aliénés un personnage de poids. Mais, pleine d’elle-même, Tseu-hi n’en avait cure. Quant au petit empereur, il était évidemment ravi.

À la légation de France, les dames commentaient allègrement les caprices de ces deux femmes qu’elles n’avaient jamais vues mais qui occupaient leurs imaginations, comme celles de tant d’Européens, « Sœur Anne » et « Suzy ».

C’étaient Tseu-an et Tseu-hi.

18

La déplorable éducation d’un impérial vaurien

À la contrariété de Tseu-hi, le génie immanent de la dynastie des Qing, et des Mandchous en général, ne se manifestait guère dans le jeune empereur Tong-zhi. Le gamin ne montrait aucune disposition pour l’étude.

Ses premiers tuteurs lui avaient bien enseigné, alors qu’il n’avait encore que trois ans, les vingt-cinq idéogrammes de base, dont ceux qui stipulaient: « Efforce-toi d’atteindre la vertu et tu comprendras ce qui est convenable. » Puis ils lui avaient présenté une feuille sur laquelle ces idéogrammes étaient tracés à l’encre vermillon: il devait alors les tracer à son tour à l’encre noire, en recouvrant les coups de pinceau vermillon. Les générations d’éducateurs qui avaient forgé ce système avaient supposé que, répété au cours des années, ce précepte finirait par imprégner l’esprit des bambins quand ils seraient devenus garçonnets, garçons, puis adolescents (les filles, elles, étaient évidemment exclues de la méthode).

La maîtrise du chinois se mesurant au nombre de caractères que l’on connaît, le garçon avait dû apprendre par cœur, à sept ans, le *Cours des mille caractères*, un poème de deux cent cinquante lignes dont aucun caractère ne se répète jamais. C’était une introduction aux quelque quatre cent mille caractères qu’il serait censé avoir appris à la fin de son éducation. Puis il avait subi – c’est le mot le plus juste en dépit de sa cruauté – la lecture de deux ouvrages censés l’initier à l’enseignement de Confucius, maître suprême de la philosophie chinoise : *Les Quatre*

Livres et *Les Cinq Livres classiques* (en fait, ils étaient treize). Ses tuteurs, les sentencieux Weng Tung-ho et Wo Jen, eussent pu fonder de grands espoirs sur la fréquentation de livres où il est dit, par exemple, que « la vertu est d'aimer les hommes, et la sagesse, de les comprendre ».

Peine perdue. Tong-zhi était un incurable cancre. Capricieux, inattentif, il eût à lui seul justifié la pratique alors courante, aussi bien dans les institutions chinoises que dans les collèges européens, de la salutaire fessée. Mais il eût fait beau voir qu'une personne sensée imaginât de lever la main sur le futur empereur, et plus encore sur ses paumes ou ses cuisses, comme on le faisait pour les dissipés de moindre lignage.

Peut-être était-il de ces jeunes tempéraments qui trouvent plus d'attrait à l'exercice physique qu'à l'étude? Las, Weng et Wo Jen avaient dû se résigner au fait que ni le tir à l'arc ni l'équitation, où jadis avaient brillé les ancêtres de la dynastie et où se distinguaient encore les rejetons de l'aristocratie, n'intéressaient davantage leur pupille.

Mais il fallait convenir, à sa décharge, que ces deux faces de momons et leurs collègues étaient de piètres pédagogues. Persuadés que l'immanente sagesse dont ils débitaient les formules ne pouvait manquer une cible aussi exaltée qu'un futur empereur, leur idée de l'enseignement était de lire des textes austères pendant des heures, d'une voix sépulcrale.

Tel était le système contre lequel Kung s'était insurgé.

Depuis l'implantation des Occidentaux en Chine, les missions avaient déferlé et, avec elles, des écoles pour les enfants du peuple, les déshérités, les sans-abri qui pullulaient partout après tant d'années de guerre civile. Kung était allé y voir. Et il avait dû convenir que ces gamins, qui n'avaient connu que la chance douteuse de survivre, apprenaient à lire et s'imprégnaient de savoir beaucoup plus efficacement que Tong-zhi. Pourquoi? Parce que les

professeurs étaient plus directs et plus simples que les solennels tuteurs impériaux. Ils excitaient la curiosité des élèves et, si ceux-ci se montraient rétifs, un rappel à l’autorité ne tardait pas : quelques coups de baguette sur les cuisses et leur esprit se rouvrait.

Mais au palais, impératrices et tuteurs avaient eu des haut-le-corps quand il avait décrit ces méthodes plébéiennes, contraires à la tradition et, pis que tout, étrangères.

*

Tseu-hi ne savait rien, bien sûr, de l’éducation d’un enfant, Tong-zhi étant son fils unique. L’exemple de ses propres frères n’enrichissait pas l’image qu’elle se faisait des garçons et des jeunes hommes en général. Elle ne voyait Tong-zhi que pour le combler de gâteries. Quand elle était prise par d’autres tâches, Tseu-an lui succédait. N’ayant jamais eu d’enfant, l’impératrice de l’Est avait adopté son petit-cousin comme le fils qu’elle n’avait jamais conçu. Parfois, les deux femmes organisaient des saynètes où, vêtu de costumes splendides d’un autre temps, le petit empereur tenait le rôle principal dans des légendes du folklore bouddhiste. An Dehai, qui chantait et dansait à merveille, y figurait souvent à ses côtés.

Quant aux camarades de jeux ou plutôt d’oisiveté de Tong-zhi, c’étaient de jeunes et dociles eunuques, véritables poupées vivantes qui perpétuaient l’irréalité du décor et, par-dessus le marché, titillaient les curiosités sexuelles du garçon. D’une certaine manière, il était aussi leur poupée. Ils s’occupaient de lui du réveil au coucher, le torchaient quand il se levait de la chaise percée, le lavaient, le parfumaient, le coiffaient, l’habillaient, lui préparaient ses repas et les lui servaient, lui essuyaient la bouche et le

mouchaient. Ils lui accordaient aussi des faveurs inavouables, sachant que plus ils lui étaient agréables, plus ils recevraient de cadeaux en plus de leur piteux salaire – douze taëls annuels. Ils le maintenaient donc dans un état infantile.

Pétulant, frivole, efféminé, Tong-zhi ignorait ce que pouvait être un garçon ordinaire de son âge. Et son physique fluet, son visage pâle comme l'amande dont il avait la forme, avec des traits qui semblaient tracés par un pinceau fin, ne correspondaient guère à l'image héroïque et virile de la dynastie Qing. Mais le traiter de fin de race eût équivalu à un suicide.

Tseu-hi ne pouvait se douter que son fils, espoir de l'Empire, pût être nul à l'étude, ni que ses essais d'écriture tinssent plus du barbouillage que de la calligraphie : l'Académie Hanlin ne manquait pas de jeunes étudiants trop heureux d'imiter l'écriture du futur empereur et de présenter des devoirs fort satisfaisants comme étant les siens. Ils se faisaient ainsi valoir et s'attachaient la gratitude du garçon qui régnerait un jour sur l'Empire du Milieu.

Les diplomates occidentaux, qui s'intéressaient à l'avenir de la dynastie, ne se privèrent pas de récolter des ragots et des confidences. L'un d'eux en publia un aperçu dans le *New York Times* :

> *On dit qu'il est immature dans ses goûts et ses amusements, et s'il s'avère qu'il est baigné dans tout ce qui entretient la paresse et la sensualité, ses perspectives d'avenir ne sont pas encourageantes.*

Immature était peut-être le mot le mieux adapté au personnage. À sa neuvième année, ses tuteurs lui avaient

fait déléguer une fille de son âge pour développer ses appétits pour la gent féminine, et sans doute aussi contrebalancer l'attirance de l'héritier pour les garçons. Or, les informations soutirées à cette concubine avant l'heure prouvaient que son amant était correctement équipé par la nature et que sa « tortue » – c'était le surnom convenu du pénis – était fort active, quoique distraite.

Distraite? Que ne faisait-on lire à ce garçon *La Chambre de Jade* ?

*

Tout le monde à la Cour n'était pas enclin à la même complaisance envers Tong-zhi, et quand celui atteignit sa dixième année, en 1866, les censeurs adressèrent un sévère avertissement aux impératrices : alors que le pays souffrait de détresse et de misère, que le Trésor avait besoin de fonds pour secourir les régions dévastées par les T'ai-p'ing, que chaque taël devait être économisé pour fortifier l'armée, la Cour s'amusait à organiser de coûteuses séances de théâtre. Autant pour les impératrices.

Quant à Tong-zhi, jugeaient les censeurs, il était souhaitable qu'il ne fût pas entouré de jolis eunuques, toujours suspects de vouloir imposer leur emprise.

C'était une grosse pierre dans le jardin de Tseu-hi, dont peu de gens ignoraient les relations avec An Dehai.

Au mépris de la modestie de mise dans sa situation – et d'ailleurs recommandée par le bouddhisme –, celui-ci était devenu l'un des personnages les plus voyants de la Cour, et ce à deux égards : son influence sur l'impératrice de l'Ouest, qui le conduisait à monnayer les services et faveurs qu'il se faisait fort d'obtenir, et le faste de son train de vie, entretenu par les libéralités de son impériale maîtresse, mais surtout exalté par le titre qu'il s'était inventé et

accordé : Seigneur des Neuf Mille Ans. Sachant que l'un des titres de l'empereur était Seigneur des Dix Mille Ans, c'était culotté – façon de parler –, pour quelqu'un qui était officiellement un eunuque. Passe qu'il eût un personnel de dix eunuques, comme s'il avait été un petit-fils d'empereur, passe encore qu'il fît couper ses robes dans les mêmes soies que celles de la garde-robe impériale et qu'il les fît broder aussi somptueusement… mais Seigneur des Neuf Mille Ans !

Tong-zhi alla se plaindre à Tseu-hi.

— Comment l'impératrice ma mère tolère-t-elle cet outrage ? s'écria-t-il.

— Neuf mille n'est pas dix mille, laissa tomber Tseu-hi.

— Mais je ne lui en autoriserais même pas mille, à cet eunuque!

— Peut-être l'empereur mon fils s'est-il laissé influencer par certains des eunuques qui tournoient autour de lui et qui sont évidemment jaloux.

Tong-zhi se retint d'une riposte évidente, mais dangereuse.

— An Dehai m'est d'un grand secours dans le gouvernement de l'Empire, reprit Tseu-hi, devinant les mots que son fils avait ravalés. Son autorité nouvelle seconde la mienne.

C'était sans réplique. Le mécontentement affiché par l'impératrice signifiait que, pour elle, son fils avait cédé à un écart de vanité fâcheux. Tong-zhi alla épancher ses humeurs dans le sein de l'impératrice de l'Est. Elle l'écouta sans répondre. Quand il eut fini de récriminer, elle lui dit simplement :

— Les protestations du fermier n'arrêtent pas le vent.

— Dois-je donc rester muet quand je suis ainsi offensé?

— Songe que tes humeurs peuvent exciter des ennemis.

— Et j'aurais des ennemis par-dessus le marché?

— Ceux de l'impératrice ta mère sont aussi les tiens.

Il ne lui restait que ses eunuques pour écouter ses jérémiades, d'autant plus volontiers qu'ils étaient effectivement jaloux du bel An Dehai.

*

En novembre de cette année 1865, Tseu-hi atteignit ses trente ans. Pour cette troisième décennie de sa vie, elle ordonna une célébration dans les grandes villes de l'Empire aussi bien que dans la Cité interdite. C'était une façon supplémentaire d'affirmer sa primauté dans l'Empire. Des distributions de riz encouragèrent la liesse. Les marchands de pétards firent de belles affaires. Les fumeries, les salles de jeu et les bordels aussi.

L'impératrice invita sa famille à un banquet: outre Tseu-an, qui redevint pour un soir sa cousine Sakota, et le petit empereur, elle convia son frère, sa sœur et le prochain mari de celle-ci, le prince Chun, ainsi que le prince Tun et sa femme. Convives supplémentaires, Weng Tung-ho et Wo Jen, les tuteurs de son fils.

Bien évidemment, Kung n'était pas de la fête.

On servit force de ces petits pains dont l'impératrice raffolait, confectionnés en forme de libellules, d'oiseaux, de fleurs, et recouverts de miel avant d'être cuits.

Avant de faire son entrée dans la salle des agapes, et tandis que les gerbes – jaunes, exclusivement jaunes – des feux d'artifice zébraient le ciel, elle se contempla dans une glace en pied venue de France, cadeau du gouverneur de Shanghai. Elle s'examina, dans sa robe étincelante de satin brodé d'or, coiffée d'une auréole de tulle finement plissé et brodé de perles. Puis, de ses mains garnies d'ongles d'or, elle saisit un miroir. Trente ans, oui, mais elle n'avait pas vieilli. Son visage de porcelaine semblait destiné à traverser

l’éternité tel quel. Elle ne pouvait pas vieillir. Elle se devait de conquérir l’avenir comme elle avait conquis le présent.

Elle était mandchoue, fille d’un peuple habité par la sagesse suprême. Elle était impératrice. Et elle était la maîtresse absolue de la Chine, du monde – ce monde dont elle ne savait rien, sinon qu’il était habité par des Barbares. Un jour, elle les expulserait de son monde à elle.

Ce soir-là, une pièce fut évidemment donnée à la Cour. Mais, probablement avisé par Tseu-hi, An Dehai n’y figura pas. Il y avait bien d’autres eunuques qui chantaient et dansaient. Celui-là réserva ses talents pour sa maîtresse quand les dernières fusées des feux d’artifice eurent fini de crépiter.

Des fenêtres de la légation de Grande-Bretagne, sir Frederick Bruce, le ministre, observait l’explosion cosmique en miniature qui emplissait le ciel nocturne de ses fracas. L’homme n’était guère porté à la méditation philosophique. Pourtant, il laissa échapper une réflexion sarcastique, et peut-être moins superficielle qu’il n’y paraissait:

— Du jaune, rien que du jaune. On dirait que ces gens-là ne connaissent pas d’autre couleur.

Il ignorait cependant que la couleur secrètement préférée de l’impératrice Tseu-hi était le pourpre. Elle l’avait fait inclure dans les bandes brodées en oblique sur le bas de ses robes.

Le destin, lui, avait introduit une autre couleur dans la grande tapisserie de l’histoire de la Fille-Orchidée. Mais il est trop tôt pour en révéler le nom.

19

Comment deux scandales s'émoussèrent ou les convulsions des marionnettes

Les années passèrent, sans grands changements apparents.

Les légations se multipliaient dans la capitale; leurs personnels augmentaient. Les missions avaient repris leur activité: les catholiques firent cinq cent mille nouveaux convertis, les protestantes, le dixième. Le nombre d'Occidentaux parlant chinois ne cessait d'augmenter; personne, en effet, n'aurait songé à appliquer l'interdiction, désormais désuète, d'enseigner la langue aux Barbares. Le nombre de Chinois parlant des langues étrangères, surtout l'anglais, augmentait également. Bref, l'Occident accroissait sa pression sur la Chine et tous les Chinois ne partageaient pas l'aversion de l'impératrice de l'Ouest pour les Européens. Les médecins des Barbares, par exemple, guérissaient bien des maladies beaucoup plus rapidement que leurs collègues asiatiques. Et les Blancs n'étaient pas toujours méchants, parfois pas méchants du tout.

L'on fumait ouvertement l'opium à la Cour.

En 1866, pour ses dix ans, Tong-zhi avait eu droit, lui aussi, à son Grand Anniversaire. Les fêtes furent aussi éclatantes que celles du Nouvel An. Les remontrances des censeurs sur les eunuques furent oubliées.

Cependant, Tseu-hi se languissait de plus en plus de son Grand Jardin, incendié par ces brutes de Français et d'Anglais.

Mais deux scandales interrompirent sa nostalgie et défrayèrent les caquetages de la Cité interdite, de Pékin tout entière, puis de Shanghai, de Tien-tsin, de Canton.

*

Les frais somptuaires de Tseu-hi ne cessaient d'augmenter. Elle n'avait plus grand espoir que le Conseil des revenus, c'est-à-dire le Trésor, lui regarnît sa cassette. Les censeurs, en effet, ne cessaient de critiquer le train de la Cour.

Elle conçut alors un projet extravagant : envoyer An Dehai à travers la riche province du Shantung et au-delà pour prélever un tribut auprès de tous ces vice-rois et grands seigneurs qui s'étaient enrichis pendant la guerre, comme Li Hung-chang, l'homme le plus riche d'Asie, dont chacun savait bien qu'il avait mis la main sur les millions du damné roi du Ciel.

Aucun précédent ne justifiait une pareille démarche, et ceux qui en eurent vent en restèrent interdits. Même l'impératrice de l'Est. Cela signifiait tout crûment: « Donnez-moi de l'argent, parce que je suis l'impératrice. » La requête dégageait une violente odeur d'arrogance. Cependant, elle enchanta An Dehai, qui se prenait depuis quelque temps pour un super-ministre impérial, investi de prérogatives qui n'étaient inscrites ni dans le protocole ni dans les traditions tacites. Le prétendu Seigneur des Neuf Mille Ans y vit une occasion d'affirmer son autorité au-delà de la Cité interdite. Il fit aménager deux chalands à têtes de dragons, somptueusement meublés et arborant la bannière noire à l'emblème du soleil et les bannières du Dragon et du Phénix, signifiant que les embarcations appartenaient à l'impératrice.

Ces palais flottants s'engagèrent sur le Grand Canal.

Un personnel abondant, dont évidemment des eunuques, assurait le service des passagers, tous des parents, familiers et gens de confiance d'An Dehai. Le voyage coïncidant avec son anniversaire, ce nouveau seigneur se présenta à la tête de l'un des chalands, habillé des robes du Dragon, signifiant qu'il était au service du trône. Assis sous un dais, il reçut les hommages de ses féaux.

Tout le long des deux rives, une foule ébaubie admirait ce cortège.

Le gouverneur du Shantung fut prévenu de l'arrivée de cet équipage insolite. Les rumeurs circulant partout avec la même célérité, peut-être apprit-il que l'objet de cette expédition était de lui demander une belle obole. Il adressa un message au prince Kung, chef du gouvernement, pour le prier d'éclairer sa lanterne.

Depuis sa spectaculaire disgrâce d'un mois, Kung nourrissait sa rancune. Il se rendit chez Tseu-an.

— Cela passe les bornes, déclara-t-il. Non seulement l'impératrice de l'Ouest envoie une mission collecter des fonds pour son usage propre, ce qu'on n'a encore jamais vu, mais encore elle en désigne comme chef son favori, l'eunuque An Dehai!

De naturel déjà timoré, Tseu-an fut épouvantée par la véhémence du ministre. Elle ne put qu'admettre la monumentale incongruité de l'affaire.

— Un eunuque! tonna Kung. L'impératrice de l'Ouest ignore-t-elle que nos lois interdisent à tout eunuque de quitter sa ville de résidence, sous peine de mort?

C'était un article oublié du règlement impérial, bien peu d'eunuques manifestant le désir de quitter leur emploi, et donc leur ville.

Tseu-an resta saisie.

— Tu ne peux laisser de telles folies se poursuivre, impératrice. Seul un décret portant le sceau impérial peut les arrêter.

— Tseu-hi m'enverrait à tous les diables si je le signais !

— Et si tu ne le signais pas, c’est le statut des impératrices douairières qui serait en jeu.

Kung fit rédiger le décret sur-le-champ. Tseu-an y apposa le sceau d’une main tremblante.

*

Le lendemain, dans la préfecture de Tai’an, un détachement de gardes montait à bord des chalands et appréhendait tous les passagers.

An Dehai poussa les hauts cris et excipa du caractère impérial de sa mission. En vain. Il fut sommairement jugé, puis décapité incontinent en public, devant parents et amis, qui eux-mêmes furent appréhendés et expédiés comme esclaves dans les postes frontières de l’Ouest, les plus dangereux du pays.

Kung n’avait pas oublié que la seule personne qui aurait pu prévenir Tseu-hi qu’il s’était levé, lors de la fatidique audience qui avait motivé sa disgrâce, avait été An Dehai. Il avait obtenu sa vengeance ; elle s’étendit aux séides de l’insolent.

Six eunuques furent étranglés d’office. Six autres s’échappèrent, mais cinq furent rattrapés et étranglés aussi. Le sixième, blanc de peur, parvint à regagner la Cité interdite et raconta l’effroyable mésaventure au Chef Eunuque adjoint – car feu le Premier Eunuque An Dehai s’était nanti d’un adjoint –, Li Lien-ying, le même qui avait réussi, maintes années plus tôt, à subtiliser les sceaux impériaux dans la chambre de Hsien-feng alors que celui-ci vivait ses derniers jours.

C’était à lui que revenait la pénible tâche d’annoncer à Tseu-hi la nouvelle et les circonstances de la mort de son favori.

Tseu-hi refusa d'abord d'y croire. Elle s'indigna même qu'on osât évoquer un tel crime. Puis les informations la lui confirmèrent. Elle se rendit chez Tseu-an. Le Palais de la Paix bienveillante résonna de ses violents reproches. Ce jour-là, c'en fut fini de l'alliance entre les cousines. Tseu-an s'était laissé manipuler par Kung comme elle avait failli l'être par Sushun pendant les machinations de la Bande des Huit. À la fin, cette femme était un danger permanent.

Le regard de Tseu-hi était effrayant : deux bouches de fusils dont les balles pouvaient jaillir à n'importe quel moment. L'impératrice de l'Est se demanda si elle n'avait pas signé son arrêt de mort.

Tseu-hi regagna son palais et s'y enferma. Pliée en deux par la douleur, elle pleura. On lui avait arraché le cœur. D'un coup de sabre, les démons lui avaient ravi l'un des deux hommes qui avaient été l'idéal, amant et serviteur de sa puissance. Ces démons, elle les étranglerait avec leurs propres boyaux. Elle attendrait son heure.

L'exécution d'An Dehai, elle ne pouvait s'y méprendre, était un défi à son autorité. Elle le ferait chèrement payer.

Elle ne pouvait infliger une fois de plus la disgrâce à Kung : elle y aurait joué son prestige et son autorité. Il pourrait lui opposer toutes les raisons légales du monde et tout le gouvernement aurait pris son parti. Il savoura donc sa vengeance en paix, ignorant les conséquences pour lui comme pour l'Empire.

*

Le second scandale mijotait depuis quelque temps, mais il prenait des proportions inquiétantes.

Le soir venu, Tong-zhi, vêtu comme un adolescent ordinaire, se faufilait hors du palais et se rendait dans les cités tartare et chinoise, suivi soit d'un eunuque ou deux,

soit de son jeune cousin Tsai-cheng. Détail piquant: ce dernier n'était autre que l'un des fils de Kung. Ils se rendaient le plus souvent dans le quartier de Chien Men, celui des débits de boisson, des bordels des deux sexes, des fumeries d'opium et autres lieux de débauche.

Le déguisement de Tong-zhi ne fit pas longtemps illusion. Tenanciers et clients finirent assez vite par se demander qui était ce jouvenceau qui semblait disposer de bien plus d'argent de poche qu'il n'est de mise à cet âge. Il achetait sans marchander des gravures et des objets érotiques coûteux. Il advenait aussi que des fonctionnaires du palais, qui connaissaient bien le visage de leur futur empereur, le croisaient dans les mêmes établissements. Or, tous ne tenaient pas leur langue. D'hypothèse en déduction et de ragot en conclusion, les tenanciers surent l'identité de ce client singulier entre tous. Ils connaissaient aussi les humeurs vengeresses de sa mère. Aussi prirent-ils soin de le mettre à l'abri lorsque éclatait une de ces bagarres ordinaires de loufiats avinés et de maquereaux mécontents. L'adolescent et ses compagnons étaient promptement expulsés par une porte dérobée. Il n'aurait plus manqué que des sbires du palais vinssent demander des explications parce que Tong-zhi avait été malmené lors d'une algarade. Ils auraient fermé les établissements en cause.

Les tenanciers, eux, furent moins protecteurs en ce qui touchait aux goûts de Tong-zhi et, d'une venelle l'autre, ils échangèrent leurs constats : le fils du Ciel folâtrait aussi volontiers dans les bordels de garçons que dans ceux de filles. Et là, pas de confusion : les garçons de ces lieux, qui n'étaient pas des eunuques, servaient pile et face. Ils étaient, au gré du client, « lapin » ou « tortue victorieuse », pour user de l'argot chinois du temps, et si l'on recourait à leurs services, c'est qu'ils étaient justement différents des eunuques, « lapins » par définition.

Aussi loin que remontent les indiscrétions de l'histoire, on sait que les princes héritiers ont jeté leur gourme bien avant

leurs noces officielles. S’ils ne connaissaient pas l’histoire des dynasties occidentales, les plus âgés des dignitaires de la Cour savaient qu’il en avait été de même, dans la dynastie des Qing, pour le père de Tong-zhi, Hsien-feng, son grand-père Kia-k’ing, et le père de ce dernier Tao-kouang.

Apparemment inconscient de la retenue qu’imposaient ses futures responsabilités, Tong-zhi poussa le bouchon trop loin, pour user d’une expression française. Un beau jour de 1867, il chargea un émissaire d’un édit impérial requérant soixante garçons de la ville de Suchow. Celle-ci se remettait encore des ravages de l’occupation des T’ai-p’ing et de la guerre civile. Pourquoi l’empereur avait-il jeté son dévolu sur elle? Parce qu’il aurait entendu certains radotages sur les vertus viriles de ses habitants mâles? Quoi qu’il en fût, les autorités de la ville en restèrent interdites : comment choisiraient-elles ces soixante garçons ? Et sous quel prétexte ? Elles demandèrent au gouverneur ce qu’il convenait de répondre.

— Rien. Faites les morts.

Si l’empereur voulait soixante garçons, il n’avait qu’à venir lui-même les réquisitionner.

L’émissaire revint bredouille. Tong-zhi se contenta de soixante garçons de Pékin.

*

Tseu-hi n’ignorait pas plus ces écarts que les dignitaires bien informés du palais, mais elle savait aussi l’inutilité des rappels à l’ordre. Or, cette situation minait le pouvoir même de l’impératrice. Comment, la femme la plus puissante du monde ne parvenait pas à faire entendre raison à son propre fils? Son prestige en pâtissait même auprès des étrangers, ces Longs Nez qui flairaient le mal partout.

Le scandale latent prit de l'ampleur quand l'empereur tomba malade. Appelés à son chevet, les médecins du palais déclarèrent forfait, non par ignorance, mais parce qu'ils ne connaissaient pas de remède à l'affection en cause. Le palais fit donc mander des médecins anglais. Et ce fut ainsi que le jeune empereur fit la connaissance des piqûres d'iodure de potassium et de sels de mercure et d'or, le traitement le plus avancé à l'époque pour la maladie de Tong-zhi: la syphilis.

Il s'en fallait de beaucoup que les médecins fussent discrets en ce qui touchait à des princes exotiques. Les légations furent donc informées de la menace qui pesait sur la dynastie.

Tong-zhi se remit lentement de son mal. Mais les Occidentaux connaissaient le pronostic réservé qui s'imposait dans des cas tels que le sien. Les conséquences physiques des folles virées du futur empereur dans des établissements de plaisir prirent un tour politique.

Tseu-hi et le Grand Conseil, excédés, exigèrent que Tong-zhi se mariât dans un délai prévisible. Une date de principe fut fixée: 1872. L'empereur aurait alors seize ans.

Il ne vint à l'esprit de personne que la syphilis et le mariage étaient peu compatibles. Le protocole ne connaissait pas le tréponème. Personne non plus, à la Cour en tout cas, ne s'inquiéta des malheureuses et malheureux que Tong-zhi contaminerait. La révolution pastorienne ne faisait que commencer en Occident.

Les conséquences résonnèrent ensuite en politique internationale. Les puissances européennes présentes en Chine étaient conscientes du fait que les forces conservatrices et même xénophobes de l'Empire continuaient de s'opposer à l'ouverture du pays à l'Occident et à son évolution intérieure. Exactement le contraire de ce qui se passait au Japon, où l'ère Meiji inaugurait une profonde transformation du pays et la mise à profit du modèle occidental, utile à l'évolution et à l'expansion

japonaises. Mais en Chine, les forces conservatrices incarnées par Tseu-hi freinaient des quatre fers.

Le futur empereur Tong-zhi poursuivrait-il la politique de sa mère quand il serait monté sur le trône? Et, compte tenu de son comportement et de son état de santé, y accéderait-il?

Les intuitions et analyses du mandarin Chu Chi-kai revêtirent alors un intérêt nouveau pour ses amis de la légation de France.

*

Un étonnement peut-être sincère se peignit sur les traits du mandarin quand le premier secrétaire de la légation lui rappela brièvement les faits qui pesaient sur l’avenir de la dynastie.

— Je ne lis pas l’avenir, répondit-il en souriant.

Le secrétaire parut déçu.

— Je sais seulement que le lièvre fuit quand on l’attaque, mais que le loup riposte.

— Mais encore?

— Cela signifie que les caractères sont inscrits pour la vie.

Chu Chi-kai sirota doucement son thé.

— Ainsi, reprit-il, les natifs du Cochon s’obstinent jusqu’au bout.

— Qui est natif du Cochon?

Chu Chi-kai sourit derechef.

— Tseu-hi?

Il hocha la tête.

— Elle ne renoncera pas au pouvoir. Jamais.

— Même si l’empereur accède au trône?

— Quand il pleut, la boue rend le sol glissant pour le puissant comme pour le faible.

— C’est-à-dire qu’elle se débarrasserait de lui? De son fils?

Peut-être la question avait-elle été posée de façon trop brutale. Le mandarin ne répondit pas. Il ne détourna même pas la tête. Le sourire avait déserté sa face. Le Français éprouva un sentiment sinistre. Il tenta de se dire que Chu Chi-kai, en effet, ne lisait pas l’avenir. Mais les années qu’il avait passées en Chine avaient affiné chez lui aussi l’observation des êtres et des situations. Au fond de lui, il savait que le mandarin avait raison.

*

La légation de France ne fut pas la seule à prêter de l’intérêt aux préparatifs de mariage. En effet, le choix de l’épouse en dirait long sur les luttes de pouvoir dans la Cité interdite, même si des Occidentaux ne pouvaient saisir toutes les nuances que reflétaient les détails d’une pareille décision.

Pour commencer, il fut annoncé que le mariage de l’héritier du trône aurait lieu le 16 octobre 1872. C’était la date, déclarée faste, choisie par le Conseil des clans. Le 12 mars 1870, la *Gazette* de Pékin, une feuille de circulation modeste destinée à ceux qui savaient lire – c’était dire que la diffusion en était réduite –, publia un édit des impératrices douairières, la Bénévolement Tranquille Tseu-an et la Bénévolement Heureuse Tseu-hi.

> *Nous avons choisi,* annonçaient-elles, *la fille de Chung, membre de l’Académie impériale et Lecteur de Sa Majesté, dont le nom de famille* [mongol] *est Alute. Étant une* [jeune fille] *accomplie, prudente, correcte et calme, nous décrétons qu’elle sera impératrice.*

Les termes du décret exprimaient clairement le poids écrasant de l'autorité des douairières : Tong-zhi n'avait pas eu son mot à dire. On, c'est-à-dire Tseu-hi, lui avait imposé la donzelle et c'était tout. Et la manière dont sa mère le lui avait annoncé en privé n'avait guère atténué le caractère impératif de la sentence : la fête était finie. Tong-zhi était l'otage du système dynastique.

La promise n'avait guère eu plus de champ. C'était d'ailleurs le cas de toutes les filles en Chine, otages des clans.

Alute – c'était le nom de son clan, comme cela avait été le cas de Yehenara – était âgée de deux ans de plus que Tong-zhi. Elle était de souche mongole, ce qui servait les intérêts de l'Empire, toujours attaché à consolider les liens entre Tartares et Mongols. Mais elle ne serait pas la seule à partager la couche de l'empereur: trois autres filles furent désignées, une Épouse intelligente – appellation convenue, sans égards apparents pour la première –, une Épouse brillante et une Épouse généreuse; trois filles de dignitaires de la Cour. En fait, trois concubines.

L'intérêt majeur du décret était implicite: le mariage de Tong-zhi serait suivi de son intronisation, quatre mois plus tard. Et c'était là que l'attendaient les Occidentaux.

On était à deux ans de l'événement. Les augustes puissances qui veillaient au protocole décidèrent que l'heureuse élue, promise à l'union splendide avec un jouvenceau homosexuel et syphilitique, en passerait un dans un palais de la cité tartare afin d'y apprendre l'étiquette.

Un scandale est par définition un événement hors normes et, de ce fait, voué à devenir insignifiant. Les échos de l'extravagante mission du Premier Eunuque An Dehai et de son exécution, tout comme ceux des incartades du futur empereur Tong-zhi, s'affaiblirent dans ces vagues d'enthousiasme que soulèvent immanquablement les annonces de mariages, pourvu qu'ils soient royaux.

Aucun coup d'État n'avait eu lieu. Tseng et Li n'avaient pas tenté de tirer avantage de la défaite des T'ai-p'ing. Ils s'étaient déjà partagé le pays, le premier gouvernant la Chine du Sud et le second celle du Nord. Li était vice-roi du Chihli, la région et le bouclier de Pékin, et donc l'homme le plus puissant du pays après l'empereur. Comblé d'honneurs, il n'avait pas le goût de l'aventure.

*

Pendant quelques mois, un soulèvement provincial parut devoir gâter la paix céleste censée régner dans l'Empire : les musulmans du Yunnan et du Sinkiang, provinces frontalières de la Russie, se révoltèrent contre l'autorité impériale et se préparèrent à fonder un État indépendant. Le général Tso Tsung-tang alla écraser la rébellion. Puis, par une touchante sollicitude, la Russie occupa la région dissidente du Sinkiang, qu'on appelait l'Ili, afin, disait-elle, d'empêcher les musulmans de reprendre leurs menées sécessionnistes.

Il ne s'agissait que d'un de ces incidents inévitables dans un empire aussi grand que la Chine. On n'allait pas le laisser gâter la joie du mariage impérial.

Autre broutille : des marins s'étaient fait massacrer par les aborigènes dans une des îles de l'archipel Ryûkyû. Le Japon prétendit qu'ils étaient japonais… et demanda réparation. Le *Tsungli Yamen* de Kung répondit qu'il n'était pas responsable des méfaits de sauvages. Vraiment, les autorités impériales allaient-elles maintenant se mêler de querelles entre des matelots avinés et des sauvages insulaires ! Le sujet ne fut même pas soulevé aux audiences ordinaires avec les impératrices. Le Japon occupa alors l'île de Formose. Le gouvernement fut évidemment consterné,

mais on n’allait pas se lancer dans une nouvelle guerre contre le Japon, pas maintenant. On verrait plus tard.

En France, le Second Empire était tombé et Napoléon III n’était plus empereur, mais la Cour de Pékin n’en avait cure. Le changement, d’ailleurs différé, du personnel diplomatique français intéressa à peine le ministre Kung.

Tseu-hi pouvait toujours se croire potentat absolu de la Chine ; elle régnait en fait sur un théâtre de marionnettes.

Mais il advient que les marionnettes meurent aussi.

20

Les derniers mois mouvementés d'un énergumène impérial et une mystérieuse et mortelle serviette

Les légations étrangères suivirent d'un œil admiratif ou pointu, selon les dispositions, les préparatifs des noces impériales. D'abord, l'envoi des cadeaux à la promise, comme l'appelaient les Français : chevaux, moutons, pièces de satin et de soie, coffrets remplis d'or, d'argent, et autres brimborions, accompagnés par des princes, eunuques et gardes. C'était d'ailleurs tout ce que les diplomates pouvaient en voir : la future impératrice ne résidant pas dans la Cité interdite, les allées et venues autour de son palais étaient offertes à tout un chacun. Mais une fois qu'elle passerait de l'autre côté de l'enceinte, elle serait nimbée de mystère.

Au Palais du Ciel pur, dans la Cité interdite, les artisans les plus réputés préparaient le palanquin d'apparat dans lequel se déplacerait la demoiselle élue, sorte de vaisseau de terre doré de partout et orné de quatre phénix d'argent. Deux jours avant la cérémonie, des émissaires du prince Kung allèrent prier les ministres étrangers de bien vouloir rester chez eux pendant le transport de la future mariée au palais impérial dans le palanquin en question. Et ils n'étaient évidemment pas invités aux cérémonies. Ainsi traités comme des individus de seconde classe, ils s'indignèrent, mais finirent par obtempérer. Ils n'allaient quand même pas déclarer la guerre à tout bout de champ.

Ce 16 octobre 1872, la demoiselle Alute descendit de son palanquin aux rideaux tirés en la seule présence de dames et d'eunuques : aucun mâle pourvu de ses organes reproducteurs n'était, selon le protocole, admis à souiller de son regard la Très Pure Vierge. De toute façon, ils n'auraient pas vu grand-chose, car les astrologues avaient décidé que minuit serait l'heure la plus propice à ce parcours. La demoiselle élue fut alors escortée au Palais de la Paix terrestre, puis conduite à la Chambre Écarlate, garnie de fleurs assorties. Là, sur un lit tout aussi écarlate, aux draps de la même couleur, l'attendait un garçon de seize ans qu'elle n'avait jamais vu. Ils burent le vin nuptial et grignotèrent les pains de fertilité. Le reste demeure inconnu et fut probablement banal – mais pas la suite.

Ce soir-là, les impératrices et la Cour affichèrent un sourire dont elles espéraient qu'il ressemblerait à celui du Bouddha ; elles évoquaient plutôt des chats repus.

*

En digne fils de sa mère, Tong-zhi manifesta dès le lendemain de ses noces un appétit de pouvoir fulminant. À l'horreur à peine dissimulée de Tseu-hi et Tseu-an, il exigea impérieusement le départ de son oncle et tuteur le prince Chun, ainsi que la fin de la tutelle des impératrices douairières.

Chun, il est vrai, était une brute obtuse, mais quand même, il était prince et tuteur. Tong-zhi eût dû témoigner plus de respect à un membre de la dynastie et frère de son père. Le sage Wo Jen ne lui avait-il donc rien appris ? Et rejeter ainsi ses mères ! C'était un défi aux principes sacrés.

Abasourdis, estomaqués, suffoqués par l'outrage, les dignitaires de la Cour se récrièrent. Comment ce vermisseau ambigu qui ne devait son existence officielle qu'à la bienveillance des autorités tutélaires de la dynastie, ce

jouvenceau éperdu de jouissances osait-il contester la suprématie de l'appareil impérial?

Leurs émissaires coururent chez les impératrices, seules détentrices des sceaux qui actaient les décisions de l'Empire. De grâce, ramenez ce garçon à la raison ! La cause était gagnée d'avance : Tseu-hi et Tseu-an avaient compris d'emblée que satisfaire aux exigences de Tong-zhi équivaudrait à un suicide social. Tseu-an, qui n'exerçait déjà aucun autre pouvoir que celui d'apposer son bloc de jade empreint d'encre sur un édit, ne serait vraiment plus qu'un personnage sans qualités, simple témoin d'un passé révolu. Tseu-hi, elle, y perdrait son empire sur l'Empire.

Ces craintes les unirent. Elles décrétèrent que Tong-zhi n'accéderait au trône que le 23 février de l'année suivante. C'était reculer pour mieux sauter, près de quatre mois plus tard.

*

Le corps diplomatique n'obtint sur ces péripéties que des explications filandreuses. Il rongea son frein, comptant bien arracher à cet empereur ce qu'il avait tenté d'extorquer à son prédécesseur : une entrevue formelle dans son palais et sans prosternations.

Tseu-hi enrageait, car cela signifiait que l'empereur reconnaîtrait des puissances étrangères avec lesquelles il serait contraint de traiter d'égal à égal. Par-dessus le marché, ces maudits étrangers auraient le droit de pénétrer dans la Cité interdite.

Les vétérans du protocole lui avaient bien fait observer que cela s'était déjà produit dans le passé, quand l'empereur K'ien-long avait, en 1793, reçu le ministre anglais lord McCartney.

— Vous avez vu où cela nous a conduits ! s'était-elle écriée.

L'intronisation se fit donc le samedi 23 février. Les ministres plénipotentiaires n'en virent rien, puisqu'elle se déroula dans la Cité interdite. Ils attendirent une convocation: rien. Ils adressèrent une requête écrite. Le *Tsungli Yamen* de Kung et les fonctionnaires de la Cour commencèrent à tergiverser. Eux non plus ne se résolvaient pas à laisser des étrangers pénétrer dans la Cité. Et paradoxalement, Tong-zhi s'était rallié à l'attitude des impératrices et de la Cour face auxquelles il s'était montré si farouchement rebelle : ne laisser à aucun prix des étrangers franchir cette enceinte.

À la fin, un fonctionnaire trouva une solution: l'entrevue pourrait avoir lieu dans un pavillon extérieur réservé aux entretiens secondaires, tels que ceux avec des pays satellites comme la Corée ou le Tibet: le Pavillon de la Lumière violette. Ce détail ne fut pas communiqué au corps diplomatique.

Les ministres maugréèrent – y compris celui du Japon, seul à avoir rang d'ambassadeur – mais acceptèrent, puisque l'essentiel était de réaliser cette entrevue, et sans prosternations. Le grand jour fut fixé au dimanche 29 juin 1873.

Arrivés en calèches et grandes tenues, ils furent conduits devant l'empereur, assis sur une estrade haute d'un mètre, ses pieds pratiquement à la hauteur des visages des ministres. L'emphase de l'apparat et du décor ne suffisait pas à masquer l'évidence : le potentat, aux traits fins et fluet, était un très jeune homme. Il était flanqué de Kung, de deux princes et de deux ministres de la Présence. Les diplomates ne purent approcher de l'estrade : une longue table jaune les en séparait. Ils furent priés d'y déposer leurs lettres de créance. L'empereur parla en mandchou et brièvement. Cela fait, Kung traduisit l'allocution: l'empereur formait le souhait que les empereurs, rois et présidents ici représentés fussent en bonne santé et que leurs rapports avec le *Tsungli Yamen* fussent amicaux et satisfaisants.

Façon de dire que le monarque ne s'abaisserait pas à traiter personnellement avec ces importuns. Puis l'audience fut levée.

Sur la terrasse du pavillon, une palanquée de mandarins en robes chatoyantes regarda les diplomates quitter les lieux, dépités. Il eût été difficile de conférer moins de relief aux premiers rapports du trône avec les représentants étrangers, mais ceux-ci durent s'en satisfaire.

La vieille garde de la Cour, elle, se félicita d'avoir berné ceux qu'elle tenait pour des escogriffes. Découvrant plus tard la véritable fonction du Pavillon de la Lumière violette, les ministres tempêtèrent, évidemment, mais le mal était fait.

*

La vie à Pékin semblait poursuivre son cours sans plus de surprises lorsque des rumeurs commencèrent à circuler sur l'intérêt que Tong-zhi portait au Grand Jardin de la Splendeur circulaire, ou du moins ce qui en restait. Il en faisait déblayer les ruines et, au regard des budgets affectés, semblait envisager de faire restaurer les bâtiments. Le bureau des Revenus s'en inquiéta : les demandes de fonds en provenance des provinces dévastées par la guerre civile étaient bien plus urgentes. Mais Tong-zhi ne s'en souciait pas. L'été parait de couleurs riantes les bosquets et les parterres de fleurs abandonnés mais vivaces. Ah, quel lieu de délices cela avait dû être! L'empereur organisa même un « banquet de fleurs», comme on appelait ces agapes, au Pavillon des Précieux Nuages, celui qui avait été épargné par la soldatesque française et anglaise. L'appellation désignait en fait une soirée de prostituées.

Les fonctionnaires s'impatientèrent.

— Je veux restaurer le Grand Jardin afin d’en faire un domaine où les impératrices pourront se retirer, prétexta l’empereur.

Tseu-hi avait alors trente-huit ans et Tseu-an quarante. Aucune des deux ne songeait à sa retraite. Ayant eu vent de ces propos, elles s’indignèrent. Ce godelureau devenait insupportable !

Li Lien-ying, l’eunuque qui avait opportunément dérobé les sceaux dans la chambre de Hsien-feng et qui avait succédé à An Dehai comme Premier Eunuque, versa de l’huile sur le feu. Il jouissait d’une confiance égale à celle que l’impératrice avait témoignée au favori défunt ; seul individu autorisé à rester assis en sa présence, il était aussi l’un des deux avec lesquels elle partageait l’intimité de ses fins de soirée, l’autre étant Jung Lu. Il s’en prévalait d’ailleurs en privé, disant *tsa men*, « nous deux », en parlant de l’impératrice et de lui-même.

— Il a repris ses virées nocturnes dans Pékin, laissa-t-il tomber en sirotant un verre de vin chinois, ce *shamsu* que Tseu-hi trouvait décidément trop fort et ne goûtait que rarement.

— Quoi?

— Le même cirque qu’avant. Filles et garçons. On ne parle plus que de ça à la Cour.

— Mais il va y laisser sa vie !

*

Tong-zhi délaissait en tout cas ses devoirs d’empereur. Il avait voulu écarter sa mère du pouvoir, mais il n’apparaissait pas aux conseils quotidiens et manquait même certaines cérémonies, tel jour parce qu’il s’était levé tard, tel autre parce qu’il était trop fatigué. À la fin, Kung lui adressa un avertissement corsé :

Tu trouves que le travail est trop pénible, […]*, tu t’abstiens de toute discussion sérieuse avec les censeurs,* […] *tu dépenses de manière inconsidérée.* […] *Des rumeurs insistantes circulent à la Cour et à l’extérieur selon lesquelles tu es tout le temps en train de batifoler avec les eunuques et à rechercher des plaisirs personnels. Je sais que ce n’est pas vrai, et cependant Ta Majesté doit se comporter avec assez de réserve pour éviter ce genre de ragots, car ils peuvent être dangereux.*

Depuis quelques mois surtout, plusieurs mémoires et pétitions qui t’ont été adressés par divers fonctionnaires n’ont jamais été lus ni transmis à tes conseillers et autres hauts fonctionnaires. C’est grave, parce que Ta Majesté a de fait bloqué les canaux.

Seul le fait que Kung était l’oncle de Tong-zhi pouvait justifier des reproches aussi cuisants. Venant de tout autre, ils eussent été qualifiés d’outrage à la majesté impériale. Le 29 août, un conseil réunit Kung, son frère Chun et des Grands Conseillers devant l’empereur. Cette fois, Kung lut publiquement sa semonce. Tong-zhi, exaspéré, se leva et quitta la salle.

Il n’en fut pas quitte pour autant. Le gouvernement était décidé à ne pas lâcher prise. Dix jours plus tard, Tong-zhi dut affronter un autre conseil, auquel s’étaient joints deux tuteurs impériaux : ils mirent l’empereur en demeure d’abandonner le projet de reconstruction du Grand Jardin et de se ressaisir. Ils avaient poussé leur proie dans ses derniers retranchements: elle réagit avec sauvagerie.

L’empereur annonça que Kung était démis de ses fonctions. Deux jours plus tard, Chun, un Grand Conseiller et l’un des tuteurs furent également démis.

En fait, le gouvernement était démantelé.

Tseu-hi avait réagi à la première décision avec une certaine satisfaction: son fils la débarrassait d’un personnage qui tenait décidément trop de place dans le gouvernement de l’Empire et qui lui faisait ombrage. Mais à la deuxième, dont elle fut informée dans les minutes qui suivirent par un Li blême, elle entra dans un état comparable à une transe. La panique le disputait à la rage. Non seulement cet homme qu’elle avait porté dans son ventre rejetait son autorité, mais encore menaçait-il de précipiter l’Empire dans le chaos. Elle invectiva les complices de ses débauches, mais cela ne changeait pas grand-chose.

Kung et Chun demandèrent audience aux deux impératrices.

— Le gouvernement est paralysé, déclara le premier. Toutes les instances de décision, nous, le Grand Conseil, le Conseil des clans, les censeurs, les gouverneurs de province, sont en état d’alerte. Une rébellion est possible. Si les légations étrangères apprenaient la situation, elles pourraient tenter un acte de folie et nous ne pourrions alors prendre aucune décision. Il faut que vous, les impératrices, vous interveniez.

L’agitation gagna Tseu-an.

— Est-ce qu’il serait devenu fou?

L’expression de Chun était inquiétante. À voir ses yeux injectés de sang, on eût pu craindre que, s’il s’était trouvé devant l’empereur, il l’aurait jeté par terre et lui aurait administré une raclée.

Les impératrices dépêchèrent leurs Grands Eunuques à l’empereur avec un message exigeant un entretien en urgence. Il fit répondre qu’il serait honoré de rencontrer ses

mères, mais qu'ayant des affaires urgentes, il ne pourrait les voir avant le lendemain. Tseu-hi prit feu :

— Pas question! s'écria-t-elle. Nous devons le voir tout de suite.

Elle fit mobiliser sur-le-champ une escorte de dix gardes et vingt eunuques et dit à sa cousine :

— Viens. Nous y allons.

Yeux ronds, mâchoires décrochées, les gardes de faction à la porte des appartements impériaux, dans le Palais de la Paix terrestre, furent saisis d'une terreur sacrée à l'arrivée impromptue des deux impératrices. Ils avaient sans doute des consignes, mais ils n'osèrent pas les invoquer. Les deux femmes déboulèrent dans la chambre ouvrant sur les jardins de gardénias où Tong-zhi, elles le savaient, passait le plus clair de ses journées. Il était allongé sur une couche tapissée du jaune impérial, fumant une pipe en or. Deux eunuques dansaient sur la musique de mandolinistes installés sur des coussins de soie, sur une petite estrade. À la vue des impératrices, ils se figèrent.

— Dehors ! ordonna Tseu-hi.

Ils détalèrent.

— Mais qu'est-ce que...? bredouilla Tong-zhi, se redressant. J'avais dit que...

— Tu mènes l'Empire à sa perte, coupa Tseu-hi. Tu as licencié le gouvernement. L'Empire n'est donc plus gouverné. Tu dois revenir sur tes décisions.

— Mais l'empereur, c'est moi ! cria Tong-zhi. Vais-je me laisser moi aussi gouverner par ces intrigants? Et tu prends le parti de Kung, maintenant?

— Si tu voulais gouverner, il fallait te mettre au travail, au lieu de t'amuser jour et nuit, déclara Tseu-an d'un ton accusateur.

— Comment, tu t'y mets, toi aussi? s'indigna Tong-zhi.

— Il n'est pas question de s'y mettre ou pas. Je te le répète : tu mènes l'Empire au chaos. Tu dois signer immédiatement l'annulation de tes décisions.

— Ah, comme vous décidez ! Je vais y réfléchir…

— Maintenant ! ordonna Tseu-hi sur un ton que son fils ne lui connaissait pas.

Il leva sur elle un regard surpris, teinté de frayeur. Puis il s'assit, les coudes sur les genoux, méditatif, peut-être découragé.

— Alors mes décisions n'ont pas de valeur, murmura-t-il.

— Tes décisions n'ont de valeur que si elles sont bénéfiques à l'Empire.

— Et qui en est juge?

— Les autorités sur lesquelles s'appuie le pouvoir impérial.

Il secoua la tête.

— Assez discuté. Li, va chercher le scribe, ordonna Tseu-hi.

Sur quoi les deux femmes s'assirent. Le ciel était pur et la brise charriait le parfum des gardénias. Une si douce journée de fin d'été…

Un moment plus tard, Li revint accompagné du scribe, lequel était muni du papier, de l'encrier et du bol de pinceaux de sa fonction. Tong-zhi s'adossa à sa couche et, d'un ton funèbre, dicta l'annulation de ses décisions de la veille.

Quand ce fut fait, Tseu-hi et Tseu-an tirèrent des manches de leurs robes les sceaux impériaux. En dépit des requêtes répétées de l'empereur, elles ne les lui avaient pas transmis. Pas encore.

Elles emportèrent le document.

*

Deux automnes passèrent. Les premières neiges blanchirent les toits de Pékin, cité tartare, cité chinoise et Cité interdite. Les flocons garnirent les thuyas noirs de fleurs

éphémères, emballèrent les tas d'ordures dans le blanc virginal et tinrent les femmes han chez elles, tant il était périlleux de s'aventurer sur des chaussées glissantes avec des moignons de pieds.

Le 9 décembre 1874, les diplomates étrangers, comme le reste de la population, apprirent que Sa Majesté Tong-zhi était tombée malade. Informés par les indiscrétions des médecins européens consultés, ils eurent le privilège du diagnostic: l'empereur avait contracté la petite vérole (en plus de la grande). Cette maladie virale était endémique en Chine comme dans d'autres pays d'Asie, et la révolution pastorienne n'ayant pas atteint le pays, on en ignorait quasiment tout. Cependant, on savait d'expérience que l'on courait moins de risques de l'attraper en évitant les contacts avec les malades et les foules pendant les épidémies.

La déduction la plus répandue fut que Tong-zhi avait été contaminé lors d'une escapade nocturne en ville.

Les médecins de la Cour appelèrent à la rescousse leurs collègues étrangers. Ceux-ci, constatant l'affaiblissement alarmant du malade, conseillèrent des toniques. Ginseng et romarin pour l'état général, ortie, petit chiendent, aristoloche pour la peau, agripaume et houblon pour le cœur, les officines des apothicaires furent lourdement mises à contribution. Toutefois, pour les médecins occidentaux, ce n'était pas la variole qui minait l'empereur, mais la syphilis[7].

Pendant qu'ils débattaient, le 12 janvier 1875, l'empereur rendit son dernier souffle.

Il mourait opportunément. Un peu trop. Peu avant son décès, il avait signé un édit déléguant les pouvoirs impériaux aux impératrices douairières.

Personne d'autre au palais ne contracta la variole, pourtant très contagieuse, même parmi le personnel de

l'empereur. Aucun eunuque. Et certes pas l'impératrice Alute.

Personne non plus n'avait prêté attention au fait que, le 1er décembre, un des eunuques qui servaient Sa Majesté à table avait, après le repas, brûlé la serviette qu'il présentait à l'empereur, comme de coutume, chaque fois que celui-ci tendait la main.

Une serviette infectée que l'on porte à la bouche, quoi de plus efficace? Cela s'était vu. Maintes fois.

*

Le cortège funèbre s'étirait presque à l'infini dans la campagne désertique, à l'est de Pékin. Avec la lenteur tout autant infinie que la décence impose quand on accompagne un être cher à sa dernière demeure. Il se dirigeait vers la nécropole de l'Est – car il y en avait une aussi à l'Ouest. Près de trois heures après le départ de la Cité interdite, le cortège s'engagea dans l'allée bordée de statues fabuleuses, lion, éléphant, chameau, cheval, guerriers en armes. Le somptueux cercueil fut déposé du catafalque sur la terrasse du tumulus où seraient célébrés les premiers rites de l'inhumation. La tradition exigeait en effet qu'il y en eût d'autres, qui ne pouvaient être accomplis que par l'héritier du trône. Mais celui-ci n'avait pas été désigné. Selon la tradition, seuls ces rites apaisaient l'âme du défunt – exilée dans un pays inconnu et loin des siens, une âme détachée du corps ne peut être qu'agitée, voire mécontente.

Toute la Cour était présente. Les haines et les rancœurs étaient soigneusement voilées pour la circonstance, mais dans les esprits, les arcs étaient bandés.

La mort de Tong-zhi changeait tout.

21

Coups de théâtre, crises de nerfs, suicides et empoisonnements

Maintenant, il fallait nommer un successeur. Or, Tong-zhi était mort sans descendance.

Les candidats ne manquaient pas: les fils des princes Kung, Chun, Tun…

Tseu-hi regarda sans les voir les chiens de Fô, poudrés de neige, dans la cour également recouverte du blanc de grand deuil. Elle allait jouer son pouvoir dans les heures prochaines. Tous ses combats risquaient d'aboutir à une défaite.

Si son fils avait été plus sage, elle et lui auraient pu régner en harmonie pendant de longues années. Satisfaction ultime, il aurait vu son propre enfant lui succéder. Mais les esprits néfastes du père s'étaient perpétués chez le fils et avaient failli causer l'écroulement de l'Empire, comme dans de précédentes dynasties.

Son fils? Il ne l'avait plus été depuis sa naissance. À la fin, il n'était plus qu'un démon, aspirant les sucs de la jeunesse des autres pour alimenter son âme vacillante, soufflant son haleine fétide sur les feux et les fleurs, crachant folie et désordre.

Sa mort avait été nécessaire.

Les larmes coulèrent sur les joues de Tseu-hi.

Elle récapitula la situation, comme un joueur qui considère un échiquier. Kung, le sixième prince: son autorité politique était indéniable et il possédait le plus puissant allié de l'Empire, le général Li Chung-chang, vrai vainqueur des T'ai-p'ing et vice-roi du Chihli. Mais son fils Tsai-cheng avait été

trop compromis par ses frasques avec Tong-zhi pour être désigné comme nouvel empereur. Il le savait et continuerait de gouverner dans l'ombre, caché lui aussi par des rideaux de satin jaune : son art consistait à gouverner les gouvernants.

Chun, le septième prince, frère de Kung et « Mandchou le plus bête», comme l'appelaient les Longs Nez, était lui aussi ambitieux, hostile à Kung et à la tête d'une faction dangereuse. Mari de sa sœur Aicheng, il était certainement le mieux disposé à l'égard de Tseu-hi. Mais il ne jouissait d'aucun prestige à l'extérieur de la Cour.

Tun, le cinquième prince, était hostile à ses deux frères et nourrissait une vieille frustration: c'était lui, estimait-il, qui aurait dû être nommé empereur à la place de feu Hsien-feng. Ils avaient le même âge, Tun, fils d'une concubine, étant né le même jour que Hsien-feng. Mais, prétendait-il à qui voulait l'entendre, une intrigue avait donné la préférence à Hsien-feng. Allez savoir! Nul doute qu'il verrait bien l'un de ses trois fils, Tsai-lien, Tuan et Lan, sur le trône du Dragon. Mais c'étaient trois agités, comme leur père, à peine plus dignes de confiance que Tong-zhi. De toute façon, ils étaient déjà trop âgés pour être désignés.

Tseu-hi le savait : l'intérêt de Kung, comme le sien, était de choisir un jeune enfant pour continuer à exercer la régence aussi longtemps que possible. Il était venu presque immédiatement après la mort de Tong-zhi pour le lui déclarer: ce serait Tsei-tien, le fils de Chun et d'Aicheng.

— Mais il faudra le soustraire à l'influence de ta sœur, avait-il ajouté.

Tseu-hi n'avait pas bronché. Elle le savait, Aicheng passait pour folle, et peut-être l'était-elle.

— Et de son père aussi, répliqua-t-elle.

*

Elle s’apprêtait à souper seule, mais peu après le crépuscule, Jung Lu fut annoncé. Tseu-hi ignorait qu’il fût en ville. Aux dernières nouvelles, il avait été convoqué par le vice-roi Li, qui voulait son avis sur la situation dans les provinces du Sud. Il était sombre.

— Il y a de l’agitation dans le pays, annonça-t-il.

— Encore des soulèvements?

— Non, mais les anciens alliés des Chapeaux de fer ont repris du poil de la bête. Ils clament qu’il faut mettre un homme fort à la tête du pays…

Il s’interrompit, hésitant.

— Parle.

— Pardonne-moi : pour éviter d’avoir un empereur comme Tong-zhi.

— Ils sont dangereux?

— On ne peut le dire pour le moment. Ils ont l’impression qu’il n’y a plus de gouvernement.

— Les provinces sont déjà informées de la mort de Tong-zhi?

— Oui. Des cavaliers répandent les nouvelles.

— Et qu’est-ce que tu penses?

— Qu’il faut rapidement choisir un successeur.

C’était le sentiment général dans la Cité interdite.

Ce soir-là, Tseu-hi n’avait guère la tête à la bagatelle. Elle avait froid, mal à la tête, et ne retint pas son amant.

*

Tong-zhi avait à peine rendu le dernier souffle que les trois princes avaient organisé des conciliabules secrets. Les espions ne chômaient pas non plus, tenant chacun informé de ce que mijotaient les autres. Kung avait ainsi appris que Tun avait payé une forte somme à Chun pour le convaincre de ne pas présenter son fils à la succession; en échange, il

ferait de lui son ministre, car il était certain que son fils à lui serait élu et qu'il deviendrait ainsi maître du gouvernement.

Tseu-hi et Tseu-an, enfin, étaient mises au fait, heure par heure, de toutes ces manigances, tractations et combines. À l'évidence, Tun et Chun, dans leurs plans, faisaient d'elles table rase. Elles ne disposaient comme rempart que de Kung qui, en dépit de sa vindicte ancienne contre Tseu-hi, préférait traiter avec elles qu'avec ses deux frères.

La partie décisive ne devait se jouer que le lendemain, lors d'une réunion des impératrices, des princes et du Conseil des clans. Tôt le matin, Kung prévint Tseu-hi :

— Pendant que nous serons en séance, envoie une délégation chercher le fils de Chun, ton neveu.

Tel avait, d'ailleurs, été le choix de Tseu-hi.

Ils s'assirent dans la grande salle du conseil, avec les mines de circonstance, confites de chagrin et de souci. Comme ce n'était pas une audience, les impératrices étaient assises sur leur estrade, à visages découverts.

Kung ouvrit le débat, c'est-à-dire le combat : il déclara qu'il n'entendait présenter ni son fils ni lui-même à la succession.

En dépit de leurs efforts pour rester impassibles, Tun et Chun parvinrent mal à dissimuler leur perplexité: ce serait donc à eux de briguer le trône pour leurs fils. Or, cela ne serait pas convenable. La tradition exigeait de la retenue et interdisait d'exprimer des intérêts personnels.

Ils cherchaient tous quelque chose à dire, mais ne trouvaient rien. Ils n'en finissaient pas de s'humecter les lèvres, de s'éclaircir la voix, de se caresser le nez.

— Puisque vous ne dites rien, déclara alors Tseu-hi, écoutez-moi. Il n'y a que quatre candidats possibles : Pu-lun, cousin de l'empereur défunt, Tsai-cheng, fils du prince Kung, Tsai-lien, fils du prince Tun, et Tsai-tien, fils du prince Chun. Pu-lun est l'enfant d'un fils adopté de l'empereur Tao-kouang; il n'appartient donc pas à la lignée impériale. Si Tsai-cheng était choisi, son père devrait quitter son poste,

car il est écrit qu’un père ne doit pas servir sous les ordres de son fils. Or, je ne peux me passer du ministre Kung. Il n’y a pas de raison de choisir Tsai-lien, car la préséance appartient à ses cousins Tsai-cheng et Tsai-tien. J’adopterai donc l’enfant du prince Chun.

Tseu-an opina du bonnet.

— Par la queue du tigre ! marmonna Chun, ce qui était un juron plébéien. Bon, allons-y.

Tun, livide, serra les mâchoires. Tseu-hi se leva et revint quelques instants plus tard tenant un bambin par la main:

— Voici votre empereur, déclara-t-elle d’un ton sans réplique.

Le mouflet avait l’air maladif, mais il portait la robe au dragon, réservée aux empereurs désignés.

Bouche bée, Tsai-tien, trois ans révolus, regarda tout ce monde comme s’il s’était agi d’une assemblée de phoques. Il semblait terrifié.

Il fallait tout de même mettre sa candidature aux voix, car le coup de Tseu-hi n’était pas conforme au protocole. Seul un vote pouvait l’entériner. L’on vota donc : sur les vingt-cinq membres du Grand Conseil, sept votèrent pour Pu-lun, trois pour Tsai-cheng et quinze pour Tsai-tien.

C’était joué. Le trône n’était pas resté vacant plus de vingt-quatre heures.

Les impératrices s’empressèrent de publier un édit proclamant que Tsai-tien, fils du prince Chun, était le nouvel empereur et qu’il régnerait sous le nom de Kuang-hsu, *Succession Glorieuse*.

Tseu-an et quelques autres se demandèrent comment il se faisait que le bambin eût déjà été habillé de la robe au dragon.

— Je lui ai donné celle de Tong-zhi à son âge, expliqua Tseu-hi.

Et elle se retira dans ses appartements. Elle était souffrante, et le resterait longtemps.

*

Elle ne fut pas informée de la réaction de l'extérieur à la désignation du nouvel empereur.

Quelques heures plus tard, les observateurs qui se disaient bien informés s'étonnèrent de l'insistance de Tseu-hi à nommer son neveu à la place de son fils.

— Mais est-ce bien son neveu? demandèrent-ils d'un air madré.

Alors, telles des souris échappées de leur cage, les rumeurs coururent à travers la ville. Le bambin aurait été le fils d'An Dehai, subrepticement confié à sa sœur après sa naissance.

Non, assurèrent d'autres, c'était le fils de Jung Lu.

Force fut, pour la légation de Grande-Bretagne, d'en référer à Robert Hart, l'homme le mieux informé de Chine.

— Ces radotages témoignent d'une totale ignorance du caractère de l'impératrice et de la vie au palais, répondit-il en substance. Vous rendez-vous compte du nombre de complicités sur lesquelles il aurait fallu compter pour cacher à tout le monde pendant neuf mois qu'elle était enceinte? Il y a au moins vingt servantes et eunuques qui vaquent tous les matins à sa toilette. Il aurait été impossible de leur dissimuler sa grossesse, et encore moins l'accouchement. Nous aurions alors assisté à un déferlement de révélations scandaleuses. Ensuite, à supposer même que Tseu-hi ait pu dissimuler grossesse et accouchement, elle n'aurait jamais confié le fruit de sa chair à un couple aussi déséquilibré que celui du prince Chun et de sa sœur. Enfin, ces ragots font injure à l'intelligence de cette femme : le protocole chinois exclut formellement qu'une impératrice douairière veuve puisse se remarier ou avoir des relations sexuelles avec quiconque. Si elle avait eu un enfant et qu'on l'avait découvert, cela aurait été pour elle la fin immédiate du pouvoir, un véritable suicide politique.

Le ministre anglais, auquel ces explications furent soumises, fit une petite moue. Il commençait à s'interroger sur l'impartialité de Hart. Chaque fois qu'on interrogeait celui-ci sur Tseu-hi, il prenait sa défense de manière inconditionnelle. Il était un admirateur de l'impératrice, mais les longues années qu'il avait passées en Chine n'avaient-elles pas émoussé le sens critique du contrôleur général des douanes? Tout le monde savait que, tout en ayant un ménage légitime en Angleterre, il entretenait à Shanghai une maîtresse chinoise qui lui avait donné trois enfants. « *It would seem that Mr. Hart has gone native* », disaient certains membres de la légation d'un ton pointu, ce qu'on eût pu traduire ainsi : « Il semble que M. Hart soit devenu indigène. » Façon de résumer une adaptation un peu trop souple aux mœurs d'un pays. Pour consoler sa nostalgie de l'Angleterre, il avait même constitué pour son plaisir un petit orchestre de musiciens chinois qui lui jouait des marches militaires anglaises. Cela amusait énormément les dignitaires chinois, les diplomates étrangers et les capitaines des navires accostant à Shanghai.

Toujours était-il que Hart bénéficiait d'un réseau exceptionnel de fidélités et, partant, d'informateurs. Mis à part sa déférence à l'égard de Tseu-hi, ses analyses étaient le plus souvent perspicaces. Le ministre anglais admit donc sa version sur la filiation du petit empereur. De légation en légation, le corps diplomatique fut ainsi immunisé contre ces balivernes.

Il demeurait des mécontents à la Cité interdite, notamment parmi les dignitaires les plus attachés au protocole, les censeurs. La raison en était que la dépouille de feu Tong-zhi avait été mise en terre sans qu'on eût procédé aux rites ancestraux qui devaient être accomplis par l'héritier du trône, et que Tseu-hi avait repoussés à un futur indéterminé, déclarant que dès qu'il aurait eu un enfant mâle, l'empereur Kuang-hsu irait célébrer les rites sur le tombeau de son prédécesseur.

Kuang-hsu ne se marierait pas avant ses quinze ans et n’aurait d’enfant que l’année suivante. Faudrait-il donc attendre treize ans avant que les rites fussent célébrés?

*

Bien évidemment, dans ces palais intoxiqués par l’ambition, l’intrigue, le soupçon, l’appât du lucre, la vindicte et les délires opiomanes, volontiers paranoïaques, tout cela était trop simple. Un vent de folie souffla cet hiver-là sur la Cité interdite et même le reste de l’Empire.

Pour commencer, quand les princes Kung et Tun allèrent, selon la tradition, rendre hommage à leur frère Chun, père de l’empereur désigné, ils s’étonnèrent qu’il ne fût pas venu au-devant d’eux pour les accueillir, comme le voulait également la tradition. Les eunuques leur apprirent alors que leur maître avait perdu connaissance et qu’il était alité. Ils se rendirent à son chevet. Il marmonna, égaré :

— Où suis-je? Dans quel pétrin me suis-je fourré !

Réflexion digne du « Mandchou le plus bête», et aussi du caractériel avéré qu’était le prince. Kung et Tun perçurent alors les cris de son épouse, la sœur de Tseu-hi, en proie à une crise de nerfs.

En réalité, ces deux-là étaient des hystériques. Il était notoire que, durant leurs accès, ils battaient leurs enfants comme plâtre. En fin de compte, c’était une œuvre pie que d’avoir arraché le petit Tsai-tien à leurs griffes.

Les deux visiteurs remontèrent donc dans leurs palanquins, assez déconcertés.

Tun était furieux, mais ne pouvait en révéler la raison: Chun avait trahi leur pacte. La confirmation de Kuang-hsu comme empereur était imminente. Tun et sa camarilla s’en allèrent clamer à travers la Cité interdite que la désignation de Kuang-hsu était frauduleuse, car l’épouse de Tong-zhi,

l’impératrice Alute, était enceinte à la mort de mari. Et enceinte d’un garçon! Comment pouvaient-ils connaître le sexe du fœtus ? Mystère. Toujours fut-il qu’à force de clameurs, ils avaient alerté les cercles royaux. Une nouvelle réunion d’urgence s’imposait.

Elle rassembla les trois princes, des cousins également princes, des ministres, des dignitaires et, une nouvelle fois, le Conseil des clans. Parmi tous ces grands bonnets, Tun comptait des partisans : les nostalgiques des Chapeaux de fer. La présence des impératrices n’étant pas requise, elles furent absentes des débats. Tun clama que la désignation de Kuang-hsu avait été prématurée. Kung lui répondit qu’on n’aurait pu laisser le trône vacant pendant des semaines, jusqu’à l’accouchement d’Alute, et qu’on ne pouvait, d’ailleurs, connaître le sexe de l’enfant à naître.

Il s’en serait fallu qu’un trublion tel que Tun se contentât d’arguments aussi rationnels ! Il voulait le trône et allait faire savoir de quel bois il se chauffait.

*

Des émeutes éclatèrent à Pékin, puis dans de grandes villes comme Nankin et Shanghai. Il ne fut pas malaisé d’établir qu’elles étaient déclenchées par les sbires et séides de Tun. Pour augmenter la pression, Tun fit alors venir à Pékin des hordes de cavaliers musulmans de la province de Kiangsu, quasiment des hors-la-loi qui semèrent le désordre par leurs cavalcades et leurs razzias dans la ville et ses faubourgs. Il fallut faire donner la troupe pour les mater et les éjecter. Les légations mirent leurs gardes militaires sur le qui-vive. Une nouvelle guerre civile couvait-elle? C’était en tout cas ce que prétendait Tun, selon qui le peuple manifestait contre la désignation de Kuang-hsu.

L’intervention des soldats du général Sheng-pao avait mis fin à cette agitation, mais certes pas calmé Tun.

Pendant ces péripéties, l’impératrice Alute était morte. La nouvelle fut annoncée le 27 mars 1875, ce qui ne signifiait pas nécessairement qu’elle fût morte ce jour-là ni la veille, mais simplement qu’il était désormais possible de l’annoncer. Quelle était la cause de son décès? Avait-elle déjà accouché? La machine à ragots s’emballa.

Il transpira que l’impératrice Alute était morte de chagrin, puis, deuxième variante, qu’elle aurait tenté de se suicider en avalant une feuille d’or, méthode coûteuse mais prisée des neurasthéniques de haut rang. Troisième option : elle aurait bien tenté de se suicider après la mort de son époux, mais aurait été sauvée par l’une de ses servantes, et aurait récidivé deux mois plus tard. Un fait était certain: elle était morte.

Mais avait-elle accouché? Là encore, un épais mystère entourait les faits. L’un des ragots les plus tenaces, sans doute propagé par les partisans de Tun, était que Tseu-hi aurait séquestré sa belle-fille jusqu’à l’accouchement puis, avisée que le nouveau-né était un garçon, aurait fait empoisonner la mère et l’enfant pour ne pas compromettre la légitimité de Kuang-hsu.

Cette version témoignait décidément de trop de malveillance. Si Alute avait accouché d’un enfant mâle, celui-ci aurait renforcé le pouvoir de Tseu-hi, puisqu’il aurait été son petit-fils et qu’elle n’avait pas de raison de donner la préférence à son neveu. Kuang-hsu n’étant pas encore confirmé comme empereur, il n’aurait pas été difficile de modifier le choix des impératrices. Mais la vraisemblance des accusations n’était pas le souci dominant des ragoteurs et ragoteuses au service de Tun.

Quant au suicide d’Alute, il était difficile de s’étonner du désarroi d’une jeune fille de haut rang éloignée de sa famille pour être mariée à un énergumène qui consacrait la plus grande partie de son temps à des garçons fardés.

Un eunuque vendit cependant la mèche, ou du moins ce qui semblait en être une. Selon cette version supplémentaire, Tseu-hi se serait rendue chez Alute et aurait tiré parti de sa dépression, évoquant l’exemple de ces femmes héroïques d’antan qui se donnaient la mort plutôt que d’endurer un veuvage sans fin. Bref, elle l’aurait invitée au suicide.

Mais on ne prête qu’aux riches, et la mort trop opportune de Tong-zhi avait forgé une sérieuse réputation d’empoisonneuse à Tseu-hi.

*

Il n’en demeurait pas moins qu’elle ne portait pas chance à ceux et celles qui lui faisaient obstacle. Ainsi Jung-an, la fille de la concubine Li Fei, qui lui avait fait ombrage dans les derniers mois de la vie de Hsien-feng, mourut-elle peu après son père, dans des circonstances qui ne pouvaient être qu’obscures.

Peut-être Tseu-hi avait-elle, à la fin, tenté le sort : le malaise qu’elle avait ressenti le lendemain de la mort de Tong-zhi prit un caractère chronique. Les médecins du palais n’y comprirent rien.

— C’est le foie, dirent-ils.

Il était vrai qu’elle avait jusque-là joui d’un appétit formidable et qu’elle tolérait étonnamment bien de grandes quantités d’alcool. Peut-être son foie se rebellait-il? Mais les recettes les plus éprouvées pour les affections de cet organe demeurèrent sans effet. Jung Lu proposa de convoquer un médecin étranger.

— Que savent de plus les étrangers? objecta-t-elle. Ils seraient même tentés de m’empoisonner!

Les soupçons ordinaires suintèrent alors de partout. Beaucoup de gens auraient été contents qu’elle disparût de

la scène impériale : Kung, qui aurait alors eu les coudées plus franches, Tun, qui ne décolérait pas contre celle qui lui avait barré la route du trône, le général Li Chung-chang, vice-roi du Chihli qui nourrissait lui aussi ses ambitions… Mais les empoisonneurs pouvaient également être des individus obscurs, tels que des favoris de Tong-zhi, eunuques et garçons furieux d'avoir été expulsés de leur service comme des rats. Dans la Cité interdite, le poison était un condiment de choix, mais toujours réservé aux autres. Il n'était pas de palais où l'on ne trouvât, au fond d'un meuble à secret ou bien cachée dans une statue dorée, une fiole de poudre ou de liquide radical. Quelques gouttes dans le vin ou la sauce de poisson de l'ennemi, par exemple, donnaient à votre existence une saveur incomparablement plus riche, presque voluptueuse.

Aussi Tseu-hi exigeait-elle depuis quelque temps que son Grand Eunuque Li goûtât le premier les nourritures et boissons qui lui étaient servies. Mais il se portait comme un charme. Peut-être avait-elle survécu à une tentative d'empoisonnement inopinée, lors des événements fébriles suivant la mort de Tong-zhi. Alors la convalescence serait longue.

Elle déserta la vie de la Cour et se contenta de s'en faire informer par ses espions ordinaires en plus des comptes-rendus officiels. Elle recevait des visites, les plus régulières étant celles de Tseu-an et du petit empereur auquel elle réservait toujours un cadeau, les autres étant celles de Kung, qui venait demander le cachet du sceau impérial, et d'autres ministres.

Son frère Huei Hsiang, promu capitaine de la garde impériale, était un visiteur fidèle et reconnaissant. L'étourneau de jadis s'était changé en pigeon gras. Marié et père de famille, il jouait les dignitaires. Au pis, il pouvait être ennuyeux.

En revanche, sa sœur Aicheng, l'épouse de Chun, était aussi pénible qu'une rage de dents. À sa première visite,

elle demanda sur un ton strident pourquoi elle n'était pas élevée au rang de sa sœur. Tseu-hi avait prié Tseu-an de bien vouloir assister à la rencontre.

— Parce que ton fils n'est pas celui d'un empereur, répondit cette dernière, d'un ton glacial.

Puis la visiteuse se répandit en vitupérations contre ces gens qui lui avaient enlevé ce fils chéri et qui, maintenant, lui comptaient avarement les moments de rencontre.

— Il faut l'élever comme un empereur et non comme tes autres enfants, coupa Tseu-hi avec impatience.

— Qu'est-ce qu'ils ont, mes autres enfants?

— Ils sont battus comme plâtre par toi et ton mari et sont enfermés dans un placard pendant des heures. Ils sont affamés et terrorisés.

Sur quoi la pécore s'était mise à crier si fort que le Grand Eunuque Li avait dû la prier de baisser le ton en présence des impératrices.

— Comment peux-tu dire cela de ta sœur ? Ta sœur qui est une bouddhiste fervente ! L'été, je ne sors même pas dans le jardin, de peur d'écraser des fourmis, et…

— C'est ta bouche qui est bouddhiste ! Ton cœur est vide comme celui des Barbares ! avait clamé Tseu-hi, exaspérée. Tu es une tortionnaire ! Trois de tes enfants sont morts en bas âge. Quand il a été amené au palais, Kuang-hsu portait sur tout le corps des traces des coups de badine que tu lui administrais! Il a à peine commencé à dormir la nuit sans pleurer.

Tseu-hi, exaspérée, avait fait cette grimace qui terrifiait déjà sa sœur quand elles étaient petites filles et qui maintenant inspirait la frayeur aux domestiques comme aux dignitaires du palais : elle avait serré les mâchoires et montré les dents.

Aicheng avait fondu en larmes, espérant apitoyer ses accusatrices, mais quand elle avait relevé la tête, elle n'avait vu que les visages glacés de sa cousine Tseu-an et

de sa sœur : deux chiens de Fô prêts à l'expédier aux enfers. Tseu-hi l'avait fait raccompagner à la porte.

Mais elle était obstinée. Lors d'une autre visite, elle demanda que sa liste civile fût augmentée.

— Je n'ai que six eunuques à mon service, j'ai à peine de quoi m'habiller…

— Quand nous étions sur le bateau, nous demandant ta mère et moi où nous pourrions enterrer le cadavre de ton père, tu n'avais pas d'eunuque pour t'aider à t'habiller et tu ne faisais pas tant de façons.

Finalement, Tseu-hi pria le bureau des Revenus de bien vouloir augmenter un peu la cassette privée de la princesse.

Dès lors, les visites de celle-ci s'espacèrent.

22

Une longue maladie du foie ou la retraite du Dragon

— Tseu-hi serait morte, semble-t-il, déclara le premier secrétaire de la légation de Grande-Bretagne à son ministre sir Harry Parkes.

C’était le même Parkes dont le comportement impétueux, sinon caractériel, avait déclenché la première guerre de l’Opium. Le même qui avait été traîtreusement capturé devant Tien-tsin par le général Tseng-kuo Lin-chin. Ses geôliers mandchous lui avaient fourré de la terre dans la bouche, et maintenant, il représentait son pays dans cette capitale présumée inviolable. Le temps, l’expérience et surtout la dignité de sa charge l’avaient beaucoup apaisé, et même épaissi.

— Où l’avez-vous entendu? demanda-t-il.

— J’ai rencontré hier des journalistes américains qui pensent qu’elle a fini par succomber à sa maladie. Cela fait sept mois qu’on ne l’a pas vue en public.

— Quelle maladie?

— Qui peut vraiment savoir les maux dont souffrent ces mystérieux potentats? Elle a peut-être été empoisonnée.

Parkes retint un petit rire.

— L’empoisonneuse aurait donc bu l’une de ses potions ! Ça m’étonnerait. Il doit y avoir bien des eunuques qui goûtent les aliments avant qu’elle n’y touche. Et pourquoi la Cour n’annoncerait-elle pas sa mort?

— Peut-être s’y résoudra-t-elle bientôt. Ou peut-être pas du tout.

— L’objet d’un meurtre, voyez-vous, est de faire savoir qu’on a éliminé un adversaire autant que de l’éliminer. Surtout à la Cour impériale. J’ai appris à connaître ces gens pendant les années que j’ai vécu dans ce pays. Et croyez-vous qu’on puisse tenir secrète la mort d’une impératrice telle que Tseu-hi? demanda Parkes, sceptique.

Le premier secrétaire fit trois pas dans un sens et autant dans l’autre.

— Le gouvernement est tenu par Kung, reprit-il, et nous n’avons plus aucun signe d’une intervention de Tseu-hi. L’éducation du petit empereur a été prise en main par Tseu-an et Kung, avec l’assistance d’un tuteur nommé Weng Tung-ho. Ce sont là des faits, et ils démontrent que Tseu-hi ne joue plus aucun rôle dans le gouvernement de l’Empire.

— Ce n’est pas moi qui m’en plaindrais, s’écria Parkes. Cette femme déteste l’Occident jusque dans la moelle de ses os. Mais en ce qui concerne sa mort, je n’y croirai que lorsque Robert Hart me l’aura confirmée.

Une fois de plus, la légation eut donc recours à « l’étranger le mieux informé de l’Empire ». Le premier secrétaire regagna son bureau pour lui adresser un message.

Des conversations à peu près de la même teneur se tenaient dans les autres légations. Elles n’étaient pas inspirées par la sollicitude, mais par la fascination que l’impératrice avait exercée sur les Européens présents en Asie. Elle avait piqué les imaginations, et les plus fertiles de celles-ci avaient bâti un personnage monstrueux, digne des contes gothiques, empoisonnant tout le monde autour d’elle à coups de pincées blanches ou noires.

Même dans les venelles de la cité tartare, les marchands de poisson séché et les apothicaires, les diseuses de bonne aventure et les parfumeurs murmuraient, chuchotaient, caquetaient que quelque chose de terrible était advenu à la redoutable Tseu-hi.

À la légation de France, le prestige du mandarin Chu Chi-kai souffrit de la disparition de Tseu-hi : n'avait-il pas affirmé qu'elle n'abandonnerait jamais le pouvoir? Or, si elle n'était pas morte, elle s'en était éloignée. Questionné sur ce point, le mandarin répondit qu'il faudrait peut-être interroger un astrologue.

*

Il était vrai que si le Grand Jardin de la Splendeur circulaire avait encore existé, elle s'y serait volontiers retirée.

C'était une épreuve qu'elle n'avait pas prévue : être prisonnière de soi-même dans le décor où s'est jouée la dernière pièce. Les autres acteurs sont partis, les spectateurs aussi, et l'on demeure, figée pour l'éternité, dans les toiles peintes et les lumignons qui éclairaient la détresse et l'héroïsme des acteurs…

Tseu-hi portait le poids du seul crime qu'elle se reprocherait jamais.

Tous les meurtres ne sont pas des crimes, chaque guerrier le sait, de même que tous les adversaires ne sont pas des ennemis. L'élimination de l'ennemi est un devoir: son existence même menace la cause que l'on défend, qui est l'honneur et la raison d'être du combattant. Transpercer l'ennemi sur le champ de bataille ne peut être considéré comme meurtre, et le terrain des combats n'est pas seulement celui qui s'étend devant le regard pendant une guerre : c'est l'existence même.

Le capitaine Huei Cheng, son père, n'avait jamais enseigné ces choses à la Fille-Orchidée. D'abord parce qu'on ne tient pas de tels propos à sa fille, ensuite parce que les femmes ne peuvent comprendre ce qu'elles n'auront jamais l'occasion de mettre en œuvre. Mais les idées peuvent se

transmettre sans le secours des mots. Il n’est pas besoin de mots, par exemple, pour comprendre que l’image d’un dragon exprime la colère seigneuriale et la force irrésistible de l’âme.

Aucune légende n’a jamais accusé un dragon de crime.

Or, parvenue au sommet de l’Empire, Tseu-hi s’était forcément muée en dragon. Elle était la seule femme à avoir vécu cette métamorphose. Il y avait maintes lunes qu’elle savait que Tseu-an n’avait jamais été et ne serait jamais un dragon. Les dragons, elle les reconnaissait d’emblée. Kung, par exemple, en était un. Jung Lu en était un autre.

Mais le dragon Tseu-hi avait commis un crime. Elle avait tué son fils Tong-zhi.

Les dragons ne se tuent pas entre eux, et ils ne tuent pas leurs fils. Mais elle était restée femme en même temps que dragon, et elle avait fait empoisonner Tong-zhi par les venins de la maladie. Non, elle n’éprouvait pas d’attachement particulier pour cette victime-là. À la fin, elle l’avait méprisée.

Si les juges dragons venaient l’interroger, elle répondrait calmement :

— Je l’ai fait parce que son existence même menaçait le trône qui est le vôtre.

Ils hocheraient alors leurs grosses têtes écailleuses et lui diraient qu’elle avait fait son devoir et que son honneur en resplendissait.

Elle savait cependant sa faute première: ne pas avoir enfanté un dragon, comme Kung, mais un déplorable humain, mou, énervé, bref, sans feu intérieur. Si elle avait été toute-puissante, elle l’aurait exilé. Mais on n’exile pas un empereur.

Elle s’agita sur sa couche tendue de soie jaune. Elle demanda du thé parfumé au géranium. Quelques instants plus tard, Li déposa la théière sur le guéridon, remplit un bol précieux de la boisson requise et le tendit à sa maîtresse.

Le thé étanche la soif des esprits supérieurs et ranime les Trois Réchauffeurs corporels.

Tseu-hi avait perdu l'estime qu'elle se devait à elle-même. L'échec de Tong-zhi était le sien. Elle aurait dû le suivre dans la tombe.

Li devinait les pensées de sa maîtresse ; elle en avait laissé échapper assez de bribes pour qu'il en reconstituât l'essentiel. L'impératrice souffrait d'une profonde mélancolie. Elle n'en sortait que pour se laisser aller à des accès de rage soudains, comme lorsque son eunuque coiffeur, tressant sa natte, avait arraché deux cheveux.

Car il fallait, pour réunir les cheveux à l'arrière, les aplatir rigoureusement sur le sommet du crâne, bien partagés par une raie médiane, et cela n'était possible qu'en les tirant de part et d'autre. Or, ce jour-là, le coiffeur avait trop tiré et deux cheveux en fin de vie avaient cédé.

— Replante-les, avait-elle ordonné.

Le coiffeur fut au désespoir. Comment replanter des cheveux?

— Faites-le battre ! avait-elle crié.

On avait emmené le malheureux.

Les cheveux gisaient sur la serviette, pareils à deux longues et fines vipères.

— Laisse-moi le rappeler, avait plaidé Li.

Elle avait concédé cette faiblesse. On avait ramené l'eunuque, terrifié, s'attendant à être décapité sur place. Li lui avait alors, de quelques gestes subreptices des doigts, indiqué ce qu'il fallait faire : les nouer à la base avec des cheveux enracinés.

Ainsi avait été fait.

— Les deux cheveux sont en place, Majesté.

Avait-elle été dupe du stratagème ? Ou plutôt, ses pensées avaient-elles dérivé et sa colère était-elle tombée ? Le coiffeur, en tout cas, eut la vie sauve.

Ces incidents négligeables de la vie quotidienne étaient cependant colportés à l'extérieur par les eunuques, seuls

pourvoyeurs d’informations sur la vie dans la mystérieuse Cité interdite qui monnayaient ces indiscrétions auprès des curieux occidentaux, de plus en plus friands de renseignements. À douze taëls de stipende annuels, les eunuques n’en menaient pas large. Et pour les Occidentaux, fussent-ils clergymen, comme pour les journalistes chinois – car la Chine impériale avait aussi sa presse –, de telles anecdotes valaient largement cinq taëls. Les eunuques n’hésitaient donc pas à enjoliver leurs ragots pour les rendre plus juteux, et dans l’une des versions de la bévue du coiffeur, celui-ci avait été battu à mort.

En réalité, ces palinodies étaient banales dans la maisonnée impériale. Tseu-hi faisait battre ses eunuques pour des fautes vénielles : avoir négligé de nettoyer un guéridon poussiéreux ou présenté à leur maîtresse un bol de thé tiède. Ils devaient alors relever leur robe et recevaient dix coups de bambou sur les fesses. Comme les étrangers raffolaient de ces histoires, les eunuques les multipliaient à plaisir.

La déduction générale fut que « Suzy » ne paraissait plus en public parce qu’elle était devenue folle.

*

Les ragots proliféraient de plus belle.

L’un des plus dévastateurs et tenaces fut que le jeune empereur Kuang-hsu n’était pas le fils de Chun et de la sœur de Tseu-hi, mais le fruit de ses amours avec le général Jung Lu. Et que, par-dessus le marché, c’était un être anormal: il avait deux pupilles dans chaque œil !

Pareilles billevesées parurent dans le journal chinois *Empire* et furent ensuite répandues par Tun et ses partisans, de plus en plus furieux. Car ce n’était pas seulement pour des raisons honorifiques que Tun avait aspiré au trône, mais

parce qu'il estimait que l'Empire était en décadence et menacé. Ainsi avait-il reconstitué l'ancien parti des Chapeaux de fer. Les années suivantes démontreraient qu'il n'avait pas tort. Toujours fut-il, dans l'immédiat, que les échos de la fadaise du faux empereur revinrent à la Cité interdite, irritant tous ceux qui devaient être irrités, et le malheureux plumitif d'*Empire* fut contraint de se suicider.

Dans sa réclusion volontaire, Tseu-hi ne suivait plus la vie dans l'Empire que par ce qu'on voulait bien lui en dire. D'après les rapports et les renseignements recueillis au cours des conseils qu'elle présidait exceptionnellement avec Tseu-an, la situation lui apparaissait stable, sinon satisfaisante. Kung gouvernait avec l'appui de Li Hung-chang, et les offensives des Barbares s'étaient arrêtées. Grâces fussent rendues au Grand Dragon, ils avaient renoncé à leurs prétentions de pénétrer dans la Cité interdite et se contentaient de poursuivre leurs commerces. Race de boutiquiers !

Quant à Tseu-an, elle poursuivait son train-train de douairière, de plus en plus effacée.

Tseu-hi ignorait l'étendue des profits que Li tirait de son poste de vice-roi du Chihli pour capter et développer à son compte les richesses de l'Empire. Ayant autorisé les investissements étrangers dans leur exploitation à la condition d'y participer, il se trouvait à la tête des mines de fer du Chihli, des mines de charbon et d'autres minéraux du Shansi et du Shantung, et présidait plusieurs conseils d'administration. Il avait la haute main sur les transports de riz, placés sous la protection de ses troupes, et sur l'exploitation du sel, l'une des principales ressources du pays. Une telle hégémonie allait évidemment de pair avec un réseau de complicités et un système de corruption presque institutionnel.

Pour être militaire, Li n'en était pas moins doté d'un bel esprit d'entreprise. Il avait ainsi lancé, en 1878, la construction de la première voie ferrée de l'Empire – en

vérité, sept kilomètres de long – pour desservir les mines du Kangsi, puis l'installation des premières lignes télégraphiques dans le Chihli. Il avait également construit plusieurs filatures de coton à Shanghai et créé l'Académie militaire de Tien-tsin et l'École des Torpilles.

Comme il avait modernisé et réorganisé l'armée, et comme celle-ci ne répondait qu'à ses seuls ordres, il était l'homme le plus puissant et le plus riche du pays.

Soutenant Kung, il était naturellement soutenu par lui. C'était ainsi qu'il avait échappé à l'obligation de céder son poste de vice-roi au bout de six ans. Il l'occuperait vingt-trois ans.

Mais de tout cela, Tseu-hi n'était pas informée.

*

Elle ignorait également que le courant politique mené par Tun gagnait de l'ampleur. Les suiveurs de la Bande des Huit n'avaient pas tous été exterminés, et leurs survivants s'étaient regroupés dans un vaste mouvement intitulé Parti des Purs, coiffé, si l'on peut dire, par de nouveaux Chapeaux de fer, tous résolument hostiles à la dynastie en place et ne rêvant que d'instaurer un pouvoir militaire puissant, dépouillé des afféteries et chinoiseries de la Cité interdite.

Les défenseurs de la tradition mandchoue, que Tseu-hi érigeait en bannière, étaient loin d'approuver unanimement sa politique. Ainsi, en 1879, le lettré Wu To-ku, partisan intransigeant, voire intolérant, de la tradition, se pendit à une poutre du temple de Ma-shen, le plus proche du tombeau de Tong-zhi, pour protester contre le choix de Kuang-hsu comme héritier de Hsien-feng. En effet, celui-ci n'était pas un descendant direct de l'empereur défunt et, pour la première fois dans l'histoire de la dynastie Qing, la tradition de filiation dynastique était rompue.

Dans sa provocatrice humilité, en apparence fidèle aux préceptes bouddhistes et confucéens, ce puriste laissait un texte testamentaire touchant au prêtre supérieur du temple où il s'était pendu :

> *Achète-moi un cercueil bon marché et peins-le en noir à l'intérieur.* [...] *Enduis-le, je te prie, d'une couche de laque, pour boucher les fissures éventuelles, et fais-en clouer le couvercle, en attendant la décision des impératrices relative à ma dépouille. Achète un lopin de terre et fais-moi enterrer rapidement.* [...] *Tout ce que je te demande est d'informer le magistrat et de ne pas laisser les femmes et les enfants venir regarder mes restes...*

Les suicides idéologiques ont toujours fait grande impression sur l'opinion, celui-ci comme les autres. Voilà un homme qui avait payé de sa vie le droit de critiquer l'impératrice! Ô tradition sacrée ! Elle comptait toujours ses défenseurs. Peu, s'il en fut même, songèrent que ce n'était pas la faute de Tseu-hi si son fils avait été incapable d'engendrer des enfants et qu'il avait bien fallu désigner un héritier.

Seul compta pour Tseu-hi, superstitieuse, le fait que les rites ultimes n'avaient pas été rendus à la dépouille de ce fils lamentable dont l'existence n'avait été qu'une longue traînée de bave sur l'histoire de sa dynastie. Mais célèbre-t-on les rites de sa propre victime?

Bref, il n'y avait pas beaucoup de gens satisfaits dans l'Empire. Certains voulaient le moderniser – sacrilège! –, d'autres le restaurer dans ses antiques structures.

Tseu-hi ne semblait pas le savoir, puisqu'elle était déterminée à guider ce dragon arthritique et cacochyme à travers les plaines du temps.

*

Surtout, elle ignorait les convoitises que suscitait la Chine chez ses voisins, la Russie et le Japon, et chez les pays d'Europe qui bâtissaient alors leurs empires, la Grande-Bretagne et la France. La Chine leur apparaissait comme le dragon de la fable, si grand qu'il prend sa queue lointaine pour un monstre rival. Mais c'était aussi pour eux un dragon dodu et surtout inexpérimenté. Quasiment un gros boudin dont ils étaient impatients de se tailler des tranches.

En 1878, alors qu'elle s'était enfermée dans son palais, des péripéties absurdes avaient déconcerté les chancelleries européennes. Tseu-an et Kung avaient délégué à Saint-Pétersbourg un haut fonctionnaire, le Mandchou Ch'ang-hou, pour prier les Russes de bien vouloir rendre l'Ili qu'ils occupaient depuis 1871. L'homme n'était pas bête, mais au terme des négociations, il avait concédé à la Russie la moitié la plus riche de la région ainsi que des droits de contrôle sur le commerce et les passes montagneuses, plus une indemnité de cinq millions de roubles pour les frais encourus durant la « protection» de la région. Quand il se remit en route pour Pékin, un ordre de décapitation immédiate l'y attendait !

Plus extraordinaire encore, la reine Victoria envoya un télégramme personnel pour demander qu'on épargnât la vie du malheureux envoyé. Celui-ci était alors aux mains de Li. Impressionné par la requête de cette autre impératrice, le vice-roi épargna Ch'ang-hou, abasourdi. Il n'est pas exclu qu'il eût répugné à mécontenter la reine d'un pays avec les

banques duquel il entretenait d'excellents et juteux rapports.

Tout ce que Tseu-hi en avait retenu était que les Russes, des Barbares, étaient des voleurs de grand chemin. Mais quand elle sortirait de son isolement et reprendrait la main sur les affaires, ses diplomates ne feraient guère mieux: la Chine rachèterait ses propres territoires aux Russes pour neuf millions de roubles !

Obsédée par sa haine de l'Occident, Tseu-hi n'en voyait pas sa réalité… pas plus qu'elle ne voyait les faiblesses du système impérial. N'ayant jamais examiné une carte géographique de l'Asie, elle savait seulement que l'Inde, devenue territoire de l'Empire britannique, était au sud et que le Japon était à l'est. Quant à la France, elle n'eût pas su la localiser sur un atlas, si elle en avait ouvert un.

Et Kung ? Peut-être un long, un très long exercice du pouvoir avait-il amolli le prince. Il vivait, lui aussi, dans un luxe impérial, celui d'un Palais des Eaux proche de la Cité interdite. Car, si le Grand Jardin n'existait plus, les privilégiés impériaux disposaient quand même d'un domaine de repos. À l'ouest de la Cité, hors les murs de Pékin, s'étendaient trois grands lacs garnis chacun d'une île, et sur ces îles se dressaient des pavillons exquis. Celui que Kung occupait avec son épouse, ses concubines et ses neuf enfants s'agrémentait d'un parc digne de ces parages fabuleux. On le nommait Jardin de la Fertilité lunaire, et on le disait fréquenté par des créatures surnaturelles, les Fées Renardes, dangereuses séductrices… Des sorcières !

Tseu-hi était souffrante, physiquement autant que moralement. Migraines et nausées allaient et venaient selon une imprévisible météo interne. Force était alors à

l’impératrice de s’allonger pour attendre la fin de l’intempérie.

Ses dames de compagnie, telles Yu Fei, l’une des concubines de Tong-zhi, et surtout Jung-shou, l’une des filles de Kung qu’elle avait adoptée dans son enfance, s’efforçaient de la distraire en lui lisant des poésies ou en faisant de la musique. Elle portait tant d’amitié à Jung-shou qu’elle l’avait, en 1872, élevée au rang de princesse impériale et lui avait concédé le droit de circuler en chaise à porteurs à l’intérieur de la Cité interdite, ce qui était inouï. Aussi la jeune femme ne semblait-elle pas affectée outre mesure par la disgrâce de son père.

La compagnie de ces favorites aidait Tseu-hi à oublier un peu son mal-être.

Quelle était la cause de ses malaises? L’hypothèse du poison était tombée peu à peu. D’abord parce qu’en plus de Li, un eunuque goûtait tous les liquides et aliments destinés à l’impératrice, et qu’il n’en paraissait nullement incommodé. Ensuite parce qu’elle était absurde, comme le Grand Eunuque Li Lien-ying l’avait lui-même exposé à Tseu-hi.

— Je ne vois pas l’utilité d’un poison qui ne ferait que te causer des malaises passagers. L’objet d’un poison est le même que celui d’une dague : éliminer rapidement la victime. Or, voici trois ans que tu es souffrante.

— Mais alors?

— Je ne suis pas médecin, mais je pense que ton état est causé par une substance inoffensive que ne supporte pas ta divine personne.

— Mais pourquoi cela est-il advenu tout d’un coup ?

Li ne savait l’expliquer.

Il n’empêchait que Tseu-hi sacrifiait chaque matin, comme toujours depuis son accession au rang d’impératrice douairière, aux rites imparables de sa toilette. Après que ses excréments eurent été soigneusement recueillis sous la chaise percée au réveil – ils servaient de fumier pour le

jardin –, ses parties intimes étaient délicatement lavées à l’eau parfumée. Puis, munie de baquets, d’éponges, de tissus fins, de parfums, d’onguents, de peignes et de fards, une nuée de servantes et d’eunuques vaquait à la rafraîchir. Enfin, des mains expertes enduisaient le corps divin d’une poudre blanche qui, pour Tseu-hi, possédait le double avantage d’unifier le teint de la tête aux pieds et d’absorber les humeurs dégagées par la peau au cours de la journée. La poudre permettait aussi d’éclaircir cette carnation qui devenait de plus en plus bistre avec les années.

Ce fut Jung Lu qui découvrit inopinément la clé de l’énigme.

— Quelle est cette poudre dont tu t’enduis ? demanda-t-il un soir qu’il retrouvait Tseu-hi pour l’une de leurs rencontres secrètes.

Interloquée, elle ne sut d’abord que répondre. Depuis quand un guerrier s’intéressait-il aux fards de sa maîtresse?

— Qu’a-t-elle?

— L’autre soir, je m’en suis retrouvé sur le visage et même dans la bouche. J’en ai forcément avalé et j’en ai été indisposé le lendemain.

— Que ressentais-tu?

— Une envie de vomir, des maux de tête…

On eût presque entendu le déclic qui se produisit dans la tête de Tseu-hi.

Le lendemain et les jours suivants, elle écarta le massage à la poudre blanche, sans remarquer d’amélioration. Mais au bout de quelques semaines, les accès de nausée et de migraine s’atténuèrent, jusqu’à disparaître tout à fait. Le bel appétit revenait. Elle convoqua le médecin de la Cour.

— Pourquoi cette poudre m’aurait-elle rendue malade? Il en fit apporter l’un des pots, l’examina, le flaira et goûta du talc finement broyé qu’il contenait.

— Cette poudre est amère. Elle contient peut-être du plomb. Il est toxique.

— Mais je m’en sers depuis toujours !

— Sur tout le corps?

— Oui.

Elle avait pris l'habitude de s'en faire masser, des pieds aux épaules, depuis l'été suivant la mort de Tong-zhi. Elle demeura songeuse.

— Elle peut convenir au visage, oui, mais pas au corps, impératrice.

— Y aurait-on ajouté un poison?

— Dans la nuit des temps, impératrice.

Le raisonnement de Li s'imposa. Le but d'un poison est d'être immédiat. Et celui-là aurait été bien trop lent.

De toute façon, un Dragon ne s'enfarine pas.

La stupéfaction se répandit à la Cour, dans la Cité interdite, dans tout Pékin et, bien sûr, dans le corps diplomatique quand Tseu-hi fit sa réapparition aux côtés de Tseu-an à l'une des cérémonies du palais, en mars 1881.

— J'apprends que le dragon est ressuscité, dit le ministre de Grande-Bretagne, un soir qu'il dînait avec son collègue des États-Unis.

— Est-ce bien elle, ou l'un de ses sosies? Il faut s'attendre à tout avec ces Asiates !

Les dames s'amusèrent beaucoup de l'hypothèse.

— Je peinerais à croire que la Cour lui soit tellement attachée qu'elle perpétue la fiction de son existence par le stratagème d'un sosie.

— Dire qu'aucun de nous ne l'a jamais vue! s'écria un convive.

— Je crois que c'est bien elle, reprit le ministre de Grande-Bretagne. Notre ami Robert Hart assure qu'elle entend veiller elle-même sur l'éducation du petit empereur.

Si Hart l'avait dit, c'était vrai. Ce diable d'homme avait triomphé des préventions chinoises contre les Barbares. Il était bien plus que contrôleur général des douanes de tout l'Empire : il avait gagné la confiance des plus hautes autorités. Il était dans le secret des dieux et en savait autant que s'il avait été membre du Grand Conseil.

— Et la pompe à finances va recommencer à fonctionner, dit le ministre anglais. Savez-vous combien dépense notre chère Suzy pour ses palais?

Non, personne le savait.

— Six millions et demi de livres sterling par an !

Un murmure scandalisé s'éleva de l'assistance.

— Mais c'est plusieurs fois ce que dépense la reine Victoria ! s'écria un convive. Êtes-vous sûr de ce chiffre?

— Certain. C'est Hart qui me l'a communiqué.

— Mais où trouve-t-elle cet argent?

— La corruption, mon cher, la corruption. Tous ceux qui veulent conserver les bonnes grâces de l'impératrice Suzy sont tenus de lui faire des cadeaux. Des sacs et des sacs de taëls. Et tous ceux qui aspirent à entrer dans une administration ou qui demandent une promotion en font autant. Plus le poste est élevé, plus la rançon est forte.

— Mais c'est du brigandage ! clama le ministre américain qui ignorait encore tout de cet aspect de l'Empire. Qu'est-ce qu'elle fait de tout cet argent?

— D'après certaines estimations, les eunuques à eux seuls coûteraient un million de livres.

— Ces créatures lamentables? Mais elles touchent à peine douze taëls par an, m'a-t-on dit!

— Et elles en volent cent fois, mille fois autant.

— Qu'est-ce qu'ils volent?

— Tout, des soieries, des baguettes en jade, de la vaisselle et même de petits meubles… Ils vendent surtout des informations à l'extérieur.

— À qui?

— À nous, entre autres, répondit le ministre avec un petit rire.

L'assistance demeura pensive un moment.

— Croyez-vous qu'un tel système peut durer? demanda le ministre américain.

— Il dure depuis des siècles. Il durera bien quelque temps encore.

— Ne peut-on leur apprendre un jour la vertu?

— C’est ce que s’efforcent de faire nos missions. Mais figurez-vous qu’il existe quand même des gens honnêtes dans l’administration. Et ce sont les moins enclins à supporter ce qu’ils appellent l’intrusion de nos missions.

— Pourquoi?

— Ce sont des confucéens. Rien ne leur est plus étranger que la foi chrétienne.

Ces questions étaient décidément bien complexes et sérieuses pour un dîner amical. On changea donc de sujet.

23

Une bizarre histoire de citronnelle et « ces larves qui bavent sur les fleurs… »

Un seul souci avait habité Tseu-hi pendant ces années: l’éducation de Kuang-hsu. Celle de Tong-zhi avait été trop complaisante: ce ne serait plus le cas. Elle forgerait un véritable empereur! Ainsi en avait-elle décidé. D’ailleurs, n’était-elle pas en quelque sorte sa mère? C’était elle qui avait arrangé le mariage entre sa sœur Aicheng et Chun; donc, elle avait organisé sa naissance…

Un sort féroce s’était acharné sur le bambin. Battu par son père et sa mère, il n’avait échappé à leur enfer que pour se trouver enfermé dans un carcan où l’enfance n’avait guère de droits. Car, même à neuf ans, un empereur mandchou ne saurait être un enfant.

L’éminent Weng Tung-ho, son tuteur, fut chargé d’éliminer en lui les dernières traces de spontanéité enfantine qui subsistaient. Le gamin fut sommé de considérer que les impératrices douairières étaient ses seuls parents, ses vraies mères, dispensatrices de sagesse. Il ne devait ressentir à leur égard qu’esprit de soumission et affection. Et s’il ne savait les exprimer, Weng lui enseigna les formules qui le feraient pour lui. Nul mystère à ce que Kuang-hsu demeurât bègue jusqu’à la fin de sa vie.

Weng était un maître confucéen suprême, puisqu’on ne pouvait imaginer que l’éducation d’un empereur se fît hors des cadres du confucianisme. Pourtant, les résultats de cette doctrine sur feu Tong-zhi avaient été médiocres. Nul

ne savait s’il n’avait médité sur cette subversive maxime de Lao-tseu : « Renoncez à l’étude et vous n’aurez aucun souci. » Toujours fut-il que les impératrices exigèrent que Kuang-hsu en apprît davantage. Weng fut entièrement d’accord: il fallait enrichir le savoir traditionnel d’éléments nouveaux.

Ce fut ainsi que, pour la première fois dans l’histoire de l’Empire, un monarque en herbe put et dut lire des ouvrages étrangers traduits à son intention. Admis au collège Tungwen, il fut aussi le premier à apprendre, ô miracle, une langue étrangère : l’anglais.

L’hommage ainsi rendu à leur langue enchanta les Britanniques, et ceux de la capitale, qui se tenaient informés sur le personnage, se déclarèrent alors convaincus que le garçon était intelligent, appliqué, prometteur, et que son éducation était satisfaisante. En réalité, il en allait bien autrement.

*

En premier lieu, Kuang-hsu, de santé délicate, était excessivement émotif et, dans l’environnement crispé de la Cité interdite, souffrait sans relâche de tension nerveuse. Un détail physiologique de sa croissance, qui eût été banal et négligeable chez tout autre, prit ainsi des proportions extravagantes. À sa puberté, il souffrit de ce qu’on appelle pudiquement des pollutions nocturnes. Ignorant des causes de la transformation de son corps, sans personne à qui se confier, il s’estima humilié de ce phénomène. Les commentaires sarcastiques des eunuques de son service n’allégèrent pas sa souffrance.

Des ragots circulèrent en ville et le tuteur Weng, informé, fit examiner le garçon par le médecin du palais. Celui-ci se déclara incapable de concevoir un traitement. Qu’à cela ne tînt, un médecin français fut appelé en consultation. Le pis

de toute l’affaire fut que Tseu-hi exigea d’assister à l’examen de son neveu ; elle eut ainsi la première occasion de sa vie d’adulte de voir un Long Nez en chair et en os. Bizarre bonhomme, bizarrement accoutré. Que ne se tressait-il les cheveux au lieu de les laisser pousser dans le cou ! Un interprète traduisait pour elle les constatations du savant *Fa-guo-ren*.

Les notions occidentales en matière de sexualité étaient à l’époque indigentes, voire déplorables, inspirées par un moralisme normatif bien plus que par de véritables connaissances médicales. Et le Français n’y faisait pas exception. Ce Diafoirus diagnostiqua on ne savait quelle malformation rénale responsable du phénomène. Or, il n’aurait jamais pu établir un tel diagnostic sans radiographie. Comme il n’en disposait pas, il inventa une explication qu’il croyait digne de la médecine occidentale. Il ignorait que l’appareil génital est indépendant du système rénal.

L’ignorance, l’inconvenance et les âneries conjuguées ne firent qu’accentuer la névrose de Kuang-hsu, et particulièrement son sentiment d’infériorité à l’égard des femmes – qui devait perdurer toute sa vie. Il se tenait pour un infirme.

Et ce n’était pas tout.

*

Déjà obérée par les mauvais traitements de son enfance et le transfert brutal dans le monde inconnu de la Cité interdite, compromise de surcroît par les idées aberrantes de médicastres sur son développement sexuel, l’évolution psychologique du jeune empereur était en grand péril. Elle fut aggravée par le petit monde des eunuques qui

l’environnait. Un monde, oui : il en avait trois mille à son service.

Créatures serviles par définition, dont la castration avait dévoyé le développement, les eunuques constituaient un danger permanent pour la caste qui les exploitait. Malicieux, malins ou malveillants selon les personnalités, en tout cas vénaux, frivoles et omniprésents, ils constituaient la pire des compagnies pour un garçon fragile. Leurs familiarités devenaient parfois humiliantes, leurs taquineries frisaient souvent le mauvais goût, leurs espiègleries pouvaient être cruelles, leurs bavardages fleuraient volontiers la stupidité, voire le sadisme. L’empereur K’ang-hsi, qui avait régné au XVIIe siècle, les avait qualifiés d’« insectes les plus nuisibles» et avait interdit qu’un Mandchou fût jamais castré. Kuang-hsu finit lui aussi par les prendre en grippe, et fit bâtonner ceux qui lui manquaient de respect. Leurs maîtres avaient toléré des licences et des manquements à l’étiquette inadmissibles de la part de mâles normaux.

Le seul bénéfice, pour son personnage public, de la méfiance qu’il leur portait fut qu’il ne s’aventura jamais avec eux hors de la Cité interdite à des heures indues… et qu’il les tint à bonne distance de sa vie privée.

Car Tseu-hi et Tseu-an avaient réussi à inculquer à Kuang-hsu la conviction de son destin impérial. Il y croyait fermement, et ce n’était certainement pas pour les plaisirs et les privilèges attachés à cette charge : ce garçon menait une vie d’ascète. En dépit de son physique délicat, il s’imposait de longues marches solitaires, même par grand froid, refusant les pelisses que lui proposaient ses suivants. Il était assidu aux leçons quotidiennes d’arts martiaux, de sabre, d’équitation et de *wushu*, improprement appelé kung-fu en Occident. À neuf ans, il maîtrisa ainsi l’art du tir à l’arc sur un cheval au galop, du moins aux dires de ses maîtres.

Tseu-hi avait délégué Jung Lu comme témoin à cet entraînement, pour qu’il lui fît un rapport.

— C’est vrai qu’il fait beaucoup d’efforts, déclara-t-il. Mais c’est dommage qu’il ne soit pas mieux bâti. Après chaque grand exercice, il halète pendant un bon moment. Mais je suis surtout troublé.

— Troublé?

— Il n’y a plus trace d’enfance chez ce garçon. À neuf ans, c’est excessif.

— C’est en tout cas préférable à une adolescence interminable.

Un pédagogue ou un psychologue du XXe siècle auraient dit que le petit empereur tentait désespérément d’étouffer son sentiment d’infériorité. Sa névrose le poussait à se faire violence en durcissant les disciplines proposées. Quant à en déduire qu’il était prématurément adulte, cela revenait à sauter sur les conclusions, voire sur des peaux de bananes : Kuang-hsu était incurablement indécis.

Cependant, la fierté que son comportement valut à Tseu-an et Tseu-hi renforça l’affection qu’elles avaient concédée au bambin martyr. Il s’en avisa et entrevit en elles une image nouvelle, celle de vraies mères, peut-être.

*

Le ciel de la Cité interdite, sinon de l’Empire, semblait pur.

Il se gâta pourtant, et brutalement, un matin.

Le Grand Eunuque Li vint prévenir l’impératrice que le tuteur de l’empereur, Weng Tung-ho, demandait audience.

— Sais-tu ce qu’il veut?

L’expression de Li n’augurait rien de bon.

— Te faire part de mauvaises nouvelles, je le crains, impératrice.

— Les connais-tu?

— Je préfère qu’il prenne lui-même la responsabilité de te les annoncer.

Soudain emplie d’humeurs âcres, car elle détestait commencer la journée sous d’aussi mauvais augures, Tseu-hi ordonna de faire entrer le tuteur.

— Pardonne-moi, Majesté, de venir troubler ton auguste sérénité.

— Qu’est-ce qu’il y a?

— Des circonstances malheureuses…

— J’ai dit: qu’est-ce qu’il y a, Weng?

Il leva des yeux éplorés sur l’impératrice.

— Le général Jung Lu…

— Quoi?

— Il semble établi que le général entretient une liaison avec une certaine dame de la maison impériale, une ancienne concubine de l’empereur Hsien-feng.

— Qui?

— Jung Fei.

Les battements de cœur de Tseu-hi se ralentirent jusqu’au rythme d’un glas.

— Qu’est-ce que c’est que ces balivernes?

— Il a été souvent vu quittant ses appartements à des heures avancées.

C’était un délit grave, justiciable du lacet. Les concubines ne devaient avoir de commerce sexuel avec personne d’autre que l’empereur.

— Comment le sait-on, puisque c’était à des heures avancées?

Tseu-hi déchiffra un trouble infime dans le visage du tuteur. Il devait en savoir plus long qu’il n’en disait… et n’en dirait.

— Le Grand Eunuque de l’impératrice de l’Est l’a aperçu partant avant l’aube. Il en a prévenu sa maîtresse…

Cela fleurait l’intrigue à plein nez.

— L’accusation est lourde, dit-elle, énonçant les évidences pour que Weng prît la mesure des conséquences.

— Ce n’est pas moi qui la formule, impératrice. Ta noble consœur envisage de porter l’affaire devant le Conseil des

censeurs.

— Il faudra qu'elle en réfère d'abord à moi, répliqua-t-elle sèchement.

Elle congédia Weng et demeura songeuse. Après An Dehai, Jung Lu. Il y avait là plus qu'une coïncidence : un plan.

La Fille-Orchidée ressentait une douleur dans tout son être, comme si une lame infiniment longue lui avait été plantée dans le corps.

Elle n'était guère femme à demeurer longtemps prostrée. Elle envoya Li convoquer le Grand Eunuque de Tseu-an. Il revint embarrassé : l'impératrice de l'Est ne souhaitait pas se priver ce matin-là de la présence de son Grand Eunuque et proposait à son auguste sœur d'interroger celui-ci dans son palais.

— Fort bien, dit-elle à Li. Suis-moi.

L'arrivée de Tseu-hi dans le palais de Tseu-an causa un certain émoi, car de telles visites étaient rares. La Cour de l'impératrice de l'Est se rangea de part et d'autre du trône, cependant que les eunuques s'empressaient d'en installer un autre et que les douairières échangeaient des compliments.

— L'entretien sera privé, dit Tseu-hi, avant de s'asseoir.

Son regard se fixa sur Ho, le Grand Eunuque de Tseu-an.

Tseu-an renvoya donc tout son monde et donna l'ordre de servir du thé.

— Raconte-moi donc ce que tu as vu, dit Tseu-hi à Ho.

Il dévida son récit : depuis le début du Nouvel An, il avait aperçu plusieurs fois le général Jung Lu quittant les appartements de l'ancienne concubine Jung Fei avant l'aube.

— Et que faisais-tu là?

Le palais des anciennes concubines de Hsien-feng se trouvait au nord-est de la Cité interdite, de l’autre côté d’une vaste cour qui le séparait du palais des impératrices. Qu’aurait été faire le Grand Eunuque Ho dans ces parages avant l’aube?

— C’est que, dans le jardin du Nord, pousse une citronnelle dont Ma Maîtresse exaltée trouve qu’il relève le parfum du thé. Je vais l’y cueillir avant l’aube.

Mouais. Pourquoi à cette heure-là? Tseu-hi goûta son thé et y détecta, en effet, la saveur de l’herbe en question.

— Et ensuite?

— J’ai souvent vu le général Jung Lu depuis lors.

— Souvent?

— Dix-sept fois.

La douleur de la jalousie se réveilla dans le corps de Tseu-hi; elle tordait les entrailles, puis la poitrine et se répandait dans le cerveau. Le seul homme qu’elle eût aimé la trompait donc.

— Ho me l’a rapporté dès la première fois, dit Tseu-an. J’ai cependant jugé qu’il avait pu, dans la faible lumière de l’aube, se méprendre sur la personne qu’il avait vue. Et nous avons eu depuis lors des affaires bien plus pressantes à traiter. Mais comme la clarté se fait plus précoce avec le passage de l’hiver, Ho m’a confirmé que c’était bien le général Jung Lu qu’il avait vu. Je ne pouvais plus ignorer la situation. Il me paraît qu’avec le consentement de mon auguste sœur, il faut déférer le général devant le Conseil des censeurs et le Conseil des punitions.

Il sembla à Tseu-hi qu’un voile noir tomba à cet instant entre elle et son passé. Jung Lu n’existait plus.

— C’est, en effet la règle, admit-elle.

Et elle regagna ses appartements.

*

Quelques jours plus tard, le Conseil des censeurs se réunit dans la salle des audiences, en présence des deux impératrices siégeant derrière le grand rideau jaune.

Le général Jung Lu reconnut les faits. Tseu-an proposa que la sentence fût le lacet. Tseu-hi fit prévaloir son avis : l’Empire souffrirait de la disparition d’un militaire aussi valeureux que le général. Tseu-an tergiversa. Tseu-hi imposa un exil de sept ans dans la ville-garnison de Xian.

La concubine Jung Fei fut exilée à jamais de la Cité interdite.

Avant qu’elle partît, Tseu-hi décida de la convoquer. Il y avait quelque chose de douteux dans le récit du Grand Eunuque Ho et de sa maîtresse, comme ces hésitations dans le pinceau de copies qu’on attribue à un grand maître du dessin et qui permettent de reconnaître la maladresse de l’imitateur.

La coupable arriva secouée par les sanglots, suivie de deux eunuques du troisième rang.

— Il est bien temps de pleurer, dit froidement Tseu-hi en considérant sa rivale.

Une jolie femme de quelque vingt-cinq ans, dont la séduction était évidemment plus fraîche que celle d’une maîtresse de quarante ans passés.

— Je pensais, grande impératrice, que ma faute était couverte par ton indulgence.

— Quoi?

— Comme l’impératrice de l’Est en était informée et qu’elle ne sévissait pas, j’ai cru, dans ma présomptueuse ignorance, que tu partageais cette indulgence…

— Quoi? cria encore Tseu-hi, cette fois d’une voix tellement aiguë qu’elle ressembla au cri d’un coq qui s’étrangle.

Jung Fei parut épouvantée.

Un moment passa.

— Qu’on lui apporte un siège, dit Tseu-hi.

La faveur était inattendue. Les eunuques aidèrent la concubine à s’asseoir. Tseu-hi nota alors que celle-ci était enceinte; elle ordonna aux eunuques de sortir. Le seul témoin restant était le Grand Eunuque Li.

— Qu’as-tu dit?

L’autre chercha ses mots.

— Que l’impératrice de l’Est était au fait de ma liaison. C’était elle qui, aux fêtes du Nouvel An, m’avait présenté le général Jung Lu…

— Qu’on nous serve du thé, ordonna Tseu-hi. Du thé au chèvrefeuille.

Elle inspira profondément. Son esprit était pareil à un étang agité par le passage d’une barque. Elle attendit que les remous se fussent effacés.

— Et l’impératrice de l’Est ne t’a jamais parlé des liens que le général pouvait avoir avec une autre femme?

— Non, Majesté. Après le jugement du Conseil des censeurs, elle m’a assurée de sa sollicitude et m’a donné un sac de taëls pour couvrir les frais de mon accouchement.

— C’est de Jung Lu que tu es enceinte?

— Oui, Majesté. Ce ne peut être que de lui.

Tseu-hi eut de la peine à embrasser le nouveau panorama qui se présentait à elle.

La concubine paraissait abasourdie par l’effet de ses mots.

Le Grand Eunuque Li écarquillait les yeux.

Dans son ignorance, la concubine Jung Fei avait été l’instrument d’un complot visant à détacher Jung Lu de Tseu-hi. Jung Lu lui-même était tombé dans le panneau. Et Tseu-an avait participé à cette machination. Mais l’avait-elle ourdie ? Probablement pas seule. L’image de Kung s’imposa.

La meilleure riposte pour Tseu-hi consisterait à montrer qu’elle n’était pas dupe. Ses ennemis avaient escompté une réaction fulminante, telle que la mise à mort des coupables, et surtout de Jung Lu. Dans quel but? Pour l’isoler du seul soutien véritable qu’elle avait, pour la faire souffrir…

Après An Dehai, Jung Lu. Mais cette fois, ils n'auraient pas le plaisir de lui infliger la même souffrance. Elle leur ferait payer leur méchanceté au prix du sang et du tourment. Ils se tordraient sous ses yeux dans les affres du malheur.

Le dragon se gonfla et l'infortunée Jung Fei observa avec frayeur les muscles se tendre sous la peau de l'impératrice. Qu'avait-elle donc déclenché?

— Je veillerai sur ton enfant quand il naîtra, déclara Tseu-hi.

La concubine fondit en larmes derechef. Puis elle s'efforça de rassembler ses forces pour remercier l'impératrice de l'Ouest et appeler sur elle toutes les bénédictions du ciel.

Tseu-hi lui fit remettre trois cents taëls.

Quand la malheureuse fut partie, Tseu-hi demeura songeuse. Elle ne cessait de penser à Tseu-an.

— Ces larves qui bavent sur les fleurs…, murmura-t-elle.

Li comprit bien de qui elle parlait.

24

Une bien mauvaise grippe et les roulements des tambours de guerre

Le pied le plus sûr peut trébucher sur un caillou.

Jung Lu n'avait pas trahi sa maîtresse: il s'était laissé égarer par des esprits perfides.

Tseu-hi ne pouvait consentir à se séparer de lui pour toujours. Cela aurait été une amputation. Avant qu'il partît en exil, elle lui fit secrètement porter par Li un vase de jade, effilé, contenant une seule fleur, une orchidée en or et en nacre qu'elle avait spécialement fait confectionner pour lui.

Sept ans d'exil? Elle trouverait bien l'occasion de faire commuer la peine dans les mois à venir.

Mais elle ne perdait pas de vue que sa vengeance était inscrite à l'horizon, aussi inéluctable que si elle avait été gravée dans le jade. Elle avait été prise en traître, elle rendrait la pareille, mais ignorait quand l'occasion s'en présenterait.

En attendant, à chaque fois qu'elle la rencontrait, elle offrait à Tseu-an le masque de la civilité souriante, voire du badinage dans l'intimité. Elle l'invitait comme auparavant à ses repas de famille avec le jeune empereur et lui offrait de petits cadeaux, fleurs, confitures, gâteaux.

Tseu-an n'y vit apparemment que du feu. Et jugea que les circonstances se prêtaient à grandir son prestige.

Et elle fit un pas de trop.

*

Ce fut à l’occasion de la cérémonie annuelle du pèlerinage aux nécropoles.

Pendant des années, Tseu-hi y avait eu la préséance, tacitement consentie par Tseu-an. N’avait-elle pas sauvé la dynastie? N’avait-elle pas, au retour de Jehol, protégé la vie de l’impératrice de l’Est et peut-être aussi celle du jeune Tong-zhi contre les menées assassines de Sushun et de la Bande des Huit? Tseu-an, qui détenait en principe la vraie préséance en sa qualité de veuve d’un empereur, lui devait bien cette concession.

Cette fois-ci, toutefois, Tseu-an revendiqua son privilège par l’entremise du chef du Protocole : elle serait la première à déposer les offrandes devant chacune des cités des Joyaux, ces tumulus où dormaient les ancêtres de la dynastie. Tseu-hi s’en étonna.

— J’ai toujours conduit la cérémonie. Pourquoi cela devrait-il changer?

Elle précisa que l’impératrice de l’Est devrait la suivre à trois pas derrière, à droite, la place gauche étant vacante, réservée à la Première Épouse défunte de Hsien-feng.

Le chef du Protocole s’efforça d’éviter l’incident et ainsi fut donc fait.

Mais dans les jours qui suivirent, l’attitude de Tseu-an devint distante et même hautaine ; les relations entre les deux femmes fraîchirent. Que s’était-il donc passé qui changeât le comportement de Tseu-an? Le Grand Eunuque Li devina les interrogations de Tseu-hi.

— Peut-être n’a-t-elle pas autant changé que tu le penses. Pendant ta longue absence de la Cour, elle a pris de nombreuses décisions, comme celle d’envoyer Ch’ang-hou pour traiter avec la Russie de l’évacuation de l’Ili.

— C’est elle qui a choisi ce crétin? Tu ne m’en avais rien dit.

— Si, mais tu n’y as pas prêté attention à l’époque. Peut-être aspire-t-elle à jouer un plus grand rôle dans la politique de l’Empire.

Tseu-hi dévisagea Li pour extraire de son expression quelques indices de ce qu'il sous-entendait. Elle ne trouva que l'amorce d'un sourire.

Soudain, tout lui revint en mémoire.

La prétendue comédie qui s'était jadis déroulée dans le Grand Jardin, quand l'impératrice avait voulu punir la concubine trop empressée et avait ensuite prétendu que c'était une comédie. Une jalouse venimeuse !

Le rôle de Tseu-an dans la liaison entre Jung Lu et la concubine disgraciée. Une maquerelle intrigante !

Sa promptitude à accepter l'offre de l'exécrable Sushun à collaborer avec les régents. Une traîtresse ingrate !

Le fait qu'elle avait apposé son sceau à l'ordre d'exécution d'An Dehai que lui avait présenté Kung. Une criminelle haineuse!

Et encore le fait qu'elle s'était maintes fois vantée d'observer dans son palais l'économie la plus stricte, sous-entendant qu'elle n'était pas dépensière, elle, comme l'impératrice de l'Ouest. Une hypocrite !

Tseu-an n'avait été son alliée que lorsqu'elle avait été trop faible pour résister seule aux assauts des intrigants. Mais elle n'avait jamais cessé de jalouser sa cousine, celle qui n'avait eu pour seul mérite que la chance insolente de donner un enfant mâle à l'empereur, alors qu'elle était restée stérile. Et elle n'avait eu de cesse de détruire les bribes de bonheur que cette concubine abusive avait connues, d'abord avec An Dehai, puis avec Jung Lu.

Et c'était sa cousine !

Tseu-hi serra les mâchoires de haine et de rage. Li ne connaissait que trop bien cette expression.

Cependant, elle demeura impassible quand elle revit Tseu-an le lendemain. Elle fut même gracieuse avec elle, peu de jours après, lors de la présentation à la Cour d'un drame chanté, *La Noblesse de l'hirondelle*. Lors du banquet qui suivit, Tseu-an fit l'éloge des petits pains au miel et des œufs aux piments préparés par Tseu-hi elle-même. Tseu-hi

prit l’habitude de lui en faire adresser chaque fois qu’elle en confectionnait.

*

Un matin d’avril 1881, Ho, le Grand Eunuque de l’impératrice Tseu-an, accourut affolé au palais de Tseu-hi. Après un bref échange avec son collègue, il fut admis en présence de celle-ci.

— Impératrice, dit-il haletant, ma maîtresse est très souffrante!

Tseu-hi se leva et décida de se rendre chez sa cousine, suivie des deux Grands Eunuques. Quand elle arriva dans la chambre de Tseu-an, elle fut frappée par l’atmosphère surchauffée. Trois médecins se trouvaient au chevet de l’impératrice, dont l’un anglais, l’autre allemand, le troisième chinois. Le lit était surchargé de couvertures en fourrure.

— Qu’a-t-elle?

— Majesté, dit le médecin anglais, tenez-vous à distance pour votre bien.

Le médecin chinois traduisit.

— Qu’a-t-elle, ai-je demandé?

— Un refroidissement violent, tenta de traduire le médecin chinois, qui ne connaissait pas l’équivalent du mot *flu* dans sa langue, c’est-à-dire « grippe». Sa respiration est gênée par de gros catarrhes.

— Lui avez-vous donné un remède?

— Oui, une potion pour le cœur. Son pouls est faible.

Tseu-hi tenta de capter le regard de Tseu-an. En vain. La malade, livide, gardait les yeux mi-clos. Elle l’appela, sans plus de résultat. Tseu-an semblait respirer à peine, de façon saccadée. Sur les prières renouvelées des médecins, Tseu-hi regagna son palais, s’étant composée le masque convenu

du chagrin. Et elle attendit. Elle avait donné l’ordre qu’on l’informât à chaque heure. Puis elle fit prévenir Kung et le Conseil des clans.

Selon son Grand Eunuque Ho, l’impératrice Tseu-an avait été prise d’un soudain malaise la veille dans l’après-midi. Après avoir mangé un pain au miel en buvant son thé. Elle s’était alors alitée et avait fait appeler le médecin du palais. Celui-ci avait à son tour appelé des confrères européens à la rescousse.

Kung arriva sur ces entrefaites : il avait annulé le conseil. Tseu-hi lui trouva une expression dissimulée et en devina la cause: à l’évidence, il la soupçonnait d’avoir fait empoisonner Tseu-an. En effet, celle-ci n’avait jamais été malade. Sa brutale indisposition n’en était que plus suspecte. Il tomba à genoux pour le *kau tau*.

— Relève-toi, lui dit-elle.

Il venait à peine de s’exécuter que le Grand Eunuque affolé entra et demanda la permission de parler.

— Majesté ! Deux des eunuques de l’impératrice de l’Est ont été atteints du même mal ! Les médecins supplient l’impératrice de l’Ouest de ne pas quitter son palais !

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire?

— Ils disent qu’il y a des miasmes qui flottent dans les parages.

Kung paraissait de plus en plus déconcerté. La théorie des miasmes, « mauvaises brumes» en chinois, lui était aussi familière que la thermodynamique à une nonne bouddhiste. Il cherchait un soupçon auquel se raccrocher. Il avait dû abandonner en quelques instants l’hypothèse du poison administré par Tseu-hi et se demandait maintenant qui d’autre que celle-ci aurait intérêt à éliminer Tseu-an. Et quel était donc ce poison qui se propageait dans l’air et affectait même des eunuques sans importance?

Il ignorait que les eunuques contaminés avaient eux aussi, détail fortuit, mangé des petits pains au miel restés sur un guéridon.

À sept heures et demie du soir, l'impératrice douairière Tseu-an rendit son dernier souffle, à l'âge de quarante-quatre ans.

Tseu-hi demeurait seule détentrice du pouvoir.

Le médecin ordonna de brûler de grandes quantités de feuilles d'eucalyptus dans tous les palais. Il affirmait que leurs fumées étaient souveraines contre les fameux miasmes.

Tseu-hi se laissa aller à un petit sourire. Li le surprit.

La grosse larve ne baverait plus sur l'orchidée.

*

Pour les eunuques, la nouvelle représentait une aubaine. Le lendemain, dès l'aurore, deux douzaines d'entre eux s'élancèrent dans les cités tartare et chinoise ainsi que dans le quartier des légations pour la monnayer. Pour justifier les prix élevés qu'ils en demandaient, ils firent valoir son caractère exceptionnel et, donc, brodèrent dessus. Il y eut autant de versions que de vendeurs. Dans l'une, l'impératrice de l'Est avait poussé un grand cri après avoir bu un verre de vin ; dans l'autre, Tseu-hi l'avait veillée toute la nuit, renouvelant la potion vénéneuse pour la malade assoiffée. Dans une troisième version, ce n'était pas une boisson qui aurait intoxiqué Tseu-an, mais des friandises empoisonnées offertes par sa rivale. Et ainsi de suite.

Les informations pondérées du médecin anglais qui s'était rendu sur place calmèrent à peine les imaginations. La coïncidence était, de l'avis général, trop forte pour en être une : un mois à peine après la réapparition publique de Tseu-hi, sa rivale rendait l'âme. Et cela par la faute d'une mauvaise grippe?

Les deux eunuques atteints de la même affection? Pardi, ils étaient les goûteurs de Tseu-an. Mais pourquoi Tseu-an

aurait quand même bu la mortelle potion après en avoir vu les effets sur les serviteurs? La logique était impuissante à endiguer le flot des ragots.

Restait à expliquer pourquoi Tseu-hi aurait assassiné une femme qui ne lui portait pas beaucoup ombrage. L'une des raisons inventées par les eunuques et faiseurs de ragots était que Tseu-an l'aurait surprise au lit avec un acteur, entendez par là un jouvenceau fardé. C'était faire bon marché de l'étiquette qui régnait à la Cour : personne n'aurait pu entrer à l'improviste dans la chambre d'une impératrice douairière, comme cela se faisait dans les mélodrames bourgeois. N'importe, cette faribole de vaudeville eut cours pendant des années, comme tant d'autres inventées par un faux témoin notoire, le pseudo-érudit et mythomane anglais Edmund Backhouse, qui prétendit plus tard avoir été un amant de la diabolique – et lui avoir glissé un doigt dans l'anus qu'il aurait trouvé mou !

Une fois passée la première émotion, les légations se mirent sur le qui-vive. Selon les observateurs, il fallait s'attendre à un coup d'État. Pour les uns, Tseu-hi, maintenant qu'elle était maîtresse absolue de l'Empire, en profiterait pour se débarrasser de ses ennemis. Pour les autres, au contraire, ces ennemis n'accepteraient pas que Tseu-hi fût désormais la seule autorité dans le gouvernement : ils tenteraient de se débarrasser d'elle.

Tandis que les cerisiers, les amandiers et les pêchers fleurissaient, des flopées de raisonnements plus ou moins informés et astucieux déferlaient dans les légations.

L'empereur Kuang-hsu pleura. À la fin, Tseu-an avait représenté l'une des deux sources de cette affection qu'il n'avait pas connue dans son enfance.

Les obsèques furent splendides, et Tseu-an partit en grande pompe pour son dernier sommeil dans une des Cités des Joyaux de la nécropole de l'Est. Avec elle disparaissait le dernier vestige du règne de Hsien-feng.

Surtout, le destin qui avait si longtemps soutenu la Fille-Orchidée venait de lui jouer un tour perfide : il lui concédait un pouvoir bien plus grand qu’elle ne pouvait s’en servir.

La chance, dit le sage, est comme le vin. Elle révèle les caractères: désaltère les forts, enivre les faibles et endort les présomptueux.

*

Et maintenant, il fallait fortifier l’Empire.

Des factions rebelles, il y en avait, certes, comme le supposaient les Occidentaux. Mais ce n’était pas après elles qu’en avait Tseu-hi : c’était après la France. Elle enrageait contre ces infâmes *Fa-guo-ren* qui osaient attaquer la prééminence de l’Empire en Asie, s’avisant tardivement d’une situation qui remontait à quelque vingt ans.

En effet, en 1862, la France avait enlevé à l’Espagne la Cochinchine, c’est-à-dire le sud du Vietnam. Depuis, ses ambitions coloniales et commerciales l’avaient poussée, tout comme la Grande-Bretagne, à étendre ses conquêtes. Elle visait le sud de la Chine et, pour cela, devait contrôler la rivière Rouge, au Tonkin. Peu lui importait que ces pays fussent traditionnellement vassaux de la Chine, autant dire de la Lune. Elle avait contraint le roi de l’Annam (l’actuel Vietnam) à signer un traité qui transférait à la France les privilèges jusqu’alors dévolus à la Chine.

Cependant, toujours attaché à la tradition, le roi de l’Annam continuait de payer tribut. Quand les Français s’en avisèrent, ils s’en offensèrent. N’étaient-ils pas, eux, les nouveaux suzerains du pays ? Alors commencèrent des combats contre les hordes de bandits dépêchés par la Chine pour bouter les Français dehors. Détail piquant: leur chef n’était autre qu’un ancien T’ai-p’ing, Liu Yung-fu, passé au service de ses anciens ennemis impériaux.

Tseu-hi prit feu.

— Quand je pense que le ministre de ce pays siège tranquillement dans sa légation, tout près de nos murs, et que ses soldats attaquent nos vassaux, mon sang ne fait qu’un tour ! s’écria-t-elle, à l’adresse de Kung, d’un ton menaçant.

Elle voulait déclarer la guerre. Mais à qui? À la France? Allait-on envoyer un corps expéditionnaire là-bas, en Europe? Ce serait à mourir de rire avant de mourir pour de bon. Aux Barbares? Ni Kung ni son allié Li n’étaient enclins à reprendre les hostilités contre ces puissances qui avaient en fin de compte imposé leurs volontés et, en guise de punition, détruit le Grand Jardin et installé leurs légations à Pékin. Li ne voyait pas d’intérêt à aller se colleter de nouveau avec des pays qui l’enrichissaient de plus en plus, France comprise. Les nouveaux *steamers* anglais, français, américains et autres qui accostaient dans les ports chinois pour acheter du coton et vendre des équipements servaient autant ses intérêts que ceux de l’Occident.

Lui et Kung persuadèrent Tseu-hi et le Grand Conseil qu’il valait mieux combattre les Français là-bas, en Annam, en espérant que les T’ai-p’ing, brandissant désormais des drapeaux noirs, leur feraient mordre la poussière. Tous deux étaient partisans de la nécessité absolue de circonscrire le conflit.

Ce n’était pas une guerre comme l’aurait voulue Tseu-hi, tout au plus une guérilla, et elle durait, durait. Les T’ai-p’ing de Liu se battaient désormais pour Bouddha aussi courageusement qu’ils l’avaient fait pour le « Frère cadet de Jésus-Christ », feu le roi du Ciel Hong, mais la question de l’Annam était loin d’être réglée. Tseu-hi ne décolérait pas.

*

La situation étant grave, Tseu-hi obtint de Chun qu'il fît accorder sa grâce à Jung Lu et le rappelât de son exil. Chun y agréa : la place du valeureux général n'était pas, en effet, dans une lointaine garnison.

Dix jours plus tard, il était à peine revenu que Tseu-hi le convoqua en audience en présence du Grand Conseil, donc de Kung lui-même, auteur probable de la disgrâce du général. Kung n'avait pas été prévenu. À la grande satisfaction de Tseu-hi, il semblait désarçonné.

Tseu-hi adressa au général une admonestation solennelle et un rappel des devoirs impérieux de respecter scrupuleusement le protocole.

Il répondit, à genoux, par l'expression de sa profonde contrition et de la gratitude infinie que lui inspirait l'indulgence de l'impératrice et des personnes éminentes qui l'assistaient, ainsi que par la promesse de ne plus jamais faillir aux prescriptions ancestrales.

— Relève-toi, général.

Il s'inclina devant l'impératrice, puis les ministres, et sortit.

Le soir, il fut secrètement mandé par Tseu-hi. Ils se retrouvèrent seul à seul.

— Assieds-toi.

Elle laissa un moment de silence absorber le trop-plein d'émotion qu'elle éprouvait, puis retira un à un ses étuis à ongles.

— Qu'as-tu à dire?

— J'admirais ta force de caractère. J'admire ta magnanimité.

— Elle a été inspirée par ta sottise, *pun*.

Le mot signifie « idiot». Il resta sans voix.

— Aie la bonté de me la décrire.

— N'as-tu pas encore compris? Tu as été le jouet d'une machination destinée à te faire condamner à mort et, donc, à nous séparer.

L’expression de Jung Lu indiquait qu’il ne comprenait toujours pas. Elle lui expliqua.

— Yehenara, mais c’est infâme! s’écria-t-il, des larmes dans la voix.

Il y avait longtemps qu’il ne l’avait appelée de ce nom, « Yehenara ».

— Comment cette femme… Sakota, a-t-elle pu concevoir une abomination pareille?

— Elle y a été poussée.

— Par qui?

— À ton avis ?

— Kung?

Elle hocha la tête.

— Pour le moment, je ne peux pas plus me dispenser de Kung que de toi. Viens.

Comme souvent, la nuit suspendit le temps. Les amants furent jeunes. Ils soufflèrent sur les braises.

25

Les tribulations du Dragon Cracheur de Feu et les perplexités d'une femme de quarante ans

Les mois passèrent. Les *Fa-guo-ren* grondaient toujours aux portes de l'Empire, comme des chiens affamés. On en arriva ainsi à 1884.

À Pékin, l'empereur Kuang-hsu avait amassé une collection de quelque deux cents pendules, merveilles de l'industrie occidentale pour lesquelles il témoignait une fascination sans cesse renouvelée. C'étaient ses eunuques qui lui avaient fait découvrir les premières : toujours en quête de jouets qui feraient sourire ce roitelet morose, ils avaient remarqué chez un marchand danois, Kierulf, près de la légation d'Allemagne, une pendule à carillon et la lui avaient rapportée. Bonne idée. Depuis lors, il faisait acheter tous les nouveaux modèles. Il en avait offert un à Tseu-hi : une horloge qui chantait les heures et les demi-heures avec des tintements argentés.

Mais son intérêt ne se limitait pas aux machines à mesurer le temps. Il prisait aussi les automates, tels les oiseaux chanteurs et les bonshommes qui esquissaient des pas de danse sur leurs petits socles, merveilles confectionnées à Nuremberg.

Pendant ces amusettes, au sud, les Français guerroyaient toujours dans des jungles visqueuses où rôdaient les fantômes de la malaria, de la fièvre jaune, de la dysenterie, alliés des pythons, scolopendres et sangsues. Sur quoi le roi de l'Annam mourut. Les Français obligèrent son successeur

à signer un nouveau traité par lequel il reconnaissait formellement le protectorat de la France.

À Paris, le goût de l'exotisme avait changé le décor des histoires d'amour : cette année-là, on jouait à l'Opéra-Comique *Lakmé*, drame chanté… indochinois de Léo Delibes.

Kung estima que les Français outrepassaient les limites de sa tolérance. Poussé par Tseu-hi et les nouveaux Chapeaux de fer, il leur adressa un ultimatum. Il ne tarda pas à mesurer le bien-fondé de sa répugnance à se battre avec des diables, comme les appelait Tseu-hi. Ils ripostèrent par une offensive de grande envergure. En mars, ils avaient pris plusieurs villes et rien n'indiquait qu'ils s'arrêteraient en si bon chemin.

*

Tseu-hi prit alors la posture d'un dragon crachant le feu.

Elle convoqua le Grand Conseil et l'exhorta en termes héroïques, sinon grandiloquents :

— L'empereur Hsien-feng considérait la guerre de 1860 avec de grands remords, et il mourut avec une ambition insatisfaite. Il nous faut maintenant effacer l'humiliation subie par le défunt empereur.

C'était beaucoup dire que Hsien-feng eût été si profondément marqué par la guerre en question, qui avait d'ailleurs commencé en 1854. Mais les paroles martiales de Tseu-hi tombèrent dans des oreilles feutrées par le souvenir des déboires essuyés lors de ce conflit et le peu d'enthousiasme pour l'aventure militaire. Ces diables étrangers avaient pour eux la technique : en plus de la supériorité des armes, ils disposaient, par exemple, d'une maîtrise du télégraphe grâce auquel ils pouvaient échanger des informations en quelques minutes, alors que les troupes

impériales en étaient encore aux messagers à cheval. Et d'ailleurs, pour quelle cause l'impératrice douairière prétendait-elle battre le tambour? Pour l'Annam? Mais l'Annam n'était pas la Chine. Mieux valait donc traiter avec les Français.

La tiédeur de tout ce monde attisa la fureur du dragon.

Excitée et encouragée par la danse de guerre des Chapeaux de fer, qui exigeaient d'en découdre *illico* avec les Français, Tseu-hi résolut de recourir à ce qu'on appellerait les grands moyens. Dans un coup fulminant, elle démit la totalité du Grand Conseil, dont le tuteur de l'empereur, Weng Tung-ho. Son rôle dans la dernière intrigue de Tseu-an lui paraissait toujours suspect. Pourtant, elle n'osa pas lui enlever sa charge de tuteur, sachant l'attachement que lui portait le garçon. Et pour faire bonne mesure, elle démit Kung lui-même et quatre des membres les plus éminents de son ministère des Affaires étrangères, le *Tsungli Yamen*.

Le caractère spectaculaire de ces limogeages participait autant de leurs effets que les renvois eux-mêmes.

La Cité interdite ne mérita jamais mieux son nom : elle en demeura, en effet, interdite. Les légations se demandèrent ce que préparait Tseu-hi, et le reste du pays suspendit son souffle.

Pour une fois, les eunuques n'avaient rien à vendre sur le séisme.

La colère du Dragon s'exprima dans l'édit censé expliquer sa décision, mais destiné en réalité à avilir Kung :

> *Le prince Kung avait voulu, au début de sa carrière, offrir son assistance la plus zélée, mais son attitude avait changé avec le temps ; elle était devenue présomptueuse, imbue de la basse satisfaction que lui inspiraient les privilèges de sa*

charge. Ces derniers temps, il s'était indûment prévalu de son rang élevé et s'était rendu coupable de népotisme et de négligente impéritie.

C'était une mise à mort sociale, plus cruelle que l'autre, puisqu'elle faisait perdre la face au grand Kung. Or, en Chine, rien n'était plus pénible que de perdre la face. Tseu-hi avait patienté des années pour bouter son seul véritable rival hors des sphères du pouvoir.

Pourtant, c'était lui qui l'avait formée politiquement. Elle ne savait rien de l'Empire ni de la politique quand elle était devenue impératrice douairière. Tout ce qu'elle avait appris depuis lors, c'était au contact de Kung.

Il lui avait sauvé la vie en envoyant une brigade à sa rencontre, lors de son départ de Jehol. Sans doute l'avait-il fait pour étouffer le complot de Sushun et sauver l'Empire, mais il l'avait fait. Théoriquement, elle était donc ingrate.

Mais il avait été maladroit, jaloux, imprudent, impérieux, souvent tortueux, haineux et présomptueux. Dans son incurable arrogance de prince impérial, il avait toujours prétendu dominer la petite concubine, fût-elle devenue impératrice douairière. Elle lui avait déjà donné un avertissement en le disgraciant une première fois. Il n'avait pas compris.

Il s'était régalé d'une vengeance fatale en faisant tuer An Dehai, le favori, avec la complicité de cette larve de Tseu-an. Et il avait tenté de récidiver en faisant exécuter Jung Lu. Il avait voulu lui arracher le cœur, et il avait manqué y réussir.

En fin de compte, c'était lui qui s'était attiré cette sanction. Il n'y en aurait pas d'autre.

*

Fort bien. Mais par qui le remplacerait-elle? La Cour et les légations virent apparaître des personnages de second plan, pour dire le mieux. Par exemple, le prince Ching, membre effacé du clan impérial et du *Tsungli Yamen*, sans aucune expérience connue, fut nommé à la tête de cette Chambre comme nouveau ministre des Affaires étrangères. Chun, le « Mandchou le plus bête», fut nommé au Grand Conseil, alors que le protocole interdisait qu'un homme servît sous les ordres de son fils. Mais ce n'était pas le Dragon qui, dans pareilles circonstances, se souciait du protocole : elle le faisait et le défaisait à son gré.

Chun fit donc ce que Tseu-hi attendait de lui: aboyer chaque fois que l'impératrice se mettait en rogne et criait à la guerre.

Le ministre français était toujours installé dans sa légation à Pékin. Un véritable défi au pouvoir impérial ! Remuant de vieilles rancœurs, Tseu-hi déblatérait contre l'arrogance française. Quand on pensait qu'à Tien-tsin, ces Barbares avaient eu l'effronterie de bâtir une cathédrale sur l'emplacement d'un temple détruit, et leur consulat sur les ruines d'une ancienne villa impériale ! Aussi le bâtiment religieux avait-il été pris d'assaut par des émeutiers et détruit.

Mais ni la Chine ni la France ne s'étaient déclaré la guerre, et le ministre était fondé à rester à son poste. N'ayant cure des coutumes diplomatiques du reste du monde, Tseu-hi caressa un moment le projet d'envoyer un détachement de soldats l'arrêter et le décapiter sur place. Ce fut Jung Lu qui l'en dissuada: toutes les légations s'indigneraient et une horde d'armées étrangères fondraient sur Pékin, mettant fin, cette fois, au pouvoir impérial tout entier.

Le Dragon rongea son frein. Ces diables ne perdaient rien pour attendre.

*

« Un sage en colère ne l’est plus», dit un proverbe chinois. Et un autre: « Le pouvoir est pareil à un tigre aveugle, et le savoir à un singe haut perché. Mais nul n’a encore vu un singe chevaucher un tigre. »

Tseu-hi était comme ce tigre. Elle n’avait pas pris en compte le fait que le véritable pouvoir de Kung résidait dans son alliance avec Li, le vice-roi et l’homme le plus puissant de l’Empire.

Informé du remue-ménage dans la Cité interdite, Li haussa les épaules. Déclarer la guerre à l’Occident, c’était se battre contre les vagues. Il rencontra les délégués français à Tien-tsin et négocia courtoisement avec eux. L’Annam devint français.

Tseu-hi exhala une fois de plus des vapeurs enflammées.

La confusion régna quelque temps sur le champ de bataille. Les Français crurent qu’ils avaient licence d’occuper le Tonkin. Ils avancèrent comme en terrain conquis, mais se heurtèrent aux troupes chinoises qui avaient reçu des ordres contraires de Pékin. Ils furent sévèrement battus à Kuang-hsi. À Pékin, les va-t-en-guerre poussèrent des clameurs de triomphe.

Elles étaient prématurées.

L’escadre française sous les ordres de l’amiral Courbet était dans les parages. Elle appareilla et, comble d’audace, mouilla dans le port chinois de Fouchow. C’était bien son droit, puisque la France et la Chine n’étaient pas en guerre, fallait-il le répéter. Les matelots français débarquèrent de leurs canonnières et se promenèrent en ville ; ils furent bien accueillis dans les maisons de thé et d’autres établissements de moindre réputation.

— Mais que font nos généraux? cria Tseu-hi.

Rien. Li n’obéissait pas aux ordres d’expédier des renforts.

Au bout de quelques semaines, plus de permissions pour les matelots de l’amiral Courbet : ils étaient tous à bord. Et le 22 août 1884, sans sommation et sans préavis, les canonnières ouvrirent le feu sur les installations du port, en

particulier sur les fameux arsenaux de Fouchow, orgueil de la modernisation militaire entreprise du temps de Tong-zhi – et construits avec l'aide d'ingénieurs français. Afin que nul ne se méprît sur ses intentions, l'amiral fit mettre le feu aux jonques amarrées aux quais et les coula. On décompta plus tard six cent soixante-neuf morts et blessés chinois.

Cette réédition du coup de Trafalgar laissa les Chinois pantois. Les autorités du port envoyèrent des émissaires à l'amiral pour s'informer de ses intentions.

— Ce n'est aucunement un acte de guerre, leur répondit l'amiral, mais seulement un acte de représailles contre la résistance injustifiée de Kuang-hsi.

Cette casuistique dépassant même les finesses de leurs mandarins, les Chinois crièrent à la trahison, mais pour Courbet, c'étaient eux qui avaient forfait à leur parole : ils avaient reconnu par écrit que l'Annam était sous tutelle française et avaient ensuite refusé de céder le Tonkin. Harcelés par Tseu-hi, qui n'entendait rien à ces considérations, les généraux envoyèrent enfin des renforts.

Ils se battirent vaillamment pendant sept mois. Mais ils avaient affaire à fortes parties. Dans le même temps, les Japonais prétendaient occuper Taïwan[8]. L'amiral Courbet bloqua le détroit entre cette île et le port de Fujian. Privés de ravitaillement, les Chinois baissèrent les armes.

Au printemps 1885, le trône du Dragon céda une fois pour toutes à la France la suzeraineté sur l'Annam.

*

L'humiliation subie par Tong-zhi était loin d'être effacée par les gesticulations guerrières de sa mère.

Cependant, si Tseu-hi avait capitulé sur l'Annam, c'était pour consacrer toute l'énergie de l'Empire à lutter contre un

ennemi beaucoup plus dangereux, parce que voisin : le Japon.

Depuis ses réclamations furieuses de 1873 sur l'obscure affaire d'assassinat de matelots par les indigènes des îles Ryûkyû, les Japonais se montraient de plus en plus agressifs. L'évidence était là : ils tentaient d'arracher la Corée et Taïwan à la tutelle chinoise.

La Corée était un morceau de choix que le Japon couvait d'un œil gourmand depuis longtemps. Trois siècles plus tôt, un tyran fou, le *shôgun* Toyotomi Hideyoshi, l'avait envahie, s'imaginant dans son arrogance de samouraï qu'elle serait une passerelle pour la conquête de la Chine. Il envisageait, en effet, de conquérir l'Empire du Milieu. Comme quoi les cartes de géographie sont utiles aux grands ambitieux (à l'époque, elles n'étaient pas fiables). Mais les Coréens ne l'entendaient pas de cette oreille et, après sept ans de combats incessants, ils avaient mis les envahisseurs à la porte à l'issue d'une mémorable défaite. Leur escadre avait pulvérisé la flotte japonaise à l'aide d'une arme inouïe: un navire en forme de tortue, blindé de plaques de fer, le premier cuirassé jamais construit.

Entre-temps, la Corée libérée avait accepté – non sans rechigner – la suzeraineté chinoise. Elle était redevenue une proie pour le Japon, d'autant plus tentante que la dynastie régnant sur la presqu'île n'en finissait pas de se déchirer. En 1873, justement, Taewon-gun, le prince régent de ce pays, père d'un roitelet girouette, Kojong, avait été forcé de céder le pouvoir à la reine Min, chef d'un clan de traîneurs de sabre. Les situations dynastiques des deux pays, Chine et Corée, présentaient beaucoup de ressemblances, à cette différence près que les pays étrangers, notamment la Russie, le Japon et la Chine elle-même, commençaient à beaucoup se mêler des affaires dynastiques de la Corée.

Ainsi, en 1881, la subversion alimentée par le Japon avait gravement déséquilibré le royaume. Des émeutiers avaient assiégé le palais royal à Séoul et forcé la reine Min et le roi à

prendre la fuite. Ils exigeaient le retour du régent Taewon-gun. Plusieurs ministres, appréhendés par la foule, avaient été taillés en pièces, et la flotte japonaise était partie à la rescousse des révolutionnaires. Kung, encore au pouvoir, avait laissé le champ libre à Li et, en 1884, la Chine avait réagi en envoyant l’un de ses négociateurs les plus habiles et son homme à tout faire, Yuan Chih-kai – le même qui avait accompagné Tseu-hi quand elle était allée s’emparer du petit empereur dans la maison de Chun. À la tête d’un corps expéditionnaire de quatre mille hommes, celui-ci s’était tout bonnement établi près de Séoul, prêt à en découdre avec les Japonais si ceux-ci s’avisaient d’intervenir trop directement dans les affaires du pays.

Mais tout cela s’était passé avant le renvoi de Kung. Maintenant, il ne restait plus qu’un seul homme fort dans le pays, et c’était Li, le soutien de Kung. Comment réagirait-il?

*

Un soir qu’elle s’était retirée dans ses appartements après le souper avec Kuang-hsu, attendant la visite de Jung Lu, Tseu-hi errait dans le décor somptueux et froid des meubles de laque pourpre, des tapis épais, des lambris dorés, entourée par un essaim de dragons et de phénix de nacre, d’ivoire, de corail. Elle était seule.

Elle avait vu deux empereurs passer de vie à trépas et, maintenant, elle veillait à l’ascension d’un troisième. Elle avait conquis le pouvoir. Plus elle le maîtrisait, plus elle était seule. Ses sujets lui appartenaient, mais elle ne s’appartenait plus. Elle n’était plus la Fille-Orchidée. Yehenara n’était plus qu’une ombre du passé. Elle était contrainte d’être le Dragon de la dynastie.

Quand Jung Lu arriva enfin, elle était assise, un verre de vin à la main, songeuse. Après les compliments d’usage, il

l’interrogea du regard.

— Que vaut Li? demanda-t-elle quand il se fut servi de vin et assis.

— Beaucoup d’argent, répondit-il en souriant.

C’était une réponse.

— Maintenant que Kung ne le protège plus, il sera certainement enclin à t’obéir pour conserver son titre de vice-roi, si c’est cela que tu veux entendre.

Elle hocha la tête. Elle avait reçu dans la matinée un cadeau coûteux du vice-roi : une statuette en or massif de Kwan-yin, la déesse de la Miséricorde, à peu près grande comme l’avant-bras. Li avait compris : il paierait pour sa position. Il était assez riche pour cela.

— Que va-t-il faire avec le Japon?

— Ce qu’il a toujours fait dans les crises: les empêcher d’éclater. Continuer la guerre dans la paix. Ne jamais offrir à l’adversaire l’occasion de clamer qu’il a gagné une bataille. Il applique en toutes choses ce grand principe : dominer l’armée ennemie sans combat est le sommet de l’excellence. La preuve en est qu’il est parvenu à un traité avec les Japonais[9].

C’était bien vu en ce qui concernait Li. Tseu-hi reconnaissait le mode de pensée de Jung Lu : ce militaire considérait la guerre comme une solution désespérée qu’il convenait d’éviter à tout prix. Elle savait aussi d’où il tirait ses convictions : du *Wu-tzu* et des *Six Enseignements secrets* de T’ai Kung, auxquels il se référait parfois, et seulement dans l’intimité – ces ouvrages étaient réservés aux échelons suprêmes de l’armée et leur détention par le commun était passible de mort.

— Tu lui ferais donc confiance?

— Oui.

Jung Lu, lui, restait-il loyal? Ou n’était-il son amant que pour protéger son rang? Pour les cadeaux qu’elle lui faisait? Et pour ceux qu’on lui offrait afin d’obtenir quelque faveur,

puisqu'il était le seul à vraiment avoir l'oreille de l'impératrice? Il était trop fin pour ignorer que, dans sa position, elle le faisait espionner. Et que bien d'autres sans doute l'espionnaient aussi. Mais elle savait qu'il ne recevait que des cadeaux usuels, dérisoires, proportionnels à sa fonction.

Il demeurait le seul au monde en qui elle pût avoir confiance. Parce qu'il n'avait pas de prix. Il l'avait aimée et caressée bien avant qu'elle devînt la Grande Concubine. Elle n'avait pas oublié l'épisode de la liaison avec l'ancienne concubine Jung Fei, mais elle l'avait pardonné.

Le retour après la fugue confirmait sa fidélité. Et elle avait maintes fois consulté les astrologues et les devins de la Cour, sans jamais préciser, bien sûr, l'individu qui faisait l'objet de ses questions. Ils avaient invariablement conclu que le natif du Cheval sur lequel elle s'informait était bénéfique pour elle.

— Lève-toi, lui dit-elle.

Il s'exécuta. Elle dégrafa le manteau et le fit tomber à terre. Il l'aida à enlever la chemise de soie. Puis elle dénoua les lacets des braies. Il souriait. Il se défit de ses espadrilles de cuir. Il était nu.

— Et maintenant, déshabille-moi, dit-elle.

C'était tout un cérémonial que, désormais, il maîtrisait. Il savait retirer les épingles d'or qui retenaient la coiffe et défaire les fines agrafes qui fermaient la robe. Il savait aussi beaucoup d'autres choses.

Comme chaque fois, elle admira ce modèle parfait du héros mandchou, défenseur du Dragon. Elle s'interrogea. Était-il possible qu'il fût plus puissant que toutes les armées des Barbares?

Elle n'aurait jamais d'enfant de lui ni d'aucun autre. C'était interdit par le protocole.

26

La terreur des locomotives, les détestables histoires de missionnaires cannibales, les *ti-li-glashi* sanglants et autres affaires ténébreuses

Installé bien au chaud dans son trône de laque, les reins calés par des coussins de fourrure, les pieds chauffés par deux braseros à droite et à gauche, le vice-roi Li promena son regard sur le ciel gris d'octobre, au-dessus des marronniers dorés par l'automne. En réalité, il considérait un tout autre paysage. Un panorama qu'aucun artiste n'aurait jamais su représenter: celui de l'Empire en cette fin d'année 1885.

Vu de sa capitale à lui, Tien-tsin, siège de son pouvoir, le spectacle n'était pas enthousiasmant.

Li posa sur un guéridon le message qu'il venait de recevoir du prince Ching, un des hommes nommés par Tseu-hi pour reprendre en main les affaires que traitait Kung avant sa disgrâce. Ah, quel choix! L'impératrice n'avait certainement pas été inspirée par Confucius : le premier clerc venu savait que Ching était une fripouille née dans une famille d'arsouilles, qui avait fait fortune dans les concussions, les corruptions et les machinations les plus suspectes. On ne pouvait pas le charger de surveiller le transport d'une cargaison de sel sans qu'il y prélevât sa part. Tout le monde savait que Ching possédait des maisons de jeu, des fumeries d'opium et des bordels de toutes dénominations à Pékin, Shanghai, Canton et ailleurs. Cette

fleur de latrines avait même tenté d'en ouvrir à Tien-tsin, mais Li y avait mis bon ordre : pas de ça chez moi ! Ching avait alors eu l'infernal culot d'envoyer au vice-roi un sac de mille taëls pour tenter de le faire changer d'avis. Li avait répondu par un message cinglant : ce beau cadeau, assura-t-il à l'expéditeur, servirait à subventionner une distribution de riz et de sel à la population à l'occasion du Nouvel An.

Li observa le rouleau de papier frémir de manière presque imperceptible dans un courant d'air ténu, comme s'il possédait une vie propre. À la fin, agacé, il pria son secrétaire d'emporter le message et de le ranger dans les archives.

Premier constat : le remue-ménage tonitruant que Tseu-hi avait déclenché quelques mois plus tôt n'avait quasiment rien changé. Elle avait fendu l'oreille à Kung et l'avait remplacé par le frère de celui-ci, Chun, le père du petit empereur, dans l'espoir de galvaniser le pays contre les Barbares et les Japonais. Meneur des nouveaux Chapeaux de fer et des Purs, Chun avait donné à croire par ses discours qu'il insufflerait dans l'administration l'antique héroïsme militaire des Mandchous. Il transformerait tous les hommes en âge de combattre en gardiens de l'Empire sacré.

À peu près le même discours que tenaient son agité de frère, Tun, et ses fils… tous des gens qui se croyaient encore à l'époque où la dynastie avait été fondée et qui demeuraient totalement ignorants de la supériorité de l'Occident.

Une fois assis dans son fauteuil de Premier ministre, Chun s'était beaucoup assagi. Les réalités l'avaient dégrisé. Les armées de l'Empire avaient déjà eu beaucoup de mal à mater les T'ai-p'ing ; elles seraient incapables de repousser les armées occidentales et de protéger les États vassaux. Pour preuve, les Français s'étaient emparés de l'Annam et des pays voisins ; les Anglais étaient en passe d'emporter la Birmanie. La supériorité des armements de ces gens était

renforcée par une discipline impossible à imposer dans les armées impériales.

Mieux valait donc, pour le moment, traiter avec les diables étrangers. Pourquoi donc Tseu-hi leur portait-elle tellement d'aversion?

Deuxième constat: ni Ching ni Chun n'avaient d'expérience dans les négociations avec ces gens. Ils requéraient donc de Li qu'il s'en chargeât.

Il devenait donc ministre des Affaires étrangères, alors qu'il assumait déjà beaucoup de tâches. C'était lui qui avait conclu avec le Japon l'accord écartant la menace de guerre.

Il était ministre des Transports et des Communications, et ministre du Commerce, grâce à la totale méconnaissance de Chun en matière de finances. Le bonhomme n'avait pas la moindre idée de ce qu'était une banque occidentale – il avait même un jour demandé à son secrétaire si la Bank of England appartenait à la reine Victoria… et la stupeur du secrétaire l'avait convaincu de confier les finances à Li. Sa vieille entente avec Robert Hart, contrôleur de toutes les douanes du pays, avait alors permis à Li de reprendre les finances – et de poursuivre ses propres affaires – au bénéfice de tout le monde.

Et, peu de gens le savaient, il était maître de l'espionnage de l'Empire. Il avait suffisamment de monde à son service. Pas seulement les eunuques de la Cité interdite, non, des domestiques dans les légations étrangères et aussi des fonctionnaires dans les grandes villes, à Tien-tsin, à Shanghai, à Canton… Et bien sûr des informateurs dans certains établissements de Pékin, pour se tenir au courant des vices secrets de certains dignitaires et de diplomates étrangers. Cela pouvait être utile dans certaines circonstances.

Troisième constat: il était urgent d'apaiser les agités. La semaine précédente, Li avait expédié à Tseu-hi, éternelle va-t-en-guerre, une statuette de Kwan-yin en or massif, accompagnée d'un billet confit de déférence. Il l'avait appris

par ses espions: elle se prenait pour l'incarnation de cette déesse.

Il appela son secrétaire et le chargea de trouver un cadeau pour le prince Chun. Par exemple, ce coffret d'ivoire incrusté d'or offert par Robert Hart. Puis d'autres cadeaux pour Tun et ses partisans. Pour commencer, il dicta un billet remerciant le prince Chun de la confiance qu'il lui témoignait.

Dans ce panorama se dressait une silhouette bien plus grande que les autres : Tseu-hi. Aussi inamovible qu'un roc. Un roc au sommet duquel seraient perchés des éperviers vigilants. Elle avait défait tous ses ennemis, même les plus puissants. S'ils avaient gagné, l'Empire serait aujourd'hui en lambeaux, déchiré par toutes ces factions qui trépignaient d'ambition. Et s'ils gagnaient à l'avenir, il en serait de même.

Tseu-hi, songea-t-il, était l'âme de la dynastie et la garantie de survie de l'Empire. Il avait bien fait de lui envoyer ce cadeau.

Une idée encore imprécise voletait dans le paysage, et Li ne parvenait pas à la définir. Mais il avait autre chose à faire pour le moment.

*

À Pékin, la situation était encore plus compliquée que le pensait Li.

Le prince Tun avait requis une audience privée de l'impératrice. Cet éternel agité appartenait au vaste parti des mécontents, qu'on trouve dans bien des régimes, mais qui comptait en l'occurrence une force digne d'attention : les Chapeaux de fer et les Purs.

Quand il se fut agenouillé, selon l'étiquette, Tseu-hi décida de le ménager et le pria de se relever.

— Majesté, dit-il, je crois de mon devoir de te signaler une situation qui devrait causer plus de souci à ton gouvernement que ce n'est le cas. J'ai parcouru nos provinces et j'ai noté dans les campagnes un mécontentement grave. Il est causé par ces nouveaux engins de transport et de communications que le Premier ministre Chun mon frère et le ministre Li étendent activement dans le pays. Partout, l'on jette des rails d'acier pour ces voies ferrées importées d'Occident, et sur lesquelles roulent déjà des machines effrayantes qui crachent de la vapeur, de la fumée, et font un bruit de dragon. Partout, des ouvriers plantent des poteaux entre lesquels ils tendent des fils sur lesquels circulent des messages. Or, ces voies ferrées et ces lignes télégraphiques – le mot, qui n'existait même pas en chinois, *ti-li-glashi*, était nouveau pour Tun, fut prononcé de travers par Tun, mais Tseu-hi l'avait déjà entendu et le reconnut, bien qu'elle n'eût pas la moindre idée de ce que c'était – traversent des cimetières. Ils troublent les âmes des défunts.

L'impératrice ignorait ces choses ; elle redoubla d'attention.

— Peux-tu concevoir autant d'irrespect pour les morts, Majesté ? Nos paysans, nos citadins sont horrifiés ! Ces dragons de fer dérangent aussi les *feng-shui* qui habitent la terre. Ils font trembler le sol… Or, tu sais, Majesté, que lorsque les *feng-shui* sont contrariés, ils déclenchent des catastrophes, des inondations ou bien des sécheresses, des maladies. Les chefs des villages ont fait des remontrances aux ingénieurs, mais ceux-ci n'en tiennent pas compte. Ils refusent obstinément de changer les plans de leurs voies ferrées et de leurs lignes télégraphiques. Ah, ces lignes de *ti-li-glashi*, si tu savais…

— Quoi?

— Je les ai vues, Majesté! Elles sifflent affreusement la nuit, elles vibrent, et parfois du sang en dégoutte.

— Du sang? D'où vient-il?

— Je l’ignore. Elles transportent des esprits mauvais.

Tseu-hi ne savait trop que penser de ces histoires.

— Ces étrangers…, marmonna-t-elle.

— Majesté, ces ingénieurs ne sont pas seulement des étrangers, il y a aussi de plus en plus de sujets de Ta Majesté formés par les étrangers.

— Mais qui les paie?

— Des sociétés qui appartiennent aussi à des Chinois.

Le visage de Tseu-hi se durcit. Elle montra les dents.

— J’en parlerai au ministre Chun, dit-elle.

— Ce n’est pas tout, Majesté, insista le visiteur. Il y a les missions. Elles ont recommencé de plus belle, comme avant la révolte des T’ai-p’ing. Elles répandent les mêmes fadaises qu’autrefois, celles qui avaient rendu fou ce Hong, le chef des T’ai-p’ing. Ces hommes en noir racontent les mêmes histoires d’un fils de leur dieu qui aurait été crucifié, et ils se moquent des rites qu’on pratique dans nos temples. Ils ont construit des écoles où ils enseignent ces balivernes aux enfants, et quand ceux-ci rentrent à la maison, ils les répètent à leurs parents et leur disent qu’ils iront en enfer s’ils ne se convertissent pas.

Tun voyait bien l’effet de ses propos sur Tseu-hi : les mains garnies d’ongles d’or et de corail se crispaient sur les accoudoirs du trône. Il dissimula sa satisfaction.

— Nous allons laisser créer un autre mouvement de T’ai-p’ing, Majesté. Ces missionnaires construisent de plus en plus de temples, de plus en plus grands, au mépris des *feng-shui*. Ils ont fait plus d’un demi-million de convertis qu’ils réunissent dans ces bâtiments. Je suis désespéré ! Nous sommes en train de nous laisser détruire par l’étranger ! Il démolit nos traditions, nos rites, notre société.

L’agitation gagnait Tseu-hi.

— Et pourquoi ces missionnaires s’intéressent-ils tant à nos enfants? reprit Tun d’un ton sinistre. Ils prétendent les soigner, mais il y en a qui disparaissent…

— Que veux-tu dire?

— Je ne sais pas, Majesté, je ne sais pas… J'entends des choses affreuses…

— Dis ce que tu sais.

— Ces orphelinats, qu'ils fondent sous prétexte de compassion, servent à les approvisionner en chair fraîche. Parce qu'ils les mangent! clama Tun, furieux.

Tseu-hi frémit.

— Ils les mangent?

— Rôtis!

Elle aspira de l'air.

— Je vais étudier ces problèmes avec Chun.

— Seule la vigilance du Dragon peut sauver l'Empire, dit Tun en se levant.

Il s'agenouilla, se releva et prit congé.

*

Trois heures plus tard, Chun comparaissait devant Tseu-hi. Elle tenait l'un de ses pékinois sur les genoux. Deux autres étaient postés de part et d'autre du trône, comme des chiens de Fô.

— Ministre, j'ai reçu un rapport alarmant sur ce qui se passe dans nos provinces et dont on ne parle jamais aux conseils.

Il écouta donc le récit indirect des troubles causés aux *feng-shui* par les chemins de fer et les lignes télégraphiques, les craintes sur l'érosion de l'Empire par les mêmes actions séditieuses des missionnaires que celles qui avaient inspiré les T'ai-p'ing. Il demeura placide, car familier de la terreur que les locomotives inspiraient à des lettrés aussi bien qu'à des paysans. Les premiers les considéraient comme des véhicules de conquête des Barbares, des sortes de cuirassés de terre ferme, et quand les Anglais avaient construit la première voie ferrée en 1876, le gouvernement

s’était empressé de la racheter dès que possible pour, à la stupeur des Anglais, arracher les rails. Quant aux paysans, ils étaient tout simplement épouvantés par ces énormes chariots noirs dans les entrailles desquels on voyait du feu, qui crachaient de la fumée en grondant et, de temps en temps, en poussant des sifflements assourdissants.

Il savait que Tseu-hi n’en avait jamais vu. Quant à lui, il avait, grâces fussent rendues aux puissances célestes, été déniaisé par Li sur la vraie nature de ces monstres de métal.

— Les chemins de fer, répondit-il d’une voix calme, contribuent déjà à l’expansion de notre richesse nationale en permettant le transport rapide de marchandises de l’intérieur vers les ports maritimes. Le télégraphe se révèle précieux pour notre administration, parce qu’il permet d’acheminer des informations importantes en quelques minutes. Les armées en sont aussi de grandes bénéficiaires. Ce sont deux instruments inestimables qui ont fait la puissance des Barbares et qui nous permettront de les égaler dans peu d’années.

— Même s’ils entraînent des catastrophes?

— Rien ne prouve qu’ils troublent les âmes des défunts ni les *feng-shui*, Majesté. Ce sont des forces clairvoyantes, et elles ne peuvent que se réjouir de ce qui renforce l’Empire.

— Ton discours est étrangement tolérant, ministre.

— Les alarmes de Ta Majesté me semblent causées par une faction de ce pays que représente mon frère Tun, répliqua Chun d’un ton légèrement narquois. Il est des gens qui s’effraient de progrès qu’ils ne comprennent pas et, même, qu’ils interprètent de travers. Ils croient que ce qui nous renforce devrait nous affaiblir. Nos armées ont déjà beaucoup gagné à s’équiper en armes et en munitions achetées aux étrangers.

— Et les missions? s’écria Tseu-hi en s’échauffant. Elles répandent de nouveau ces fables stupides qui avaient excité les maudits T’ai-p’ing !

— Ce ne sont pas ces fables qui ont excité les T’ai-p’ing, mais le sentiment que l’Empire s’était affaibli. Je travaille à le renforcer, Majesté. D’ailleurs, si c’étaient les missionnaires qui déclenchaient des désordres, ils en auraient causé dans leurs pays, et rien n’indique que ce soit le cas.

— Tu fais bien bon marché de nos traditions.

— Ta Majesté m’a confié le soin de rendre l’Empire plus fort et plus riche. Je m’y emploie de toutes mes forces. Si les missionnaires étrangers se montrent trop entreprenants, il conviendra de restreindre leurs activités en accord avec les ministres de leurs pays. Il faudra qu’ils nous demandent la permission de construire leurs prochains lieux de culte.

Ce fut tout ce que Tseu-hi put obtenir de Chun.

— Sois ferme, recommanda-t-elle, sans trop d’illusions. Je ne veux plus qu’on mange des enfants rôtis !

— Rôtis? bredouilla-t-il, effaré.

— Ne sont-ce pas des Barbares?

Le ministre Chun maudit les inventions de son frère Tun. À peine avait-il regagné son bureau qu’il prévint le ministre Li qu’une opposition aux chemins de fer, au télégraphe et aux missions étrangères s’était manifestée auprès de l’impératrice.

Li le savait déjà : ses espions avaient écouté les conversations de celle-ci avec Tun, puis avec Chun, et lui en avaient rendu compte. Il s’énerva. Et si ces fanatiques, ces demeurés allaient déraciner les poteaux de la plus précieuse de ses lignes télégraphiques, celle qu’il avait installée pour son propre usage entre Tien-tsin et Shanghai? Ces gens-là étaient capables de tout!

*

Quelques jours plus tard, Chun subit un choc déplaisant.

Les ministres de France, de Grande-Bretagne et des États-Unis lui avaient demandé audience. C'était inhabituel. Une fois de plus, l'entrevue eut lieu au Pavillon de la Lumière violette. Les attitudes des diplomates n'auguraient rien de bon.

— Nous avons appris, déclara l'Anglais, qu'on distribue chez les prêteurs sur gages de plusieurs provinces, le Kiangsi, le Hupeh, le Honan, le Hunan, le Shantung, des pamphlets parfaitement ignobles sur nos concitoyens missionnaires dans votre pays.

Il tira de sa serviette des spécimens de ces follicules. Chun jeta les yeux sur l'un d'eux et blêmit.

> *Durant les trois premiers mois de la vie de tous les enfants chrétiens, mâles et femelles, de petits tubes sont insérés dans leurs anus pendant la journée et retirés la nuit. Leur but est de dilater l'anus pour qu'à l'âge adulte la sodomie soit facilitée. Au premier jour de chaque été, les garçons chrétiens se procurent des règles de femmes et s'en enduisent le visage, puis ils vont dans les églises chrétiennes pour célébrer leur culte. Ils nomment cette pratique « nettoyage de la face avant les hommages au Très Haut», et ils considèrent que c'est l'une des pratiques les plus vénérées grâce auxquelles ils honorent le Seigneur*[10]*…*

Quand il leva le visage, il affronta ceux des trois ministres courroucés.

— Je comprends que Vos Excellences soient contrariées…

— Contrariées est un mot bien faible, monsieur le ministre. Nous sommes outrés. Vous n'avez pas lu les autres

pamphlets. Nous exigeons que votre police impériale saisisse partout ces textes infâmes, les détruise et interdise d'en diffuser d'autres.

La dernière chose au monde qu'aurait voulue Chun était un incident diplomatique. Il imagina l'explication orageuse avec Li. Il jeta un coup d'œil aux autres pamphlets : ils étaient de la même farine. L'un d'eux prétendait que les missionnaires droguaient les enfants et les recrues pour les convertir, un autre qu'ils fabriquaient des médicaments avec les fœtus, un troisième que les orphelinats les approvisionnaient en enfants à manger… Il reconnut les sinistres fadaises de Tun.

— Je vais sévir, promit-il.

Le ministre anglais récupéra les pamphlets. Lui et ses collègues prirent congé.

Sévir, c'était plus vite dit que fait.

Li, informé, observa d'abord que l'opération serait coûteuse. Elle impliquait l'envoi de commissions dans les provinces pour saisir les pamphlets et signifier à leurs auteurs comme aux diffuseurs qu'ils encouraient des peines de prison, rien de moins.

— Il faudra que des militaires escortent ces commissions. Et cela prendra un certain temps. Mais il faut le faire, non seulement parce que ça prouvera notre bonne volonté aux Occidentaux, mais aussi parce que Tun et ses acolytes pourraient être tentés de s'en prendre aux voies ferrées et aux lignes télégraphiques. Et je voudrais éviter que les Occidentaux protègent leurs missions avec des escortes militaires, ce qui déclencherait inévitablement des accrochages dans les provinces.

Il ne se faisait pas d'illusions sur la capacité de ses administrations à réprimer la campagne de calomnies à laquelle se livraient les Chapeaux de fer avec la complicité plus ou moins avouée de Tseu-hi. En 1881, il s'était déjà lamenté : « La stupidité et la confusion de nos officiels

lettrés et la carence en hommes compétents à la Cour sont vraiment risibles. »

Ce n’était un mystère pour personne que bon nombre des militaires les plus valeureux dans les armées étaient d’anciens T’ai-p’ing, plus ou moins secrètement convaincus qu’ils auraient gain de cause maintenant que les Chapeaux de fer œuvraient à la refonte de l’Empire.

Rien n’avait changé. Par moments, l’Empire ressemblait à un dragon à deux têtes: l’une et l’autre allaient dans des sens opposés. À la fin, elles finiraient par déchirer le dragon.

*

Il n’en demeurait pas moins que les missions ne rendaient pas non plus la tâche facile aux partisans d’une ouverture de l’Empire à l’Occident.

Ainsi, à Canton, l’évêque français avait refusé plusieurs emplacements de choix pour l’érection d’une cathédrale, car il voulait mordicus non pas une simple église, mais une cathédrale. Il préférait donc l’ancienne maison du gouverneur de la ville. Quand certains conseillers avaient évoqué l’opportunité de consulter les *feng-shui* locaux, il s’était indigné et avait repoussé ce qu’il appelait des « superstitions barbares ». Pareille intransigeance lui avait évidemment attiré l’hostilité de nombreux Cantonais qui auraient apprécié plus de modération.

Les *feng-shui* n’étaient pas les seuls en cause. Entre 1863 et 1869, les missionnaires chrétiens avaient collecté de force la coquette somme de deux cent soixante mille taëls dans la seule province du Szechuan, sous le prétexte de compenser les dommages subis durant les années où ils avaient été interdits de séjour.

Leurs campagnes de conversion massive en indisposaient beaucoup. En effet, les asiles qu’ils avaient ouverts sous

couleur de charité, offrant un toit et de la nourriture à tous ceux qui voulaient bien se faire baptiser, attiraient surtout des vagabonds et une pègre malchanceuse. Pis, les missionnaires offraient à ces néophytes l'occasion de se refaire une vertu officielle en intervenant auprès des autorités pour les blanchir. Les avocats commis à ces affaires par les missionnaires arguaient que les délits reprochés aux prévenus étaient d'ordre religieux et contrevenaient donc au traité de Tien-tsin garantissant la protection des chrétiens. Si les juges se faisaient prier, un petit coup de pouce sous forme de pot-de-vin achevait de les décider.

Il allait de soi que les populations locales s'exaspéraient de ne pouvoir traîner les criminels devant la justice, pour la bonne raison que ceux-ci étaient devenus chrétiens. Le surnom méprisant qu'on leur accolait alors, « chrétiens de riz », n'y remédiait guère. Les missions finissaient par être considérées à l'égal des légations, comme jouissant de l'extraterritorialité. Petites enclaves souveraines dirigées par des gens qui, le plus souvent, ne savaient rien ou pas grand-chose du pays, elles suscitaient évidemment la méfiance ou l'hostilité.

La brutalité occasionnelle des Européens dans la défense des missions ne plaidait pas non plus pour celles-ci. En témoignait l'affaire des enfants kidnappés dans la ville de Tien-tsin et revendus à l'orphelinat catholique par un Chinois peu scrupuleux. Quand les autorités de la ville avaient ordonné une fouille de l'établissement, le 21 juin 1870, le consul de France, Henri Fontanier, était parti sur les lieux, deux pistolets à la ceinture et un sabre à la main. Une empoignade s'était ensuivie, au cours de laquelle ce consul avait tiré et tué un fonctionnaire chinois. La foule prise de fureur avait alors lynché et démembré Fontanier et un autre membre du consulat, incendié la cathédrale puis envahi l'orphelinat et tué dix religieuses, deux prêtres et sept Européens avant de mettre le feu au bâtiment.

Comme on pouvait le craindre, l'affaire avait pris une dimension internationale : cinq canonnières françaises, trois anglaises et une américaine avaient été dépêchées au large des côtes de Tien-tsin, tandis que six autres se préparaient à se joindre à une éventuelle attaque. Tseu-hi elle-même avait dû intervenir et publier un édit modéré pour calmer les Occidentaux. Le massacre, y déclarait-elle, avait été causé par la méfiance des populations. Le vice-roi avait cédé aux pressions occidentales : dix-huit Chinois avaient été livrés aux Français et exécutés, vingt-cinq autres avaient été condamnés aux travaux forcés, et le pouvoir impérial avait payé un demi-million de taëls d'indemnités pour dommages.

Cela n'avait certes pas instauré la confiance des populations à l'égard des catholiques.

Enfin, les querelles, souvent véhémentes, entre les missions protestantes et les catholiques ne rehaussaient pas leur prestige auprès des mandarins ni des classes moyennes. Que penser de la doctrine professée par deux variétés de chrétiens qui se mangeaient furieusement le nez?

Li savait tout cela. Il avait déclaré au missionnaire américain William A. P. Martin : « Les missionnaires sont des hommes bons, je le sais, mais votre code de morale est défaillant : il met trop l'accent sur la charité et trop peu sur la justice. »

Il savait aussi qu'il n'était pas le seul informé des remous causés par l'intrusion des Occidentaux, comme en témoignaient les reproches de Tseu-hi à Chun. Et nulle argumentation ne renverserait la tendance : l'impératrice s'était adjoint un conseiller redoutable en la personne de Chang Chih-tung, confucianiste ardent qui tenait le christianisme pour une doctrine infantile et qui ne voyait pas d'un bon œil le colonialisme religieux.

Personne encore dans l'Empire n'avait oublié que la révolution des T'ai-p'ing avait été déclenchée par un illuminé qui avait trop lu les brochures des missionnaires.

Or, ces brochures circulaient toujours en grand nombre, aussi abondantes que les pamphlets haineux qui avaient irrité les ministres occidentaux. Les missionnaires avaient, en effet, édité des versions de l'Ancien Testament en chinois, avec un dragon en couverture pour appâter les lecteurs.

27

Un pilier trop fragile et un autre tordu

Après avoir caressé les saules et fait onduler leurs chevelures penchées sur le lac, le vent balançait les lanternes et faisait tinter les clochettes dans la galerie couverte longeant le Palais des Eaux; c'était là que le prince Kung s'était retiré depuis sa disgrâce. L'invisible vagabond s'introduisit par la fenêtre et titilla la robe du visiteur qui faisait face à l'ancien ministre. C'était un clerc jadis au service du prince, un fidèle d'entre les fidèles, qui venait lui rendre compte des événements à la Cité interdite.

— Elle a des entretiens de plus en plus longs avec Chang Chih-tung. Il est devenu son principal conseiller. Elle l'a dispensé du *kau tau* et l'a autorisé à rester assis en sa présence. Certains pensent qu'il pourrait même devenir le second tuteur de l'empereur.

Kung se caressa les joues d'un air pensif.

— Et mon frère Chun?

— Il semble de plus en plus soucieux ces temps-ci.

— En sait-on la raison?

— Je n'ai qu'une opinion personnelle, prince : je pense qu'il est inquiet de l'évolution de son fils, le vénéré Kuang-hsu.

— Le voit-on?

— Oui, beaucoup de gens peuvent le voir, s'ils se lèvent assez tôt, quand il se rend à l'Académie militaire ou aux cérémonies du palais. Tous admirent sa démarche énergique et son air franc. C'est un beau jeune homme, bien qu'il ne soit ni grand ni très musclé. On le dit fort doué pour le tir à

l'arc. Sa vie privée est presque ascétique. Il se couche tôt et ne quitte pas sa chambre de la nuit.

C'était une allusion indirecte aux frasques du précédent empereur.

— Mais alors? Pourquoi Chun est-il inquiet?

Le visiteur chercha ses mots, sans doute pour demeurer respectueux de la personne sacrée de l'empereur.

— Certains disent qu'il est trop sage.

— Comment peut-on être trop sage?

— On raconte que lorsque Chang l'a interrogé un jour, en présence de son père, sur les devoirs d'un empereur, il a mis un temps très long à répondre que c'était de se conformer aux préceptes de Confucius. Après toutes ces années d'études, c'était un peu décevant. Le prince lit des livres d'histoire en anglais et on dit qu'il parvient à s'exprimer correctement dans cette langue.

— En dépit de son défaut d'élocution?

Le visiteur parut embarrassé. Les allusions au bégaiement du jeune Kuang-hsu étaient considérées comme insolentes. Mais Kung était informé par sa fille, Jung-shou, principale confidente de Tseu-hi : le bégaiement du gamin s'accentuait fortement en présence de l'impératrice. Tout indiquait que Kuang-hsu supportait de moins en moins bien sa grande tutrice. Le visiteur se contenta de hocher la tête. Puis il reprit:

— Je pense que le prince Chun aurait espéré de son fils plus d'assurance dans l'expression de ses opinions.

— Bref, le garçon manque de maturité, conclut Kung. Le visiteur se garda du moindre signe ou son qui eût passé pour un assentiment.

— Et qu'en est-il de Li?

Le rapporteur se sentit visiblement plus à l'aise pour parler de personnes moins augustes que l'empereur. Et surtout d'un homme qui, en acceptant de collaborer avec l'impératrice après la disgrâce de Kung, avait donc trahi son ancien allié.

— Chacun pense qu'il est maintenant le maître du pays. Et comme il est toujours partisan d'une ouverture de l'Empire à l'Occident, qu'il finira par entrer en conflit avec l'impératrice.

— S'occupe-t-il de l'empereur?

— Non. Ils se voient aux cérémonies du palais, mais Li ne se permettrait évidemment pas de se mêler d'affaires qui ne concernent que son père, le prince Chun, et l'impératrice.

— Je te remercie, dit Kung en tendant la main vers le sac de taëls tout prêt, qui représentait le salaire de son rapporteur.

Celui-ci se leva, s'inclina cérémonieusement, remercia le prince pour sa générosité et s'en fut vers la mule qui l'attendait à la porte du jardin.

Kung demeura seul. Le Dragon de l'Empire n'avait donc pas fini de se tortiller. Peut-être souffrait-il de coliques, se dit-il, avec un petit sourire irrespectueux.

Comme Li, là-bas, à Tien-tsin, il songea à Tseu-hi.

Si elle n'avait existé, il ne doutait pas qu'il serait maintenant aux rênes de l'Empire.

Quel était donc le secret de ce diable de femme? Il avait à deux reprises essayé de l'atteindre au cœur, la première fois en exécutant son faux eunuque An Dehai, et la seconde en éliminant son amant Jung Lu. Mais cette fois-là, elle avait déjoué son intrigue. Elle avait survécu à deux empereurs et la chance l'avait servie en la débarrassant de sa rivale, Tseu-an.

La chance? Kung n'en était pas certain. Mais enfin, les faits étaient là : Tseu-an dormait dans sa cité de Joyaux, sans doute ivre de rage. Comme lui.

Son regard erra sur les massifs de chrysanthèmes pourpres devant sa terrasse, de vraies crinières de lions.

Il n'avait pas dit son dernier mot.

*

Depuis le discours enflammé de Tun sur les méfaits des Barbares dans les provinces, Tseu-hi n'en finissait pas de méditer sur ce phénomène inconnu du *ti-li-glashi* qu'avait mentionné son visiteur. Elle ne parvenait pas à s'en faire l'idée la plus ténue.

Elle interrogea donc le docte Chang Chih-tung, qui n'en savait pas plus.

Jung Lu n'en savait pas grand-chose non plus, sinon que c'était un moyen de communication rapide, qui participait à l'efficacité des Occidentaux.

Elle convoqua Chun pour se faire expliquer cette menaçante énigme. Le Premier ministre se révéla totalement incapable de fournir la moindre information sur la façon dont des informations pouvaient être transmises par des fils sur des milliers de *li* de distance.

La Chine, qui avait donné à l'Occident la poudre, l'imprimerie à caractères mobiles, la boussole, les macaronis, les billets de banque et bien d'autres inventions éternelles, avait été un berceau des sciences depuis des siècles et jusqu'à la fin de la dynastie Ming, en 1644. Elle avait fait le meilleur accueil aux savants, jésuites et autres, qui lui avaient apporté pendant des décennies la fleur du savoir occidental, et avait échangé avec eux ses propres connaissances. Guère modeste, il faut le reconnaître, le jésuite Matthieu Ricci, renommé Li Mateou pour la circonstance, avait ainsi pu écrire à l'empereur Wan-li en personne :

> *Votre humble sujet connaît parfaitement la sphère céleste, la géographie, la géométrie et le calcul. À l'aide d'instruments, il observe les astres et sait faire usage du gnomon.*

Il avait été autorisé à rencontrer l'empereur et à résider dans la Cité interdite. Il faut dire qu'il avait eu la courtoisie de revêtir une robe de mandarin.

Mais depuis l'avènement des Mandchous et de la dynastie Qing, le pays s'était fermé à l'étranger et à l'Occident, tous des Barbares.

La Chine était coutumière de ces verrouillages soudains, évoquant un cœur qui se dilaterait une fois tous les deux ou trois siècles pour se contracter ensuite. La dynastie Ming elle-même en avait connu un: après que le Grand Amiral Zhou Man avait mené une flotte de jonques de quelque cent cinquante mètres de long à travers les Sept Mers, de 1421 à 1423, et découvert les Amériques, il était rentré à Nankin. La Mission impériale qui lui avait été confiée était terminée. Mais le monde extérieur n'intéressait plus la dynastie. La Chine s'était refermée sur elle-même. Elle le demeura jusqu'à l'avènement de l'empereur Wan-li. Les cartes prodigieuses établies par Zhou Man au cours de ses voyages, celles des côtes américaines, de l'Afrique, du Groenland, de l'Antarctique, étaient oubliées et la découverte de l'Amérique attribuée à un autre. Alors que les Chinois avaient fondé une colonie en Californie en 1421, on racontait toujours en Occident, puis dans le monde, que l'Amérique avait été découverte par un homme qui n'y avait jamais mis les pieds : Christophe Colomb.

Pendant tout le XIXe siècle, la Chine était donc demeurée totalement étrangère aux découvertes de l'Occident, et notamment aux ondes électromagnétiques. Elle n'envoyait d'étudiants à l'étranger que depuis 1872, et ceux qui y remportaient des diplômes universitaires ne rentraient pas toujours au pays.

Il en découlait qu'en 1885, dans un royaume de quatre cents millions d'habitants, Tseu-hi ne pouvait trouver un

seul sujet capable de lui expliquer une invention qui remontait à un demi-siècle.

Passait encore pour la machine à vapeur, bien des gens ayant vu des couvercles de marmites bouillantes se soulever, mais des mots qui couraient sur des fils, ça non.

*

Tseu-hi s’impatienta. Elle chargea un mandarin d’aller se faire expliquer ce satané *ti-li-glashi* dans des légations, à commencer par celles des États-Unis et de Grande-Bretagne, moins hostiles que celle de la France. Elles au moins avaient des gens qui s’étaient donné la peine d’apprendre le chinois.

L’accueil réservé à l’infortuné mandarin fut courtois, mais sa visite mémorable. Quand il eut enfin identifié l’objet de son enquête, le mystérieux *ti-li-glashi*, le secrétaire commercial de la légation de Grande-Bretagne, qui parlait chinois, entreprit de faire au mandarin un bref résumé de l’invention en question, du galvanomètre d’Oersted et du commutateur de Gauss au code de Morse. Le mandarin écarquillait les yeux. Au bout d’un moment, l’Anglais s’avisa que son visiteur n’y entravait que pouic.

— Savez-vous ce qu’est l’électricité, monsieur?

L’autre secoua la tête.

— Non, je suis venu me faire expliquer le *ti-li-glashi* pour l’expliquer à Sa Majesté l’impératrice.

Pris de compassion, l’Anglais supposa que le mandarin y risquait sa tête. Il décida alors de lui offrir un cours abrégé et le pria de revenir dans la soirée.

Ainsi fut fait. Le mandarin quitta la légation étourdi. Qu’est-ce que c’était que ce courant qui courait le long de fils électriques? Et où le trouvait-on? La vapeur, on le savait, pouvait être obtenue en faisant chauffer de l’eau. Mais

l’électricité… Encore un mot nouveau, *li-tri-ci-ti*. Ce fluide diabolique se propageait donc le long des fils et, en codant les interruptions, on pouvait expédier des lettres à destination; là, elles composaient des mots… Le Chinois n’en dormit pas. S’il ne parvenait à faire comprendre à l’impératrice des notions qu’il maîtrisait à peine lui-même, il risquait une colère dévastatrice.

Le matin, un eunuque mandé par le palais vint lui demander s’il avait obtenu la réponse à la question posée par l’impératrice. Il se rendit donc à la Cité interdite comme s’il allait à son exécution. Il fut introduit dans la salle d’audiences, où l’impératrice siégeait. L’illustre Chang Chih-tung était assis près d’elle. La question claqua :

— Qu’as-tu appris?

Il répondit qu’il existait un fluide nommé par les Anglais *li-tri-ci-ti*, que ce fluide se propageait le long de fils électriques sur de longues distances et ainsi de suite. Tseu-hi écouta sans paraître contrariée. Le mandarin s’estima sauvé. Elle se tourna vers Chang :

— As-tu idée de ce que peut être ce fluide?

— Une des forces de la nature, à l’évidence, que les Occidentaux auront réussi à capter et maîtriser. Je ne m’étonne pas qu’elle puisse contrarier les *feng-shui*.

Tseu-hi réfléchit un moment et dit au mandarin :

— Je veux que tu expliques à l’empereur ce que tu as appris. Mais je veux auparavant que tu t’informes sur la façon dont les Anglais s’y prennent pour capter l’électricité. Il y a là de la sorcellerie.

L’occasion était bonne pour mettre en garde Kuang-hsu contre la malignité des Occidentaux et de ces satanées mécaniques qui l’intéressaient tant.

*

Le propre d’une carrière diplomatique est la constante exposition à l’inattendu, bien plus encore dans un pays dont on ignore quasiment tout et qui n’en sait pas davantage sur le peuple qui a propulsé son délégué dans l’inconnu. Toute entrevue est une rencontre entre Sélénites et Martiens. Aussi le retour du mandarin emplit-il le secrétaire commercial britannique de sentiments contradictoires : méfiance, curiosité, intérêt… Pour l’Anglais, il était impératif de démontrer la supériorité intellectuelle et technique de sa nation, après que ses armées eurent démontré sa suprématie militaire. Pour le Chinois, il était indispensable d’éteindre la méfiance du Barbare afin de lui soutirer un savoir destiné au personnage suprême de l’Empire.

Le mandarin voulait donc savoir comment l’on captait le fluide mystérieux que lui avait décrit le diplomate.

Rude affaire : il y avait à peine vingt ans que Faraday avait débroussaillé les mystères de l’électricité et ses publications ne constituaient certes pas la lecture favorite du corps diplomatique britannique en Asie. Tout ce que le secrétaire put apprendre à son visiteur était que l’électricité ne se captait pas, mais était produite en faisant tourner des aimants à grande vitesse. Pour le mandarin, c’était aller de Charybde en Scylla, car s’il connaissait les aimants, il était totalement incapable de concevoir qu’en les faisant tourner sur eux-mêmes on pût produire un fluide, *li-tri-ci-ti*, qui circulait le long de fils métalliques pour faire fonctionner le *ti-li-glashi*. Il se demanda même un moment s’il n’était pas l’objet d’une mystification ou s’il ne perdait pas la raison. Les difficultés linguistiques n’allégèrent pas son fardeau : il n’était pas sûr que l’Anglais connût bien le mandarin, et il n’existait alors pas de dictionnaire chinois-anglais.

Tel fut néanmoins le butin qu’il rapporta et déballa le lendemain pour le jeune Kuang-hsu, totalement médusé, en présence du tuteur Weng Tung-ho et de l’inévitable Chang.

Celui-ci y fut de son commentaire: les Barbares avaient trouvé un moyen de capter une force supérieure de l’univers

et s’en servaient pour échanger leurs messages suspects à travers les provinces de l’Empire.

L’empereur hocha la tête :

— Demande à ton Anglais s’il n’y a pas quelque publication dans son pays qui justifie ses dires. Qu’il veuille bien m’en obtenir un exemplaire. Je sais lire sa langue.

Le désir impérial fut dûment transmis. Le futur maître de la Chine s’initierait donc directement aux mystères de l’électricité.

Il en eût fallu bien plus pour renverser les murailles dans lesquelles une vaste partie de l’Empire s’était enfermée. Mais une fois de plus, Tseu-hi s’impatienta de cette nouvelle preuve de l’intérêt de Kuang-hsu pour le prétendu savoir de l’Occident… auquel elle ne pouvait rien.

*

Sauf pour les esprits vigilants – et encore la vigilance elle-même risque-t-elle, mal administrée, d’être une habitude ou un prétexte à la manie de la persécution –, le quotidien sert le plus souvent à masquer la lente érosion du monde environnant. On n’entend plus les planchers et les poutres craquer, signes révélateurs du progrès des termites et de l’humidité conjugués, on perçoit à peine les craquements de ses articulations, annonciateurs sournois de l’arthrose qui paralysera le vieillard, et un jour survient le cataclysme : le distrait cacochyme est brutalement enseveli dans l’effondrement de sa maison. Il ne reste plus à ses descendants éplorés, si du moins il en a et s’ils ne sont pas soulagés de sa disparition, qu’à procéder aux rites censés calmer la colère des morts, de tous les morts, contre les vivants.

Telle est la conclusion la plus commune des lettrés qui se penchent sur les années alentour de 1885 dans l’Empire du

Milieu.

Apparemment, il ne se passait rien qui menaçât le trône du Dragon. Pas de révolte massive ou révélatrice dans les provinces, pas d'agression nouvelle de l'Occident contre les pays vassaux. Rien ne compromettait le pouvoir de l'impératrice douairière Tseu-hi.

Et pourtant… Une constatation s'imposait: le pilier central de l'antique royaume, Sa Majesté Kuang-hsu, était bien fragile. Physiquement d'abord : gracile, torse étroit, relativement petit pour un Mandchou avec son mètre soixante-trois, il souffrait des poumons. Les médecins de la Cour, puis les occidentaux, avaient diagnostiqué qui une bronchite chronique, qui un emphysème : autant dire que la tuberculose l'attendait à quelques années de là. Il avait quinze ans en 1887, mais il en paraissait douze. Sa voix se ressentait de son manque de souffle : fluette et susurrante, c'était plutôt celle qu'on imaginerait à un écureuil. Un écureuil bègue, bien entendu.

Les exercices militaires n'y avaient rien fait. Quand il les avait terminés, d'ailleurs, et comme Jung Lu l'avait remarqué, la fatigue le contraignait à s'allonger, haletant, le regard vague, avant que le sommeil l'enveloppât.

Quant à sa vertu, elle devait au moins autant à ce qu'il appelait son « infirmité» qu'à sa rigueur morale. On ne l'imaginait guère courant les venelles de Pékin pour satisfaire sa lubricité ou des accès de priapisme. Ah, il n'était certes pas, aux yeux de Tseu-hi, de la souche des Jung Lu !

Intellectuellement éveillé, sérieux, il se laissait pourtant aller à des insolences espiègles, comme la fois où, se présentant à Tseu-hi devant l'autel du temple du Ciel pour les sacrifices annuels aux divinités tutélaires, il avait claqué des talons, à la façon des militaires occidentaux. L'impératrice s'en était sentie gravement offensée.

En dépit de son apparente maturité, Kuang-hsu se laissait aller à des crises de rage spectaculaires, que seul son

premier tuteur Weng Tung-ho parvenait à maîtriser. D’où la méfiance de Tseu-hi à l’égard de ce dernier: d’où venait donc la confiance que lui témoignait le futur empereur?

Quand il atteignit ses quinze ans, donc, âge auquel il devait se marier et accéder au trône, peu de gens s’étonnèrent vraiment que l’impératrice choisît de reculer de deux ans l’entrée du garçon dans sa vie d’adulte. D’ailleurs, son propre père, Chun, avait convenu que le garçon n’était pas encore assez mûr pour le trône qui, à l’entendre, était un chaudron où l’on ne devait faire cuire que de la venaison convenablement faisandée.

Bref, le vrai pilier de la dynastie restait Tseu-hi.

*

Et elle, qu’était-elle?

À cinquante ans passés, elle ne pouvait plus guère se prévaloir du principal atout qui l’avait portée là où elle était: la joliesse. Le cou s’était empâté et un double menton suivrait probablement celui qui se dessinait déjà quand elle penchait la tête. Les oreilles s’étaient allongées et le teint jadis clair virait de plus en plus au bistre, guère prisé à la Cour. Bien que l’étiquette interdît aux veuves l’usage de fards, elle l’égalisait avec des cosmétiques de sa façon, peu suspects d’empoisonner le foie, après s’être massé le visage avec une lotion à base de glycérine et de chèvrefeuille. Quant au blanc des yeux, il portait encore les marques de la longue crise de cet organe qui avait indisposé l’impératrice de l’Ouest des années auparavant: il était jaune. Les deux plis qui descendaient des ailes du nez se creusaient de part et d’autre des commissures des lèvres et commençaient à justifier le surnom que l’impertinent Grand Eunuque Li avait donné à sa maîtresse: « le vieux Bouddha». La touche centrale de rouge sur les lèvres n’y changeait rien.

Voilà pour le visage.

Le corps, lui, avait encore plus durement accusé les années d'oisiveté alternant les alarmes et les excès: les seins jadis pleins et ronds s'affaissaient sur l'abdomen et celui-ci, que l'insolence des *Fa-guo-ren* aurait qualifié de bide, se plissait et se ridait au-dessus et au-dessous du nombril. Quant à l'effet de sa potion précieuse, des perles réduites en poudre qu'elle ingurgitait une fois tous les dix jours, il demeurait mystérieux. Un physiologiste du XXe siècle aurait postulé qu'elle y trouvait un supplément de calcium.

Peut-être Jung Lu était-il chanceux, ses ébats avec celle qui avait été jadis la Fille-Orchidée se déroulant dans une pénombre épaisse. Ou peut-être fermait-il les yeux.

La séduction du corps avait cédé la place à celle du pouvoir, qui pouvait être conservée longtemps grâce à l'intelligence et à la volonté. De celle-ci, elle possédait d'inépuisables réserves. Quant à l'intelligence, la sagesse enseigne qu'elle consiste à rechercher les causes de toutes choses. Mais, au fur et à mesure que les années passaient, Tseu-hi s'efforçait au contraire de nier celles des causes qui lui déplaisaient. Ce pilier-là était décidément tordu.

Pas si tordu néanmoins qu'un soir, il ne se laissât raboter.

Tseu-hi venait de faire part à Jung Lu de ses soupçons sur le télégraphe. Au défi de toute prudence, il s'indigna et eut même l'audace de la tancer pour s'être laissé influencer par Tun. S'étant lui-même fait expliquer les mystères du *ti-li-glashi*, il était décidé à équiper le palais d'une station émettrice-réceptrice et à former des clercs au maniement de ce système. Il parvint à faire changer l'impératrice d'avis.

Il y allait de la santé de l'Empire !

— Fais quand même vérifier que le lieu où tu installeras cette invention ne contrarie pas les *feng shui*, ordonna Tseu-hi.

28

Le somptueux mariage de la carpe et du lapin

Depuis Kung, tout le monde dans la Cité interdite était convenu que l'Empire devait renforcer non seulement ses armées, mais également sa flotte. Le prince Chun était maintenant censé y pourvoir, en sa qualité supplémentaire de chef du Conseil de l'Amirauté. Il acheta bien des navires aux Anglais et aux Allemands, pour protéger les trois grands ports d'accès à la région de Pékin – Port-Arthur, Weihaiwei et Taku –, de beaux navires à vapeur, cuirassés et équipés de formidables canons et de redoutables mitrailleuses. De *ti-li-glashi* aussi. L'ennui était qu'il n'en avait pas acheté assez et qu'il n'avait formé aucun personnel pour manier ces machines.

La raison en était qu'il satisfaisait à la nostalgie de Tseu-hi.

L'impératrice ne se guérissait pas du chagrin d'avoir perdu le Grand Jardin. Elle y avait fait plusieurs visites et, à chacune d'entre elles, avait trouvé de nouvelles raisons de reconstruire ce domaine enchanté et riche de souvenirs. S'il était vrai que le Pavillon des Précieux Nuages, le Temple de Bronze et le pont de la Guirlande de Jade fussent les seuls réellement épargnés par les saccages des Barbares, plusieurs autres bâtiments avaient moins souffert des déprédations qu'on le pensait. Celui-ci était noirci par la fumée, et plusieurs de ses tuiles faîtières manquaient, mais il méritait une restauration. Celui-là, bien qu'éventré, avait conservé ses murs de porcelaine; si l'on remplaçait quelques poutres, il pouvait très bien retrouver son éclat

d’antan. La végétation avait triomphé de la fureur humaine : les cyprès, les thuyas, les magnolias étendaient toujours leurs ombrages sur des parterres où les fleurs s’épanouissaient au travers des débris calcinés.

Tong-zhi avait pensé les restaurer, mais à l’époque, Tseu-hi et Tseu-an avaient interprété ce projet comme l’intention de les expédier dans un lieu de retraite afin de se débarrasser d’elles. Depuis lors, Tseu-hi avait changé d’avis.

Elle balançait entre plusieurs noms nouveaux que l’on pourrait donner à ces lieux, et caressait en particulier celui de Jardin pour l’Épanouissement de la Vieillesse Harmonieuse: *I Ho Yuan*. Elle assurait que la reconstruction du Grand Jardin était le désir de l’empereur. Celui-ci aurait ainsi sacrifié à la tradition fondée par ses prédécesseurs K’ang-hsi et K’ien-long, qui avaient offert à leurs mères des lieux de retraite élégiaques.

Un édit était effectivement paru au nom de Kuang-hsu, selon lequel il lui était revenu en mémoire qu’un palais existait dans le Grand Jardin et qu’il n’avait besoin que de quelques réparations pour être transformé en lieu de repos et de délices. Mais tout le monde savait que Tseu-hi avait dicté le texte.

Comme le bon ton traditionnel l’exigeait, elle avait fait des mines et feint de refuser un aussi beau cadeau :

> *Le désir de l’empereur de restaurer le palais de l’ouest est inspiré par le louable souci de mon bien-être, et pour cette raison je ne saurais opposer un refus brutal à un désir si généreux…*

Comme on avait fait observer à Tseu-hi que le pays avait plus besoin de navires de guerre que d’un jardin enchanteur pour les retraitées impériales, elle rétorqua dans le même

texte que les fonds amassés par le Conseil des revenus grâce à une politique d'économie demeureraient intacts, et que la réfection du Grand Jardin était assurée par des surplus. C'était un demi-mensonge. Une partie de l'argent de la restauration était prélevée sur le budget de l'Amirauté : quelque trente mille taëls, une miette par rapport aux budgets de célébration du Nouvel An, des Grands Anniversaires ou des funérailles de princes. Mais on en jasa évidemment beaucoup.

La vérité était plus nuancée, et certains soupçonnaient que si Kuang-hsu avait acquiescé au projet de sa tante, c'était dans l'espoir qu'elle prît du champ autant que la clé des champs. Ainsi serait-il dispensé de l'obligation protocolaire et souvent pesante de lui rendre visite au moins une fois tous les cinq jours.

*

Tseu-hi prit cette clé dès les premiers beaux jours. Même s'il n'avait pas retrouvé sa pleine splendeur d'antan, le Grand Jardin était désormais digne des fastes impériaux. Et dans le calme précaire qui suivait les soubresauts de la deuxième succession au trône, elle pouvait cultiver l'illusion que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elle allait donc avec sa Cour dans l'un des palais du lac Kun Ming et donnait des parties de campagne mémorables. Un jour, par exemple, elle décidait d'aller pique-niquer sur le mont des Dix Mille Ans, comme autrefois. Elle gravissait les escaliers de marbre menant au sommet et s'installait sur la dernière terrasse. Là, des cuisiniers équipés de réchauds portatifs lui préparaient ses plats favoris (ou réchauffaient des plats de la veille ou de l'avant-veille). Pendant que des musiciens jouaient un air antique, elle grappillait dans les plats et les bols en échangeant des banalités avec ses

dames de Cour et en contemplant le paysage, surtout cette Tour de l'Encens d'Été du Bouddha, qu'elle avait fait réparer à grands frais.

Un autre jour, elle décidait de faire un grand tour sur le bateau de Marbre, ruineux aviso à roues inspiré de ceux du Mississippi – mais elle l'ignorait – à la proue de marbre et sommé d'un extravagant pavillon à deux étages. Des esprits malveillants prétendaient que c'était un navire enlevé à la marine et transformé en folie flottante. Mais on peut être ignorant autant que malveillant : le navire avait été construit pour l'empereur K'ien-long un siècle auparavant et n'aurait en aucun cas pu servir de navire de guerre.

Elle dispensait également ses soins à sa serre de plantes rares et surveillait d'un œil attentif la croissance d'un arbrisseau que Robert Hart lui avait fait envoyer de Shanghai avec une explication détaillée. C'était un mancenillier dont l'aspect innocent ne trompait que les profanes : les fruits qu'il produisait à l'été et qui ressemblaient à s'y méprendre à des pommes contenaient un poison violent. Le cadeau enchanta Tseu-hi.

Bref, le Dragon s'était laissé griser aussi profondément par les vapeurs de l'encens que les débardeurs du port de Canton par les fumées de l'opium quand ils avaient fini leur harassant labeur.

Il n'allait quand même pas prêter l'oreille aux esprits chagrins qui grommelaient dans les antichambres ! Des fâcheux, esprits critiques et ambitieux déçus, il y en avait eu de tout temps. L'Empire existait toujours. Si l'on respectait les rites, il survivrait éternellement. Et le luxe et le plaisir, apanages du pouvoir, dérouleraient leurs voluptueuses banderoles dans le ciel.

*

Dans la fabuleuse retraite du Grand Jardin restauré, l’un des seuls problèmes que pouvait entrevoir Tseu-hi était l’avenir du trône. C’est-à-dire le règne prochain de Kuang-hsu.

Force était d’en convenir: à quinze ans, le garçon était inachevé, moralement et physiquement. Qu’importait! Une fois coulé dans le moule de son rôle, cela n’aurait pas de conséquences : les rites, le protocole et la sagesse de Confucius agiraient pour lui et combleraient les failles. D’ailleurs, elle serait présente, elle, l’incarnation du Dragon.

L’importance d’un individu était dérisoire : seule comptait l’observance du rôle. Du moins Tseu-hi en était-elle convaincue.

L’image parasite de Tong-zhi flotta un moment dans l’air, comme un spectre chargé de reproches. Mais ces reproches retombaient tous sur lui: il n’avait pas su tenir sa place. Elle l’avait donc éliminé.

Ce qu’il convenait de préparer, c’était d’abord le mariage, que les astrologues fixèrent au 26 février 1889, date la plus propice au bonheur de l’Empire – juste à l’entrée dans l’année du Bœuf, animal violent en dépit de ses qualités présumées. Il était exclu que le couple impérial pût jamais faire front contre les volontés du Dragon. Tseu-hi avait eu le temps de mûrir son projet depuis 1887.

Elle voulait une impératrice malléable, surtout selon ses *desiderata*. Son choix tomba sur sa propre nièce, la fille de ce frère qu’elle avait jadis installé à Pékin et qui avait, grâce à des pistons évidents, accédé au rang de lieutenant général adjoint: Kuei-hsiang, anobli au rang de Seigneur de Chow. À aucun moment ne l’effleura l’incongruité de marier son neveu à sa nièce. La génétique n’était alors qu’une science balbutiante flairée par un moine européen, Gregor Mendel, mais l’expérience avait enseigné, même à ceux qui n’en auraient eu cure, que les mariages entre cousins du premier degré n’étaient pas recommandés. De toute façon, et que cela fût bien clair, Tseu-hi n’entendait pas offrir à

l'empereur une épouse et moins encore une compagne de délices, mais une impératrice. Outre qu'elle lui garantirait le pouvoir pendant de longues années, une telle union renforcerait le clan des Yehenara.

Les mines perplexes des Grands Conseillers et des censeurs n'émurent pas l'impératrice. Elle était la sagesse incarnée et avait pris sa décision: sa nièce siégerait sur le trône comme impératrice Lung-ju. Presque l'anagramme de Jung Lu : un heureux présage.

Ce n'était guère par le charme que s'imposait la promise. Elle tenait plus de la pécore mal dégrossie que de la nymphe nocturne, et toute personne d'expérience aurait prévu qu'avant la ménopause, elle aurait viré à la maritorne. Maigre comme une rame à pois, affligée de dents supérieures proéminentes qui lui prêtaient une ressemblance avec un lapin, elle n'était pas, de surcroît, une jeunesse : elle avait trois ans de plus que son futur époux. Mais, étant donné le maigre équipement génital du marié, les considérations esthétiques n'étaient pas de mise.

Non, Lung-ju s'imposait par le caractère, obstiné sinon têtu, buté, voire obtus, que sa tante lui avait recommandé de cultiver. Et vu que celle-ci était la bienfaitrice qui la propulsait au rang suprême de l'Empire, elle n'était certes pas disposée à lui refuser quoi que ce fût, surtout pas d'être tête de mule face à son époux.

Par la même occasion, Tseu-hi choisit les concubines de l'empereur. Des Mandchoues, évidemment. Elles appartenaient au clan des Tatala et avaient été recommandées par le premier tuteur de l'empereur, Weng Tung-ho. Les deux premières étaient des sœurs, aussi dissemblables que possible, sauf par leurs noms, Chen Fei, « Concubine perle», et Chin Fei, « Concubine brillante ». La première était jolie, avenante et vive, la seconde, boulotte et morne. Le calcul de Tseu-hi était que, si les instincts génésiques de Kuang-hsu venaient à se réveiller, Chen Fei saurait les entretenir… et que le jeune homme n'ayant

guère une grande expérience des femmes, Chin Fei ne l’intimiderait pas.

*

Mais le Dragon perdait la main.

Kuang-hsu aperçut une fois sa promise et décida qu’il ne voulait pas en entendre parler. Lung-ju elle-même tempêta: elle n’épouserait pas ce malgracieux ! Les vociférations jaillirent de part et d’autre.

Chun, qui se faisait vieux, raisonna son fils : tout avait été annoncé. Kuang-hsu voulait-il faire perdre la face à tout le monde en refusant sa promise ?

Les futurs mariés se plièrent donc à la volonté impériale et au protocole, mais refusèrent obstinément de se voir avant la cérémonie. Qu’en serait-il après? Ce fut alors que l’obsession dynastique de Tseu-hi et la conviction d’incarner le pouvoir tuèrent définitivement en elle la Fille-Orchidée. L’indifférence aux sentiments des individus n’avait pas seulement durci son cœur jusqu’au point d’inhumanité : elle l’avait aveuglée jusqu’à la sottise. L’héritier qu’elle avait choisi était déjà un infirme ; le mariage qu’elle lui imposait compromettait l’avenir.

Son isolement progressif et son retranchement dans la préservation du trône Qing à son avantage exclusif l’avaient murée vivante dans un tombeau.

Pour elle, les cérémonies du mariage devaient revêtir une splendeur affirmant le triomphe de ce trône sur toute réalité. Les frais seraient énormes. Elle décida de les faire assumer par des « dons volontaires», en bon chinois des extorsions de fonds à tous ceux qui en avaient les moyens. Nul ne voulant encourir la rancune du Dragon, les « cadeaux» affluèrent de toutes les provinces.

Ils étaient enregistrés par le Grand Eunuque Li. Les inscriptions furent pour le moins inexactes. Ce n'était pas la première fois, et quand, bien des années plus tard, cet intendant suprême rendit l'âme et qu'on établit sa fortune, il apparut qu'il était l'un des hommes, pour ainsi dire, les plus riches d'Asie et peut-être du monde. Sa fortune s'élevait à plus de deux millions de livres sterling.

Ce 26 février aurait lieu le transfert de la future impératrice Lung-ju de la maison de ses parents, dans la cité tartare, à la Cité interdite. Un formidable cortège de cavaliers armés encadrant une litière aussi grande qu'un navire, tendue de rideaux jaunes et flanquée d'une trentaine d'eunuques en robes brodées, sortit de la Cité interdite. Le parcours était recouvert de sable jaune. En tête se trouvaient les litières de l'impératrice, du père du marié et de divers dignitaires de la Cour: ils allaient chercher la promise. Quand elle fut installée et que le cortège s'ébranla de nouveau, des fanfares éclatèrent.

Presque aucun habitant de Pékin, et bien sûr presque aucun membre du corps diplomatique, ne vit rien: d'immenses et épaisses tentures bleues avaient été tendues sur toutes les maisons le long du parcours. Tous les volets avaient été fermés depuis la veille, car un spectacle aussi auguste n'était pas pour les yeux des « imbéciles». Cependant, quelques malins avaient repéré des interstices entre les tentures, et les espions des légations s'empressèrent de prévenir celles-ci que des postes d'observation clandestins seraient disponibles, moyennant rémunération.

En réalité, le secret du défilé n'était qu'une vieille ruse mandchoue pour entretenir le mystère qui devait envelopper la vie de la famille impériale. Les autorités savaient que ses tentures comporteraient des failles : elles les ménagèrent.

Ce fut ainsi qu'un secrétaire de la légation de France se retrouva accroupi sur le toit d'une maison de la cité tartare,

en compagnie d’un autre curieux, un Mongol celui-là, et d’un interprète.

— Quel est ce signe brodé sur les rideaux? demanda-t-il à ce dernier en relevant le col de sa pelisse, car il gelait à pierre fendre.

— C’est le signe *fu*, monsieur. Il signifie « bonheur». Ici, il est dédoublé pour symboliser la fidélité conjugale.

Dans le tintamarre qui montait jusqu’à eux, ces indiscrets observèrent les cohortes de musiciens et de chanteurs en robes rouges brodées qui précédaient et suivaient les porteurs du Livre du Sceau de la mariée. Puis des porteurs brandissant quelques-uns des cadeaux les plus éclatants. Autour d’eux, des nuées de célébrants agitaient d’énormes lanternes, des bannières à l’image du Dragon et du Phénix enlacés.

Puis cette manifestation serpentine disparut dans la Cité interdite. Ce fut là que l’on maria la Carpe et le Lapin, comme disaient les *Fa-guo-ren*.

Le soir, des feux d’artifice embrasèrent le ciel bas et des pétards assourdirent les Pékinois.

Perché sur ses cothurnes, le visage plâtré par les fards, l’œil jaune et noir pétillant de satisfaction, le Vieux Bouddha rayonnait, comme si c’étaient ses propres noces.

29

Les Nains malfaisants interrompent la Fête

Sept jours après son mariage, le 4 mars 1889, Kuang-hsu fut intronisé. Il avait dix-sept ans.

Le même jour, Tseu-hi renonçait officiellement à la régence. Elle avait gouverné la Chine *de facto* pendant vingt-huit ans. Elle avait accompli son devoir et, de son propre point de vue, mené l’Empire à bon port.

Une décision aussi importante ne pouvait qu’être consacrée par des édits rendant hommage à ceux qui l’avaient aidée dans son auguste tâche, les uns vivants, les autres morts. Elle ne s’oublia pas et se décerna le Rang ancestral de Première Classe du Premier Ordre pour Trois Générations, qui ébaubit les légations et les étrangers, de plus en plus nombreux dans le pays.

Elle en récompensa plus d’un, mais le plus comblé fut indéniablement Robert Hart, qu’elle n’avait jamais rencontré, mais dont d’innombrables rapports lui avaient certifié qu’il était son preux chevalier. Le contrôleur général des douanes fut élevé au rang de mandarin. La vieille garde se récria : comment, le Dragon reniait son aversion pour les Barbares? Bah, rétorquèrent les blasés, on avait bien donné la veste jaune à Gordon ! La légation de Grande-Bretagne fit fête au lauréat.

Tseu-hi avait alors cinquante-quatre ans. Elle endossa le personnage de la vieille dame un peu austère et bienveillante, la matrone qui consent gracieusement à céder la place aux jeunes générations. Elle se retira évidemment au Grand Jardin, suivie de ses eunuques, de

ses dames d'honneur et de ses pékinois. Là, elle se livra à sa passion ancienne pour l'horticulture et se mêla souvent de cuisine. Au cours des mois, elle inventa des confitures, des fritures de fleurs de magnolia et de lotus, une nouvelle façon de préparer les œufs aux piments et une farce aux nouilles, elle créa le thé à la rose ou au chèvrefeuille… Mais elle restait aussi fidèle à ses plats favoris, notamment le concombre de mer, les lardons frits, les ailerons de requin, les langues de canard cuites à la vapeur, et un champignon particulier, dit « cervelle de singe », qui gonflait dans l'eau. Elle affectionnait entre autres le melon farci au jambon, au poulet et aux pignons de pin, cuit à la vapeur pendant des heures.

L'une de ses dames de Cour, la princesse Te-ling, s'émerveilla dans son journal de l'appétit de Sa Majesté.

Le plus clair de ses journées se passait en promenades dans les jardins, précédée par des musiciens. Le chenil de ses pékinois ayant été reconstitué, elle était aussi accompagnée de ces chiens de Fô vivants qui papillonnaient auprès d'elle et pourchassaient parfois les oiseaux, à l'exception des paons qui leur avaient à deux ou trois reprises enseigné le respect. Elle allait ainsi par les sentiers anciens, puisant de temps à autre dans le sac de friandises pendu à son poignet.

Elle n'avait rien perdu de son impétuosité ni de ses manières cavalières. Comme autrefois, elle frappait dans ses mains et interpellait son monde :

— Quelqu'un veut-il pisser?

La proposition même éveillait le désir, ne fût-ce que pour satisfaire l'impératrice. Aussitôt accouraient des eunuques porteurs de pots de chambre, et ses dames s'écartaient dans les bocages pour s'y accroupir.

Mais surtout, dans sa retraite, l'impératrice donna libre cours à son amour du théâtre. Chaque semaine, un spectacle se tenait au Grand Jardin. Tseu-hi daignait même s'intéresser aux drames d'auteurs contemporains. Comme

autrefois, elle tenait des rôles dans les drames antiques. À la fin, elle fit construire un théâtre sur la berge du lac Kun Ming.

Les Palais de la Mer, sur les trois lacs à l'ouest de Pékin, bénéficièrent aussi de ses attentions, notamment ceux de la grande Mer du Nord (il y avait une Mer du Centre et une autre du Sud). Installée dans celui des bâtiments qui avait retenu sa faveur, le Palais de la Douce Rosée, celui de la Splendeur Pétillante ou bien au Pavillon des Voiles lointaines, elle veillait à l'entretien des jardins, au fumage des azalées et au repiquage des lotus par les eunuques jardiniers qui barbotaient dans l'eau. Puis, à l'ombre des cyprès, des jujubiers et des magnolias, dans les buissons de genévriers et de thuyas, elle peignait.

La nature l'apaisait.

*

Aux Palais de la Mer ou bien au Grand Jardin, son rythme de vie était le même, hiver comme été. Elle se levait très tôt, vers six heures, et prenait sa première collation : un bol de millet trempé dans du lait chaud, avec du miel. Puis elle se prêtait à sa toilette avec l'aide de ses servantes. Cela durait une heure.

Quand la journée était finie, elle se retirait pour la nuit, enfilait un pyjama de soie et s'allongeait sur un *k'ang* traditionnel, c'est-à-dire un lit de briques de quelque trois mètres de long sous lequel un feu brûlait toute la nuit quand le temps était frais. Son matelas et ses coussins étaient fourrés de pétales de rose et de feuilles de thé dont les parfums s'exhalaient à chaque mouvement, s'ajoutant à ceux des sachets de jasmin qui pendaient aux rideaux de satin abricot du baldaquin. Une servante dormait sur un autre lit, dans la même pièce.

Ses nuits eussent dû être douces, mais tel n'était pas le cas. L'insomnie tirait souvent l'impératrice douairière hors de son lit. Elle sortait alors pour errer dans les jardins.

La solitude nocturne d'une impératrice de Chine en retraite était comparable à celle d'une prisonnière à vie. Sa vie avait été aussi étroitement entremêlée au pouvoir qu'un lierre à sa treille. Près d'un demi-milliard d'êtres humains avaient dépendu de ses décisions et de ses humeurs. Elle ne régnait plus que sur un petit monde de princesses, de suivantes, de servantes et d'eunuques. Elle ressemblait désormais à ce même lierre quand la treille est tombée.

Jung Lu venait parfois lui rendre visite, et les amants soufflaient sur les braises.

*

Le Grand Eunuque Li peina à croire qu'elle s'était à ce point détachée des affaires de l'Empire. Mais il s'avisa rapidement que certains des eunuques qui se joignaient au petit cortège lors des promenades étaient venus exprès de la Cité interdite pour communiquer des informations à sa maîtresse. Il en reconnut plusieurs qui appartenaient au personnel de la nouvelle impératrice. Tseu-hi gardait donc les ficelles en main, même si elle s'abstenait de les tirer.

Pour le moment, elle n'avait pas de raisons d'intervenir: Kuang-hsu était soumis à la tutelle de son père Chun, et celui-ci avait rappelé son frère Kung au pouvoir, lui confiant une fois de plus le *Tsungli Yamen*. Le vieux tuteur Weng Tung-ho était le principal Grand Conseiller de l'empereur. Celui-ci était en plus ou moins bonnes mains, jugeait-elle, même si elle conservait ses rancunes à l'égard de Kung et de Weng, un ambitieux et une potiche.

Rien d'inquiétant par ailleurs : pas de révoltes dans les provinces, pas de nouvelles agressions des Occidentaux.

Aucune menace ne pesait sur l’Empire.

Tseu-hi savait que les époux impériaux n’avaient pas passé une seule nuit ensemble et que les visites de l’empereur aux concubines avaient été fort brèves. C’était contrariant. Elle ne pouvait voir que le jeune empereur s’ennuyait fermement dans cet appareil administratif démesuré, hermétique et archaïque dans lequel il avait été enfermé comme un écureuil dans une cage. Elle ignorait que, pendant les débats du Conseil, il quittait souvent la salle pour sortir fumer un *cheroot*. Cet Empire-là l’ennuyait : il aspirait à l’ouvrir.

Tenant maintenant les rênes virtuelles de son royaume, il pouvait envisager d’y implanter ces techniques qui le faisaient plus que jamais rêver : l’électricité, les chemins de fer, le système bancaire centralisé. Dès les premiers jours de son règne, il avait fait installer au palais des téléphones entre sa chambre et divers services.

Pourtant, il était tenu de pratiquer des rites millénaires auxquels un esprit moderne ne pouvait croire. Ainsi, quand une sécheresse sans précédent s’étendit sur le nord de l’Empire, à l’été 1890, lui et la Cour furent tenus, sur les instances des Grands Conseillers, de faire des prières aux mânes de Huang Di, l’empereur Jaune, maître de la Pluie, afin qu’il envoyât les nuages bienfaisants. Les prières furent sans doute trop efficaces, ou bien les mânes de Huang Di étaient-elles facétieuses, car des pluies torrentielles s’abattirent sur le pays. « Nous avons des lacs dans les villes, des rivières dans les rues, des piscines dans les cours et des douches dans toutes les chambres », écrivit Hart, que sa promotion au rang de mandarin n’avait visiblement pas privé de l’humour traditionnel des Anglais.

*

— Ne vous laissez pas abuser par le calme apparent du pays.

L’honorable mandarin Robert Hart reposa sur le guéridon près de lui son verre de gin à la liqueur de quinquina, additionné d’eau de Seltz – une invention venue des Indes qui faisait aussi merveille en Chine, car elle permettait de tenir la malaria en échec. À la saison des pluies, en effet, les moustiques proliféraient autant que les mouches dans l’Empire du Milieu. Ce breuvage inventé par quelque médecin major inspiré de l’armée des Indes permettait de supporter également l’humidité pernicieuse du *Mysterious East*.

Le ministre de Grande-Bretagne, qui recevait l’illustre Hart à dîner pour faire bénéficier la légation des lumières de ce personnage extraordinaire, Anglais et mandarin de première classe, attendit la suite des prédictions.

— Les Japonais sont décidés à leur enlever la Corée. Ils n’arrêtent pas leurs manigances et, à la fin, ça va s’envenimer. Je prévois une guerre dans les mois à venir. Or, quand elle se déclenchera, c’est tout l’appareil d’État qui sera secoué. Je ne serais pas surpris de voir notre vieille Suzy reprendre du service.

— N’est-elle pas âgée?

— Je dirais plutôt qu’elle n’a pas d’âge. Et son prestige a grandi depuis qu’elle a pris ou feint de prendre sa retraite. Le petit empereur ne fait décidément pas le poids. Il essaie de moderniser le pays, mais il est très en retard sur les Japonais.

Rien n’est plus commun que les pronostics dans les soirées diplomatiques. L’autorité de Hart prêtait certes un poids particulier à ses propos, mais à tout prendre, elle n’était pas très différente de celle des bookmakers aux courses d’Ascot ou aux préférences des parieurs professionnels dans les combats de coqs de la banlieue de Liverpool.

Après tout, ces Asiates étaient des gens trop différents pour qu'on pût leur accorder tant d'importance. Rudyard Kipling, le grand connaisseur de l'Empire britannique, n'avait-il pas résumé l'inutilité des efforts de conciliation dans sa formule fameuse : « *East is East and West is West and never the twain shall meet* »?

Comme les personnels de toutes les légations occidentales à Pékin, celui de la Grande-Bretagne emmagasinait des anecdotes et des souvenirs pittoresques qui lui vaudraient une petite notoriété à son retour à Londres, dans les clubs de Mayfair, l'Adelphi ou le Traveller's. Ils y raconteraient leurs expériences en Chine et, le brandy aidant, les relèveraient de racontars graveleux sur la terrifiante Suzy et les eunuques qui n'en étaient pas.

*

Comme une façade vermoulue qui s'effondre soudain sous l'assaut d'une tempête, la paix factice qui régnait depuis des années entre les deux Empires d'Asie, celui du Milieu et celui du Soleil Levant, se délita en quelques jours.

La question coréenne refit brutalement surface.

Et comme prévu, Tseu-hi reprit du service.

Peu d'observateurs en furent surpris : les manigances fiévreuses des agents chinois et japonais en Corée, tels des termites dans une poutre, le donnaient à prévoir depuis bien des mois. Les agents japonais, des samouraïs déguisés en Coréens, tentaient de fomenter un coup d'État en faveur du Japon. Les agents chinois, sous la protection d'une garnison militaire, essayaient de les neutraliser. Le meneur des agents japonais était un insupportable agitateur coréen à la solde du Japon, Kim Ok-kium, protégé par une société secrète japonaise réunissant des militaires nationalistes et

des rois de la pègre, la confrérie de l'Océan Noir, les Genyôsha.

En mars 1894, les Chinois parvinrent à attirer Kim à Shanghai, sous prétexte d'ouvrir des pourparlers. Là, alors qu'il se croyait en sécurité dans un hôtel appartenant à un Japonais, ils l'abattirent. Les Genyôsha indignés tentèrent de convaincre l'état-major japonais d'envahir le pays. Mais l'état-major renâcla: le gouvernement coréen se rebellerait et cela ne ferait que compliquer la situation. Les Genyôsha décidèrent alors de semer des troubles dans le pays en soulevant la paysannerie coréenne contre son gouvernement. Chinois et Japonais envoyèrent des troupes pour rétablir l'ordre.

Les Japonais jouaient alors le rôle de pyromanes pompiers. Apprenant, le 25 juillet 1894, que des troupes chinoises arrivaient en renfort à bord du vapeur SS *Kowshing*, venant de Port-Arthur, ils dépêchèrent un navire de guerre pour l'intercepter. Le capitaine de celui-ci somma le *Kowshing* de le suivre. Les Chinois refusèrent. Les Japonais tirèrent sur eux. Le navire sombra et, en proie à une crise vengeresse d'une stupéfiante inhumanité, les Japonais mitraillèrent les survivants dans les flots.

C'était un acte de guerre délibéré. Il gela les esprits les plus agiles pendant deux ou trois jours, stupéfia les légations à Pékin et les chancelleries dans le monde.

À la Cité interdite, ni Chun ni Li ne savaient encore qu'un accord secret avait été conclu entre le Japon et la Grande-Bretagne pour que cette dernière n'intervînt pas, preuve flagrante de la préméditation japonaise. Un accord parallèle avait figé les Russes. Quant aux Américains et aux Français, ils n'avaient aucune raison de se mêler d'une affaire qui ne menaçait pas leurs intérêts.

*

Le 27 juillet, un messager de la Cité interdite apporta la nouvelle à Tseu-hi, sous la forme d'un message de Chun, alors qu'elle se trouvait dans son palais de la Mer du Nord. Elle discutait avec ses dames d'honneur des préparatifs de son soixantième anniversaire et des festivités de la célébration. Celle-ci serait sans précédent, comme le budget le laissait prévoir: dix millions de taëls.

Quand elle leva les yeux du message, le monde avait changé de couleur. L'enchantement promis des jardins s'évanouit.

La première qui s'avisa de la nouvelle expression de Tseu-hi fut la princesse Jung Chou, la fille de Kung.

— Majesté…

— Nous rentrons demain à la Cité interdite.

Et au bout d'un temps :

— Je le savais. Les augures l'avaient annoncé.

Le dîner fut morne.

L'effervescence que Tseu-hi découvrit à la Cité interdite était elle-même alarmante. Des gens vociféraient jusque dans les couloirs. Sa première visite fut à l'empereur.

— Mon père a nommé Weng conseiller du trône, déclara Kuang-hsu, d'un ton énervé. Mais cet homme ne connaît strictement rien à la guerre. On aurait aussi bien pu nommer le chef des cuisines à ce poste ! Un jour il dit blanc et le lendemain noir.

Quant à lui, il n'avait pas d'opinion.

Chun semblait débordé et ses propos, assez décousus, ne reflétaient aucun plan de réaction. Tous les trois mots, il vitupérait les Nains – expression consacrée pour désigner les Japonais – mais il n'avait aucune idée de la façon dont l'Empire s'y prendrait pour répliquer à l'attaque dont il venait de faire l'objet. La crise l'avait ramené à sa nature initiale, celle du « Mandchou le plus bête ». Elle se révéla fatale : il mourut une semaine après l'attaque japonaise. Tseu-hi se trouva chargée d'une déplaisante corvée : convaincre l'empereur de prendre l'air chagriné, alors que la

mort de ce père qui lui avait fait l'enfance la plus malheureuse était pour lui un soulagement.

On en revint à la politique.

Sentencieux comme à son ordinaire, Weng résuma pour Tseu-hi l'opinion du Grand Conseil : l'attaque japonaise ayant eu lieu en mer, ce serait à l'Amirauté de décider de la contre-attaque. Le chef réel de l'amirauté étant Li, chef de l'armée du Nord et de la flotte du Nord, et celui-ci étant à Tien-tsin, Tseu-hi n'eut plus aucune information fiable de la journée. Elle décida de convoquer Jung Lu, le seul dont elle pouvait espérer un avis sensé.

Elle s'avisa que l'effervescence avait d'autant plus grandi au fil des heures que la confusion régnait dans les esprits. Deux courants d'opinion déferlaient dans la Cité interdite et s'affrontaient au pied du trône, dans un mascaret d'invectives: celui des nouveaux Chapeaux de fer, menés par les fils de Tun – ce dernier était mort en 1889, mais on eût pensé qu'il s'était plutôt multiplié par huit, du nombre de ses fils, des bellicistes à tous crins menés par un forcené, le prince Tuan –, et celui des modérés, qui rassemblait en fait des indécis, conscients qu'ils ne connaissaient rien à l'art militaire et hostiles à une guerre d'agression hors du territoire national. Ils espéraient à l'évidence une médiation des puissances étrangères qui les délivrerait de ce problème.

Jung Lu se présenta une heure après sa convocation. À sa surprise, il trouva l'empereur assis à côté de l'impératrice douairière. Il se prosterna donc, front contre terre. Kuang-hsu lui ordonna de se relever et de prendre le siège en face de lui.

— J'ai jugé utile que l'empereur t'entende, général. Comment vois-tu la situation? demanda Tseu-hi.

— Dans toute guerre, Majesté, il faut considérer la force d'attaque et la force de défense. Notre force d'attaque est notre flotte. Notre force de défense est l'armée de terre. Notre flotte a fait l'objet de grands éloges. Ses navires sont

modernes: nous en avons acheté vingt-cinq aux meilleurs constructeurs, les Anglais et les Allemands. Mais j'ai entendu dire que la flotte japonaise est nombreuse et puissante. Les combats sur mer seront donc ardus. Le vice-roi Li a envisagé des attaques sur nos côtes. C'est pourquoi il a fait renforcer et moderniser les fortifications de Port-Arthur, de Weihaiwei et de Daren. Nous ne devrions donc pas, en principe, avoir de raisons d'inquiétude.

— Et toi, que penses-tu par-devers toi-même ? demanda Tseu-hi.

Jung Lu parut embarrassé. Un regard en coulisse dériva vers le Grand Eunuque Li, seul témoin de l'entrevue. Tseu-hi pria celui-ci de quitter les lieux.

— Parle, ordonna-t-elle à Jung Lu. Aucun de tes mots ne sortira de cette pièce.

L'empereur se pencha vers le militaire :

— Parle.

— L'audace des Japonais est grande. Ils sont donc assurés de vaincre la flotte du vice-roi. Je crains que nous ne finissions par nous battre sur terre.

— Mais nos navires sont modernes?

— Majesté, trop d'hommes dans ce pays croient qu'ils vivent au siècle dernier. Ce sont aussi les esprits qu'il faut moderniser. Pour manier efficacement des navires modernes, il faut des équipages entraînés. Nous ne les avons pas.

Kuang-hsu abattit sa main sur l'accoudoir du trône si violemment que Tseu-hi sursauta.

— C'est ce que je dis depuis des années !

En tout cas, le Grand Anniversaire était annulé. Les Nains malfaisants avaient interrompu la Fête.

Dans les heures suivantes, Tseu-hi convoqua ses diseurs d'horoscopes, lecteurs de la forme de taches d'huile dans l'eau et autres devins.

30

Le Désastre et la Prisonnière

Kuang-hsu avait été enchanté par sa brève rencontre avec Jung Lu. Il proposa de le nommer chef d'état-major. Tseu-hi informa le général de sa faveur : il la pria de la différer.

— Pourquoi?

— Parce que ce titre ne serait que cela, un titre. Tout le pouvoir est entre les mains de Li. Je risquerais d'entrer en conflit avec lui et j'y perdrais.

Pour Tseu-hi, cela signifiait que Jung Lu prévoyait une défaite mais n'osait pas le dire tout haut.

— Les fortifications de nos ports ont été faites par d'excellents ingénieurs étrangers. Mais les canons qui les défendent risquent d'être vite muets. Les arsenaux sont presque vides.

— Pourquoi?

— Je l'ignore.

— Ne peut-on commander tout de suite des munitions ?

— Il faut plusieurs semaines pour qu'elles arrivent et le conflit peut éclater d'un jour à l'autre.

Le mois d'août s'écoula dans l'ordinaire canicule, et rien ne sembla pouvoir tenir en échec les essaims de mouches qui assaillaient la capitale. Mais Tseu-hi ne quitta la Cité interdite que peu de fois, en compagnie de Kuang-hsu, et seulement pour se rendre aux lacs, à brève distance.

Certains se prirent à espérer que la menace de guerre avorterait et que les deux Empires en resteraient à l'incident du *Kowshing*. Mais, dans l'après-midi du 17 septembre, l'escadre chinoise croisant en baie de Corée, à l'embouchure du fleuve Yalou, engagea le combat avec

l’escadre japonaise : la moitié de ses navires furent détruits. Les Japonais ne subirent que peu de dommages.

Les nouvelles parvinrent à Pékin dans la soirée, par le télégraphe jadis honni. Tseu-hi en fut comme pétrifiée. Kuang-hsu entra dans une colère effroyable. Le lendemain matin, il exigea en tempêtant que le vice-roi Li fût démis de toutes ses fonctions. C’était plus qu’une colère : une crise. Tseu-hi, qui avait appris le sang-froid de Jung Lu, la laissa passer.

— Li reste le militaire le plus puissant du pays. S’il part, ce sera le chaos. Et il pourrait devenir un ennemi.

— Tu veux le laisser impuni?

— Non, nous allons lui adresser une semonce.

Un édit impérial retira au vice-roi la veste de soie jaune et la Plume de Paon à Deux Yeux, insignes de son rang. Cuisante punition pour son amour-propre, mais pas pour son pouvoir.

L’impératrice douairière et l’empereur s’étaient rangés à l’avis de Jung Lu. Mieux valait ne pas ajouter aux turbulences de l’Empire.

*

Cela ne remédiait pas à la situation. Bien au contraire. Dans les jours qui suivirent, les informations affluèrent sur les combats. D’abord, l’amiral Ting Ju-chang, qui commandait la flotte, était un officier de cavalerie qui n’avait jamais mis les pieds sur un navire de guerre ; il ne prétendait même pas à une quelconque compétence de marin et ne s’était trouvé à ce poste qu’à la suite d’une sombre querelle sur les idéogrammes que la bureaucratie avait attribués à lui-même et au capitaine Lang, un Anglais chargé d’entraîner les officiers. Ting estimait que la préséance lui revenait et il avait froidement limogé

l'Anglais, le seul qui eût pu limiter le désastre, faute de le prévenir. Le sens hiérarchique, autant dire la vanité, avait prévalu sur le devoir militaire.

Ensuite, les magnifiques canons des magnifiques navires anglais et allemands n'avaient quasiment pas tiré sur l'ennemi. La raison en était consternante : quand elles n'étaient tout bonnement pas insuffisantes, les munitions embarquées sur les navires étaient de mauvaise qualité. Par qui avaient-elles été fournies? Par des affidés de Li, qui n'avaient pas pu s'abstenir de prélever leur dîme sur les budgets militaires en achetant à bas prix des munitions avariées, pour empocher la différence.

Enfin, certains des navires qui avaient survécu à l'affrontement ne le devaient pas à leur bravoure, mais à la fuite. La honte se joignit donc à l'humiliation de la défaite, et les colères de l'empereur se multiplièrent au rythme des indiscrétions.

Les nouveaux Chapeaux de fer partirent à l'assaut du trône, pour obtenir enfin la destitution de Li. Mais les chefs qu'ils voulaient imposer ne valaient pas mieux que ceux qui étaient en place. Élevés dans l'esprit de chevalerie d'époques révolues, ils ignoraient totalement celui de discipline qui devait régner dans un État et une armée modernes. Ils avaient beau être jeunes et ardents, ils étaient entièrement archaïques, comme l'avait jugé Jung Lu.

Tseu-hi tint bon contre leurs récriminations et obtint de Kuang-hsu l'engagement qu'il ne prendrait pas de décision irréfléchie. Elle avait retenu les derniers propos de Jung Lu:

— Cette guerre était inévitable, le Japon était décidé à nous attaquer et, pour le repousser, il aurait fallu accomplir une modernisation au-dessus de nos capacités. Il faut maintenant éviter d'aggraver la guerre à l'extérieur par une autre à l'intérieur. L'agitation qui règne à Pékin pourrait encourager les têtes brûlées, comme les fils de Tun, à attaquer le trône.

Tseu-hi le comprit. Elle ne connaissait rien à l’art militaire, mais la politique était son métier. Le 1er octobre, elle fit, par l’entremise de l’empereur, rappeler de sa retraite Kung, artisan de l’ancienne stabilité et protecteur de Li.

La recette aurait dû être bonne. Hélas, elle était périmée. Non seulement Kung, vieilli, avait perdu, à force de renvois et de rappels, une bonne part de son prestige, mais il s’était aigri. Dès son retour en poste, il commença par se venger de ses anciens ennemis.

*

Il eut une idée saugrenue : faire défendre l’Empire par des mercenaires. Il en convainquit l’empereur qui convoqua l’ingénieur en chef allemand ayant réalisé les fortifications de Port-Arthur, Constantin von Hanneken. Un projet fut monté : deux mille cinq cents officiers allemands commanderaient une armée impériale de cent mille hommes.

Les Chapeaux de fer s’insurgèrent. Quoi? On allait assujettir les Mandchous à des officiers étrangers? Pourquoi? N’avait-on pas d’officiers impériaux compétents? Ils montèrent une cabale, une de plus, et le projet fut abandonné.

Kuang-hsu convoqua alors ses généraux et, au comble de la tension nerveuse, les prévint que lorsque les combats auraient commencé sur terre, ceux qui ne seraient pas vainqueurs seraient exécutés.

— Ce n’était pas vraiment ce qu’il aurait fallu leur dire en ce moment, observa Jung Lu.

— J’ai les plus grandes peines à le contrôler, admit Tseu-hi.

Depuis que son père Chun était mort, Kuang-hsu se laissait aller à ses écarts d’humeur encore plus souvent

qu'auparavant.

Pendant que ces péripéties agitaient la Cité interdite, les Japonais poursuivaient leur offensive. Le 12 novembre, ils attaquèrent Port-Arthur, que Li avait proclamé imprenable, et l'emportèrent. Le moral dans la Cité interdite tomba de plusieurs crans. Personne ne dormit plus beaucoup.

— Que faire? demanda Tseu-hi à Jung Lu.

— Ne te l'avais-je pas dit? Je crains que nous ne finissions par nous battre sur les côtes.

Quelques jours plus tard, les Japonais s'emparèrent de Weihaiwei et, pis que tout, l'amiral japonais braqua les canons des forts sur les navires chinois à l'ancre, détruisant ainsi ce qui restait de la flotte. L'amiral chinois, en fait l'officier de cavalerie Ting Ju-chang, le crétin arrogant qui avait causé la perte de la flotte, se suicida. Ses officiers supérieurs l'imitèrent.

À la Cité interdite, l'affolement le disputa au désespoir. Après les T'ai-p'ing, après les Barbares, risquait-on d'être envahis par les Nains? Les Barbares ne cessaient d'arracher des plumes au Phénix et des écailles au Dragon. Tandis que les palanquins de fonctionnaires et dignitaires couraient d'un palais l'autre et que les eunuques blêmes tremblaient comme des peupliers sous l'orage, Tseu-hi et l'empereur tenaient conseil avec Jung Lu. Il détenait désormais un poste officiel: commandant de l'armée des Gardes impériaux, responsable de la sécurité de la capitale et chef de la gendarmerie de la ville.

— Et maintenant? demanda Tseu-hi.

— Je ne crois pas que les Japonais marcheront sur Pékin. Ils ont obtenu ce qu'ils voulaient : la Corée et la péninsule de Liaotung. S'ils prenaient plus de risques, ils pourraient tout perdre.

Elle le considéra de son œil de pie : il restait son seul recours moral et mental. Elle eût voulu l'avoir sans cesse à ses côtés. Mais elle était d'autant plus contrainte à la discrétion qu'il était désormais un visiteur familier du palais

impérial: Kuang-hsu aussi demandait souvent à le consulter. Il était le cerveau militaire du trône.

L'empereur, défait, livide, gardait la tête basse.

— J'espère que tu auras raison, articula-t-il.

Ce fut bien le cas, une fois de plus : les Japonais s'arrêtèrent aux côtes. Ils avaient gagné la guerre. Restait pour la Chine à signer la paix. Kung consulta les légations, trop heureuses de s'entremettre. Mais le Japon voulait établir le traité avec le seul homme fort de l'Empire, Li. Kuang-hsu déchargea donc ce dernier de son titre de vice-roi du Chihli pour lui substituer celui de plénipotentiaire.

Le 19 mars 1895, Li débarqua à Shimonoseki, au Japon, pour ses pourparlers avec le Premier ministre Itô, qu'il connaissait déjà. Il y allait comme un bouc émissaire au sacrifice, sachant qu'à son retour, tenu pour le responsable de la défaite, puis de l'humiliation de son pays, il serait probablement mis en demeure de se suicider. Avant de partir, il avait pris ses dispositions et réparti ses biens entre les siens… s'ils parvenaient à en prendre possession.

L'inattendu advint. Au cinquième jour de sa visite, un agité de la bande des Genyôsha lui tira un coup de feu au visage. Li ne souffrit que d'une éraflure de la joue gauche. Mais ce fanatique lui avait sauvé la vie et la mise : de bouc émissaire, Li devint un agneau sacrificiel, puis un héros. L'attentat causa une émotion internationale; le Japon y perdit des plumes. Les grandes puissances s'indignèrent de ses revendications outrancières et le ministre Itô réduisit ses exigences. Son pays s'en tirait toutefois avantageusement: il obtenait Formose, l'archipel des Pescadores, la presqu'île de Liaotung, l'accès à six ports chinois et deux cents millions de taëls d'indemnités, ainsi que l'occupation du port de Weihaiwei jusqu'au paiement complet de cette somme. De plus, la Chine renonçait à sa suzeraineté sur la Corée, devenue « indépendante», c'est-à-dire sous la coupe du Japon.

À Pékin, ce fut un jour de deuil.

On y fit cependant grand cas de ce que l’impératrice douairière Tseu-hi – sur les conseils de Jung Lu – eut fait expédier à Li des pansements de sa façon.

Dans le désarroi général, peu de gens prêtèrent attention à la nomination du général Jung Lu comme chef de l’état-major.

*

La défaite chinoise fit une victime de choix: l’empereur lui-même. Dès le retour de Li, il sombra dans une dépression de plus en plus profonde, entrecoupée d’accès de larmes.

— Comment puis-je rester empereur? se lamentait-il.

Il se tenait pour responsable du désastre de la guerre sino-japonaise. Le Grand Conseiller Weng tenta de le consoler, puis l’incita à se ressaisir et, enfin, le pria de mieux dissimuler son état à la Cour. Peine perdue: Kuang-hsu évoquait son abdication de plus en plus souvent et ouvertement. Les semonces de Tseu-hi n’y faisaient rien, et moins encore les criailleries de l’impératrice Lung-ju. L’empereur voulait, disait-il, se vouer à une vie de contemplation.

Bientôt le palais bruissa de rumeurs sur l’abdication prochaine de l’empereur. Les eunuques les répandirent à l’extérieur et les légations se préparèrent à un changement de régime.

Si Kuang-hsu prenait cette décision, Tseu-hi savait que la partie serait perdue. Le flot de prétendants serait impossible à contenir. Ils se battraient entre eux, le trône chavirerait, les ennemis extérieurs sauteraient sur l’occasion pour envahir le pays et c’en serait probablement fini de la dynastie Qing…

Elle n’aurait même pas la consolation de vivre ses dernières années au Grand Jardin ou sur les lacs de l’ouest…

Tout serait perdu à jamais.

Et penser que le seul rempart contre ce cataclysme était ce jeune homme vacillant qu’elle avait elle-même choisi!

*

Comme si sa besace n’était déjà pas suffisamment garnie de soucis, Tseu-hi se vit affligée d’un problème de plus, celui-là familial et exaspérant de sottise. Sa sœur Aicheng, mère de l’empereur et veuve, perdait la raison ou, en tout cas, le contrôle de sa langue. Tseu-hi en fut informée par le Grand Eunuque Li.

— Majesté, le soir, après le dîner, elle raconte des souvenirs de sa jeunesse…

— Quoi encore? grommela Tseu-hi.

— Majesté, je ne saurais te dissimuler la vérité. Elle raconte que ta famille est venue à Pékin parce que ton père fuyait Canton à la suite d’un scandale… Un scandale impliquant un conseiller critique…

L’affaire de corruption et des mille taëls! Que prenait-il à cette pécore d’exhumer cet épisode rongé des vers? Si les échos de ce désastreux détail de la carrière paternelle venaient à se répandre, Kuang-hsu y trouverait un motif de plus à se lamenter et le prestige de la famille de l’impératrice douairière n’y survivrait peut-être pas.

— Va me la chercher! ordonna-t-elle à Li. Et pour l’effrayer, fais-toi accompagner de deux gardes.

Un long moment plus tard, désemparée, presque hagarde et le pas erratique, Aicheng faisait son entrée dans la salle de réception de Tseu-hi. L’expression de sa sœur ne la rassura certes pas.

— Qu’est-ce que j’apprends? s’écria Tseu-hi, d’une voix chargée d’orage. Tu te laisses aller à des propos qui déshonorent notre famille?

— Quoi? Qu’est-ce que c’est que cette manière de me traîner ici comme une manante? Ignores-tu…

— Je n’ignore rien du tout, Aicheng. Qu’est-ce que tu as été raconter sur notre digne père? Des propos insultants sortis de ton imagination purulente !

— Mais c’étaient des souvenirs !

— Des souvenirs inventés! Crois-tu que je t’ai élevée au rang qui est maintenant le tien pour qu’on me rapporte des insanités pareilles?

— Lan Er, je suis la mère de l’empereur et je ne tolérerai pas…

Tseu-hi se leva et souffleta sa sœur. Celle-ci poussa un cri strident. Une autre paire de claques la réduisit au silence, un silence coupé de halètements.

— Tu es devenue sénile et folle, Aicheng. Je vais te faire enfermer !

Recroquevillée sur elle-même, regard pétrifié, Aicheng montrait tous les signes de la terreur.

— Démon sorti des entrailles de l’enfer…, gronda-t-elle.

— Il suffit. Gardes, emmenez-la ! Qu’elle soit enfermée dans son palais. Elle ne doit en sortir sous aucun prétexte et nul n’est autorisé à lui rendre visite sans mon autorisation écrite ou celle de l’empereur.

Quand elle fut sortie, Tseu-hi fit convoquer le maître des Palais impériaux. L’air affligé, elle lui expliqua alors que l’état de la princesse Aicheng exigeait des mesures de protection. En conséquence, et sur l’avis de son médecin, elle serait transportée dans un pavillon de la Mer du Sud, le lac le moins fréquenté des trois.

Le maître des Palais hocha la tête d’un air également navré. Le lendemain, Aicheng était conduite sous bonne garde dans un pavillon secondaire du palais Ying-tai, sur la Mer du Sud.

Quelques jours plus tard, elle s’y noya.

Bien que menées par l’empereur lui-même, les cérémonies du deuil furent discrètes. Il n’avait jamais aimé

sa mère, car elle n’en avait jamais été une. L’enfantement n’est pas un sentiment.

La Cité interdite, elle, vivait encore dans la consternation de la défaite. La mort d’une vieille princesse n’était pas un événement intéressant. Pas dans ces circonstances.

*

C’était le lendemain de l’attentat contre Li.

Comme un esprit inquiet, un vent têtu agitait les lanternes dans les appartements de Tseu-hi, faisant danser des ombres insaisissables sur les murs et le sol. Nulles portes, nulles tentures, nuls bourrelets n’empêchaient son passage.

— Yehenara, avait dit Jung Lu, d’une voix solennelle, je dois te parler.

Quand il l’appelait par son nom d’antan, cela signifiait que les circonstances étaient urgentes.

— Le danger que je craignais est présent. Mes compétences militaires ne vous seront d’aucun secours à toi et à l’empereur. Le général en chef, ce ne peut être désormais que toi.

Elle ne posa pas de questions. Elle savait de quel danger il parlait. Des groupes d’ambitieux menaçaient le trône. Leurs ombres prenaient davantage corps à chaque heure.

Les pires étaient ceux-là mêmes qui eussent dû être ses alliés dans l’épreuve affligeant l’Empire: des princes. D’abord, les fils de feu Tun, à commencer par l’aîné, Tun le Second, puis Tuan et Lan. Ils considéraient que Tseu-hi les avait privés de leurs droits légitimes quand elle avait choisi leur cousin Kuang-hsu comme empereur. Ils étaient ses ennemis personnels, aussi bien que ceux de tous les hommes qui soutenaient l’usurpateur, dont Kung et Li. Ils avaient recruté dans leurs rangs d’autres jeunes aristocrates mandchous, comme le Chapeau de fer Chuang.

Ne connaissant presque rien à la politique de l'Empire et rien du tout à l'art militaire moderne, ils considéraient que traiter avec les grandes puissances, comme Kung et Li le faisaient depuis des années, était une trahison. Entretenus dans leurs illusions de grandeur par des magiciens et des diseurs de bonne aventure, ils ne rêvaient que de massacrer tous les étrangers, assurés par leur sottise que les Occidentaux se le tiendraient pour dit.

Tseu-hi eût voulu les écarter de son monde, mais en tant que princes apparentés à l'empereur, ils avaient droit d'accès inaliénable à la Cité interdite. Tuan, par exemple, avait épousé la sœur de l'impératrice Lung-ju. Il était donc à la fois cousin et beau-frère de l'empereur et neveu par alliance de Tseu-hi. Il pouvait à son gré obtenir entretiens et audiences de Kuang-hsu et de Tseu-hi. Le protocole, d'ailleurs, exigeait que l'empereur ne prît de décision qu'après avoir consulté les princes de la famille impériale. Il était donc tenu de tolérer la présence de ce fier-à-bras et de ses frères aux conseils ordinaires, bien qu'il fût conscient de leur dédain. Tuan, en particulier, traînait le plus clair de ses journées au palais, montrant son fils à qui voulait le voir ou n'en avait cure. Le marmot était effronté et gras, mais son père le présentait comme si ç'avait été l'héritier du trône.

Et sous couleur de rendre hommage à la clarté de vues de l'impératrice, il l'abreuvait de discours sur le déclin de l'Empire qui ne cessait de perdre ses vassaux les uns après les autres, le Népal, la Birmanie, la Corée, l'Indochine, Taïwan, la Mandchourie… Il louait l'hostilité de l'impératrice aux étrangers et à leurs idées.

Parfois, sous son masque impassible, Tseu-hi se laissait fasciner par la faconde et les allures de bravache de Tuan. Ah, si Kuang-hsu avait possédé cette énergie, ce physique avantageux et cette conviction !

La situation était devenue paradoxale: l'agitation que Tuan et ses frères entretenaient au palais et leurs fréquents entretiens avec Tseu-hi et Kuang-hsu donnaient à croire que

l’impératrice les soutenait, qu’elle était leur inspiratrice et leur porte-drapeau. C’était d’ailleurs ce que pensaient les légations, même celle de Grande-Bretagne, en dépit des informations de Robert Hart.

— Yehenara, les propos de l’empereur sur son abdication sont un désastre.

— Je le sais.

— Ils ont encouragé Tuan et ses frères à penser que le pouvoir est à portée de main. Et maintenant, tu es leur prisonnière.

— Comment? s’écria-t-elle avec indignation.

— Les troupes de Tuan, les Chasseurs de Tigres, commandent l’accès à la Cité interdite et aux palais. Et je sais qu’il a conclu une alliance secrète avec Tung.

Tseu-hi ne disposait que de notions très générales sur les armées de l’Empire, mais elle connaissait le nom de Tung, Tung Fu-hsiang, le général musulman, dont le seul patronyme inspirait la terreur. Il était le chef de guerre le plus brutal du pays, en fait un épouvantable bandit qui s’était approprié des richesses inestimables.

— Mais tu es le chef de l’état-major! Tu commandes la gendarmerie de Pékin! Les gardes impériaux !

— Oui, mais pas la Division de Pékin. Elle est sous les ordres de Ching.

— Je vais demander un édit…

— Non, tu éveillerais les soupçons de Tuan et de ses frères. Ils se sentiraient menacés et seraient tentés par un coup de force. Écoute-moi : toute ta stratégie doit consister à les endormir, à les persuader que la situation est calme, qu’ils sont tout-puissants.

— Jusqu’à quand?

— Jusqu’à ce que Li reprenne la situation en main.

Elle demeura pensive un moment.

— Et après ?

— Je ne suis pas devin. Aie confiance dans ton étoile.

Il prit congé.

Quand la porte s’ouvrit, les lanternes dansèrent encore plus furieusement. Des esprits inquiets faisaient décidément le siège du palais. Que voulaient-ils? Qu’annonçaient-ils?

Tseu-hi planta des bâtonnets d’encens devant les trois statues de Kwan-yin, la déesse de la Miséricorde, sa protectrice. Elle ne s’endormit qu’au petit matin et s’éveilla sous la pression prudente mais ferme de la main du Grand Eunuque Li. Au regard qu’elle lui lança, il s’alarma. Mais il se garda de poser des questions.

Il n’avait pas bien dormi, lui non plus.

31

Les coups fourrés du vice-roi Li

Le retour de Li ne fut certes pas triomphal, mais pas non plus houleux.

Une question se posait à tout le monde, des marchands de parfums de la cité chinoise et des orfèvres de la cité tartare aux dignitaires chenus de la Cité interdite : retrouverait-il son titre de vice-roi? Au premier Grand Conseil qui se tint le lendemain dans la salle d'audiences du palais, Tun le Second et Tuan firent grise mine. Ils n'étaient visiblement pas contents de voir un ennemi de poids de retour aux affaires, alors qu'ils l'avaient espéré discrédité, ou pire, après la défaite de l'Empire.

Ils furent surtout stupéfaits quand Kuang-hsu déclara au terme des débats, d'une voix pour une fois claire et ferme, qu'il était d'avis de restaurer Li dans ses fonctions de vice-roi du Chihli. Comment, cette mauviette était sortie de sa déprime? Depuis quand? Et il prenait la défense de l'homme qu'il avait voué aux gémonies après le désastre naval? Mais qu'est-ce que ça signifiait?

Ils ignoraient que l'empereur avait été longuement chapitré par Jung Lu et qu'il était parvenu à restaurer son humeur.

Le reste des hauts dignitaires présents, Kung, Weng, Ching, parurent également éberlués. Puis les eunuques.

Seule Tseu-hi, préalablement informée du revirement de l'empereur, resta impassible.

Le sentiment de reprise en main de la situation par le trône se diffusa lentement dans la Cité interdite.

Jung Lu prit prétexte d’un soulèvement de musulmans à l’Ouest pour y dépêcher le général Tung et ses armées, décidément trop proches de la capitale. Tuan se trouva soudain isolé : ses projets de coup d’État devaient être remisés pour le moment.

Li, qui n’avait certes pas oublié la cabale des Chapeaux de fer contre lui pendant la guerre, commença à les manœuvrer, eux et les Purs, avec le concours de Jung Lu. Puisqu’ils se piquaient d’être des militaires, il les soumit aux petits jeux pervers de la discipline. Sous couleur de promotion, il expédiait par exemple le chef d’une faction dans une garnison éloignée; celui-ci passait alors aux yeux des chefs des autres factions pour un traître qui avait conclu un accord secret avec le pouvoir. Ou bien encore, profitant de la rivalité entre deux chefs, il nommait l’un supérieur de l’autre. Alors commençaient des querelles sans fin, souvent sanglantes, car ces reîtres n’hésitaient pas à s’étriper.

Au terme de quelques mois de ce régime, le parti des Chapeaux de fer perdit de sa belle unité.

À l’évidence, si quelques-uns de ces fâcheux entretenaient des vices secrets, les agents de Li ne manquaient pas d’en tirer parti: une querelle avinée dans une maison de jeu ou une mort suspecte dans un bordel pouvaient suffire à ruiner une réputation. Faute de mieux, on pouvait aussi mélanger à la boulette des fumeurs d’opium une substance qui pimentait son plaisir – du datura –, pour accélérer ses battements de cœur et abréger sa vie, ou encore des plantes hallucinogènes qui faisaient perdre la raison.

L’empereur avait beaucoup ri en apprenant la mésaventure d’un militaire de haut rang qu’on avait retrouvé tout nu dans la rue, au petit matin, bramant des obscénités. Arrêté par la police, il avait fallu lui fendre l’oreille, hélas. Comme par hasard, il appartenait au parti des réformateurs.

Tseu-hi se reprit à respirer plus paisiblement. Elle retourna pour la première fois depuis longtemps à son pavillon favori du Grand Jardin, celui dont la vue donnait sur le pont de la Guirlande de jade.

*

Cette embellie prit brutalement fin, comme si une main vengeresse déchirait d'un coup une riante aquarelle aux couleurs de printemps.

Guère satisfaits d'avoir arraché la Corée à la suzeraineté chinoise, les Japonais voulurent imposer la leur et parachever l'œuvre entreprise près de quinze ans auparavant. Or, ils se heurtaient à l'opposition de la reine Min, chef d'un clan de nationalistes endurcis qui ne voulaient pas du joug d'étrangers. Le 7 octobre 1895, deux bataillons entraînés par les Japonais escortèrent des policiers japonais en civil et pénétrèrent dans les appartements de la reine Min.

Alors commença un épisode sauvage.

Deux dames d'honneur tentèrent de s'interposer. Elles furent exécutées sur-le-champ. La reine fut appréhendée dans sa chambre. Quand le ministre de la Maison royale tenta à son tour de s'interposer, un sabre lui trancha les deux mains. La reine, elle, fut frappée de plusieurs coups de poignard et son cadavre fut traîné à l'extérieur, arrosé d'essence et brûlé.

Les autres victimes de cette agression étaient trop insignifiantes pour être citées.

Le scandale, répercuté par les dépêches des légations, fut international. Les Empires d'Asie découvraient alors le poids de l'opinion publique. Le Japon prétendit qu'il n'était pour rien dans ce coup sanglant, et feignit d'organiser une enquête : il convoqua un secrétaire de sa légation à Séoul,

celui qui était accusé d'avoir monté cette expédition, Sugimura Fukashi, l'interrogea et l'innocenta. Cela ne changea rien à l'avis des légations : c'était bien lui le coupable. Les policiers en civil japonais ne pouvaient être tombés du ciel.

La nouvelle pétrifia et horrifia la Cité interdite. Ce coup était le modèle parfait de l'action par laquelle les Chapeaux de fer, aussi désunis fussent-ils, pouvaient s'emparer du pouvoir à Pékin.

Tseu-hi était au Grand Jardin quand le téléphone installé par l'empereur entre le palais et les résidences de villégiature lui apprit le massacre de Séoul. Elle avait fait remplacer l'appareil originel par une copie en teck et en or, équipée d'une sonnerie plus harmonieuse. Ces ornements ne changeaient rien à la nature de l'information. Une fois de plus, comme après l'incident du *Kowshing*, elle se hâta de rentrer à Pékin et se rendit chez l'empereur.

— Je devine tes craintes et je les partage. J'ai prié le général Jung Lu de surveiller Tuan et ses frères, annonça-t-il d'emblée. Tuan avait déjà projeté d'accroître le nombre de troupes autour de Pékin. Jung Lu a fait annuler ses ordres.

Cela ne rassura Tseu-hi qu'à moitié. Ses informateurs lui rapportèrent que Tuan multipliait les réunions secrètes avec des fonctionnaires, des mandarins et des dignitaires de la Cour. Il ignorait, dans sa présomptueuse candeur, qu'à Pékin comme dans l'ensemble de l'Empire, les seuls secrets bien gardés étaient ceux qui n'intéressaient personne et que la moindre miette d'information tombée dans l'oreille des omniprésents eunuques était soigneusement conservée et transmise à qui de droit. Et plus elle était fraîche, mieux elle était monnayée.

— Il n'a pas beaucoup de succès jusqu'ici, observa un eunuque. Plusieurs des gens qu'il tentait de convaincre de la nécessité d'une reprise en main du pouvoir, c'est-à-dire d'un coup d'État, lui ont répondu que l'Empire avait besoin d'une main sûre pour franchir ses épreuves et que ni lui ni

ses amis ne possédaient l'expérience d'hommes tels que Li et Kung.

Tseu-hi hocha la tête.

— Il s'agite trop au goût de ses interlocuteurs, ajouta l'eunuque, avec un léger sourire.

Tseu-hi lui donna congé et attendit une visite de Jung Lu dans la soirée.

L'alerte était donnée. Combien de temps durerait-elle?

*

L'année 1895 courut vers sa fin comme une bille vers un trébuchet, dans ces jouets qui enchantaient les petits princes et les enfants de l'aristocratie. Mais elle ne déclencha ni le relèvement d'un poussah hilare ni celui d'un diablotin tirant la langue. Il ne se passa rien. Tuan et les autres princes continuèrent de comploter: c'était dans leur nature.

Ils complotaient comme d'autres jouent au mah-jong ou aux dés. Que serait l'existence sans cela? Une longue soumission aux complots des autres. Les chausse-trappes que Li avait disposées dans leurs parages fonctionnaient de manière satisfaisante. Ainsi, les trois frères Tun le Second, Tuan et Lan, pour ne citer qu'eux, se querellèrent sur les moyens de satisfaire leurs ambitions, et comme celles-ci se résumaient en fin de compte à un seul objectif – s'emparer du trône –, il leur apparut vite qu'ils étaient rivaux.

Ce ne serait d'ailleurs pas le seul coup fourré du vice-roi.

Peu avant le Nouvel An chinois, en février 1896, Tseu-hi délégua Li en Russie pour la représenter au couronnement de Nicolas II. Il laissait à son second, le général Chu Chih-kai, les consignes nécessaires pour continuer à répandre la dissension chez les Chapeaux de fer, les princes, bref tous les mécontents.

Le vieux seigneur – il avait alors soixante-douze ans – fut reçu à Saint-Pétersbourg avec les honneurs dus à son rang de vice-roi. Accompagné d'un membre éminent du *Tsungli Yamen*, le ministère des Affaires étrangères, sir Chang Yinhuan, premier Chinois anobli par la reine Victoria à l'occasion de son jubilé de diamant et premier ambassadeur de Chine à Londres et Washington en même temps, il y réussit un coup fumant. Les Japonais ayant arraché à la Chine la presqu'île de Liaotung, au sud de la Mandchourie, entre le golfe du Chihli et la mer Jaune, Li, pour leur faire pièce, concéda aux Russes le contrôle de la région et le droit de prolonger le Transsibérien jusqu'à Vladivostok; il leur accorda également le droit de mouiller leur flotte à Port-Arthur, qui restait libre de glaces toute l'année. Le traité était secret: il valut à Li, de la part du comte de Witte, ministre des Finances, un « cadeau » également secret d'un demi-million de roubles. Sir Chang, lui, eut droit à deux cent cinquante mille roubles. Les Russes étaient enchantés de l'arrangement. Li aussi, mais pour des raisons qu'il ne leur révéla pas : ils ne tarderaient à se colleter avec les Japonais, qui comptaient développer la presqu'île.

Li était alors devenu un personnage de rang international; après la Russie, il se rendit en Allemagne où il rencontra le Kaiser Guillaume II, puis en Grande-Bretagne où il fut reçu par l'impératrice Victoria. Il alla enfin aux États-Unis et y rencontra le président Grover Cleveland. Il se tailla une figure d'homme d'État, mais aussi de grand excentrique : il ne touchait qu'aux plats préparés par son cuisinier et son cercueil figurait en bonne place parmi ses bagages. Il n'envisageait pas, au cas où il mourrait en voyage, d'être rapatrié dans un horrible cercueil occidental.

Il était en tout cas le premier Chinois qui reconnaissait officiellement que son pays ne pouvait plus maintenir son splendide isolement. À Pékin, on ne lui en sut pas gré.

Une étrange histoire circulait, en effet, dans les milieux diplomatiques. Elle finit par gagner la Cité interdite,

déclenchant l’alarme de Tseu-hi et de l’empereur.

*

Selon la rumeur, un agent du Tsar, un personnage dont on prononçait évidemment le nom de travers, le « prince Ouchtomsky», avait installé dans une résidence secrète de Russie un jeune homme qui serait le fils de feux l’empereur Tong-zhi et son épouse, l’impératrice Alute, suicidée le 27 mars 1875. La Russie se proposait de mettre ce descendant légitime de Tong-zhi sur le trône avec le soutien de ses partisans, au nom de « la fraternité essentielle des Russes et des peuples d’Asie ».

S’il était né en 1875, ce prétendant aurait vingt et un ans.

Cette histoire avait déjà affleuré à la surface plusieurs années auparavant, lors de la désignation de Tsai-tien comme empereur. Elle avait été agitée avec véhémence par Tun, puis elle était tombée dans l’oubli. Tseu-hi fouilla dans ses souvenirs, avec le secours des survivants de l’époque assez discrets pour tenir leur langue sur ses recherches. Elle ne trouva que deux médecins chenus dont la mémoire était sujette à caution. Aux quatre personnes déjà présentes se joignit soudain l’empereur, impromptu.

— Restez assis, ordonna-t-il aux médecins.

Tseu-hi exposa l’objet de ses interrogations. Pour commencer, Alute avait-elle été enceinte au moment de sa mort? L’un des médecins le confirma avec certitude.

— J’ai tâté son ventre, assura-t-il.

Le Grand Eunuque Li avait déjà consulté les minutes du Grand Conseil qui s’était tenu lors de la désignation de Kuang-hsu comme successeur de Tong-zhi. Il présenta le feuillet rapportant que le prince Kung aurait conseillé d’attendre l’accouchement de l’impératrice Alute qui, avait-il précisé, était proche du terme.

— Ça ne tient pas debout, objecta Tseu-hi. Je sais que Kung a déclaré à Tun qu'on ne pouvait justement pas attendre l'accouchement d'Alute et qu'on ne savait pas si elle mettrait au monde une fille ou un garçon. C'est alors que je suis intervenue pour désigner le successeur au trône.

— Kung a peut-être changé d'avis entre-temps, observa Kuang-hsu.

Ces considérations ne concernant pas les médecins, ils furent remerciés et raccompagnés à la porte. Tseu-hi enchaîna.

S'il fallait en croire le témoignage de Kung, il était donc tout à fait possible qu'Alute eût accouché avant sa mort, soixante-trois jours plus tard après celle de son époux. Mais était-il plausible que la naissance d'un enfant, et surtout d'un enfant mâle, eût été tenue secrète? Et qu'elle le fût restée toutes ces années ? Et où donc avait vécu ce prétendant, dont nul ne savait le nom?

— Il ne reste plus personne de la Maison impériale de cette époque, déclara Li.

Chacun mesura l'irritation qui croissait dans la voix de Tseu-hi au fur et à mesure qu'elle parlait.

— Où se trouve à présent ce prince héritier imaginaire? Et qui l'aurait emporté hors de la Cité sans que personne s'en aperçoive? Qui se serait occupé de lui et l'aurait élevé? s'écria-t-elle.

— Il faudrait interroger ce Russe, ce prince Ouchtomsky, intervint Kuang-hsu, s'il existe lui-même.

— Il existe bien, Majesté, intervint le Grand Eunuque. C'est le délégué du monarque russe qui a accompagné le vice-roi Li Hung-chang pendant son séjour en Russie. Il s'appelle Eugène Oukhtomskii.

Il s'était efforcé de prononcer le nom aussi correctement que possible. Tseu-hi supposa qu'il avait fait interroger ou interrogé lui-même un membre de la légation de Russie.

Une lueur de colère, une de plus, brilla dans le regard de Tseu-hi. La coïncidence était un peu trop flagrante : le vice-

roi Li allait en Russie et, justement, son accompagnateur révélait l'existence du véritable empereur de Chine.

— Il est étrange que cette vieille histoire ressurgisse à l'occasion du voyage du vice-roi, dit-elle d'un ton venimeux.

— Sait-on ce qu'a dit le vice-roi Li à ce propos?

Personne n'en savait rien. Il n'avait probablement rien dit. S'il avait été loyal, s'il avait eu du sang dans les veines, le délégué de l'empereur et de l'impératrice douairière aurait dû quitter immédiatement le pays.

— Je propose que nous ignorions toute cette histoire, dit l'empereur.

— Non, objecta Tseu-hi, cette invention est révélatrice. Elle avait été propagée par le prince Tun pour contester ta légitimité. Si elle ressurgit aujourd'hui, c'est parce que Li donne des gages aux fils de Tun. Il veut se présenter à nos ennemis comme le héraut d'une nouvelle ère. Il s'imagine qu'il va rentrer au pays avec un empereur tout neuf et réorganiser l'Empire. Il ne se lasse pas des coups fourrés. Il n'est pas seulement sénile, il est méprisable.

— Laissons tomber, dis-je.

— Non, empereur: il faut éviter que Tuan et ses frères s'emparent de ces bruits et les propagent.

— Que comptes-tu faire?

— J'aviserai.

La séance fut levée.

32

Périls et surprises d’un prince inconnu

Il était difficile d’ignorer une rumeur aussi extravagante qu’insidieuse. On la colportait même dans les maisons de jeu et chez les prêteurs sur gages de la capitale.

Tseu-hi fit alors adresser un message télégraphique à Robert Hart, le fidèle Anglais qu’elle avait élevé au rang de mandarin. Elle s’était, en effet, résignée à utiliser ce mode de transmission diabolique : un secrétaire se chargeait de rédiger et de faire expédier le texte. Elle priait l’honorable mandarin de trouver un Européen qui pût se rendre en Russie et vérifier les allégations concernant un fils hypothétique de Tong-zhi, sans éveiller les soupçons des Russes, et lui rapporter ses informations. La réponse fut prompte : seul un journaliste pouvait mener pareille enquête et Hart en connaissait un, Barthelmy Cross. Tseu-hi promit une récompense généreuse, à la condition que cette personne lui rapportât ses informations avant de les divulguer. Cross en convint et reçut une confortable avance sur ses frais.

Puis Tseu-hi partit retrouver les plaisirs du Grand Jardin.

Bien qu’elle conservât l’essentiel de sa vitalité à plus de soixante ans, elle accusait une certaine lassitude mentale. Peu d’humains rencontrés au cours d’une vie pourtant active lui avaient offert l’exemple de ce qu’elle attendait: courageux et fiers, donc loyaux, dévoués à la seule cause digne de combat, la défense de la suprématie mandchoue. S’ils étaient intelligents, ils se consacraient à leur propre cause, c’est-à-dire qu’ils devenaient frivoles. Cela avait été

le cas de Kung et de Li. Les autres, s’ils étaient forts, méprenaient cette force pour une justification et la changeaient donc en faiblesse. Quant aux faibles, ils cherchaient l’illusion de la force dans les plaisirs et aggravaient leur faiblesse, tels Hsien-feng et Tong-zhi.

Seul Jung Lu faisait exception. Ce n’était plus le corps qui s’exprimait dans cette vénération, mais l’esprit. Tseu-hi caressait son souvenir comme elle avait autrefois flatté les muscles de l’aimé.

Il était pareil à une lumière dans cette jungle ténébreuse du pouvoir où les lianes des arbres se changeaient sans cesse en pythons et où la fleur la plus humble pouvait recéler un poison mortel pour celui qui la humait.

*

Huit semaines plus tard, un message télégraphique de Barthelmy Cross parvint de Shanghai au secrétariat de S.A.I. l’impératrice douairière Tseu-hi. Il était laconique : « Informations requises à votre disposition.» L’adresse était celle d’un hôtel anglais dans le territoire international de Shanghai. Tseu-hi mit un long moment à décider de sa réponse. Elle voulait l’exclusivité du rapport de Cross, mais cela impliquait un tête-à-tête et donc la permission pour l’Américain de pénétrer dans la Cité interdite. Vu que des médecins européens y avaient déjà été autorisés, elle s’y résolut. Recevrait-elle Cross à visage découvert? Elle y répugnait, mais enfin, c’était la seule façon de savoir la vérité sur cette étrange affaire. Elle fit donc répondre au journaliste, par l’entremise du Grand Eunuque Li, de se manifester dès son arrivée à Pékin, en s’adressant pour cela au colonel Huei Cheng – le frère de l’impératrice –, à la garnison des gardes de Pékin. Le même message enjoignait

à Cross de n'informer absolument personne de sa présence dans la ville.

Le jour dit, Tseu-hi regagna la Cité interdite. Cross, préalablement costumé dans une robe de mandarin et escorté par Huei lui-même, fut accompagné jusqu'aux appartements de l'impératrice douairière. Là, il fut accueilli par le Grand Eunuque et conduit en présence de l'impératrice. Li avait reçu les instructions de ne pas exiger le *kau tau*. L'Américain fit néanmoins une profonde révérence à cette femme que bien de ses confrères du monde entier eussent payé une fortune pour apercevoir ne fût-ce qu'un moment. Une seule autre personne était présente : un clerc recommandé par Hart comme interprète, car il parlait l'anglais aussi couramment que les trois dialectes chinois. Ce petit homme au visage lisse devait bientôt réserver quelque surprise à l'impératrice.

— Qu'as-tu trouvé?

— Il existe bien un jeune homme qui se présente comme le fils de l'empereur Tong-zhi et son épouse Alute, répondit Cross. Il se nomme Tsai Hong. Il semble avoir l'âge qu'on lui prête. Il est de taille plutôt petite et avenant. Il réside actuellement à Saint-Pétersbourg, en Russie, dans le palais du prince Oukhtomskii.

— Quelle langue parle-t-il?

— Seulement le chinois.

— Tu n'as donc pas pu t'entretenir avec lui?

— Si, Majesté, grâce à l'interprète ici présent, Chao Lin.

Tseu-hi en resta interdite. C'était donc le même interprète qui avait accompagné Cross en Russie. De fait, la conversation eut ensuite lieu entre lui et Tseu-hi, Cross se contentant d'y assister sans rien y comprendre.

— Quelles preuves donne-t-il qu'il soit le fils d'Alute?

— Il n'a évidemment pas de souvenirs de sa tendre enfance, mais les premiers qu'il ait se situent en Chine, à Pékin semble-t-il. Il se souvient de deux hommes âgés. L'un se nommait Chung et lui témoignait beaucoup d'affection.

L’autre se nommait Cheng, mais il semble être mort assez tôt. Tsai Hong nous a également montré deux bagues qui appartenaient à sa mère et qui m’ont semblé être des bijoux impériaux.

Là, Tseu-hi fit effort pour masquer sa stupéfaction: ce Chung ne pouvait être que le père d’Alute, l’homme qu’elle avait elle-même choisi pour être lecteur de Tong-zhi! Et Cheng, mais c’était le grand-père maternel d’Alute, un demi-frère de Sushun, un membre de la Bande des Huit, un de ceux qu’on avait contraints au suicide au retour de Jehol !

Par Kwan-yin, était-ce possible? Ces deux hommes avaient jusqu’à leur mort dissimulé le secret le plus explosif de l’Empire?

Toujours affublé de sa robe de mandarin, Cross observait les réactions de l’impératrice sans rien y comprendre.

— Mais qui l’a fait sortir du palais impérial?

— Il nous a déclaré qu’il avait posé la question à son entourage. On lui aurait répondu que, lorsqu’elle avait découvert le cadavre de sa mère, la nourrice s’était emparée de lui et avait d’abord fui au palais des concubines. De là, elle est sortie de la Cité interdite et s’est rendue chez des parents de Cheng, dans la cité tartare. Puis ceux-ci ont assumé sa garde et les ont emmenés, lui et sa nourrice, à Moukden.

— Et c’est là-bas qu’il aurait vécu jusqu’ici? Qui s’est occupé de lui?

— Il a vécu, en effet, jusqu’il y a deux ans à Moukden, où les membres de son clan se sont, dit-il, fort bien occupés de lui, l’ont élevé et éduqué.

Moukden, songea Tseu-hi : en plein cœur de la Mandchourie. C’était évidemment là que des parents et protecteurs l’auraient caché pour le soustraire aux menées du pouvoir.

— Puis une expédition russe est passée par là, et l’un de ses membres a entendu parler d’un prince qui vivait

incognito. Il a demandé à le rencontrer. Cela s'est fait. De retour dans leur pays, les Russes ont prévenu la Cour de ce pays et Oukhtomskii a invité le prince à séjourner chez lui.

Cette histoire présentait tous les traits de la vraisemblance, à ceci près : pourquoi ses partisans chinois et russes avaient-ils attendu si longtemps pour révéler son existence?

— A-t-il tenu des propos politiques?

— Il sait évidemment que le trône est présentement occupé par Sa Majesté impériale Kuang-hsu, qu'il appelle « mon cousin», mais certains visiteurs l'ont convaincu de demeurer patient jusqu'à ce que les événements lui préparent la voie et qu'il récupère le trône de son père Tong-zhi. Que Ta Majesté me pardonne de répéter ces propos.

— Quels visiteurs ? Le lui a-t-on demandé?

— Oui : son grand-oncle le prince Kung, ses oncles Tun le Second et Tuan, et le vice-roi Li.

— À quand remontent ces visites?

— Celles de Tun le Second et de Tuan à 1894, celles de Kung et du vice-roi Li ont eu lieu cette année.

L'expression de Tseu-hi aurait valu des volumes. Les révélations de Cross par l'intermédiaire de l'interprète Chao Lin confirmaient ses soupçons: Kung avait bien participé à la « découverte» de l'héritier du trône inconnu et l'agitation croissante des fils de Tun s'expliquait par un projet de renversement de Kuang-hsu. Ayant entendu parler de ce prince, Li n'avait pu manquer de lui rendre également visite.

Il existait donc un projet de coup d'État rassemblant les ennemis d'hier, Li et Kung d'une part, les fils de Tun et autres nouveaux Chapeaux de fer de l'autre… et probablement un certain nombre d'opportunistes qui se rallieraient à eux dès qu'ils seraient assurés du succès de ce projet.

— Sait-il pour quelles raisons son existence est restée inconnue jusqu'à ce jour?

— M. Cross le lui a demandé. Que Ta Majesté veuille bien nous pardonner ce que je vais répéter. Il a répondu que ses protecteurs avaient jugé inutile de faire connaître son existence avant l'heure, pour lui épargner des dangers inutiles. Ils avaient d'abord estimé que l'Empire s'écroulerait après le départ de l'empereur Tong-zhi. Puis ils ont supposé que l'Empire s'écroulerait après la guerre contre le Japon.

— Quel est l'intérêt des Russes à soutenir ce soi-disant prétendant? demanda Tseu-hi en s'adressant à Cross.

— Ils s'imaginent, à l'évidence, qu'un empereur qu'ils auraient installé sur le trône serait beaucoup mieux disposé à leur égard. Leurs vues sur la Mandchourie et la Mongolie ne sont un secret pour personne.

— Et quelle serait l'attitude de votre pays à l'égard de cette entreprise?

— J'ignore quelle serait la réaction de mon gouvernement, mais je tendrais à penser qu'elle ne serait pas favorable, car elle concéderait à la Russie une place disproportionnée en Asie.

Tseu-hi remercia Cross et Chao Lin, et les pria de ne rien divulguer de ce qu'ils savaient avant qu'elle leur en eût donné l'autorisation par l'intermédiaire de Robert Hart. Les deux hommes s'y engagèrent. Sur quoi, elle fit un signe à Li et celui-ci remit à chaque homme un sac de taëls, trois mille pour Cross et mille pour l'interprète. La rémunération était plus que royale, comme il se devait: ils purent l'évaluer bien avant le décompte au seul poids des sacs. Ils s'inclinèrent si bas que ce fut presque un *kau tau*. Des eunuques les escortèrent jusqu'à la porte du palais, puis le colonel Kuei-hsiang et ses gardes jusqu'à la porte de Tian'anmen.

Restait pour Tseu-hi à informer l'empereur Kuang-hsu. La leçon pour lui serait évidente : il n'avait qu'une alliée, et c'était sa tante.

*

Avant de se rendre chez Kuang-hsu, Tseu-hi réfléchit longuement. Il ne servirait à rien d'interroger Kung et le vice-roi Li sur cette affaire : ils feindraient l'ignorance. Surtout Li. Nul doute qu'il envisageait de tirer des bénéfices colossaux d'une éventuelle union avec la Russie. Le seul homme de bon conseil serait une fois de plus Jung Lu. Elle le convoqua donc et prévint Kuang-hsu afin qu'il assistât à l'entretien.

Mis au fait des résultats de l'enquête de Cross, le général esquissa un petit sourire.

— Majestés, je crois que le moyen le plus sûr d'effacer toute cette histoire de vos augustes esprits et de celui des comploteurs serait de recommander à ce journaliste américain de la publier.

Tseu-hi ne put s'empêcher de sourire devant cette facétie provocatrice.

— Que veux-tu dire? demanda Kuang-hsu.

— Il est évident que les premiers bénéficiaires d'une éventuelle et indigne intronisation de ce prince perdu seraient le prince Kung et le vice-roi Li. Or, leurs pires ennemis sont les agitateurs qu'entraînent les nouveaux Chapeaux de fer, les Purs, les princes Tun le Second, Tuan, Lan et tous les autres. Ils seraient d'office exclus du pouvoir. De plus, les trois princes que voilà, et probablement leurs cinq frères aussi bien, prétendent faire valoir leurs droits à la succession et ils ne seraient certainement pas contents de l'apparition d'un candidat encore plus légitime qu'eux. Ils tenteraient donc de l'éliminer par tous les moyens ordinaires. Je serais d'ailleurs étonné qu'ils n'y songent pas déjà.

Le rire de l'empereur déclencha celui des autres, y compris du Grand Eunuque Li.

— Que suggères-tu? demanda Tseu-hi.

— Que Sa Majesté l'impératrice douairière autorise le journaliste américain à divulguer le résultat de ses recherches sur un fils oublié de l'empereur Tong-zhi.

Ce moment de bonne humeur trancha avec la morosité qui régnait depuis quelque temps dans la Cité interdite. Mandarins, lettrés et fonctionnaires, qui n'habitaient pas tous dans l'enceinte impériale, étaient contrariés par un esprit de contestation aussi désagréable que subtil qui se répandait dans les cités tartare et chinoise et qui gagnait apparemment les autres grandes villes de l'Empire.

33

Le fantôme de Wu et les résolutions du Dragon

… Et alors, dans la Chambre aux Neuf Miroirs, le vaillant empereur se livra au plus savant exercice amoureux, celui-ci se nomme Tirer la Flèche au Galop. Il consiste à s'élancer vers une femme posée sur une table à vingt pas de distance et à la pénétrer du premier coup. Et l'empereur visa juste et l'élan le porta à franchir la Porte de Jade pour son ravissement conjugué avec celui de l'impératrice…

Le conseiller Ho Chiao-sen considéra la gravure en couleurs qui représentait cet exploit acrobatique autant que périlleux; un homme d'un certain âge s'élançait, en effet, le dard pointé vers une femme étalée sur une table dans l'attente de l'assaut. Détail de poids : elle ne s'était pas défaite d'une coiffure lourdement ornée ; aussi, c'était une impératrice. Le conseiller fit une grimace. Non seulement la performance lui paraissait d'un intérêt douteux, mais à supposer qu'un jeune imprudent se risquât à la reproduire, elle entraînerait des dommages fâcheux pour les partenaires.

Mais enfin, c'était un ouvrage qui faisait fureur dans les boutiques de la cité tartare autant que dans celles de la cité chinoise. Il s'intitulait *Les Exploits et les Crimes de la*

Grande Wu. La rumeur assurait qu'un millier d'exemplaires en avaient été écoulés au cours de la semaine, au prix étonnant de dix taëls pièce. On pouvait supposer sans risque qu'au moins autant d'exemplaires s'en étaient vendus à Tien-tsin, à Shanghai, à Nankin, à Canton…

Le conseiller Ho feuilleta encore l'ouvrage et s'arrêta un moment sur un autre chapitre : la Fleur de Jade et la Fleur du Jardin de l'Arrière de l'impératrice y étaient conquises en même temps par deux guerriers aux mines furieuses. La gravure leur prêtait des organes d'une taille que le conseiller jugea extravagante.

Plus loin, la redoutable Wu torturait une concubine coupable d'avoir capté la passion de l'empereur : la coupable était pendue par les bras à une poutre tandis que Wu induisait en elle l'extase sexuelle à l'aide d'un instrument d'ivoire. Quand la malheureuse serait parvenue à la brève félicité recherchée par la tortionnaire, un garde à l'expression farouche lui trancherait le cou par son sabre.

C'en fut assez pour le conseiller. Il referma la brochure d'un geste sec. Le succès de publications pareilles, estima-t-il, reflétait une impertinence publique de mauvais aloi.

*

La littérature pornographique était en Chine une industrie traditionnelle et florissante, assurée d'un vaste public lettré, donc relativement aisé, vieillards podagres et jouvenceaux titillés par l'envie d'user de leurs armes neuves, prostituées désireuses d'enrichir leur répertoire et vieilles épouses ou veuves souhaitant compenser les ravages du temps par les astuces du savoir.

Les illustrations, souvent talentueuses, des ouvrages de ce genre contribuaient à leur agrément, expliquant d'emblée à l'œil ce que les mots décrivaient trop lentement.

Il se trouvait que, depuis quelque temps, beaucoup de ces publications réservées se teintaient de prétentions historiques et se consacraient à un personnage quasiment mythique, l'impératrice Wu, née en 623 et morte en 705, du moins l'assuraient les historiens.

Wu aurait donc existé plus de mille ans auparavant, sous la dynastie T'ang. Elle avait commencé sa carrière comme la concubine Wu Tso-t'ien, du harem de l'empereur T'ai-tsong, et l'avait achevée comme maîtresse absolue de l'Empire du Milieu. Après la mort de l'empereur qui l'avait élevée à son stade exalté, elle avait, en effet, épousé le fils de ce dernier, Kao-tsong, qui la désirait depuis qu'il l'avait aperçue dans sa jeunesse et qu'elle ensorcela par le plaisir.

Aussi, elle était fort belle, selon la description d'un poète qui pourtant ne la portait pas dans son cœur, Lo Pin-wang :

> *Ses sourcils arqués comme des antennes de papillon ne consentaient pas à céder aux autres femmes. Se cachant derrière sa manche, elle s'appliquait à calomnier. Son charme de renarde avait le pouvoir particulier d'ensorceler le maître.*

Ses crimes étaient nombreux. Le plus atroce fut celui-ci: encore concubine, elle venait d'accoucher d'un enfant de l'empereur, une fille. L'impératrice était venue admirer l'enfant et féliciter la mère. Après le départ de l'impératrice, elle avait étouffé l'enfant et l'avait remis dans son berceau. Quand l'empereur était venu à son tour féliciter la mère, elle l'avait emmené, rayonnante, vers le berceau et là, les deux parents avaient découvert le petit cadavre. Wu avait éclaté en sanglots, n'accusant pas l'impératrice mais ses suivantes. Celles-ci s'étaient défendues et avaient rapporté la visite de l'impératrice. Convaincu à la fin de la culpabilité

de celle-ci, l’empereur Kao-tsong l’avait destituée et avait élevé à sa place la concubine Wu.

Or, l’empereur continuait à rendre secrètement visite à l’impératrice déchue. Furieuse, Wu fit couper les mains et les pieds de sa rivale. Mœurs d’antan.

Que ces histoires fussent réelles ou inventées par les mémorialistes du temps, Wu était en tout cas la seule femme qui eût dominé l’Empire du Milieu avant Tseu-hi. Chef de guerre bien plus énergique que son pâle époux Kao-tsong, elle reprit aux Turcs quatre places fortes qu’ils avaient enlevées. Puis elle déposa son propre fils Tchong-song et gouverna à sa place. Ses tâches ne lui enlevèrent cependant pas le goût de la bagatelle, et elle s’éprit d’un jeune bonze auquel elle donna le droit d’entrer au palais « à toute heure du jour et de la nuit» et qu’elle nomma d’emblée supérieur du principal couvent de Lo-yang. Là-dessus, la pseudo-littérature historique brodait avec des prodiges d’imagination érotique, sans grand souci du sacrilège.

Wu avait apparemment fondé une tradition, car l’épouse de son fils, enfin intronisé en 705, ne se montra guère plus vertueuse: éprise du neveu de feue sa belle-mère, le beau Wou, l’impératrice Wei rivalisa de turpitudes avec celle-ci. Sa fin fut cependant plus précoce : les princes impériaux, indignés, l’arrêtèrent une nuit et la mirent à mort en criblant son corps de flèches. Puis ils la décapitèrent et jetèrent sa tête à la foule assemblée devant le palais.

Le personnage de Wu était fascinant d’immoralité, de cruauté et d’appétit farouche du pouvoir. Mais cela ne suffisait pas à expliquer la récente prolifération de brochures qui lui étaient consacrées, et il eût fallu vraiment beaucoup de distraction pour ne pas en saisir la raison.

*

La vraie personne visée dans ces récits extravagants, effrayants ou lubriques était Tseu-hi. Le conseiller Ho Chiao-sen décida de consulter ses collègues du Conseil des censeurs.

Le premier auquel il s'en ouvrit officieusement était un homme plus âgé que lui d'une vingtaine d'années et qui, peut-être pour cette raison, lui avait toujours témoigné la bienveillance naturelle des aînés pour leurs cadets. Celui-ci observa d'abord que les censeurs ne s'occupaient pas de telles affaires: elles relevaient de la police. Puis il émit des doutes sur l'efficacité d'une éventuelle répression. Il ferait beau voir qu'on allât saisir des ouvrages pornographiques ! Cela déclencherait une vague d'indignation et même des révoltes.

— Les gens crieraient qu'on veut en faire des eunuques ! Non, crois-moi, mieux vaut ignorer ces ouvrages. Beaucoup de gens qui ne se rendent pas compte de leur nature séditieuse s'en aviseraient alors. Le résultat serait pire.

C'était un rappel du principe confucéen: « Un petit coup peut faire tomber un rocher. Mais une multitude de grands coups ne le remettront pas en place. »

Le conseiller Ho se rendit à l'argumentation de son collègue. Peut-être, suggéra-t-il, serait-il alors opportun de prévenir le palais.

— Mon ami, tu n'y songes pas ! se récria l'autre. On commencerait par s'étonner que tu lises de telles publications. Tu passerais alors pour un libidineux. Ensuite, on te soupçonnerait toi-même de subversion, car il ne peut rien y avoir de commun entre l'impératrice Wu et l'auguste Tseu-hi. Seul un esprit malveillant imaginerait un rapport quelconque entre ces deux femmes.

Ho demeura songeur.

— Mais n'est-il pas coupable de ne pas signaler les mauvaises intentions qu'on a découvertes?

— Certes. Mais à la condition que cela serve à une riposte efficace. Or, nous venons de voir qu'elle est impossible. Les

milliers d’exemplaires déjà diffusés circuleraient plus largement encore, car rien n’est plus efficace qu’une interdiction pour exciter la curiosité. Et l’on en ferait de nouvelles copies. Le remède serait pire que le mal.

— Faut-il donc se résigner à une subversion qui ronge le respect pour le trône?

Le collègue de Ho prit son temps pour répondre.

— Cette littérature n’est qu’un symptôme, et l’on ne guérit pas le mal en traitant ses symptômes. Rien ne sert de feindre que nous ne sommes pas informés de l’existence d’un vaste courant d’opposition au gouvernement actuel. Je le sais, tu le sais, et bien d’autres le savent aussi, à commencer par les plus hautes instances du palais : il existe un mouvement de réformateurs dont la première justification consiste à calomnier le pouvoir en place. Et la plus ancienne autorité du pays, Tseu-hi.

Une fois de plus, le conseiller Ho demeura songeur.

— Le pouvoir est-il donc toujours coupable?

— Aux yeux de qui? demanda le conseiller d’un air malicieux.

La question avait pris Ho de court.

— Tu as pu vérifier par toi-même que tu t’es érigé en juge, dit le conseiller avec un grand rire. Mon ami, si tu souhaites avoir une longue vie, garde-toi de juger ceux qui sont plus puissants que toi. Songe toujours que s’il est fort, le pouvoir passe pour coupable d’étouffer les faibles, et s’il est faible, d’encourager les forts. Mais le propre du pouvoir est de chasser le chaos, qui n’est profitable ni aux forts ni aux faibles.

Le conseiller Ho se résigna à rester muet et à laisser le fantôme de Wu hanter les cervelles de la populace. Il ne le fit pas de gaieté de cœur, songeant à la maxime de Lao-tseu selon laquelle se taire est une autre façon de s’exprimer. En d’autres termes, il se sentait complice.

*

À la même heure, Tseu-hi déjeunait avec l’empereur qui paraissait agité et soucieux. Elle en savait la raison: des troupes allemandes venaient d’occuper le port de Kiaochow, sur la péninsule de Shantung, et des territoires sur cinquante kilomètres autour du port, prétendant les « louer» pour une période de quatre-vingt-dix-neuf ans. Deux dépêches l’avaient annoncé le matin même et les Grands Conseillers Weng, Kang I et Li en avaient débattu avec l’empereur sans parvenir à aucune décision. Le prétexte à cette arrogante manœuvre était que deux missionnaires allemands avaient été assassinés dans la région quelques jours auparavant et que des agitations hostiles aux missionnaires mettaient en péril les intérêts commerciaux et religieux allemands. Cette occupation était d’autant plus inquiétante que Kiaochow était proche d’un autre port, Weihaiwei, occupé par le Japon jusqu’à ce que la Chine eût fini de payer les dommages de guerre exorbitants exigés par ce pays. Tout le nord-est des côtes de l’Empire, celui qui commandait l’accès à Pékin, était aux mains d’ennemis.

Le général Jung Lu, consulté sur le sujet, avait été d’avis de négocier l’affaire avec la légation d’Allemagne.

— Si nous tentons de déloger les troupes allemandes par la force, avait-il déclaré, il fait peu de doute que celles d’autres pays occidentaux se joindront à elles pour une opération de grande envergure. Loin de résoudre le problème, notre réaction aura alors aggravé la situation. Épargnons donc nos forces.

Il n’échappait cependant à personne, et surtout pas à Tseu-hi, que l’agression allemande s’inspirait fidèlement d’une manœuvre de la France qui, prétextant une agitation hostile aux missionnaires et aux intérêts occidentaux dans la province de Canton, avait « loué» elle aussi le port de Kwang-chowan pour quatre-vingt-dix-neuf ans.

C’était la nouvelle formule des Longs Nez, des baux d’un siècle moins un an.

— Si nous avions modernisé l’Empire plus vite, comme je le demandais, ces agressions auraient été prévenues.

Tseu-hi ne releva pas cette déclaration et se contenta de saupoudrer d’une pincée de poivre la poitrine de pigeon braisée qu’elle dégustait. La veille, Jung Lu lui avait précisé qu’il fallait évidemment moderniser l’Empire, mais qu’il faudrait trois fois plus de temps et cinq fois plus d’argent que Kuang-hsu semblait le croire.

— Cette modernisation aurait dû commencer il y a cinquante ans, sous le règne de l’empereur Tao-kouang, avait-il dit. Maintenant, nous sommes cernés par des ennemis beaucoup plus puissants et tout ce que nous pouvons faire est d’éviter les conflits autant que possible, afin de limiter les dégâts.

Tseu-hi s’était représenté ces rapaces qui guettaient le Dragon : la Russie et le Japon, les plus proches, puis l’Angleterre, la France, l’Allemagne…

Son impassibilité porta sur les nerfs de Kuang-hsu :

— Tu ne dis rien.

— Je n’ai pas l’habitude de parler pour ne rien dire.

— Je parlais de la modernisation…

— Je m’informe. J’ai déjà lu douze livres sur les pays occidentaux. Quinze autres attendent. Quand je me serai fait une opinion, je ferai mes propositions. En attendant, ce ne sont ni le téléphone ni le télégraphe qui tiendront nos ennemis en respect.

— Il faut réformer notre gouvernement et notre société.

Tseu-hi ne répliqua pas. La situation était vraiment paradoxale: l’empereur partageait les opinions de ceux-là même qui ne songeaient qu’à le renverser, les réformateurs, justement. Elle savait qu’un journaliste, un nommé Kang, avait eu l’impudence d’adresser un mémoire à l’empereur sur les méthodes utiles pour la fameuse réforme. Où irait-on si n’importe qui se croyait autorisé à conseiller l’empereur?

Si tous ces gens parvenaient à leurs fins, l'Empire s'effondrerait. Le remède aurait tué le malade.

Kuang-hsu s'obstina :

— Pourquoi nos populations détestent-elles autant les missionnaires ?

— Peut-être ont-elles plus de bon sens qu'on ne leur en prête.

La réflexion irrita Kuang-hsu.

Une bouffée de haine emplit Tseu-hi. Cet Occident qui ne songeait qu'à dépecer l'Empire céleste ! Et l'intoxiquer de sa religion après l'avoir débilité par l'opium.

La conversation prit naturellement fin.

*

Dès que Kuang-hsu fut reparti pour son palais, Tseu-hi ordonna au Grand Eunuque Li de faire les préparatifs pour un départ à la Mer du Nord. Elle était lasse de tous ces beaux esprits aveuglés, ces hommes que la pensée rendait idiots au lieu de les galvaniser.

Elle somnola dans sa litière pendant le trajet. Quand elle parvint à destination, le soleil de mai entamait son déclin et répandait son or sur les eaux du lac. Elle mit pied à terre et contempla les bosquets dont les cimes se doraient aussi. Les rosiers en fleur répandaient leur parfum sur la terrasse du Palais de la Douce Rosée, où elle choisit de s'installer. Elle l'avait préservé à l'image des palais du Grand Jardin et avait refusé qu'on y installât de la lumière électrique, celle que l'empereur avait répandue au palais de la Cité interdite et qui lui paraissait froide, sans âme. Les eunuques lui apportèrent un siège et elle s'assit, laissant le regard, puis le cœur et l'esprit, s'emplir de la splendeur déployée devant elle.

Elle était au cœur de l’Empire, seul royaume terrestre digne de ce nom.

Il n’y avait aucune raison que ce monde prît fin, sinon la sottise et la cupidité. L’Empire était le monde divin.

Elle y fut résolue de tout son être : le Dragon consumerait les Rats de son souffle.

Le Mauvais Esprit, Max Milo, 2001.

Les Cinq Livres secrets dans la Bible, Lattès, 2001.

25, rue Soliman-Pacha, Lattès, 2001.

Madame Socrate, Lattès, 2000.

Histoire générale de l'antisémitisme, Lattès, 1999.1999.

Balzac, une conscience insurgée, Éditions n° 1, 1999.

David, roi, Lattès, 1999.

Moïse I. Un prince sans couronne, Lattès, 1998.

Moïse II. Le Prophète fondateur, Lattès, 1998.

Histoire générale de Dieu, Laffont, 1997.

La Fortune d'Alexandrie, Lattès, 1996.

Tycho l'Admirable, Julliard, 1996.

Coup de gueule contre les gens qui se croient de droite et quelques autres qui se disent de gauche, Ramsay, 1995.

29 jours avant la fin du monde, Laffont, 1995.

Ma vie amoureuse et criminelle avec Martin Heidegger, Laffont, 1994.

Histoire générale du diable, Laffont, 1993.

Le Chant des poissons-lunes, Laffont, 1992.

Matthias et le diable, Laffont, 1990.

La Messe de saint Picasso, Laffont, 1989.

Les Grandes Inventions du monde moderne, Bordas, 1989.

L'Homme qui devint Dieu :

I. *Le Récit*, Laffont, 1988.
II. *Les Sources*, Laffont, 1989.
III. *L'Incendiaire*, Laffont, 1991.
IV. *Jésus de Srinagar*, Laffont, 1995.

Requiem pour Superman, Laffont, 1988.

Les Grandes Inventions de l'humanité jusqu'en 1850, Bordas, 1988.

Les Grandes Découvertes de la science, Bordas, 1987.

Bouillon de culture, avec Bruno Lussato, Laffont, 1986.

La Fin de la vie privée, Calmann-Lévy, 1978.

L'Alimentation-suicide, Fayard, 1973.

Le Chien de Francfort, Plon, 1961.

Les Princes, Plon, 1957.

Un personnage sans couronne, Plon, 1955.

1 Mot composite mandarin qui signifie « Paix uniforme».

2 Littéralement, « les quatre aspects qui ne se rencontrent pas ». Ce cervidé singulier et rare était celui qu'on désigne en Occident sous le nom de « cerf du père David ».

3 « Arrêter » et « droit debout ».

4 Un taël représentant 37,8 grammes d'argent, le total équivalait donc à 227 tonnes de ce métal.

5 Ironie du sort, c'est bien le nom chinois de la passe montagneuse où les deux impératrices devaient être égorgées.

6 Voir carte, p. 8.

7 Dans certains cas de syphilis, des éruptions cutanées se produisent au stade secondaire, d'où le nom de « vérole» autrefois donné à cette infection. Cependant, Tong-zhi avait été soigné par des médecins européens et, même si les traitements ne guérissaient pas les malades comme le font aujourd'hui les antibiotiques, ils atténuaient la sévérité des symptômes. De surcroît, si sa maladie n'avait pas été ainsi bridée, l'impératrice Alute eût dû en être atteinte. D'où le caractère douteux d'une syphilis fulminante dans ce cas.

8 Formose.

9 Le vice-roi Li Hung-chang avait, en 1885, signé avec le Premier ministre du Japon, Itô Hirobumi, la convention dite Li-Itô, qui écarta les risques de guerre pendant de nombreuses années.

10 Texte authentique.